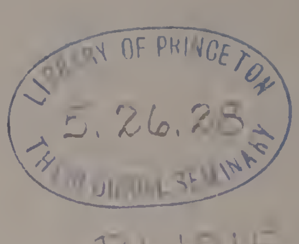




MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

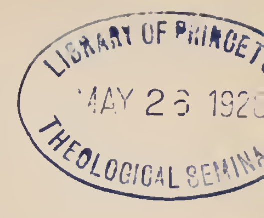
BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES

TOME VINGTIÈME

LES LIVRES SACRÉS DU CAMBODGE



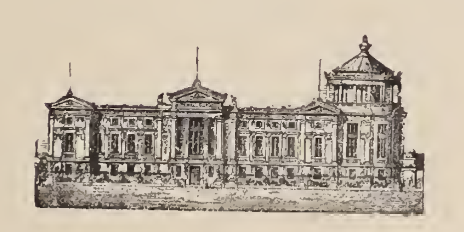
CHALON-SUR-SAÔNE, IMPR. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND



ADHÉMARD LECLÈRE

LES LIVRES SACRÉS DU CAMBODGE

PREMIÈRE PARTIE



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1906

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Nous nous proposons de donner, sous le titre de *Livres sacrés du Cambodge,* une notable partie des *satras, kampî, ruong, khuon* et *savodas*, qui représentent au Cambodge la littérature sacrée du Buddhisme. Cette publication comprendra dix ou douze livres qui paraitront par volumes contenant deux ou trois livres, si l'Administration du Musée Guimet consent à nous continuer son bienveillant concours.

Cette année, nous commencerons par une petite *Vie du Buddha* et par la *Vie de Devadatta* qui fut le traître de la communauté au temps du Maître. Le second volume comprendra trois des principaux Jàtakas du Buddha, le *Màha Jinaka*, le *Nima-ràja* et le *Dimi.* — Les volumes suivants donneront le *Sayama,* le *Màha-suddha* qui prendra deux volumes, le *Vonoch-Vonét,* le *Hâng-yon,* le *Sàng-sœl Chey*, etc., puis le *Tray-Phùm,* qui est une sorte de Somme buddhique, le *Tray-Phét* qui paraît être un ouvrage très ancien et plusieurs autres choses qui sont données comme des prophéties (*tumneay*) du Buddha, d'Indra, du ponhéa Ròng, etc., relatives au Cambodge.

Tous ces ouvrages ont été recueillis au Cambodge, traduits sur place et annotés avec le plus grand soin. Ils combleront en partie une lacune dans notre librairie et donneront aux lecteurs qui s'intéressent aux choses de l'Extrême-Orient, aux religions de l'Inde et de l'Indo-Chine, les moyens de connaître par des traductions françaises, des livres qui sont déjà depuis longtemps à la disposition des peuples de langue anglaise et de langue allemande.

Les traductions que nous donnons ici étant celles des leçons cambodgiennes d'ouvrages pàlis ou sanscrits, c'est-à-dire de livres provenant de la plus intéressante de nos colonies, au point de vue archéologique et de l'étude des religions, — le seul que nous ayons à envisager ici, — permettent de mieux pénétrer dans l'âme, dans la conscience et dans la mentalité d'un peuple qui nous a confié ses destinées. C'est en étudiant ses livres religieux, qui sont ses livres d'éducation, autant que ses recueils de lois que j'ai déjà successivement donnés, que nous parviendrons à lire en lui ce qu'il est nécessaire que nous sachions pour le galvaniser, lui rendre son énergie perdue et le conduire aux nouvelles destinées que nous paraissons lui avoir ouvertes en pénétrant chez lui, en le mettant en contact avec des hommes d'une autre race, avec une civilisation plus avancée, autre surtout que celle dont il mourait. Nous avons trouvé ce peuple couché sur les ruines de sa grandeur, de sa

puissance passées, incapable d'un mouvement pour échapper à la mort, d'une pensée nouvelle pour sortir de ce Nirvana, de cette maladie du sommeil intellectuel qui laisse vivre le corps alors que déjà l'âme est moribonde ; il nous appartient de le réveiller.

Ces livres permettront à nos concitoyens qui vivent au Cambodge de mieux comprendre le mal dont il se mourait, de mieux connaître le frein moral qui lie les consciences khmères, et qui, hélas ! lie aussi les énergies, endort l'esprit et tue la nation. Peut-être, après les avoir lus, après avoir compris l'action que doit exercer à la longue une morale ainsi anhumaine que celle qu'on trouve dans les livres buddhiques de la perfection en vue du salut et de la « mort absolue » du Nirvana, comprendront-ils quel est le moyen qu'il faut employer, pour — sans ruiner la moralité, sans briser tous les principes d'ordre social et d'honnêteté, qui sont l'armature du peuple cambodgien, — galvaniser ces hommes qui, dans la recherche du salut personnel, ont perdu la notion de ce qu'ils doivent au pays, tout sentiment de solidarité sociale. Si ces livres avaient cette action, s'ils étaient assez forts pour obliger ceux qui les liront, surtout ceux qui les liront au Cambodge, à regarder de plus près la conscience cambodgienne, ils auraient rendu le service le plus grand que nous attendons d'eux.

Adhémard LECLÈRE.

LIVRE PREMIER

INTRODUCTION
A
LA VIE DU BUDDHA
D'APRÈS
Le *Préas Pathama Sâmphothian* cambodgien

En 1895, le Préas sâmdach mâha-sângkhréach, qui est le chef suprême des religieux de la secte des Mâhanikay au Cambodge, et dont les titres peuvent se traduire par « le saint râja de la grande sângha royale », me remit une petite *Vie du Buddha*, à l'usage des novices et des jeunes moines. Son titre cambodgien, dérivé du pâli, est *Préas Pathama Sâmphothian*. C'est la traduction de ce petit manuscrit que je donne ici.

Il est loin d'être aussi complet que la vie du Buddha dont M. l'évêque Bigandet a donné la traduction, sous le titre *Vie ou légende de Gautama, le Buddha des Birmans*, que les manuscrits utilisés par Spence Hardy pour composer la *Légende du Buddha* qu'il a donnée dans son *Manual of Budhism*. Cependant, tel qu'il est, le *Préas Pathama Sâmphothian* est encore très intéressant et très curieux à étudier, malgré qu'il soit un abrégé et malgré ses lacunes graves ; d'abord parce qu'il contient un certain nombre de variantes qui permettront peut-être aux indianistes de découvrir à quelles sources les cambodgiens ont puisé, ensuite parce qu'il nous enseigne ce qu'est le livre principal de

l'éducation religieuse d'un peuple que sa destinée a placé sous notre protectorat.

J'ai cru devoir, en des notes souvent très étendues bien que substantielles, indiquer en quoi cette petite *Vie du Buddha,* leçon cambodgienne, diffère :

1° Du *Lalita-Vistara* de M. Foucaux, qui est une leçon népalaise et sanscrite de la vie du Buddha s'arrêtant à l'obtention de la Bodhi par le Saint. L'édition dont je me suis servi est celle des *Annales du Musée Guimet* qui a paru en 1884 (tome VI).

2° De la *Légende du Buddha* que Spence Hardy a donnée, d'après les livres singhalais et pâlis dans son *Manual of Budhism.* J'ai employé la seconde édition anglaise qui est de 1880.

3° De la *Vie ou Légende de Gautama, le Buddha des Birmans,* que M. P. Bigandet, évêque de Ramotha, vicaire apostolique d'Ava et Pégou, a donnée d'après un texte birman. Je me suis servi de l'édition française de M. Victor Gauvain, 1878[1].

4° De la *Life of Buddha* d'après un ouvrage siamois, le *Pathamma Sompothyan,* que M. Henry Alabaster a donnée dans son *Wheel of the law Budhism,* en 1871, qui, de même que le *Lalita-Vistara,* ne conduit pas plus loin que l'obtention de la Bodhi.

J'espère que ces notes, qui ne gêneront pas beaucoup le lecteur bénévole, rendront quelques services aux indianistes qui voudront apprécier la leçon cambodgienne et lui donner, dans la bibliothèque bouddhiste déjà volumineuse, la place qui lui appartient. J'ai suivi le texte d'aussi près que j'ai pu, en l'allégeant parfois des répétitions qui l'alour-

1. M. Bigandet, évêque français de la Société des Missions étrangères dont le siège est à Paris, a publié cet ouvrage en langue anglaise.

dissent à chaque phrase au point d'en rendre la lecture très fatigante, très pénible ; je me suis bien gardé de l'arranger, de lui donner la grâce qu'il n'a point. Je lui ai laissé toute sa sécheresse originale qui le place bien au-dessous des leçons birmane, siamoise, singhalaise, où se trouvent de l'allure, du style même et de très belles pages. J'ai voulu être aussi exact dans cette traduction, aussi impersonnel que possible. J'espère y être parvenu.

Faut-il maintenant dire mon sentiment, je ne dis pas mon avis, sur la source où les cambodgiens ont puisé? Il me semble qu'elle est pâlie, singhalaise, la même qui a inspiré les adaptateurs birman et siamois, mais que le traducteur cambodgien, — tout en abrégeant beaucoup, plus que le birman et le siamois, — a suivi l'original de plus près pour les faits, en mettant dans sa traduction le moins qu'il a pu de lui-même et rien de sa littérature. C'est ce que démontreront une certaine quantité de mes notes. Il y a de ces petits détails, qui se retrouvent dans le texte birman et pas ailleurs, qui démontrent une source commune. Mais quel est le texte pâli que les traducteurs birman, cambodgien et siamois ont adapté ? C'est ce que je ne saurais dire. C'est à un spécialiste qu'il appartient d'indiquer les sources premières de cette vaste propagande qui s'est étendue à toute l'Indo-Chine aryenne, après la défaite de l'église sanscrite, les livres qui ont été les points d'appui de cette propagande. Mes lumières et mon éloignement des bibliothèques ne me permettent pas de me prononcer sur ce point.

Cette petite vie du Buddha que je donne ici est très connue au Cambodge. Deux fois, je l'ai entendu lire au Temple, en présence des fidèles assemblés et silencieux, par

un religieux assis dans la chaire à prêcher, les jambes croisées rituellement, le satra de feuilles de palmier posé sur les genoux. Sa voix s'élevait haute, claire, un peu chantante, comme celle de tous les religieux quand ils disent les *gathas* ou lisent les livres sacrés. Il prononçait bien les mots d'origine pâlie dont le texte est parsemé, mieux même que ne l'indique l'adaptation des caractères à la reproduction de cette langue. On sentait qu'il savait que ces caractères ont une autre valeur quand ils reproduisent un mot de la langue sacrée, mais le plus souvent il confondait le *d* et le *t*, le *b* et le *p*; quelquefois il prononçait *œ* pour *i*, *ey* pour *î* ou *i*, surtout à la fin des mots. Presque toujours la vocalisation finale était peu sensible ou tout à fait nulle.

Un fait qui m'a surpris, c'est le silence que l'assemblée observait, l'attention que chaque fidèle soutenait, même les enfants. On sentait que pour ce peuple très croyant, très religieux, très pratiquant, c'était bien la vie du Maitre, du Professeur, du *Dâ-méan-bon* ou Prédestiné, du Sauveur des êtres, qu'on entendait. Une vieille femme, à toutes les paroles du Saint, élevait les deux mains jointes au-dessus de sa tête et s'inclinait ; une autre appuyée à terre sur ses avant-bras, les mains jointes, restait immobile, le front posé sur ses poignets ; une jeune femme suivait la lecture et, de temps à autre, son regard allait du lecteur à l'énorme statue du Saint qui, sur l'autel où brûlaient cent cierges entre des baguettes d'encens qui fumaient, montrait le sourire du calme parfait. Je sentais qu'elle vivait un peu de cette vie du Grand-Être et que, prise par sa foi, elle n'eût pas été étonnée de l'entendre parler, de voir s'agiter ses lèvres et ses yeux. Le nom de Mâha-Maya, la mère du Buddha, faisait battre les paupières de plus d'une femme et j'ai vu les lèvres de l'une d'elles murmurer. Peut-être demandait-elle aussi, comme Mâha-Maya à l'une de ses exis-

tences antérieures, d'être un jour le Préas Kanlong Préas, le « saint passage du Saint », c'est-à-dire la mère d'un Buddha.

J'ai cru pouvoir diviser en trente-six paragraphes la longueur de cette vie du Buddha qui ne comporte aucune division dans le texte, et donner à ces paragraphes les titres qui paraissent le mieux leur convenir. Ceci dans le but seul de jeter un peu d'air dans un texte trop lourd et d'en rendre la lecture plus facile. La multiplication des alinéas a aussi cet objet pour but.

J'ai traduit les mots *Dâ-méan-bon* par le « Prédestiné »; j'aurais pu le traduire aussi par « celui qui est doué ».

J'ai traduit le mot *Préas* qui a le sens probable de « sacré », de « saint » par le « Saint ». Dans mon *Livre du Vésandâr, le roi charitable*, — que j'ai donné en 1898 dans la *Revue Normande et Percheronne*, et, en tirage à part, en 1902, chez Leroux, — j'avais tiré ce mot du pâli *vara*, excellent. M. Finot, directeur de l'École française d'Extrême-Orient, et M. Aymonier, directeur de l'École coloniale à Paris, ont critiqué cette étymologie. Malheureusement, M. Finot ne dit pas ce qu'il faut entendre par le mot *Préas* et M. Aymonier le fait dériver de *brahma*, car, si le mot *brahman* a donné *préahman* en cambodgien, *brahma* donnerait régulièrement *préahm* et non *préas*. *Préas* n'est pas davantage le sanscrit *parama*, puisque l'on trouve dans le *Préas Pathama Sâmphothian*, l'expression *préas baromey*, dans laquelle *baromey* est le sanscrit *parami*. Il est vraisemblable que le mot cambodgien *préas*, siamois *phra*, dérive du mot sanscrit *bṛhat* « grand, élevé », de la racine *bṛh*, qui est *berez* dans les langues iraniennes et dont on retrouve dans le nom de l'Alborz, un dérivé adjectival, *berezañt*, identique comme formation au sanscrit *bṛhat*, *bṛhant*. L'*s* final de *préas* s'explique comme celui du nom

de la ville de *Réachéakris,* qui vient du sanscrit *Râjagriha.*

J'ai traduit les mots *Préas ângk* par « le Saint » après avoir hésité à les traduire par la « Sainte-Personne » et le « Saint-Corps ». Cette dernière traduction eût été la plus littérale ; je l'ai rejetée parce que ces deux mots, dans notre langue, conviennent mieux à un cadavre, au saint cadavre du Christ qu'à son être en vie. — M. Alabaster traduit ces mots par le « Grand-Être ». On pouvait aussi le traduire par l'« Être sacré ». J'ai préféré le « Saint ».

A. L.

LE PRÉAS PATHAMA SÂMPHOTHIAN

I

1. — La suite des Rois

On commence ici à raconter la suite des rois qui ont régné dans le Chompu-dipa[1] jusqu'à maintenant.

Au début de ce temps (*kal*), au [re]commencement de la terre, le Màha-Sammati-réach[2] était le premier roi (*krâsatr*) de la terre.

— Pourquoi fut-il ainsi nommé ?

— Parce qu'il était le premier roi du Chompu-dipa.

Au commencement du kal, comme il n'y avait pas de roi qui régnait sur la terre, les hommes faiseurs de champs convinrent ensemble de prendre un d'entr'eux pour recevoir leurs réclamations et les commander. C'est pour cette raison qu'on élut un khatiya[3] et qu'il y a des rois depuis ce temps-là.

Le Màha-Sammati-réach engendra Rouchos qui, à la mort de son père, monta sur le trône. Rouchos engendra Vorouchos qui, à la mort de son père, monta sur le trône. Vorouchos engendra Vororouchos qui, à la mort de son père, monta sur le trône. Vororouchos engendra Kalyanas qui, à

1. Continent du Jambu, au sud du monde, l'Inde et l'Indo-Chine.

2. On trouve aussi, en d'autres textes, *Sammata rèach*, *Sammana rèach* et *Samnhuti rèach*.

3. En sanscrit khshatriya.

la mort de son père, monta sur le trône. Kalyanas engendra Vorokalyanas qui, à la mort de son père, monta sur le trône. Vorokalyanas engendra Montéata qui, à la mort de son père, monta sur le trône. Montéata engendra Sakamontéata qui, à la mort de son père, monta sur le trône. Sakamontéata engendra Obôsoth qui, à la mort de son père, monta sur le trône. Obôsoth engendra Voros qui, à la mort de son père, monta sur le trône. Voros engendra Opavoros qui, à la mort de son père, monta sur le trône. Opavoros engendra Mokhotévas[1] qui, à la mort de son père, monta sur le trône.

2. — Fondation de Kapilavastu

Depuis ce dernier roi jusqu'au roi Okakas[2], il y eut quatre-vingt-quatre mille rois. Le roi Okakas avait cinq reines (*mahésey*), néang Hâtha, néang Chœtta, néang Chonto, néang Chéalini, néang Visakha[3]. — Néang Hâtha, qui était la grande reine, eut quatre fils et cinq filles. Les

1. Ces noms en pâli correct sont : Rôjâ, Varôjâ, Kalyanâ, Varakalyanâ, Mandata, Sakamandata (que Spence Hardy ne nomme pas dans son *Manual of Budhism*), Uposatha, Varasa (que Sp. Hardy nomme Chara), Upavarasa (que le même auteur appelle Upachara), Makhadeva.

D'autres textes et les textes indiens placent, entre le roi Upachara-Upavarasa et Makhadeva-Mokhotévas, les rois suivants : Jatiya, Muchala, Muchalinda, Sâgaradeva, Bharata, Bhagirata, Rûchi, Sûruchi, Prâtapa, Mâhaprâtapa, Dhammapala, Panada, Mâhapanada, Sudarsana, Mâhasudarsana, Méru, Mâhaméru, Asvamanda, Mâsagara.

Uposatha est considéré dans les textes comme le premier roi suzerain (*chàkràpatra-hākravartin*) et le roi Mâhaprâtapa, comme le premier meurtrier du monde restauré ; il tua son fils héritier pour punir sa mère de son orgueil et tomba tout vivant en enfer.

2. Okkaka ou Amba-Okkaka. Les textes singalais donnent à ce roi le nom d'Ambaokakas

3. Hasta, Chitra, Jantu, Jâlini et Visakha. — *Néang*, dame.

quatre fils étaient Okakamukha, Kantha, Hàthanî, Késanî[1]. Les cinq filles étaient nommées néang Piyéa, néang Supiyéa, néang Anonta, néang Vîchita, néang Vichitsêna[2]. Tels étaient les quatre garçons et les cinq filles de cette reine.

Après la mort de cette princesse, Okakas épousa la fille d'un roi étranger et l'éleva au rang de mahésey[3]. Cette dame eut un fils nommé Chonto-kaumar[4]. Quand ce garçon eut cinq mois, sa mère l'habilla richement et le conduisit saluer son royal père. Le roi, voyant son fils, l'aima beaucoup et cette néang lui demanda de prendre envers elle l'engagement solennel de lui donner les biens royaux (c'est-à-dire le trône). Le roi se fâcha contre elle, cria et l'injuria. La dame, voyant la colère du roi, resta silencieuse. Plus tard, étant couchée près du roi et voyant qu'il était content d'elle, elle lui demanda de nouveau le trône pour son fils. Le roi consentit et en prit l'engagement solennel.

Plus tard, le roi fit appeler ses quatre premiers fils et leur dit ces paroles : « O enfants, votre père a déjà donné les biens royaux au prince Chonto, votre jeune frère. Alors, montez sur vos éléphants, sur vos chevaux, sur vos voitures et sur vos chars[5] ; quittez le royaume, allez chercher un endroit favorable pour vous établir heureusement en attendant la disparition de votre père. Alors vous pourrez revenir pour régner. »

Ayant ainsi parlé, le roi leur donna huit officiers royaux pour les accompagner. Les quatre princes partirent et emmenèrent leurs cinq sœurs avec eux.

1. Ulkamukha, Kalanduka, Hastanika et Purasunika, ou Sirinipura.
2. Priya, Supriya, Nanda, Vijita, Vijitasena.
3. *Mahèsî*, titre de la première reine.
4. Jantakumara, le prince Janta.
5. *Rotès*, voiture ; *roth*, char.

Quand les princes et les princesses quittèrent le royaume, les ministres, les officiers, les conseillers, les gens du royaume les suivirent en grand nombre. Ils entrèrent et s'arrêtèrent dans la forêt himalayenne.

En ce temps-là, le Préas Put[1], qui fut notre maitre, avait pris renaissance dans une famille de Brahmanes opulents[2] et se nommait Kôbœl-kaumar[3]. Après la mort de sa mère et de son père, ce brahmane, n'estimant plus les richesses, distribua tous ses biens aux mendiants. Ayant ainsi donné tout ce qu'il possédait, il fut se faire eysey[4] sous le nom de Kôbœl-eysey dans la forêt des Sakas.

Cet eysey connaissait les endroits de la terre favorables à la construction des villages et savait qu'en tel endroit devait, à l'avenir, naitre un grand royaume.

Les princes royaux vinrent en cette forêt himalayenne et cherchèrent un endroit favorable à la construction d'un village qui, par la suite, pût être leur royaume. Marchant ainsi, ils firent la rencontre de Kôbœl-eysey. Celui-ci leur demanda : « Que venez-vous faire ici ? Quelle raison vous a conduits là ? » Les princes dirent au Kôbœl-eysey la cause qui les amenait (dans la forêt). L'eysey, apprenant leur histoire, fut pris de pitié pour eux et leur dit : « O princes, s'il en est ainsi, cet endroit est superbe. Si vous y construisez un royaume (une ville royale), ce royaume deviendra le premier des grands royaumes. » Alors les quatre princes aménagèrent cet endroit et lui donnèrent, à cause de l'ascète, le nom de Kôbœla-phosn[5]. Cet endroit devint ainsi un royaume.

1. Pour *Pouthisat ;* pâli *bodhisatta ;* sanscrit *bodhisattva.*
2. *Brahmana mahasal*, du pâli *mahasasalo.*
3. Prince Kapila. — *Kaumar*, du sanscrit *kumara.*
4. Du pâli *isi ;* sanscrit *ṛshi*, ascète.
5. Sanscrit, *nagara Kapilavastu ;* pâli, *nagara Kapilavattu*, ville

Les huit conseillers qui étaient venus avec les princes royaux les marièrent avec leurs sœurs aînée ou jeunes et ils devinrent époux (*svamey*) et épouses (*tépy*). L'une d'elles, l'aînée, fut élevée au rang de reine-mère.

C'est parce que ces princes épousèrent leurs sœurs aînée ou jeunes que, depuis ce temps-là, on nomme le roi Sakyaréach.

3. — VÉSANDÂR

Un grand temps s'écoula depuis cette époque jusqu'à celle où le Puthisath renaquit sous le nom de sdach Vésandâr[1]. Sa reine était néang Métri[2]. Il eut un fils nommé Chéaly[3] et une fille nommée Krœsna[4]. Vésandâr distribuait tous les jours, sans cesse, de grandes aumônes aux mendiants. Il possédait un éléphant blanc qui se nommait Pachay-néak[5] et qui était le bonheur, la prospérité et la félicité (*mongkol châmrœun sokh suosdey*) du royaume de Srey-Phiréast.

En ce temps-là, le pays de Klœngka[6] était désolé par la

de Kapila; *phosn* (le caractère *no* ne se prononçant pas en cambodgien) paraît être l'altération du pâli *bhasanam*, éclatante, radieuse; *Kôbœla-phosn* serait alors, *Kapila-la-radieuse(?)*

1. Roi Vésantara. — Voyez mon *Livre de Vésandâr, le roi charitable*. — Leroux, 1902.

2. Les textes pâlis lui donnent le nom de Madri. — *Néang*, dame.

3. Voyez mon *Cambodge, contes et légendes*, Paris, Bouillon (1894); et mon *Livre de Vésandâr, le roi charitable*. — La forme pâlie est Jali.

4. On trouve aussi *Kangha* dont la forme pâlie est *Kanghajina*; et *Krésanar*, dont la forme pâlie est *Krishnajina*.

5. On trouve aussi *préas chey néaken* du pâli *jayi nâgin*, éléphant glorieux.

6. *Kâlinga*, le Bundhalkhand actuel ou peut-être le Kilindrina de la géographie de Ptolémée, qui se trouvait vers la Yamuna et la Ganga. — Mon manuscrit porte fautivement *Lœngka réach*.

sécheresse; la famine y décimait les habitants. Le roi de ce royaume, ayant entendu dire que le roi Vésandâr possédait un bel éléphant blanc qui donnait la prospérité, la félicité, aux habitants du Srey Phyréast[1], envoya huit préahm[2] demander cet éléphant au roi Vésandâr; celui-ci le donna en aumône aux préahm et ces préahm formèrent le souhait heureux pour lui (*chey por*), puis ils emmenèrent cet éléphant au royaume de Klœngka. Alors, dans ce royaume, l'eau tomba et le paddy, le riz y pourrit en grande abondance[3].

Cependant les habitants du royaume de Srey Phyréast s'ameutèrent très fâchés contre le roi Vésandâr et furent trouver le krong srey [Sânhchey][4] qui était son père et lui dirent: « Vésandâr, votre fils royal, a pris l'éléphant Pachay néak, la prospérité du royaume, et il l'a donné en aumône contrairement aux traditions. » Alors, le roi Vésandâr sortit du royaume, emmena sa femme et ses enfants et fut se faire ascète (*eysey*) sur le mont Kirivongkot[5].

En ce temps-là, un brahmane nommé Chuchok-Préahman[6] le suivit et lui demanda ses deux enfants. Le roi les lui donna en aumône et le brahmane emmena les deux enfants royaux. Ensuite le Prah-Eynt (Indra), ayant pris la forme d'un brahmane, vint demander en aumône

1. Le *Satra du roi Chéaly* de mes *Contes et légendes* donne à ce royaume les noms de krong Pichey-chettada-srey-phyréas, et le *Livre de Vésandâr* le nom de Chédok. Il s'agit du Jetuttura des textes pâlis. La forme correcte pourrait être alors Vijaya-jetuttura-siri-Pârijata ou Pirashtra (Birat).

2. Brahmanes.

3. Le paddy est le riz non décortiqué.

4. Le souverain Srî Sanjaya.

5. Vangagiri, la montagne crochue.

6. Jujikabrahman. — Le *Livre du roi charitable* ajoute qu'il habitait le Kloengkréas, c'est-à-dire le pays d'où étaient venus les huit brahmanes qui avaient déjà obtenu l'éléphant blanc.

néang Métry; Vésandàr la donna en aumône à Eynt préahm.

Quant à Chuchok qui emmenait les deux enfants royaux, il voulait aller au Klœngka, mais un tévoda (*devata*) l'égara sur la route et le conduisit au royaume de Chettada [Srey Phyréast], Le krong[1] srey Sanhchey reconnut Chéaly et Krœsna, ses petits-enfants (*notto-notta*) garçon et fille, et apprit que Vésandàr les avait donnés en aumône au brahmane. Il commanda de rassembler des richesses et de les racheter. Ils furent rachetés au brahmane.

Les deux petits-enfants furent les guides de la route et conduisirent les dignitaires[2] et les quatre corps d'armée pour aller trouver leur père au Kirivongkot et lui porter l'ordre de quitter son état religieux pour rentrer dans le royaume où serait refaite la cérémonie aphisek[3] pour remonter de nouveau sur le trône et gouverner conformément aux dix règles anciennes :

Tanang. — Distribuer tous les jours des aumônes aux pauvres.

Silang. — Observer tous les jours les cinq et les huit préceptes.

Barichchatang. — Être prêt à donner sa femme et ses enfants.

Achavang. — Avoir le cœur juste et bon.

Motthovang. — Être miséricordieux pour son prochain et pour les animaux.

Sàchchang. — Être vrai dans ses propos.

Khânti. — Être patient.

1. Le mot *krong* que nous avons déjà rencontré est un mot cambodgien qui signifie aussi bien royaume que souverain.

2. Châtorong, du sanscrit *caturanga*, qui a aussi le sens d'armée, comprenant de l'infanterie, de la cavalerie et des éléphants.

3. *Abhishèka*, la cérémonie de la consécration royale par l'eau.

Akôthom. — Être sans colère.

Avihimsang. — Ne pas faire souffrir, ne pas gêner les gens et les animaux.

Avirouthom. — Ne pas succomber aux tentations[1].

Quand l'éminent Bôdhisattva naquit et fut Préas Vésandár, il observa complètement la très haute règle en dix articles et vécut jusqu'à un certain âge; il mourut, puis il alla renaître au Dosœt-suorkèa[2] où il vécut heureux et tranquille, au milieu des biens divins.

4. — Deuxième suite des Rois

Après la mort du Poutisat, Chéaly et Krœsna ses propres enfants, furent choisis par les habitants de Tévalongka pour régner dans leur royaume. Ils furent mariés ensemble par eux et la cérémonie de l'ondoiement fit d'eux les premiers rois du monde. Chéaly eut de sa sœur un fils nommé Sivivakan qui, à la mort de son père, monta sur le trône. Il eut un fils nommé Sihassaras qui, à la mort de son père, monta sur le trône.

Depuis ce roi, jusqu'au roi Mâha Tibati, il y a eu quatre-vingt-deux mille rois. Le dernier de ces rois eut deux enfants, Chéysen et un nommé Chyotip[3]. Chéysen épousa une noble dame du royaume de Kôbœla-phosn[4], qui fut sa reine. A la mort de son beau-père, il monta sur le trône

1. Les *dasapàramitàs* ou dix perfections sont : 1° *dànapàramità*, 2 *silapàramità*, 3° *puriccapàramità*, 4° *arharapàramità*, 5° *maṭṭharapàramità*, 6° *saccapàramità*, 7° *khantipàramità*, 8° *akodhapàramità*, 9° *avihimsapàramità*, 10° *aviruddhapàramità*.

2. *Tusita svarga*, le paradis Tusita, le quatrième des dévalokas.

3. *Jayasèna* et *Jayadèva*.

4. *Kapilavastu*, la ville de Kapila, dont nous avons vu plus haut la fondation.

de Kôbœla-phosn. Il eut un garçon et une fille, le nommé Sîhâtanu[1] et la nommée Yosôthara[2].

Quant à Cheyotip, il resta au royaume de Tévalongka[3] et succéda à son père quand il fut mort. Il eut deux enfants, un garçon nommé Tip-kaumar et une fille nommée Kâchayana.

Sîhâtanu du royaume de Kôbœla-phosn, épousa néang Kâchayana du royaume de Tévalongka qui fut sa reine et il eut d'elle cinq fils : Suthôton, Kôtôton, Sétôton, Amitôton, Sakôton, et deux filles : Amitta et Palita[4].

De son côté, Tip-kaumar, du royaume de Tévalongka, épousa néang Yosôthara qui fut sa reine[5] ; il en eut deux fils, Chonatîpas[6] et Pândavas, et cinq filles nommées néang Vétéhika, néang Késini, néang Tharavatî, néang Somavati, et néang Paphavatî.

Chonatipas prit néang Sononta[7] et en fit sa reine ; il en

1. *Singhahanu.*

2. *Yosaudara.*

3. Le texte siamois donne à ce royaume le nom de Devadaha (Voyez Alabaster, *The wheel of the law Buddhism illustrated from siamese sources, etc.*, pp. 79 et 178 (n. 27). Ce royaume, ou ville royale, portait aussi le nom de Koli.

4. Cinq fils : *Suddhodana*, *Ghatitodana*, *Dhotodana*, *Amitodana*, *Sukkodana*. Le texte écrit ce dernier nom avec le caractère *ko* au lieu des deux caractères *kâ* qu'il faudrait.

Deux filles : *Amita* et *Parali.*

5. C'est-à-dire que le roi de Tévalongka épousa la sœur du roi de Kôbœla-phosn, alors que celui-ci épousait la sœur du roi de Tévalongka.

6. Probablement Janadéva. — Les textes siamois lui donnent le nom de Chanatiba. — M. Alabaster rectifie et le nomme Ankana (pp. 80 et 178).

7. Sunantha, d'après le texte siamois. — Je crois que M. Alabaster se trompe lorsqu'il écrit, p. 181, n. 33 : « The wife of the king Ankana and mother of Maia, is in other accounts named Yasodhara ». On a vu plus haut que le texte cambodgien compte une génération de plus dans la généalogie de Maya. Si le texte siamois a commis la même erreur, Sunantha et Yasodhara ne sont pas le même personnage, l'une est la mère de l'autre.

eut trois filles, néang Mâha-Maya, néang Pâchapati, néang Tondapani[1] et un fils, Sopaputh[2].

Suthôton prit néang Maya et fit la cérémonie de l'ondoiement pour en faire sa reine au royaume de Kôbœla-phosn.

Note. — Le Mariage de Mâha-Maya

Un autre tout petit livre intitulé *Préas Mâha-Mäya-Léak*, que j'ai sous les yeux, donne cette courte histoire de la mère du Buddha :

Au temps du Buddha Vipassy, la princesse Mâha-Maya, qui devait être la mère de notre maître, était fille du roi de Panthumavati. Ayant offert au Buddha Vipassy de la poudre de bois de santal, elle lui adressa cette prière : « O seigneur, qui êtes le maître des trois mondes, faites qu'au cours de l'une de mes existences futures, je sois « le saint passage du Saint » (la mère d'un Buddha).

Longtemps après, à l'époque du Buddha Kasyapa, la princesse Mâha-Maya se trouva fille du roi Kingkisa et se nommait Sotharama; elle faisait beaucoup l'aumône au Buddha, à ses disciples et se distinguait entre tous les fidèles laïques par sa piété.

A sa mort, elle alla renaitre au paradis d'Indra, puis elle reparut sur notre terre comme fille du roi de Mathura, sous le nom de néang Phusati. A la dissolution des cinq éléments de son être corporel, elle alla renaître au paradis des Tusitas. C'est de ce bienheureux séjour qu'elle descendit sur notre terre, une fois encore, pour être la fille de Préas

1. Mâha-Maya, Mâha-Prijapati et Dandopani. — Spence Hardy ne nomme que deux filles de Chonatipas dans son *Manual of Budhism*.

2. Supra-Buddha, père de Mâha-Maya, ici donné pour son frère. Il était aussi père de Devadatta.

Ankana, roi de Tévalongka (Devadaha). Elle surpassait alors en beauté toutes les filles du Chompu-dipa, possédait les cinq beautés du corps et les soixante-quatre signes de la supériorité de la femme. Son nom était Mâha-Maya-Lakkhana. Elle était aussi vertueuse que belle et jouissait de la conséquence de tous ses mérites. Un jour qu'elle distribuait du riz à des pauvres, son vase ne cessa pas d'être plein bien qu'elle y puisât sans cesse ; quand elle eut donné à tous ceux qui s'étaient présentés, — et ils étaient très nombreux, — le vase était encore plein. En outre, tous les malades qui parvenaient à toucher sa main étaient guéris.

Alors les rois des Yaksas et les quatre gardiens du monde veillaient sur elle et la protégeaient sans cesse, car elle devait, conformément à son souhait fait au temps du Buddha Vipassy, être la mère du Buddha, notre Maître.

En ce temps-là, Sihâtanu, roi de Kôbœla-phosn, était vieux de soixante ans. Voulant marier son fils Suthôton, afin de lui abandonner le pouvoir, il avait chargé huit Brahmanes de chercher, au travers des royaumes voisins, une princesse digne d'être l'épouse de son fils Suthôton, ayant les cinq beautés du corps et les soixante-quatre signes de la supériorité féminine.

Étant parvenus, après avoir parcouru en vain plusieurs royaumes, dans celui de Tévalongka, ils entendirent parler de la princesse Mâha-Maya et se présentèrent à elle, alors qu'elle était dans le jardin royal en compagnie de ses suivantes, occupée à confectionner des guirlandes de fleurs. Comme ils avaient l'apparence respectable, la princesse ne crut pas devoir s'éloigner d'eux et leur demanda qui ils étaient :

« Nous sommes, dirent-ils, les envoyés du Préas Sihâtanu, le roi de Kôbœla-phosn, et nous parcourons les royaumes,

avec la mission de chercher pour son fils une princesse ayant les cinq beautés du corps et les soixante-quatre signes de la perfection féminine. Le roi a soixante ans d'âge et notre jeune prince, Préas Suthôton, vient d'avoir seize ans. Il est beau, plein de grâce, de science, de sagesse, et notre roi veut, aussitôt après son mariage, lui remettre le pouvoir. Il semble bien, maintenant que nous vous voyons, que vous êtes la femme digne d'être l'épouse de notre jeune prince.»

La princesse, à ces mots, éprouva une grande joie en son cœur, un grand amour pour le prince Suthôton, mais, comprimant sa passion, elle répondit : « — O Brahmanes, ce sont là des choses dont il faut parler à mon père, non à moi.»

Le roi ayant écouté les envoyés, après avoir pris l'avis de ses conseillers, consentit à donner sa fille au fils du roi de Kôbœla-phosn, et lui renvoya ses envoyés avec de nombreux présents.

Le roi Sihâtanu, ayant entendu ses envoyés, chargea de suite Sodhatha et trois autres sakyas d'aller officiellement demander à son père la princesse Mâha-Maya pour son fils Suthôton.

A leur retour, il rassembla les princes de son royaume au nombre de dix mille cavaliers et, à leur tête avec son fils, il se mit en route pour la ville royale de Tèvalongka. De son côté, le roi Ankana alla au devant du roi de Kôbœla-phosn jusqu'au jardin royal et lui rendit hommage, puis, de suite, il donna l'ordre de tout préparer pour le mariage. On éleva trois palais magnifiques et un temple, et dans ce temple on plaça un trône royal orné de pierres précieuses.

Le jeune prince et la jeune princesse furent chaque jour, pendant quatre mois, baignés de l'eau parfumée contenue en soixante vases, afin que toute l'impureté de leurs corps disparût, puis Préas Suthôton revêtit les vêtements royaux et prit les cinq insignes de la royauté, qui sont : le parasol

blanc à cinq étages, l'épée royale, l'éventail royal, les chaussures brodées d'or et le mokot d'or garni de pierres précieuses[1].

Le moment propice étant venu, Préas Mâha-Maya monta sur un char magnifique et s'achemina vers le temple avec son père et une escorte de dix mille cavaliers. Alors les dieux de la terre, des airs, des arbres, accoururent par milliers, par dix milliers, par cent milliers, pour former l'escorte de celle qui devait être la mère de notre Maître. Et Indra les conduisit lui-même, pendant que Sotavas-mâha-brahma[2] et Sahampati-mâha-brahma[3] portaient l'un, le grand parasol royal, l'autre une jarre de cristal pleine d'eau parfumée. De leur côté, venaient le roi Sîhâtanu et son fils escortés de dix mille cavaliers.

Dans le temple, le brahmane prit le poignet du prince Suthôton et le fit asseoir sur le trône, puis il prit la princesse Mâha-Maya par le poignet et la fit aussi asseoir sur le trône. Cela fait, prenant sept fils de coton, il fit la ligature des poignets. Alors Indra sonna de la conque marine, le grand brahma Sotavas les bénit et le brahma Sahampati versa sur eux l'eau de senteur de l'ondoiement.

La terre trembla, les eaux de la mer gonflèrent et les divinités du ciel jetèrent des fleurs sous leurs pas. La reine Sunantha, épouse du roi Ankana et mère de Mâha-Maya, fut si surprise de voir ces phénomènes marquer le mariage de sa fille, qu'elle alla de suite faire une offrande aux divinités et leur demander la grâce de renaître après sa mort dans le paradis des Brahma-lokas.

1. Le mokot (pali *makuta*) est la couronne ; au Cambodge une sorte de coiffure à pointe très élevée et à oreilles.

2. Mis ici pour Sudassa. C'est ce roi des brahmas du quatorzième rupa brahmaloka, que nous verrons plus loin recevoir dans un filet d'or le Bodhisattva naissant.

3. Voy. la note du paragr. 17.

Les deux rois firent alors les souhaits d'usage en faveur des jeunes époux, puis, la cérémonie achevée, le roi de Kapila, son fils Suthôton et la jeune reine Mâha-Maya, ayant salué la reine de Tévalongka, escortés par dix mille cavaliers de la race des Sakias, se mirent en route pour rentrer à Kapila.

On renouvela dans cette capitale la cérémonie du couronnement devant tout le peuple assemblé et les habitants du royaume furent dans la joie.

Alors le roi Sîhâtanu remit à son fils, le roi Suthôton, le gouvernement du royaume et le conseilla jusqu'à sa mort. Après sa mort, qui arriva quelques années après, le roi Suthôton fut roi de Kapila[1].

1. On ne saurait trop observer que le vieux roi, bien qu'il ait fait couronner son fils, ne lui remet que le pouvoir, peut-être même que l'administration du royaume, et que Suthôton ne règne véritablement qu'à partir de la mort de son père.—Tout ce récit paraît provenir de la même source que le premier chapitre de la *Vie du Bouddha* que M. Henry Alabaster a donnée dans son *The Wheel of the Law*.

J'ai déjà donné, en 1895, dans mon *Cambodge — Contes et légendes*, un récit de la recherche d'une épouse pour Suthôton, mais les noms propres y sont si défigurés et une confusion si regrettable s'y est glissée entre les villes de Kapila et Tévalongka, que je n'ose y renvoyer le lecteur. — Le *Satra du roi Chèaly* est cependant assez curieux pour être consulté.

II

1. — Le Bôdhisattva au Paradis des Tusitas

A partir d'ici, nous allons parler du Préas barom Puthisath[1].

Les dévatas, voyant que le temps était venu pour le Préas Put[2], furent prier le Bôdhisattva, au séjour du Tosœt, d'aller reprendre sa naissance de futur Buddha[3]. Le Bôdhisattva déclina d'abord leur invitation et leur dit qu'il fallait, auparavant, procéder aux grands examens (*mâha vilokanas*) en cinq articles[4].

1° *Kalang* : rechercher si la nature des êtres est ou non favorable à la venue du Buddha.

1. Le saint et éminent Bôdhisattva, le futur Buddha.

2. Saint Buddha, mis ici pour saint Bôdhisattva.

3. Voici le discours que les divinités tinrent au Bôdhisattva, d'après un autre texte : « O seigneur, parfait en mérites, voici que le temps est venu de descendre sur la terre. Vous ne désirez ni les honneurs convoités par les hommes, ni la puissance des dévas ou des brahmas ; vous désirez obtenir la Bodhi, enseigner les humains et les conduire au Nippéan ; descendez donc sur la terre où les humains sont sans professeurs et se débattent dans l'océan des existences successives. Allez à leur secours, ayez pitié d'eux et consentez à devenir l'Omniscient. Entrez dans le vaisseau de la vraie Loi et sauvez les êtres qui veulent être sauvés. »

4. Les textes pâlis, de même que notre texte, parlent de cinq *vilokanas*. Le *Lalita-Vistara* sanscrit ne parle que de quatre : examens du temps, des continents, des pays, des familles ; il omet l'examen de la mère. — Les noms pâlis de ces cinq *vilokanas* sont : *kalaṁ*, temps; *dipaṁ*, continents; *disâṁ*, région ; *kulaṁ*, famille : et *mataṁ*, mère. — La leçon siamoise donnée par M. Alabaster parle aussi de cinq exa-

2° *Tipang* : rechercher dans lequel des quatre continents le Buddha doit paraître.

3° *Tésang* : rechercher quelle contrée est favorable à sa venue.

4° *Kolang* : rechercher l'excellente famille (dans laquelle il doit naître).

5° *Matârang* : rechercher de quels mère et père il doit naître.

Ayant examiné ces cinq points de vue, le saint et éminent Bôdhisattva accepta l'invitation des 10.000 tévodas[1], descendit du Tosœt suorkéa et vint reprendre son existence dans le ventre[2] de la sâmdach préas srey Mâha-Maya-tévi, le jour de jeudi qui était un jour de pleine lune du mois d'Asath[3] de l'année du Coq (*roka*).

mens, mais ils ne sont pas absolument ceux que les Cambodgiens admettent : le premier examen, au lieu de porter sur la nature des êtres, porte sur la durée de la vie humaine ; le dernier ne porte point sur la recherche des père et mère, mais sur l'âge de la mère.—Voy. H. Alabaster, *The Weel of the Law*, 1871, p. 93.

1. En outre, cinq signes vinrent l'avertir que le temps qu'il avait à passer dans le paradis des Tusitas était sur le point d'être écoulé ; les voici d'après la version siamoise que M. Alabaster a donnée : « Les fleurs dont il était orné flétrirent, sa robe parut décolorée et salie, des sueurs coulèrent des pores de sa peau, son teint doré brunit et se décolora, il ne pouvait demeurer calme sur sa céleste couche » (*loc. cit*, p. 92).

2. *Phtey*, voûte, ventre. — Ventre de la très royale sainte et bienheureuse Mâha-Maya-tévi.

3. *Âṣâḍha*, la quatrième lunaison de l'année astronomique qui commence au solstice de printemps et qui correspond à juin-juillet. — Notre texte ne dit pas que cette réincarnation fut l'objet de grands prodiges. Les voici d'après le texte siamois : « La terre trembla ainsi que tous les mondes. Les aveugles qui désiraient voir, virent ; les sourds qui désiraient entendre, entendirent ; les muets recouvrèrent la parole.... les flammes de l'enfer s'éteignirent, la faim insatiable des prêtas fut apaisée, l'eau des mers devint douce..., etc. (Alabaster, pp. 95-96).

2. — Naissance du Bôdhisattva

La sainte dame fut enceinte pendant dix lunaisons, puis elle accoucha du Bôdhisattva dans le Lumbin-véan[1] un jour de Vénus (vendredi) et de pleine lune, au mois de Pisakh[2], de l'année du Chien (*Chàr*)[3].

1. *Lumbini vana*, jardin Lumbini; le *Lalita-Vistara* enseigne que le Bôdhisattva naquit alors que sa mère avait la main posée sur la branche d'un *plakcha*, « le plus précieux entre les plus précieux » (p. 74). — La leçon siamoise donne au parc le nom de simvali-vana (*simbali-vana*), parc des ouatiers (*Bombax heptaphyllum*). — La leçon birmane donne à cet arbre le nom de *engyin* que M. Bigandet assimile au *shorra robusta* (p. 41). — Les Cambodgiens entretiennent dans beaucoup de leurs monastères un arbre qu'ils nomment *khting* qu'il disent être de la même essence que celui sur lequel s'appuya Mâha-Maya; les feuilles sont larges comme la main, irrégulières de forme; ses fleurs sont blanches, petites, groupées avec un pollen et des pétales jaunes; leur odeur agréable s'appelle le parfum du *champa* mêlé à celui du frangipanier.

2. *Visaka*, la deuxième lunaison de l'année astronomique qui correspond à avril-mai.

3. La leçon siamoise parle d'un rêve que la reine Mâha-Maya eut à l'époque de la conception et que notre texte ne donne pas, bien qu'il soit très connu au Cambodge, et souvent reproduit par l'image dans les temples. Elle vit un éléphant blanc descendre d'une montagne, escorté d'autres éléphants, faire trois fois le tour de sa personne, s'approcher d'elle et pénétrer en son ventre par le côté droit (Alabaster, p. 98). Elle ajoute et cela est conforme à ce que le *Tray-Phùm* enseigne : le Bôdhisattva, de par ses mérites, ne se trouvait point comprimé dans le ventre de sa mère, il y était assis sur un trône, loin de toutes les impuretés habituelles, il s'y livrait à la méditation et sa mère ne souffrit point de sa grossesse, elle conserva sa forme gracieuse et sa beauté parfaite.

L'accouchement de Mâha-Maya fut aussi agréable que sa grossesse. Elle accoucha sans douleur, sur la route de Kapila à Tévalongka, où elle se rendait pour y visiter ses parents, alors qu'elle levait la main pour cueillir une fleur. Les branches d'arbres s'inclinèrent pour abriter l'enfant des ardeurs du soleil, et les trente-deux prodiges qui avaient signalé la conception se reproduisirent. La leçon que M. Alabaster nous a donnée énumère longuement ces prodiges (*loc. cit.*, pp. 98-106).

Quand il naquit, Sudassabrahma[1] prit un filet d'or pour recevoir le Bôdhisattva.

Le Bôdhisattva fit sept pas, regarda les quatre points cardinaux en criant : « Je suis au sommet du monde ; je suis excellent, je suis grand, personne ne peut m'être comparé ; je suis à ma dernière renaissance, je ne renaitrai en aucun monde. » Ayant ainsi parlé, il fut comme les autres enfants qui ne savent pas parler[2].

Le saint éminent roi, son père, donna l'ordre de trouver un brahmane[3] sachant deviner et prédire la fortune de son saint et royal fils. Le brahmane, ayant calculé d'après le *Tray-Phêt*[4], les *Vêta-mont*[5] et le *Kampî-sayo-phêt*[6], vint dire au roi : « Votre saint et royal fils porte les signes complets du bonheur : s'il reste laïque il sera sdach barom chakrapatrâthirêach[7] ; s'il sort du monde pour se faire religieux, il deviendra Préas Put, c'est certain (c'est-à-dire Buddha). »

Le jour où le saint et éminent Bôdhisattva naquit, néang Yosôthara, Anonta, Kalutéayi-amâtya, Chhan-amâtya, le cheval Kanthok, l'arbre Pothi et les quatre fosses de trésors

1. Le roi des Brahmas du quatorzième des rupabrahmalokas, ou paradis des Brahmas ayant une forme. Le nom que donne notre manuscrit est Sottavas mahaprohmalouk et Sotavas prohmalouk.

2. Le *Lalita-Vistara* (p. 107) le fait encore parler à sa tante, le septième jour après sa naissance.

3. La leçon siamoise dit qu'il se présenta de lui-même, qu'il était un saint homme et lui donna le nom de Kaladevila (p. 107).

4. Titre d'un ouvrage très connu au Cambodge dont je donnerai quelque jour la traduction.

5. Probablement les *Védas*.

6. Je ne connais pas cet ouvrage au Cambodge et je n'ai pu l'identifier.

7. Roi éminent, Chakrapâtrâdhirâja, empereur, roi des rois. — La leçon énumère les trente-deux signes supérieurs et les quatre-vingts signes inférieurs du Grand-Être (pp. 110-113).

[parurent au monde[1]]. Ces sept êtres parurent le même jour que le saint et éminent Bôdhisattva.

Le jour où on lui donna le nom, le roi fit rassembler toute la famille royale et fit jouer plusieurs orchestres conformément à la coutume d'autrefois. Alors on lui donna le nom de Sithat-kaumar[2], conformément à ses souhaits de jadis, alors qu'il était né femme, sœur jeune de l'ancien buddha Tibangkâr[3], qui était alors bôdhisattva à sa dernière existence et ascète, et qu'il lui avait offert de l'huile parfumée. Le buddha Tibangkâr accepta cette huile pour s'éclairer. En cette occasion, cette néang fit le souhait de porter le nom de Sithat quand elle serait devenue buddha. Telle est la raison pour laquelle le Préas reçut le nom de Sithat.

3. — Les Prédictions

Le nom étant donné, sept[4] brahmanes furent encore consultés, devinèrent et conclurent comme avait fait le devin. Alors le roi leur demanda : « Quelles causes porteront Sithat à sortir du monde pour se faire religieux ? »

Les sept brahmanes-horas répondirent : « Votre saint et royal fils sortira du monde pour se faire ascète quand il aura vu quatre choses. »

1. Yasôdhara qui fut son épouse ; Ananda, son cousin, qui fut son disciple bien-aimé ; Channa, qui devint amâtya et l'accompagna dans sa fuite ; Kandhaka, qui fut son cheval et qui mourut de désespoir en se voyant abandonné par lui, et l'arbre de la Bodhi sous lequel il devint Buddha.

2. Siddhartha-kumara, prince Siddhartha.

3. Dipangkāra, le premier des trente-quatre buddha qui ont précédé Gautama. — Aucune des autres leçons que je connais ne parle d'un bôdhisattva du sexe féminin.

4. Les leçons siamoise, birmane, singalaise disent « huit sur cent huit brahmanes. »

Le roi demanda : « Quelles sont ces quatre choses? »

Les devins brahmanes répondirent : « Quand il aura vu un vieillard, quand il aura vu un malade, quand il aura vu un cadavre, quand il aura vu un religieux. »

Le roi, ayant écouté, donna l'ordre de ne laisser voir à son fils ni un vieillard, ni un malade, ni un cadavre, ni un religieux. « Qu'aucune de ces choses, dit-il, ne soit vue de mon enfant ! »

Quand le Bôdhisattva fut âgé de sept jours, sa mère, la bien-heureuse Mâha-Maya mourut et fut renaître tèvobot[1] au Dosœt-piphot[2] conformément à ce qui était advenu aux mères des buddhas antérieurs.

Alors la néang préas Mâha-Pachéapatey-Kotami[3], qui était la sœur jeune de la sâmdach préas Mâha-Maya, prit le Bôdhisattva pour le garder et l'allaiter[4]. Quant à son propre enfant[5], elle le remit aux nourrices (*ménum*).

4. — Prodiges relatifs au Bôdhisattva

Plus tard, il arriva que les nourrices prirent le Bôdhisattva et s'en furent saluer Tèvil-tabâs[6]. Comme on voulait

1. *Dèraputa*, sanscrit *dèraputra* « fils d'une divinité ».
2. Au monde des Tusitas, le quatrième des déva-lokas. — Le *Lalita-Vistara* dit « au Triyastriṁsat »; (tome VI des *Annales du Musée Guimet*, p. 88).
3. Prajapâti-Gotami.
4. Ce détail de l'allaitement me paraît inconnu des autres versions. Il n'est pas question dans les autres textes de l'enfant de Gotami et le *Lalita-Vistara* enseigne qu'on donna trente-deux nourrices à l'enfant, huit pour le porter, huit pour l'allaiter, huit pour le laver, huit pour le faire jouer (*loc. cit.*, p. 90).
5. *Nanda*.
6. Les autres leçons, birmane et singalaise, disent que l'initiative fut prise par son père. — Ce Tèvil-tabâs est nommé Ṛshi-Asita par le *Lalita-Vistara*.

l'incliner pour le faire saluer, le saint et éminent Bôdhisattva se détourna et mit ses deux pieds sur la tête de Tévil-tabâs. Le roi Suthôton, son excellent père, voyant cette chose curieuse, s'inclina lui-même et salua le Bôdhisattva ; ce fut la première fois[1].

Plus tard encore, son père étant sorti pour appuyer sur la sainte charrue[2], les nourrices porteuses et nourrisseuses emportèrent le Bôdhisattva pour aller voir le Chrat préas-ângkéâl et le couchèrent sous un arbre chompu[3]. Cependant le soleil continuait d'avancer à son ordinaire, mais l'ombre que projetait le chompu ne suivit pas le soleil dans l'après-midi et demeura comme elle était, par un effet de la puissance des mérites du Bôdhisattva. Le roi Suthôton, voyant cette chose, s'inclina devant son fils pour le saluer ; ce fut la seconde fois[4].

1. Les autres leçons, birmane et singalaise, disent « cette chose inconvenante ». et ajoutent que, le religieux s'étant incliné devant le Bôdhisattva, son père crut devoir l'imiter et le saluer aussi. — La leçon siamoise dit que cette chose arriva au brahmane Kaladévila quand il se présenta de lui-même, ainsi que nous l'avons vu dans une note précédente, pour examiner les signes de la supériorité que l'enfant portait et prédire sa destinée. Par conséquent, cette scène aurait eu lieu, d'après la leçon siamoise, le jour de la naissance, et, d'après la leçon cambodgienne, plus tard. En outre, d'après notre texte, le brahmane devin ne serait point Tévil-l'ascète (*tabâs*), mais un autre brahmane dont le nom n'est pas donné.

2. *Chrat préas ângkéâl*, c'est-à-dire labourer le champ sacré, pour rendre hommage aux puissances fécondatrices de la terre et donner le signal des labours. — Il y a dix ans à peine, au Cambodge, il était défendu sous peine d'amende, de labourer la terre avant le thvœeu bon chrat préas ângkéâl, c'est-à-dire la « fête de l'appuiement sur la sainte charrue » par le roi ou son délégué. — Voir *Revue indo-chinoise*, n° du 15 août 1904, pp. 198-203.

3. Les textes disent : sous un baldaquin placé sous un arbre jambu.

4. La version pâlie place la scène le matin et dit que les rayons du soleil, au lieu de venir obliquement sur le Bôdhisattva, comme ils eussent dû venir, tombaient perpendiculairement sur le baldaquin sous

5. — Les quatre Apparitions

Quand le Bôdhisattva fut âgé de sept ans[1], le roi Suthôton décida de construire trois prâsath[2], un pour la saison chaude, un pour la saison des pluies, un autre pour la saison fraiche.

Quand il eut atteint l'âge de quinze ans, son saint et royal père fit la cérémonie aphisêk et le maria à Pimpéa-tévi[3] afin qu'elle fût sa première reine, puis il le fit monter sur le trône de krong Kâpila-la-Radieuse[4].

Plus tard, le roi[5] étant sorti pour aller se promener au jardin, un tévoda prit la forme d'un très vieil homme[6]. Le

lequel il était placé. Elle ajoute que les nourrices, attirées par le spectacle, abandonnèrent un instant l'enfant et qu'elles trouvèrent, quand elles revinrent, les jambes croisées et à quelque distance au-dessus de son lit sans être porté par aucun support. — Quant au *Lalita Vistara*, il reporte ce phénomène à une station que fit un jour, sous un arbre, le jeune homme, alors qu'il s'abandonnait à la contemplation (p. 121).

1. La leçon siamoise dit seize ans (p. 119).

2. Pâli *pasâda;* sanscrit *prasâda*, palais.

3. *Bimbadêri.* — Le *Lalita-Vistara* donne à cette jeune fille le nom de Gopa (p. 126), les textes pâlis et siamois celui de Yosodhara. D'après le *Lalita-Vistara*, Dandapani, père de Gopâ, n'était pas le roi que notre texte donne pour beau-père au Buddha, mais un kshatriya de la famille des Sâkyas et cette leçon est conforme à celle que donnent les textes pâlis.

4. On voit que notre texte fait du Buddha, non seulement un prince royal, mais un roi ou tout au moins un roi associé à son père, un *sdach snang*, pour parler comme les Cambodgiens.

La leçon siamoise relate les hésitations des princes sâkyas à donner leurs filles au prince royal qui ne leur offrait aucune garantie de science, de force et de sagesse. Elle relate aussi les épreuves auxquelles le Bôdhisattva se soumit et qui les convainquirent de sa valeur.

5. *Roi*, mis ici et plus loin pour prince royal.

6. Il n'est ici question, ni de la voiture dans laquelle le prince se trouvait alors (selon la version siamoise entre autres), ni de son cocher, et conséquemment les paroles de celui-ci ne sont pas relatées. Le *La*-

roi le vit, réfléchit profondément en son cœur et cette vue le dégoûta du monde et de la passion des existences successives. Le roi, dépassant le vieillard, rencontra un homme qui était malade; ce fut la seconde rencontre. Il dépassa le malade et fit la rencontre d'un cadavre ; ce fut la troisième rencontre. Alors il fut effrayé dans son cœur et méprisa sa forme corporelle, le monde et les renaissances successives. Il réfléchit très-profondément et entra dans le jardin pour se reposer tranquillement.

Ce même jour, la samdach préas Pimpéa-tèvi accoucha de Rèahoul-kaumar[1].

Le Bôdhisattva se promenait dans le jardin ; dans l'après-midi, comme il en revenait, il fit, au milieu de la route, la rencontre d'un tévoda qui avait pris la forme d'un religieux muni des huit objets dont les trois robes, et qui était très beau. Ce fut la quatrième rencontre.

A partir de ce jour, il ne songea plus qu'à sortir du monde pour se faire religieux[2].

6. — Fuite du Bôdhisattva

Depuis lors, il pensait toujours aux choses qu'il avait vues sans les oublier un seul instant. De retour en son palais, il se baigna, mangea et monta tranquillement au lit de repos.

lita-Vistara (page 168) parle de quatre mille gardes qui accompagnaient alors le Buddha.

1. Rahula kumara, prince Rahula, le fils du Bôdhisattva.

2. Ces quatre rencontres sont données ici comme ayant eu lieu au cours de la même promenade; le *Lalita-Vistara* (p. 168) et la leçon siamoise (pp. 121-122) les représentent comme ayant eu lieu au cours de quatre jours différents; les textes pâlis disent à des intervalles de quatre mois.

Alors, toutes les dames musiciennes[1] battirent le tambourin et les autres instruments de musique pour le réjouir, mais en vain, car il ne cessait de songer à sortir du monde pour se faire religieux.

Vers minuit, dans le silence, le saint et éminent Bödhisattva sortit de sa chambre, vit les dames du service qui, un instant avant, jouaient, certainement aussi jolies de formes que les déesses de l'air et qui, maintenant, n'étaient plus que comme des charognes gonflées. Cela l'épouvanta dans son cœur et la pensée lui vint de ne pas demeurer davantage au palais royal. Autour de lui, tout n'était plus que silence et paraissait comme un pays abandonné, couvert de toutes sortes de charognes. Il ne peut plus se coucher, car il est inquiet dans son cœur ; alors il sort[2], appelle Chhanamàtya[3] afin qu'il selle le cheval Kanthok[4], lequel était né le même jour que lui. Ce cheval était brun, pommelé, joli comme une fleur de chbar.

Le roi monta sur le cheval Kanthok. Le Chhan-amàtya prit la queue du cheval et le suivit.

Quand le roi sortit, Mara vint pour l'empêcher d'aller se faire religieux et lui dit : « Restez encore sept jours et les sàmbat màha chakrapéatti[5] viendront à vous. »

1. *Srey snàm kromokar* — *Kromokar* est la forme cambodgienne du mot sanserit *gramakara*, service, cortège.

2. La leçon siamoise et les autres leçons, de même que l'imagerie cambodgienne, enregistrent son désir de saluer la reine avant son départ, d'embrasser son fils, et sa résolution après avoir soulevé la tenture qui formait la porte de la pièce où ils dormaient, l'enfant dans les bras de sa mère, — de partir sans prendre congé d'eux, afin de ne pas se laisser attendrir (Alabaster, pp. 126-127).

3. *Channa*, chargé de l'écurie, et portant le titre d'*amâtya*.

4. *Kantaka*, le royal Kantaka. — Notre texte porte *Kantossa*.

5. Du sanscrit *màha chakravartin*, roi des rois ; — joint au mot cambodgien *sâmbat* qui signifie « biens », cette locution désigne les biens impériaux, le pouvoir impérial.

Le Saint répondit : « Je ne veux pas du pouvoir impérial ; je sors, afin d'être religieux. »

En ce temps-là les quatre gardiens du monde[1], vinrent prendre les pieds du cheval Kanthok[2] et le soulevèrent pour le faire passer par-dessus l'enceinte fortifiée de la ville royale[3]. Les tévodas des 10.000 mondes[4] vinrent en foule pour lui faire cortège.

Quant au Préas Eyntréathiréach[5] il prit la bride du cheval et marcha devant. Quant au préas Brahma[6], il prit un parasol blanc de trois youch[7] de circonférence et l'abrita.

7. — La Coupe des Cheveux et la Prise d'Habit

Par un effet de sa puissance, le saint personnage franchit dans une seule nuit deux royaumes, les royaumes de Savatî et de Vésalî, et arriva à la rivière d'Anoméa[8] où se trouvait

1. *Sdach louka bal*, pâli *lokabalarâja*, ou *mâharâja*, qui sont : *Dhattaraṭṭho*, régent du nord, *Virūḷho* ou *Viroḷhako*, régent du sud, *Virûpakkho*, régent de l'ouest, et *Vessaṇo*, régent de l'est.

2. Ce détail ne se retrouve pas dans Sp. Hardy, mais il se trouve dans le *Lalita-Vistara* d'abord en allusion (p. 178), puis formellement (stance 153, p. 204). Voir au *Musée Guimet*, sur un panneau cambodgien, une représentation de cette scène.

3. Le texte dit *nokor*, sanscrit *nagara*, mais le cambodgien *nokor*, royaume, est donné ici pour « ville royale ».

4. *Chakravéal*, du sanscrit *cakravâla*.

5. *Indrâdhirâja*, Indra roi suprême.

6. Le chef des dieux brahmas, selon les Cambodgiens. — On a prétendu en Europe qu'il faut entendre ici Brahma, le premier dieu de la Trimourti; je ne suis pas de cet avis.

7. Le *youch* ou *yojana* valait 13 kilom. 600 au dire des Cambodgiens; en ce cas, 40 kilom. 800; c'est beaucoup pour un parasol.

8. Le *Lalita-Vistara* dit deux pays, celui des Kadyas et celui des Mallas, puis qu'il arriva à la ville Anumainêya qui appartenait au Mainêya. — *Aaoméa-Anumainêya* est une ville au dire du texte sanscrit et une rivière si on en croit le texte cambodgien. Le texte pâli

un rocher qui était plat, jaune, net. Cet endroit convenait à la coupe de la chevelure. Le Saint s'arrêta là afin de se faire religieux en cet endroit. Il pensa : « Je ne puis pas me faire ascète et conserver les cheveux longs contrairement aux autres religieux qui toujours portent les cheveux coupés. » Puis : « Je n'ai rien pour me couper les cheveux ; que faire ? » Le Saint était inquiet dans son cœur lorsqu'il aperçut soudain un glaive (le *préas khant*) devant lui[1].

Les tévodas accourus des dix mille mondes, qui remplissaient l'espace, répandirent alors sur le Saint du léach (paddy grillé dans son écorce et crevé), des bouquets de fleurs, et l'en inondèrent jusqu'aux genoux, puis jusqu'à mi-corps. Le Saint prit le sabre[2] avec sa main droite et, avec sa main gauche, il saisit la gerbe de ses cheveux, les coupa[3] et, les élevant en l'air, dit : « Si je deviens omniscient (*prachnha-saropéch*)[4], que cette gerbe de cheveux ne

(*Manual of Budhism*, page 164) la nomme Anômâ ; le texte birman (*Vie ou légende de Gautama*, p. 65) Anauma. Les textes pâlis disent trois royaumes et 480 milles (p. 165), le texte birman, 30 youdzanas (p. 65) ; les textes sanscrits et cambodgiens ne donnent pas la distance parcourue.

Les textes pâli (p. 164) et birman (p. 65) disent qu'il franchit d'un bond cette rivière et le texte pâli ajoute qu'elle mesurait 800 coudées de large. C'est un miracle dont ne parlent ni notre texte, ni le le *Lalita-Vistara*, ni la leçon birmane.

1. Le *Lalita-Vistara* (p. 197) dit qu'une pyramide fut élevée en cet endroit et qu'on lui donna le nom de *tchaitya* du Tchandakani-vastara (pyramide du retour sur ses pas de Tchandaka). Les leçons pâlie et birmane sont muettes sur ce détail.

2. Les autres versions disent : « Il prit son sabre ». Il est ici question d'un glaive qui apparaît devant le Saint sitôt qu'il en est besoin. Le mot *khant* paraît venir du sanscrit *khanda* « qui coupe, glaive ».

3. Le texte birman ajoute : « les cheveux qui lui restaient sur la tête mesuraient à peine un pouce et demi. Depuis cette époque il n'eut jamais besoin de les raser, les poils de sa barbe et ses cheveux ne poussèrent plus pendant la durée de sa vie » (p. 66).

4. En sanscrit *prajnya-sarvavijnya*.

retombe pas »[1]. Puis il la jeta en l'air. Alors Indra ouvrit une boîte d'or[2] pour la recevoir et la déposa au paradis des Trayastrimsas dans une pyramide (*chétey*), destinée à la conserver. C'est pour cette raison que cette pyramide est nommée *Cholamanî-chétey*[3].

Le Bôdhisattva dit : « Où vais-je trouver les étoffes avec lesquelles je dois convenablement me vêtir comme un samana. Si je me fais religieux avec le vêtement que je porte, je ne serai pas un vrai samana. » Et son cœur fut inquiet. Alors le Khodeykar-mâha-brahma qui était son ami à l'époque de la religion du buddha Kâsyapa[4], alla prendre la sèbile (*bat ;* sanscrit *patra*), les trois vêtements et la collection des cinq objets d'autrefois sur l'arbre kap[5] et les lui présenta de suite. Le Saint les reçut et s'habilla en reli-

1. Le *Lalita-Vistara* ne parle pas de ce souhait, mais il enseigne que les cheveux furent jetés en l'air et recueillis par les dieux du Trayastrimsa ; notre texte et les textes pâlis disent par Indra lui-même (Spence Hardy, p. 165), mais la leçon siamoise dit « par les anges » (Alabaster, p. 130). Le texte birman « par un nat (dieu) ». Ces quatre dernières versions sont d'accord pour enregistrer le souhait.

2. Le texte birman dit « un riche panier » (Bigandet, p. 66).

3. *Tudapratigrahana* (touffe de cheveux recueillie), d'après le *Lalita-Vistara ; Salamini-sèeya*, d'après Spence Hardy ; *Dzou-la-mani*, d'après Bigandet ; *chétey* est le sanscrit *chaitya*.

4. Le *Lalita-Vistara* paraît désigner un des dieux du 14[e] ou du 15[e] des loka-brahmas, qui aurait pris la forme d'un chasseur ; mais il ne dit pas que ce dieu avait été l'ami du Saint au cours d'une autre existence ? Le texte pâli lui donne le nom de Ghatîkaras (S. Hardy, page 165), le texte siamois celui de Khatikara, le texte birman celui de Gatigara (p. 67), et ils disent qu'il avait été l'ami du Saint à l'époque du buddha Kâsyapa-Kathaba.

5. Sur l'arbre *kap*, *kasa*, selon Alabaster (p. 130). Ni le texte birman, ni le texte sanscrit, ni le texte pâli ne disent où ce brahma prit la collection des objets d'équipement indispensables aux religieux, mais le texte pâli, d'accord avec un autre satra cambodgien enseigne que ces huit articles avaient été trouvés entre les pétales d'un lotus au commencement du kalpa en vue du futur Buddha. Ces huit articles

gieux. C'est en cet endroit qu'il devint religieux ; aussi est-il appelé Mundatya[1] parce que c'est en cet endroit que le Saint a coupé sa chevelure.

Tout étant terminé, il donna l'ordre à Chhan-amâtya de prendre tous ses vêtements, son cheval Kanthok, et de retourner au palais de son père. Quand son cheval le perdit de vue, sa poitrine se brisa de douleur et il mourut. Il alla renaître tèvobot[2] pour avoir tant regretté le saint et éminent Bôdhisattva qu'il ne voulait pas quitter[3].

Quand Chhan-amâtya qui remportait les vêtements. arriva dans la ville royale, les habitants, l'ayant vu, s'assemblèrent tumultueusement, et le bruit qu'ils faisaient fut entendu par le roi Suthôton, le saint et royal père du Bôdhisattva. Il fit appeler Chhan-amâtya ; celui-ci lui remit les vêtements et lui dit : « Votre saint et royal fils est déjà entré dans les ordres. » C'est ainsi que le roi apprit cet événement[4].

sont le vêtement du haut, le vêtement du bas, le manteau, la ceinture, la sébile, le filtre, l'aiguillier et le rasoir. Notre texte dit la « collection des cinq objets ». Par le mot *autrefois*, je crois qu'il faut entendre « ce qui avait autrefois servi aux Buddhas antérieurs. »

1. Le *Lalita-Vistara* (p. 197) et Spence Hardy (p. 165) disent qu'une pyramide fut élevée au paradis de ce dieu et le *Lalita-Vistara* lui donne le nom de *Kachayograhana* (prise des vêtements rougeâtres). Les textes cambodgien, birman et siamois ne font pas mention de cette pyramide.

2. *Devaputta*, sanscrit *devaputra*, fils de Dieu.

3. Le *Lalita-Vistara* ne fait pas mourir le cheval. Il est reconduit à Kapilavastu.

4. Le texte siamois dit que le brahma Khatikara plaça les vêtement du prince dans un temple du paradis des brahmas, afin qu'ils y soient un objet d'adoration, et que les seuls ornements furent reportés à Kapila par l'amâtya (pp. 131-132).

8. — Arrivée du Bôdhisattva a Râjagriha. — Le roi Bimbisara

Le saint et éminent Bôdhisattva, après le départ de Chhan-amàtya, demeura seul, sans personne avec lui. Alors il pensa profondément aux formes corporelles (*rup kay*), aux biens et aux plaisirs mondains (*vasenasángsar*). L'endroit où il réfléchit ainsi est appelé *Ânupiyéa âmmovéan*[1]. Il resta un instant[2] en cet endroit, puis il en partit, se dirigeant vers la ville royale de Réachéakris[3]. Quand il entra dans cette ville, les habitants s'assemblèrent autour de lui parce qu'ils n'avaient jamais vu un religieux[4]. Les officiers royaux furent prévenir le râja Bimbisara[5] lequel était roi (*chau*) du royaume (*krong*) de Réachéakris. A cette nouvelle, le roi monta sur la terrasse de son palais[6], regarda et, dans son saint et royal cœur, il fut défiant. Il pensa que celui-ci (le Bôdhisattva) pouvait être ogre, dieu, dragon ou homme[7]. Alors il donna l'ordre aux officiers royaux de le suivre, d'examiner ses actes, afin de savoir s'il était un ogre, un revenant ou une ombre[8] et

1. Parc des manguiers d'Anupiya.
2. Sept jours, selon la leçon siamoise donnée par Alabaster.
3. *Râjagriha*.
4. Attirés par sa beauté, selon la leçon siamoise.
5. *Bimbisara*.
6. Le *Lalita-Vistara* dit « le roi regarda par un œil-de-bœuf » (p. 208).
7. Spence Hardy dit : « un ogre, un dieu, un brahma, ou Vishnou ». Le *Lalita-Vistara* met ces suppositions, non dans la pensée du roi, mais dans la bouche des habitants (p. 208).
8. *Yèak*, *khmoch*, *beysach*. — Le premier mot est l'altération du sanscrit *Yaksha*, ogre; le second est un mot cambodgien signifiant « mort, revenant »; le troisième paraît être l'altération du pâli *petti-*

de voir si, à la sortie de la ville royale, il disparaîtrait. « S'il est dieu, dit-il, il s'élèvera dans l'espace ; s'il est dragon, il s'enfoncera dans la terre ; s'il est homme et s'il a reçu quelques petites choses, il les prendra pour manger. »

Les officiers suivirent le saint et éminent Bôdhisattva et le virent qui s'occupait à construire une cellule près du mont Bannovo[1]. Voyant qu'il avait le cœur convenable, les officiers royaux retournèrent dire au roi ce qu'ils avaient vu. Le roi, sur cela, alla rendre visite au saint et éminent Bôdhisattva. En arrivant il lui demanda : « D'où venez-vous ? De quel côté venez-vous ? »

Le Bôdhisattva répondit : « Je viens du royaume de Kapilavastu. »

Il lui demanda encore : « Comment vous nommez-vous ? »

« On me nomme Sithat. »

Le roi, ayant appris cela, fut très heureux dans son cœur et dit : « S'il en est ainsi, vous et moi nous sommes amis, bien que nous ne nous soyons jamais rencontrés. Maintenant, vous êtes le bienvenu ; mon royaume est grand de cinq mille yojanas, je veux le partager avec vous. Nous règnerons ensemble[2]. »

visaya qui désigne les êtres de l'enfer des ténèbres. Je dois cependant observer que la transformation du *ya* pâli en *cho* khmêr ne s'explique guère.

1. Phnôm Bannovo baripot. — Le mot cambodgien *phnôm* et le mot d'origine sanscrite, mais altéré, *baripot* (*parvata*), sont un doublet. Ils signifient « montagne, mont, colline ». — Spence Hardy nomme cette colline le « roc Pândhava ». Il ne dit pas que le Bôdhisattva y était occupé à construire. La leçon siamoise dit qu'il était assis sur le sommet du mont Bandhava (p. 138).

2. Spence Hardy a écrit d'après les textes singhalais : « Whereupon Bimsara event to the rock and enquired what, was his name and family, when he discovered that in former years he was his own friend » (p. 167). Les autres textes ne disent rien de semblable et les textes birmans et sanscrits n'enseignent pas que Bimbisara offrit la moitié de son royaume au Buddha. Le texte birman dit qu'il lui offrit « une nom-

Le saint et éminent Bôdhisattva n'accepta pas en disant qu'il avait quitté le palais de son père pour rechercher l'Omniscience que donne la Bodhi.

Le roi Bimbisara dit au Bôdhisattva : « Quand vous aurez acquis la connaissance de la Bodhi, vous aurez compassion de moi (*trong prôs*) ».

9. — Le Bôdhisattva observe les pratiques de l'ascétisme

Le saint et éminent Bôdhisattva promit et s'en alla trouver Alar-tabâs et Ottok-tabâs[1] pour étudier leurs pratiques. Voyant qu'ils ne suivaient pas la route qui conduit au salut, il les quitta et s'en alla au pays d'Oruvel[2]. Cet endroit était plat, uni et gai.

En ce pays-là, il y avait cinq brahmanes nommés : Kôndanh, Voppa, Phottiya, Mahanéam et Asachi[3]. Ayant entendu dire que le prince Sithat était sorti du palais de son père, pour se livrer aux pratiques ascétiques, à la méditation[4] et devenir Buddha, ils furent se faire religieux en l'attendant. Quand le Bôdhisattva demeura à Oruvel, ils vinrent à lui pour le servir, car ils avaient compris qu'il

breuse suite au milieu de laquelle il pourrait se divertir pendant son séjour sur le territoire de son royaume » (Bigandet, p. 70).

1. Sanscrit. *Alara* et *Uddaka* : birman *Alara*, et *Oudaka*, qui étaient *tapasvin* (ascètes). — La rencontre du Buddha et d'Alara précède, dans le *Lalita-Vistara*, la visite à Râjagriha. — Alara y est désigné sous le nom d'Arata-Kalama ; il amène 300 disciples au Buddha (p. 203).

2. *Uruvela*, près de la rivière Nairanyana, selon la leçon siamoise.

3. *Kondanya*, *Vappa*, *Bhaddaji*, *Mahanama* et *Assaji*. La leçon siamoise les nomme *bencha vakkhi*, « les cinq *vakkhi* » ou « le groupe des cinq (*pañca*). »

4. *Tuk kériya pyéayéam*.

deviendrait Buddha. Le Saint s'adonna quotidiennement aux plus difficiles observances.

A l'heure convenable, il sortait pour demander l'aumône due aux religieux ; il recevait un peu, se mettait à manger, puis il se remettait à la marche méditative (*châmrœun méta phéavéanéa*). Plus tard, ayant résolu de ne plus aller mendier sa nourriture parce que cette action le distrayait, il alla se placer sous un arbre fruitier dont il mangeait les fruits qui tombaient. Il ne mangea plus de vivres ayant du sang et ne vécut plus que de fruits. Il put alors, sans cesser un instant, se livrer à la promenade méditative, mais cela ne lui donna pas le pouthinhéan[1].

Comme il continuait ses observances très difficiles, les tévodas, voyant que le Saint n'absorbait presque pas d'aliments, prirent de la substance d'aliments[2] et la firent passer en lui par les pores de sa peau[3]. Alors le Bôdhisattva décida de ne plus rien manger, puisque les tévodas lui faisaient prendre la substance des aliments par les pores[4]. Ne vivant plus que de cette manière, il devint d'une extrême maigreur ; son corps marqué des grands signes, bien constitué, devint extérieurement affreux ; ses veines, sa chair devinrent arides ; bientôt il n'eut plus que la peau et les os ; il perdit ses formes. Cependant, le Saint, bien que ces pratiques ne lui procurassent point l'état buddhique, ne songeait pas à reculer[5].

1. *Bodhijnâna*, connaissance de la Bodhi.

2. *Achéaros ahar*.

3. *Louméa*, du pâli *lomakûpo*.

4. Cette leçon est conforme à celle que donne Spence Hardy (p. 149) et Bigandet (p. 79). Mais le *Lalita-Vistara* fait refuser cette substance de nourriture par le Saint qui trouve hypocrite cette manière de se sustenter (p. 127).

5. La leçon siamoise ajoute que les trente-deux signes du Grand-Être et les quatre-vingts signes inférieurs disparurent entièrement de

Ayant perdu toutes ses forces, il partit pour la rivière Néronhchor[1] et tenta de se livrer encore aux pratiques ascétiques. Quand il arriva à cette rivière, il alla sous un arbre jambu[2] et se mit à marcher en méditant, observant des pratiques méditatives de plus en plus difficiles[3].

Indra, ayant appris que le Saint observait des pratiques très difficiles, craignit qu'il ne pût atteindre l'état de buddha. Alors il prit le *pin*[4] à trois cordes; la première était très tendue, la seconde était moins raide, la troisième était très lâche. Il se mit à en jouer.

Le Saint, ayant entendu ce *pin* à trois cordes comprit et se dit : « Ce qui est trop tendu comme la première corde de ce *pin* cassera, donc il ne faut pas aller jusqu'au bout des pratiques ascétiques; ce qui est lâche comme la troisième corde ne mène à rien: ce qui est moyen comme la corde du milieu, ni trop tendue, ni trop lâche, ne donne pas le moyen d'arriver à l'état de buddha, mais permet de marcher dans la voie. Ainsi donc, je dois prendre des aliments afin d'avoir la force indispensable à la marche dans la voie ».

Alors il prit sa sébile et s'en alla demander l'aumône au village; il y reçut des vivres, mangea pendant deux ou trois jours, et le sang, la chair reprirent leur apparence d'autrefois.

Les cinq brahmanes qui suivaient le Bôdhisattva se dirent : « Sithat a déjà observé la pratique de l'ascétisme

son corps. Le *Lalita-Vistara* parle de son évanouissement, de l'arrivée du dévaputa qu'était devenue sa mère. Cette intervention bien connue des Cambodgiens, n'est pas relatée ici.

1. La rivière Nâiranyanâ, d'après le *Lalita-Vistara*.

2. Sous un bodhi-manda, selon le *Lalita-Vistara*.

3. La leçon siamoise place ici une seconde tentative de Mara (p. 140).

4. *Vina*, sorte de lyre à trois cordes.

pendant six ans[1] et ne paraît pas devoir jamais obtenir la Bodhi. Voici maintenant qu'il va demander des aliments au village[2] au marché (*nikom*), qu'il s'en nourrit, et qu'il cesse d'observer les *pyéayéam ;* comment pourrait-il devenir Buddha ? Qu'allons-nous faire maintenant ? » Ayant ainsi pensé, ils quittèrent le Bôdhisattva et s'en allèrent à la forêt Eysibatano dans la ville royale de Péaréanosey[3]. Le Bôdhisattva demeura solitaire (*kay vivék*) à observer le *pyéayéam* moyen. Puis il partit de cet endroit et alla stationner sous un arbre chrey.

10. — Le Bôdhisattva et la demoiselle Sochéata

Il y avait alors un cultivateur nommé Sénok[4] qui avait une fille nommée néang Sochéata[5]. Cette fille désirait adresser une supplique[6] aux tévodas de cet arbre chrey, disant : « Si j'ai un mari, que j'aie un fils aussitôt. Pour cela je veux faire une offrande[7]. »

Quand cette fille désira adresser cette supplique, le Bôdhisattva n'était pas encore sous l'arbre chrey, mais il

1. Le texte porte *vossa*, du pali *vassa*, qui désigne la saison des pluies, mais ici ce mot a le sens d'année, comme le mot *printemps* quelquefois en français.

2. Le texte dit : *tou yok bœntibat* « aller prendre la boulette de riz en la sébile. »

3. Isipatana (sansc. ṛshipatana) vana (Spence Hardy), Migadawon (Bigandet); à Ṛshipatana, dans le bois Mṛgadava, à Bénarès (*Lalita-Vistara*).

4. Un chef de village (*Lalita-Vistara*), un noble (Spence Hardy), un homme riche (Alabaster, Bigandet), nommé Sénani (Spence Hardy), Thénol (Bigandet).

5. Sujata (Spence Hardy et *Lalita-Vistara*) ; Thoudzata (Bigandet).

6. *Prâthna*, du sanscrit *prârthana*, souhait, supplique, désir. — A la date du 15e jour du 6e mois, selon la leçon siamoise (p. 143).

7. Du sanscrit *bali*, offrande, et *kara* qui a le même sens.

s'acheminait vers cet arbre alors qu'elle préparait le riz au miel[1] de l'offrande. Le lendemain matin, tout étant prêt, elle envoya son esclave, néang Bunna[2], balayer sous l'arbre où elle voulait faire l'offrande au tévoda.

La nuit précédente, le Bôdhisattva était venu sous cet arbre pour la méditation sur les transformations, et la surface de la terre était devenue pour lui comme un tapis de de lit. S'étant endormi[3], il rêva qu'il avait la tête posée sur le mont Himalaya et que sa main gauche gisait dans la mer à l'est, alors que sa main droite gisait dans la mer à l'ouest ; ses deux pieds gisaient dans la mer du sud. Dans un second rêve il vit que de l'herbe *phlang*[4] avait poussé de son nombril[5] et que les tiges s'élevaient très haut dans l'espace[6]. Dans un troisième rêve, il vit un ver de terre au corps blanc, à la tête noire, qui montait depuis ses deux pieds jusqu'à ses genoux. Dans un quatrième rêve, il vit quatre oiseaux de diverses couleurs qui venaient des quatre points cardinaux s'accroupir à ses pieds. Dans un cinquième rêve, il vit qu'il était monté pour marcher en méditant sur un amas d'immondices, sans cependant que la plante de ses pieds fût souillée[7].

1. *Mothupayas*. — Voy. plus loin, p. 46, note 4.
2. Dame Bunna ; Pûrnna, d'après Spence Hardy (p. 171), Bun d'après Alabaster (p. 144).
3. La leçon de Spence Hardy place ces rêves dans la nuit du 14[e] jour de Vasaka.
4. Herbe à chaume, le *kusa* des livres sacrés.
5. *Néaphy*, du sanscrit *nâbhi*, nombril.
6. Spence Hardy dit « jusqu'au monde des dieux brahmas ».
7. Il n'est pas parlé de ces rêves dans le *Lalita-Vistara* et notre texte ne donne pas la signification que je trouve ailleurs : le premier annonce la diffusion de la doctrine buddhique à toute la terre ; le second, qu'elle pénètrera les trois mondes et gagnera le monde des brahmas ; le troisième, que le Buddha sera le protecteur de tous les êtres ; le quatrième, que tous les êtres, de quelque coin de l'horizon qu'ils fussent, viendront

A son réveil, il réfléchit et comprit qu'il allait sûrement devenir buddha.

Quand néang Bunna, l'esclave, arriva près de l'arbre, elle vit le Saint qui y était et crut que le tévoda était venu attendre l'offrande. Alors elle retourna dire à néang Sochéata ce qu'elle avait vu. Néang Sochéata, à cette nouvelle, fut très heureuse en son cœur. Elle dit à son esclave: « Si ce que vous dites est vrai[1], je vous affranchirai et vous serez comme ma sœur. » Puis elle prit le plateau d'or (*phéachéana méas*), plaça dessus le riz au miel, le mit sur sa tête et s'en alla à l'arbre. Quand elle fut près de cet arbre, elle aperçut le Bôdhisattva qui était dessous. Elle crut qu'il était le tévoda et prit sur sa tête le plateau pour le lui présenter poliment. Le Saint, n'ayant rien pour recevoir l'offrande, la néang la lui présenta avec le plateau.

Ayant reçu le plateau[2], le Bôdhisattva fut à la rivière Néronhchor pour se baigner sur la rive où les précédents bôdhisattvas s'étaient baignés[3]. Quand il se fut baigné, il remonta la berge, se plaça la face à l'est, prit le riz cuit au miel[4],

à sa doctrine ; le cinquième enfin, qu'elle s'étendra par dessus la souillure, sans cesser d'être pure. — Spence Hardy explique les cinq songes, mais Bigandet, après les avoir donnés, ne les explique pas. C'est en quoi la leçon birmane se rapproche, sur ce point, de la leçon cambodgienne.

1. La leçon birmane ne parle pas de ce doute qui paraît dominer Sochéata ; elle dit : « A partir de ce moment, vous n'êtes plus ma servante, je vous adopte pour ma fille aînée » (p. 81), non pour « ma sœur ».

2. Il n'est pas question ici des difficultés que fait le Bôdhisattva avant de prendre le plateau d'or, dont parle le *Lalita-Vistara* (p. 331). — La leçon birmane n'en parle pas davantage, mais ajoute que le vase d'or valait 100.000 pièces d'argent (p. 82).

3. Spence Hardy donne à cet endroit le nom de *Supratishtita*.

4. *Bay mothu payas*. — Le mot *bay* est cambodgien, il signifie « riz cuit », *payas* paraît venir du pâli *pâyaso* ou du sanscrit *pâyasa*, offrande de riz bouilli dans du lait sucré. Dans ce cas *bay* et *pâyas* se-

en fit quarante-neuf boulettes et les mangea en une fois pour quarante-neuf jours[1].

Quand il eut fini de manger, il résolut de jeter le plateau comme avaient fait les autres bôdhisattvas et dit : « Si je dois devenir buddha, que ce plateau remonte le courant. » Le plateau remonta le courant, tourna trois fois, puis s'enfonça et s'en alla choquer les plateaux des trois buddhas précédents ; puis il se plaça sous eux.

Le roi des serpents[2] fut réveillé par le bruit et comprit qu'un nouveau buddha allait paraître : « Hier, dit-il, il y en avait trois, en voici encore un autre », et, dans son cœur, il fut très heureux[3].

Quand le saint et éminent Bôdhisattva vit ce signe, il dit : « J'obtiendrai certainement [la Bodhi]. » Il partit alors pour la Salavéan[4], qui était pleine de fleurs et très gaie. Il s'arrêta en cet endroit[5].

raient un doublet. Quant au mot *mothu* (sanscrit *madhu*), il paraît désigner la saveur sucrée ou miellée. — Le *Lalita-Vistara* parle d'un potage au riz cuit avec la crème sept fois extraite de la crème du lait de mille vaches (p. 230), d'une soupe de lait au miel (p. 232).

1. La leçon birmane dit quarante-neuf bouchées qu'il mangea sans y mêler d'eau (p. 82).

2. *Néakéaréach* du pâli *nagarâja*. — S. Hardy lui donne le nom de *Mâha-Kalana*.

3. « Et dans cent strophes, dit la leçon birmane, il chanta les louanges du Buddha » (p. 83).

4. Forêt d'arbres sala. Je crois que le mot sanscrit *sala* désigne l'arbre que les Cambodgiens nomment *réang* (le *shoréa robuste* des naturalistes) ; Salavéan est le sanscrit *Salavana*.

5. Sp. Hardy dit qu'il y obtint les cinq *abhiñña* ou facultés surnaturelles qui sont : le don des miracles, la vue infinie, l'audition infinie, la pénétration de la pensée d'autrui, la connaissance de toutes les formations, et qu'il y pratiqua les huit sortes d'extases méditatives (p. 173).

11. — Le Bôdhisattva se dirige vers l'arbre de la Bodhi et s'y assied sur le précieux trône

Quand le soleil se fut incliné, il quitta la Salavéan et se dirigea directement vers l'arbre de la Bodhi.

En ce même temps, le Mâha-brahma prit le parasol blanc de trois lieues de circonférence pour l'abriter. Le roi des dieux du séjour du Dosœt prit le *chamara* de trois lieues de circonférence pour l'éventer, Eyntréa, le roi suprême, le sonneur de conque[1], prit la conque et vint souffler devant lui, le Ḳonthop tévobot[2] prit le *pin* de trois lieues de circonférence et vint jouer devant lui.

De son côté, le roi des dragons rassembla toutes les chambrières et les épouses des nagas au nombre de quatre-vingt mille et les fit monter [sur la terre].

Les quatre rois gardiens du monde, prenant des guirlandes de fleurs, vinrent aussi l'escorter.

Tous les tévodas, néak-tas, yéaksas, kanthops, kruths[3] vinrent jeter du paddy grillé et des bouquets de fleurs au devant du Bôdhisattva.

En ce temps-là un brahmane nommé Sothi[4] prit huit poignées d'herbe phlang (*kusa*) et vint les offrir au Buddha. Celui-ci, après les avoir reçues, se rendit sous l'arbre de la Bodhi et se demanda inquiet de quel côté les buddhas précédents s'étaient tournés. Le Saint demeura debout du côté nord et agita avec les mains l'herbe phlang. La surface du sol au sud se gonfla ; voyant cela, il comprit qu'il s'écartait

1. Indrâdhirâja, *richéa yut sang*.
2. Gandharva, le dévaputa (*devaputra*) ou fils de dieu.
3. *Devatas*, *nagas*, *yakshas*, *gandharvas* et *garudas*, dieux, serpents, ogres, géants et oiseaux fantastiques. Garuda, fils de Kasyapa et de Vinata, est la monture de Vishnou.
4. Santi.

de l'usage suivi par les buddhas précédents. Alors il alla se mettre à l'est, la figure à l'ouest, et agita l'herbe phlang; la terre à l'ouest se gonfla. Il comprit qu'il s'écartait de l'usage et qu'il ne devait pas avoir la face tournée à l'ouest. Alors il alla se placer debout au sud, la face tournée au nord, et il agita l'herbe phlang; la terre au nord se gonfla. Il comprit qu'il s'écartait encore de l'usage suivi par les autres buddhas et qu'il ne devait pas avoir la face tournée au nord. Alors il alla se placer à l'ouest, la face tournée à l'est, et agita l'herbe phlang; la surface de la terre ne bougea point. Il comprit alors que les buddhas précédents avaient tourné leurs faces vers l'est.

Conséquemment, prenant les huit poignées d'herbe phlang, il les étendit comme un tapis sous l'arbre de la Bodhi, puis il se dit : « Si je dois certainement devenir Buddha en cet endroit, qu'un siège sorte tout de suite de la terre. »

Le ratana bâlangk[1] parut immédiatement. Ce siège brillant mesurait quatorze coudées de hauteur. Le Bôdhisattva monta dessus et s'y assit la face tournée à l'est.

Alors il demeura immobile et songea : « Si mon cœur ne quitte pas les désirs[2], je ne quitterai pas le précieux siège. Si ma chair, ma peau, mes os, mon sang se dessèchent, tant pis (*tam chôs*), je ne quitterai pas le précieux siège. »

La foule des dieux, la multitude des indras, brahmas, garudas, nagas et yaksas crièrent : « Bien! bien[3]! » Puis ils jetèrent du riz grillé et des fleurs, levèrent leurs étendards et leurs parasols pour saluer le Saint.

1. Le siège de brillants, du pâli *ratana pallaṇka*.
2. *Asarasa*, du pâli *asa*, désir, et *rasa*, même sens.
3. *Sathu ! sathu !*

12. — Le Bôdhisattva discute et lutte contre Mara

En ce temps-là, le Marathirêach, ayant le cœur mauvais, voulut nuire à l'éminent Bôdhisattva. Ayant appris que les fils des dieux et les dieux[1] acclamaient la gloire du Bôdhisattva[2] et entendant l'épouvantable bruit qui s'élevait d'eux dans l'espace, il pensa que Sithat s'était éloigné de lui. Alors, le roi Mara appela tous ses guerriers[3] et ceux-ci accoururent en foule avec leurs armes. Mara monta sur son éléphant nommé Krimékhalas[4] et mena les guerriers autour du précieux trône. Les indras, les brahmas, et tous les tèvodas furent effrayés, s'enfuirent et le saint et éminent Bôdhisattva demeura seul.

Le roi Mara les poursuivit de ses cris et invita le Saint à descendre de son trône en disant : « Ce trône qui a paru ici n'est pas pour vous, c'est pour moi qu'il est apparu. »

Le saint et éminent Bôdhisattva dit : « Si ce trône a paru pour vous, prouvez-le par témoins. »

Mara répondit : « Les guerriers savent cela. »

A ces mots, les guerriers se mirent à crier : « Nous savons cela, car nous l'avons entendu dire. »

L'éminent Bôdhisattva reprit : « Ce trône a paru pour être mon bien. »

Le roi Mara dit : « Si ce trône a paru pour être votre bien, produisez des témoins. »

1. *Marâdhirâja*, Mara, roi suprême, le roi des dieux malfaisants.
2. *Tèvobot*, dèvaputa, sanscrit *devaputra ; tèvoda*, devata.
3. *Pol-sokal*, *youthèa*, soldats gardiens et guerriers ; du pâli *balasukala* et *yudha*.
4. *Girimèkhala*.

L'éminent Bôdhisattva répondit : « Nous avons donné[1] notre femme et nos enfants en aumône, nous avons [à ce propos] versé l'eau sur la surface du Mâha-Prthapî. »

Néang Préas Thorni[2] dit alors : « Nous sommes témoin que le Bôdhisattva a versé l'eau sur nous. » Puis elle prit ses cheveux, les tordit afin de prouver son dire et de l'eau glissa de sa chevelure en si grande abondance qu'elle forma un fleuve de la grande mer. Alors les gardes, soldats, guerriers et officiers de l'armée du roi Mara furent noyés et servirent de nourriture aux poissons, aux tortues, aux crocodiles, aux poissons-scie de la mer.

Le roi Mara, à cette vue, fut pris d'effroi et s'enfuit, jeta ses armes et joignit les mains pour saluer le Saint en disant : « Prospérité ! » Parce que le roi Mara a souhaité prospérité au Buddha, il deviendra un jour préas bâchékâpouthi[3]. Le roi Mara retourna chez lui.

Alors tous les tévoda, les tévobot, les eynt, les préahm[4] revinrent, se groupèrent autour du Buddha en criant : « Gloire ! Gloire ! le Saint a vaincu l'infâme Mara[5]. »

1. La forme du pluriel est employée ici, je ne sais trop pourquoi ; peut-être que le Buddha, alors unité, est la synthèse de tous les Bôdhisattvas qu'il a été au cours de ses existences précédentes, dont Vésantara, auquel il fait ici allusion.

2. *Mâha-Pratapy*, la terre, en sanscrit, *prathavi*, *prthivi* et *prthvi*, ou dame *préas Thorni* (Dharani), la divinité femelle, personnification de la Terre.

3. En pâli, *pacèkabodhi;* en sanscrit *prateykabuddha*, buddha ; mais buddha qui n'enseignera pas la Bodhi, qui sera sauvé, non sauveur.

4. *Dèvatas*, *dèvaputas*, *indras* et *brahmas*.

5. Cette discussion, ce combat sont rapportés avec plus de verve dans Spence Hardy (pp. 175-183) et dans Bigandet (pp. 87-89), mais il paraît en plusieurs points que la leçon cambodgienne et la leçon birmane proviennent de la même source.

13. — Le Bôdhisattva devient Buddha omniscient

Quand fut venue la première veille, le Bôdhisattva obtint les huit *sàmapâti*[1] et, par la puissance des *àphinhnhéa*[2], il médita sur le *bopénivéas*[3]. A la seconde veille, il découvrit les quatre vérités[4] et la science des *pàdey sânthi sâtv*[5]. A la troisième, fixant sa pensée, il découvrit les douze *pachchaya : avìchéa* est le premier; *chéaramorna* est le dernier[6]. Il sut alors que les hommes sont nés de l'ignorance qui est une cause, la première de la série des causes.

A l'aurore (*kéampo àrun*), le Saint était devenu Buddha omniscient.

Alors il se dit : « Le Prédestiné, qui est né et mort un nombre incalculable de fois, a cherché longtemps le charpentier de la maison qui est le *danaha* (désir)[7] sans jamais pouvoir le trouver. Maintenant, *danaha* qui êtes le char-

1. En pâli, *samapati*, les huit états d'âme que procure la méditation ascétique.

2. En pâli, *abhiññà*, les facultés merveilleuses qui naissent des huit états d'âme que procure la méditation ascétique.

3. On trouve aussi *bopènirèasanusatinhéan*, pour le pâli *pubbènivasanussatinhanam*, qui est le quatrième des huit *abhiññas* ou connaissances surnaturelles.

4. La douleur est inséparable de la vie, — la soif de l'existence est l'origine de la douleur, — l'ignorance est source de la vie et par conséquent de la douleur. — les moyens de supprimer ces sources de la douleur.

5. La science de l'existence des êtres. En sanscrit : *pradi sandhi satvâ*.

6. Pâli, *paccayo*, causes, synonyme de *nidana*, les douze causes de l'existence, dont la première est l'ignorance (*avijja*) et la dernière la souffrance (*jarâmaraṇam*). — Les dix autres *nidanas* ou *paccayas* sont : la conséquence, la conscience, la forme, les organes des sens, le contact, la sensation, le désir, l'attachement, l'existence et la naissance.

7. Pâli, *tanha*.

pentier de la maison, le Prédestiné vous a certainement trouvé; vous ne pourrez dorénavant plus construire la maison du Dâthakot[1]. Les solives (*chhâmng chamnî*) sont les *kélés* (désirs)[2] que le Prédestiné a brisés, entièrement détruits, ainsi que la toiture qui est l'*avichéa* (l'ignorance)[3] qu'il a détruite et brisée. Le cœur du Prédestiné a complètement abandonné, il ne renaîtra plus. Moi, le Prédestiné, je continuerai d'observer les *préas baromey*[4], car j'abandonnai enfants et femme aux mendiants[5] pendant quatre asângkhay et cent mille kalpas[6]. Maintenant, moi le Prédestiné, j'ai déjà obtenu le *lokotdar thorm*[7]. »

La surface du Mâha Prâthapi (la terre) dont l'épaisseur est de vingt-quatre mille youeh, fut ébranlée depuis la croûte de la surface jusqu'au paradis des Brahmas.

Le Prédestiné demeura sept jours sur le précieux trône; le septième jour, il le quitta et fut se placer au côté est[8]. Pendant sept jours, il regarda l'arbre de la Bodhi[9] sans jamais cligner des yeux[10] et fit une offrande au trône de la Bodhi. Cet endroit est appelé Anîmit-chédey[11]. Les tévodas, surpris de voir cette attitude[12], se demandèrent entr'eux si

1. Pâli, *Tathâgata*.
2. Pâli, *keli*, plaisir.
3. Pâli, *avijja*.
4. *Paramî* ou perfections.
5. Allusion au don de ses enfants et de sa femme fait aux brahmanes, par Vésantara.
6. *Asañkhiyo*, l'unité suivie de 140 zéros. — *Kalpa*, une vie du monde, formant un jour de Brahman et valant 432 millions d'années.
7. Du pâli *lokuttara dhamma*, la loi transcendante surnaturelle.
8. Nord-est, d'après Bigandet (p. 97).
9. Le trône, d'après Bigandet (p. 97).
10. Ce détail n'est pas donné par Sp. Hardy, mais il se trouve dans le *Lalita-Vistara*, p. 108.
11. *Chaitya* ou *dâgoba*. — Du pâli *Animita lôcana*.
12. «... imaginèrent qu'il regrettait le trône qu'il venait de quitter... qu'il n'était pas encore devenu Buddha » (Bigandet, p. 97).—Le *Lalita-*

le Saint était vraiment devenu Buddha parfait ou s'il devait continuer à chercher cet état.

Le Saint, connaissant l'inquiétude des tévodas, résolut de la faire cesser; il fit de cet endroit un lieu de promenade ascétique au nord de l'arbre de la Bodhi. Il prit les dix mille chakravéal[1] pour en faire un lieu de méditation, il prit les dix mille monts Sumêrou[2] pour en faire les colonnes d'or, il prit le sable vitrifié des océans des dix mille chakravéal pour en sabler le sol, il prit la lumière des soleils et des lunes des dix mille chakravéal pour en faire le plafond afin de prêcher et, ce faisant, de dissiper l'inquiétude des tévodas[3].

Vistara ne parle pas de la surprise des dieux, mais d'un dieu nommé Samanta Kousouma qui descendit et demanda le nom de cette méditation profonde. Le Tathâgata répondit qu'elle se nommait *Prityâhara-yonta*, arrangement de la nourriture, de la joie, et le dieu le loua avec des stances. — Le *Lalita-Vistara* ajoute que le Saint resta une semaine sans cesser d'avoir les jambes croisées. Cette méditation aurait été suivie (deuxième semaine) d'une promenade au travers des trois mille milliers de mondes; puis (troisième semaine) du regard sur le Bodhimanda sans cligner de l'œil (cette scène de la deuxième semaine est placée à la troisième, mais ne comporte pas la surprise des anges et les prodiges accomplis par le Buddha); puis (quatrième semaine), de la promenade de la mer d'Orient à la mer d'Occident; (les livres birmans et pâlis disent en allant de l'ouest à l'est, mais ne parlent que d'une promenade de quelques pas); puis, a lieu l'incident Papiyan-Mara dont je parle dans les notes suivantes; puis (cinquième semaine), le Buddha vient demeurer dans la maison du naga Moutchalinda, où celui-ci l'abrite contre les vents froids avec d'autres rois des nagas venus des quatre régions; puis (sixième semaine), a lieu la station au figuier du berger des chèvres, au bord de la rivière Nairanyana; enfin (septième semaine) il y a le séjour au pied de l'arbre târâyana et l'incident des deux marchands.

1. Du sanscrit *cakravalas*, mondes.

2. Les monts Méru, car les bouddhistes croient que tous les mondes sont faits sur le modèle qu'ils ont imaginé pour celui que nous habitons, et qu'au centre de notre terre, la dominant, se trouve le mont Méru. — Voyez mon *Buddhisme au Cambodge*, pp. 65-73.

3. Bigandet dit qu'il s'éleva dans les airs et accomplit mille prodiges à leurs yeux afin de les convaincre qu'il était bien réellement

Enfin, partant de cet endroit, il alla à l'arbre[1] achobalnikroth et s'y assit les jambes croisées (à la mode indienne, rituelle, *phnên pên*). Il y jouit du *vimuttîsokh*, puis il prononça les saintes et joyeuses strophes en disant : « Je suis devenu Buddha pour quarante-cinq ans ; Sariyut et Môkaléan seront mes principaux disciples, j'aurai des milliers de suivants ; la religion que je fonde durera cinq mille années ; je dois exposer les trois pitakas. »

14. — Tentation du Buddha par les filles de Mara

Pendant qu'il était sous l'arbre achobalnikroth, le roi Mara voulut encore nuire au Saint. Ayant l'esprit troublé, il vint s'asseoir à l'endroit où la route se sépare en deux branches et traça des signes sur le sol afin de savoir, en les additionnant, si sa puissance était plus grande que celle du

devenu Buddha, mais il ne parle pas de cette salle fantastique élevée par le Buddha avec dix mille mondes, peut-être faut-il entendre qu'il éleva par la pensée une telle salle. — Spence Hardy cite l'ascension, mais ne parle d'aucun autre prodige.

1. Le texte birman parle ici d'un séjour de sept jours sur une route préparée par les nats (dieux) et située à deux brasses au nord de l'arbre; puis d'une superbe maison située au nord-ouest où il s'assit les jambes croisées pendant sept jours et s'occupa à méditer sur l'*Abhidhamma*. Il parle enfin des six rayons que son corps émettait. Le Buddha aurait ensuite quitté cet endroit et serait allé se placer à trente brasses à l'est de l'arbre, sous un autre arbre nommé *gniuong*, aussi nommé *atzapala*, « arbre des barques ». C'est là qu'il aurait été l'objet des tentations des filles de Mara. Cet arbre est notre *achobalnikroth* (sanscrit, *ajâpâla* et *nyâgrodha*, en pâli *ajapâlanigrodho*, qui tirait son nom de ce que les bergers se mettaient à l'abri sous son ombre.

Les textes pâlis disent que, à l'emplacement nord-ouest que le Buddha occupa, on éleva par la suite un chaitya nommé Chankramana ou de l'ambulation (sanscrit *Cankramana*, marche lente), ils parlent aussi de pavé d'or.

Saint[1]. Il vit que sa puissance était inférieure à celle du Saint[2]. Ses trois filles, néang Tanha, néang Ârti, néang Rakéa[3], vinrent pour se présenter à leur père. Elles ne le virent pas, tout d'abord ; alors, ayant jeté un coup d'œil autour d'elles, elles l'aperçurent qui, assis, traçait des lignes sur la terre. Elles furent à lui et lui demandèrent : « Quelle est la cause de votre inquiétude ? quelle en est la cause ? » Alors le roi Mara leur raconta ce qui s'était passé. Les trois demoiselles lui dirent : « Que votre cœur soit sans inquiétude, toutes les trois nous allons aller le trouver, nous l'arrêterons, le lierons et le ramènerons à vous. »

Le roi Mara répondit : « Vous ne pourrez pas le remettre sous mon autorité. »

Alors les trois demoiselles reprirent : « Soyez sans inquiétude : nous sommes femmes et nous savons ce qu'il faut faire pour le lier avec les liens de la concupiscence et pour vous l'amener. »

Puis elles partirent pour aller à l'aide des douceurs, séduire[4] (*luong lom nung méatukréam*) le Saint.

1. Cette scène de la tentation par les filles de Mara ne se trouve pas dans Sp. Hardy, mais on la rencontre dans Bigandet et dans le *Lalita-Vistara*.

2. La leçon birmane parle de seize lignes tracées en travers et qui paraissent représenter les dix vertus du Buddha, les deux grandes facultés surnaturelles, la compassion pour les êtres, le don des miracles, celui de voir toutes choses et la connaissance de la Loi ; puis de seize autres lignes que Mara traçait sur les premières pour les effacer à mesure qu'il reconnaissait que le Buddha avait pratiqué ces vertus ou qu'il possédait ces dons et la Loi (pp. 99-100).

3. Tanha, Arati, Raga (Bigandet, p. 100), du pâli *tanha*, désir, passion ; *ârati*, ennemi ; *raga*, passion humaine, vif désir.

4. Bigandet cite les paroles qu'elles lui adressèrent, la réponse du Saint, mais ne dit pas qu'elles furent changées en vieilles femmes (p. 101). — Spence Hardy dit qu'elles se transformèrent en six cents femmes, puis qu'elles furent trouver le Buddha, qu'elles échouèrent dans leurs tentatives. — Le *Lalita-Vistara*, sur ce point, est plus près

Le Buddha conserva le calme de son cœur malgré les paroles de ces trois filles et, de par sa puissance, ces trois filles devinrent très-vieilles, le dos voûté, les cheveux blancs, les dents cassées et les yeux presqu'éteints. Alors les trois filles retournèrent à leur père[1].

15. — Le Buddha abrité par le roi des dragons

Quand le Buddha fut demeuré sept jours en cet endroit, il quitta l'arbre âchobalnikroth, alla au Muchalin-sras et se plaça[2] sous l'arbre *réang*, à côté de ce bassin[3]. En ce temps-là, comme il pleuvait[4] toutes les nuits et tous les jours, un roi dragon qui habitait le Muchalin-sras vint se dresser[5] derrière le Saint pour l'abriter afin que la pluie et le vent[6] ne

du texte cambodgien que les autres textes : Il ne dit pas que les filles de Mara se transformèrent en six cents femmes, mais il enregistre qu'elles échouèrent, que le Tathâgata les changea en vieilles décrépites, qu'elles retournèrent à leur père, que celui-ci les renvoya demander grâce au Buddha, qu'il leur pardonna et leur rendit leur première forme (p. 315). Ce dernier détail ne se trouve pas dans notre texte.

1. Bigandet enregistre ici une scène que notre texte ne donne pas ; celle du pounha Mingaléka, hérétique et orgueilleux de sa caste, qui vint irrévérencieusement et avec une voix forte interroger le Buddha ; celui-ci lui répondit avec fermeté, le pounha se leva alors respectueusement, fit le pradakshina et se retira (pp. 101-103).

2. Les jambes croisées (Bigandet, p. 103).

3. A un *outhaba* (140 coudées) de l'arbre, au sud-est, près du bassin Hidza-li-dana, sous l'arbre kün (Bigandet, p. 103) ; ce bassin est notre *Muchalin*. — Muchalinda, sous l'arbre midella (Spence Hardy, p. 186).

4. Il fit très froid (Bigandet, p. 104).

5. ...se replier sept fois sur lui-même autour du Buddha et placer au dessus de sa tête sa large crête déployée (Bigandet, p. 103).

6. ... afin de protéger Buddha de l'inclémence des éléments (Bigandet, p. 103); de la pluie, du vent, des mouches, des moustiques et autres insectes (Spence Hardy, p. 186).

tombassent pas sur lui[1]. Le Saint éprouva là les joies de l'émancipation absolue[2] (*vimutti*) dans le calme parfait (*samathi*) pendant sept jours et se rendit à l'endroit Réachéayon, au sud du Muchalin-sras[3]. Il y jouit du bonheur de l'émancipation parfaite pendant sept jours. Alors[4], Préas Eynt[5], ayant regardé et voyant que le Buddha était sous l'arbre kês, pensa qu'il n'avait pas mangé depuis quarante-neuf jours. Or, comme il était bon que le Saint mangeât, il prit des fruits du srâmor[6] qui est très-médicinal, s'inclina devant lui et les lui offrit. Le Saint les accepta et les mangea[7]. Eynt prit ensuite l'eau d'un jaquier[8] et l'offrit au Buddha. Quand le Saint eut mangé le fruit du srâmor, il n'eut plus faim[9].

1. Bigandet explique que le naga prit la forme d'un jeune homme et qu'il fut prêché par le Buddha (p. 103).

2. ... jouit de la satisfaction du dhyana (Spence Hardy, p. 186).

3. ... de l'arbre Bodhi (Bigandet, p. 103), à 40 brasses au pied de l'arbre *linloun*, jambes croisées; sur l'arbre *kripalu* (Spence Hardy, p. 186).

4. Le cinquième jour après la pleine lune de Watsa, il sentit le besoin de nourriture (Bigandet, p. 104),

5. ... un thagia (Bigandet, p. 104) c'est-à-dire un dieu du paradis d'Indra-sakka.

6. Espèce d'arbre des forêts portant des fruits qui, sans en avoir le goût, ressemblent à nos prunes vertes. Ils sont acides, aigres et paraissent donner à l'eau qu'on boit après les avoir mangés un goût agréable. Le noyau est employé en médecine cambodgienne. — Thitkhia ou kia-dzou ; Bigandet (p. 104) enseigne que ces fruits furent donnés au Buddha pour préparer son organisme à recevoir des aliments plus substantiels. Le *Lalita-Vistara* ne parle pas de cette scène.

7. Bigandet (p. 104) dit « de l'eau ».

8. Spence Hardy dit un « morceau d'*amrata arabu*, par lequel son corps retrouva la force, *a piece of amrata by which his body received strenght* ».

9. Le texte birman dit que, par la suite, un dzadi fut érigé à chacune de ces sept places, que le roi Pathanadi-kosala les entoura d'un double mur, et que le roi Dammathoka (Dhammâsoka) en ajouta deux autres (Bigandet, p. 104).

Spence Hardy parle d'un voyage au lac Anotatta où il fut se laver

16. — LES PREMIERS ADHÉRENTS LAÏQUES DU BUDDHA

Le lendemain, au matin, deux frères négociants (*pèanich*) nommés, l'un Bos, l'autre Kâlik[1] se rendaient à l'ouest, au pays d'Okkaléa modlim[2]. Un tévoda, qui avait été leur parent et qui était allé renaître dans un arbre[3], les voyant aller avec leurs cinquante chars de commerce, pensa qu'ils avaient été ses parents et qu'ils étaient égarés dans les plaisirs mondains (*vatsangsar*). Il se dit : « Si je ne leur dis pas que le Saint a atteint (*tras*), ils ne le sauront pas. »

Comme ces deux marchands conduisaient leurs chars, le tévoda fit en sorte qu'ils ne pussent avancer ; alors les conducteurs effrayés se disaient : « Quelle est la cause de cela ? » Et[4] ils commencèrent à offrir des offrandes au tévoda[5]. Quand ils eurent achevé, celui-ci apparut et leur dit : « Le Saint est devenu Buddha, c'est certain. Il est sous l'arbre kès. N'oubliez pas de lui faire des offrandes. » Puis il disparut.

Alors les deux individus, s'étant mis à la recherche du Saint, le virent sous l'arbre kès avec un corps magnifique, orné des trente-deux signes du grand homme[6]. Ils pen-

la bouche avec de l'eau que lui donna Sakra, puis revint sous l'arbre *kiripallu* (p. 186), *tarayana* (*Lalita-Vistara*, p. 37).

1. Tapouza et Palekat (Bigandet, p. 104) ; Tapassu et Bhallika (Spence Hardy, p. 186) ; Trapoucha et Bhallika (*Lalita-Vistara*, p. 317).

2. *Oukkalaba*, dans le pays de Metzima (Bigandet, p. 104-105) et qui se rendaient à la forteresse d'Adzeika, — en Birmanie, dit-on.

3. *Rukh*, pâli *rukko*.

4. Ils envoient des estafettes en avant et ces estafettes ne voient rien. Ils avancent et deux taureaux les conduisent au Saint (*Lalita-Vistara*, p. 318). Il n'y est pas question de l'intervention des dévas.

5. ... au nat gardien du lieu (Bigandet, p. 105).

6. Ce détail ne se trouve qu'ici et dans le *Lalita-Vistara*.

sèrent que le tévoda avait dit vrai et que le Saint avait vraiment atteint (*tras*). Alors ils prirent des objets et les lui offrirent.

Le Buddha était ennuyé de n'avoir pas de vase pour les recevoir[1], car il pensait que les buddhas précédents en avaient possédé un. Alors les quatre gardiens du monde[2] prirent quatre sébiles[3] et les lui offrirent. Le Saint les prit[4] afin de pouvoir recevoir les offrandes des deux négociants, puis il forma un souhait et elles devinrent une seule sébile. Quand il eut reçu l'offrande, il se mit à la manger.

Les deux négociants prièrent le Saint de leur donner le moyen d'être les sectateurs laïques du Buddha, de la Loi, de l'Assemblée[5]. Le Saint passa ses doigts dans ses cheveux, et ses cheveux devinrent brillants comme les élytres des coléoptères kâmphém ; huit de ses cheveux étant tombés, il les donna aux deux chefs négociants. Les deux hommes, ayant reçu les huit cheveux, étaient très heureux dans leur cœur; ils saluèrent et s'en allèrent[6].

1. « car celui qu'il avait reçu du brahmane Gatigara avait disparu » (Bigandet, p. 106); « ... de Mâha-Brahma, se perdit quand Sujata lui offrit du riz au lait » (Spence Hardy, p. 187).

2. Quatre nats (Bigandet, p. 106).

3. ... faites de rubis et de saphirs (Bigandet, p. 106), d'émeraude (Spence Hardy, p. 187); d'or (*Lalita-Vistara*, p. 319). Il est encore question de quatre autres vases.

4. ... pour que chaque nat eût part égale à un acte aussi méritoire (Bigandet, p. 106).

5. ... Ils dirent : « Daignez nous considérer pour le reste de notre vie comme vos dévoués sectateurs » (Bigandet, p. 106), et ils devinrent *upasaka*, parce que c'était la première offrande que le Saint recevait depuis qu'il était Buddha (Spence Hardy, p. 187). — Le *Lalita-Vistara* parle du refuge des deux frères dans le Buddha et la Loi, mais il ne parle pas du don des cheveux.

6. Bigandet dit qu'ils lui demandèrent : « Qu'adorerons-nous désormais? », et que le Buddha frottant sa main sur sa tête leur donna quelques-uns des cheveux qui avait adhéré à ses doigts, leur ordonnant de garder soigneusement ces reliques. — Spence Hardy dit qu'ils demandèrent

17. — Le Buddha hésite a enseigner la Loi

Le Saint demeura sept jours sous l'arbre kês, puis[1] il retourna sous l'arbre âchobalnikroth. Il était hésitant s'il devait prêcher la Loi, car il savait que tous les êtres sont ignorants et se demandait s'ils pourraient la comprendre.

Le Sahampati-Brahma[2], voyant l'hésitation du Saint,

aussi une relique à honorer et qu'il leur donna une *lock of his hair*, mèche de ses cheveux. Il ajoute qu'étant arrivés à Ceylan dans leur bateau et y ayant fait escale pour y prendre du bois et de l'eau, les marchands placèrent la cassette sur un rocher, mangèrent et ne purent l'en détacher quand ils voulurent la reprendre. Ayant alors fait la pradakshina autour d'elle avec des lampes et des fleurs, ils l'abandonnèrent. A cette place fut élevé plus tard le monastère de Girihandu (Spence Hardy, p. 188). — Une autre version citée par Sp. Hardy (pp. 187-188) enseigne que les marchands emportèrent la relique dans leur pays (*Swarnabhumi*, Birmanie). — Une inscription sur la grande cloche de Rangoon, traduite par G. H. Hough, dit que : « Buddha donna huit de ses cheveux, qu'au cours de leur voyage les chefs marchands déposèrent ces cheveux à deux places différentes, mais que lorsqu'ils arrivèrent à Akkalba, près de Rangoon, ils trouvèrent qu'ils les avaient encore tous les huit ; ils furent déposés dans le célèbre Swa-do-gon » (*Asiatic Researches*, XVI).

Bigandet cite cet endroit qu'il nomme « l'altier et massif Shoay Dagon ». Mais il raconte le fait autrement : le Buddha, en donnant huit de ses cheveux aux négociants, leur aurait recommandé de les déposer sur le mont Seingouttara. De retour dans leur pays, le gouverneur informé fit chercher ce sommet, mais en vain ; enfin des nats vinrent indiquer le mont où les autres buddhas avaient fait déposer leurs cheveux. — Un *dzedi* fut élevé sur ce mont et, aujourd'hui, il passe aux yeux des bouddhistes birmans, siamois et shans pour les contenir : il est l'objet de fréquents pèlerinages (p. 105).

1 ... étant arrivé au terme de ses grandes méditations (Bigandet, p. 108).

2. Bigandet le désigne sous le nom de grand Brahma et dit qu'au temps de Buddha Kathapa, il avait été un rahan nommé Thabaca, puis

descendit en traversant l'espace, s'agenouilla, joignit ses mains pour saluer et dit : « Très saint Buddha, prêchez la très sainte Loi car, s'il y a des êtres qui succombent aux passions, il y en a d'autres, qui vous écouteront, qui vous entendront et qui, par vous, pénètreront au Nippéan. »

Le Saint accepta l'invitation du Sahampati-Brahma et décida de prêcher tout d'abord ceux qu'il avait autrefois connus. Il pensa aux deux tabas[1].

18. — LES TROIS PREMIÈRES CONVERSIONS

En même temps, il apprit, de par lui-même, que ces deux tabas étaient morts[2] et étaient allés renaitre chez le Prohm. Il pensa aux cinq bhikkhus et, par sa puissance de Buddha, il vit où ils étaient. Il partit alors pour se rendre à Isipatana, dans le bois des gazelles (préas Eysey-bâdana-Mikada-véan)[3] où

qu'il avait été, à sa mort, transféré au premier siège des brahmas pour toute la durée d'un monde. — Dans Spence Hardy (p. 188), le nom de ce dieu est Sahampatti mâha-brahma ; dans le *Lalita-Vistara* (p.331), il est nommé le grand brahme qui porte une crête de cheveux. — Cette hésitation de Siddharta à entrer dans la voie bouddhique se traduit dans Bigandet par un monologue intéressant. — Le *Lalita-Vistara* et le *Mahâvastu* font intervenir Indra, puis Brahma escorté des quatre mâharâjas.

1. Alara et Uddaka.

2. La leçon birmane dit « par un nat, mais successivement, car il ne pense pas à tous les deux en même temps » (Bigandet, p. 110). — Dans Spence Hardy, il perçoit qu'ils sont morts (p. 188). — Dans le *Lalita-Vistara*, il apprend des dieux que Roudraka est mort depuis sept jours et que Arata Kalama est mort depuis trois (p. 336).

3. ... dans la solitude de Migadavon (Bigandet, p. 111) ; à Isapatana, à une distance de 288 milles (Spence Hardy, p. 189) ; au bois des gazelles (*Lalita-Vistara*, p. 337). — Près de Bénarès. — Les mots cambodgiens *prey* et *réan*, sanscrit et pâli *vana*, sont un doublet ; ils signifient « forêt » ; Isipatana est le sanscrit *Ṛshipatana*.

ils habitaient[1]. C'est en cet endroit qu'il fit[2] tourner la roue de la Loi (*chakra prèr*), et les cinq bhikkhus devinrent arahâts[3]. Il se trouva ainsi que, le Saint non compris, il y avait cinq arahâts[4].

Ensuite, il fit religieux Yosakulbut-Prohm[5] et tous ses serviteurs, soit cinquante-cinq personnes ; tous ceux-là devinrent arahâts, et cela porta le groupe à soixante et une personnes.

A la fin de la saison des pluies, il envoya les soixante arahâts enseigner les autres êtres ; quant à lui, il se rendit à Oruvel pratès (au pays d'Ourouvela)[6]. Étant arrivé au bord de la forêt Kâppasika, il se reposa[7].

1. Bigandet (p. 111) dit que les autres buddhas avaient franchi la même route par la voie de l'air, mais que le présent Buddha alla à pied parce qu'il avait des desseins sur un certain rahan hérétique nommé Oupaka. — Notre texte a omis l'incident très curieux qui concerne ce rahan ; il n'y est pas fait davantage mention des mauvaises dispositions que les cinq nourrissaient contre le Buddha, de leur résolution de le mal recevoir, ni de la bonne réception qu'ils lui firent. — Cependant Sp. Hardy est d'accord avec Bigandet.

2. ...prêcha le *Damsakporratum-sutra* (sanscrit *dharmachakra*) selon Sp. Hardy (p. 191).

3. Thantapati (Bigandet, p. 191).

4. Bigandet dit *six* parce qu'il compte le rahan Oupaka dont ne parle pas notre texte, puis il note la conversion de dix milliards de nats et de brahmas (p. 116), puis la conversion de Rata, le fils d'un riche marchand de Bénarès, que Bigandet présente comme le premier adhérent laïque ; un instant après, il parle d'un septième rahan (p. 122), de quatre autres, les amis de Rata, et cela fait onze rahans (pp. 122-124), puis encore de cinquante jeunes gens de bonne famille, compagnons de Rata, ce qui fait soixante-et-un rahans (p. 125). Ce sont ces soixante-et-un rahans que le Buddha, un certain jour, envoya dans diverses directions.

5. Yasa, fils de Sujata, selon Spence Hardy (p. 192).

6. A *Thêna*, dans les environs de la solitude d'Orouvela (Bigandet, p. 136). Suit (pp. 126-127) une tentation par le nat Manh (Mara) que notre texte ne donne pas.

7. Kapposika (Spence Hardy, p. 193).

En ce temps-là, il y avait trente[1] princes (*komar*) qui étaient grands amis entr'eux et qui avaient amené des femmes avec eux[2]. Ces princes s'étant endormis, les *srœnkéa-méas* (femmes dorées, courtisanes) enlevèrent leurs bijoux et s'enfuirent. Les trente princes s'étant réveillés, se mirent à la recherche des srœngkéa-méas. Étant arrivés à la lisière de la Kâppasikavéan, ils y trouvèrent le saint Buddha et lui demandèrent s'il avait vu les srœngkéa-méas. Le Saint les prêcha et ils devinrent bhikkhus tous les trente, puis il leur prêcha la sainte Loi (préas Thorm) avec les préceptes. Son prêche terminé, ils devinrent arahâts tous les trente.

Puis le Saint reprit sa route pour Oruvel. Il y avait alors en cet endroit trois *chasdèl*[3], un nommé Oruvel-Kâsop, un nommé Moti-Kâsop, et un nommé Kayéa-Kâsop. Oruvel-Kâsop était un grand maitre qui avait cinq cents disciples ; Moti-Kâsop, également grand maître, en avait trois cents. Kayéa, également grand maitre, en avait deux cents. Quand le Saint fut arrivé à Oruvel, il eut compassion des trois chasdèl ainsi que de leurs disciples (*barivéar*) et tous ceux-là devinrent arahâts[4].

1. Trente-deux, d'après Spence Hardy.

2. Bigandet dit leurs femmes, sauf un qui, n'étant pas marié, avait amené une prostituée. C'est cette femme qui, profitant du sommeil de ses compagnons et de ses compagnes, les aurait dépouillés de leurs bijoux et se serait enfuie (pp. 130-131). — Spence est d'accord avec Bigandet (p. 193), mais dit que la courtisane ne dépouilla que son amant.

3. *Chasdèl* a le sens de vieux maître ou vieux lettré dont les conseils, toujours écoutés, sont toujours justes et bons. — Ourouvela-Kathaba, Madi-Kathaba, Gaya-Kathaba (Bigandet, p. 139). — Uruvel-Kasyapa, Mâdi-Kasyapa et Gaya-Kasyapa, d'après les textes pâlis.

4. Bigandet parle d'un naga gardien de l'endroit, animal très malicieux dont notre texte ne dit mot, et d'une lutte de puissance avec lui. Il ajoute que la conversion de Kathaba fut faite à l'aide de 2560 miracles du Buddha (pp. 132-139). — Bigandet place après cet épisode (pp. 140-143) le discours sur la montagne que notre texte ne donne pas — Voyez Spence Hardy (p. 193).

19. — Le Buddha a Râjagriha. — Le Roi Bimbisara lui donne le Vélouvana ou parc des Bambous

Ayant ainsi enseigné les trois maitres, leurs disciples et tous ceux-ci étant devenus arahâts, il partit de suite pour la ville royale de Réachéakris[1] avec mille arahâts. Il se rendit au Lotivanuyéan[2]. Le préas bat Bimbisara-réach[3] apprit son arrivée par le chef des jardins (*néay chbar*) qui l'avait averti que le Saint était venu habiter le parc. Le roi sortit avec le brahmane Kohapati, les conseillers, les officiers et cent vingt mille guerriers et alla voir le saint Buddha. Étant arrivé, il le salua et le Saint lui prêcha les *châtora-ryasâch*[4]. La prédication terminée, le roi Bimbisara, le brahmane Kohapati, les conseillers et les officiers, grands et petits, étant arrivés au premier degré de la sanctification, demandèrent au Buddha l'autorisation d'être fidèles laïques dans sa religion[5].

Puis ils invitèrent le Saint et les mille fidèles de la Sângha[6]

1. Radzagio (Bigandet, p. 143); — Râjagriha.

2. Au bosquet Latti, à environ trois gavvot de Radzagio (Bigandet, p. 143). Plus loin, même page, ce bosquet est nommé Tandiwana. — Forêt de Yashti, à douze milles de Râjagriha (Sp. Hardy, p. 196).

3. Pimpathara (Bigandet, p. 146); Bimbisara (Spence Hardy, p. 196).

4. C'est-à-dire les quatre saintes sublimes vérités, en pâli *caturâ-riyasaccam*, qui sont : tout est douleur, les causes de la douleur, la cessation de la douleur, les moyens de supprimer la douleur.

5. Bigandet ne dit pas qu'ils demandèrent, mais que le Saint qui savait leurs pensées les plus intimes comprit qu'ils désiraient entendre la prédication de la Loi (p. 145). — Spence Hardy dit que Bimbisara fut sauvé dans la sixième année qui suivit son couronnement, à vingt-neuf ans, qu'il vécut encore trente-six ans et qu'il entra au Nirvana après sa mort (p. 188).

6. Mille religieux mendiants (*bhikkhus*, sanscrit *bhikshus*) de l'assemblée (*sângha*, église).

à venir recevoir le *chânghan bœntibat*[1] le lendemain matin. Le Saint accepta l'invitation et demeura silencieux. Alors le roi Bimbisara, voyant que le Saint avait accepté son invitation, le salua, prit congé et retourna chez lui.

Le lendemain, le roi donna l'ordre de préparer le *châmney phouchan ahar*[2] pour l'offrir aux saints religieux, y compris le Buddha leur chef.

Le roi pria alors le Saint de l'excuser quand il viendrait le voir, soit la nuit soit le jour, puis il ajouta : « Vous demeurez très loin ; j'ai tout près d'ici un bois de bambous (*preyrusey*), je vous y construirai un monastère. Puis il donna l'ordre de construire [un couvent] dans le bois des bambous, ce fut le Viluvéan-mâha-vihéar[3]. Alors le Saint versa de l'eau dans sa main[4] et sur cet endroit, et la Mâha Prâthapi trembla ; des bruits souterrains furent entendus[5] parce

1. Les aliments offerts aux religieux dans la sébile. — Le mot cambodgien *chânghan* et le mot pâli altéré *bœnti* (*pinda*) forment doublet ; ils désignent les aliments qu'on offre aux religieux ou aux ascètes. — On nomme *thœu bon phchum bœnt sâmnên* la fête de la réunion pour l'offrande aux ancêtres, qui est la fête des morts au Cambodge. *Bat* est la forme cambodgienne du mot *patra*, sébile, vase à aumônes des religieux bouddhistes.

2. Repas de la réunion des vivres. — Les mots *chamney* et *ahar*, qui proviennent du sanscrit et du pâli, paraissent synonymes en langue cambodgienne. Ils désignent les vivres de l'offrande. Le premier vient des sanscrits *cham*, boire, *chamya*, boisson ; le second vient du sanscrit et du pâli *âhâra*, aliments. Ils sont aussi synonymes du mot *bœnt* ou *bœnti*, plus rarement employé et toujours avec le mot *mohaup*, qui vient doubler le mot *ahar*, soit le mot *chamney*, en le précédant le plus souvent.

3. Le grand monastère du bois des Bambous, *Vèluvana*.

4. « ... et tenant en ses mains une coquille d'or, il fit au Saint une offrande solennelle de ce jardin ». Dans une note, M. Bigandet parle de cette cérémonie bien connue et dit : « Il tint dans ses mains une coupe d'or pleine d'eau qu'il faisait couler à terre pendant qu'il prononçait la donation (pp. 149-150) ». — Sp. Hardy dit : « Le roi versa de l'eau sur la main du Buddha » (p. 199).

5. Relaté dans Sp. Hardy (p. 154).

qu'on venait de fixer en cet endroit le premier monastère de la religion[1]. Le Saint, ayant accepté le monastère du Váluvéan, y conduisit les religieux et les établit ainsi dans le Réachéakris[2].

20. — Conversion de Sariputta et de Mugalana

Il y avait alors deux pays de brahmanes, un nommé Opadis-kréam et un nommé Kôlit-kréam[3].

A Opadis-kréam, il y avait une famille noble ; le mari avait nom Vongkotno-préahm et la femme avait nom Sari-préahmaney. Ils étaient les plus grands de ce pays. L'akasavéak[4] de la droite était venu, sous le nom de Sarîbot[5] prendre sa renaissance dans le sein de Sarí la brahmani.

Dans le pays de Kolit-kréam, il y avait une famille noble, le mari nommé Sél-préahm, la femme nommée Môkalî-préahmaney ; ils étaient les plus grands du pays. L'akasavéak de la gauche, sous le nom de Môkaléan[6], était venu reprendre naissance dans le sein de Môkalî la brahmanî[7]. Ces deux familles étaient alliées depuis sept générations.

1. Bigandet dit qu'à cette occasion, le Saint autorisa ses religieux à recevoir de pareilles offrandes (p. 150).

2 Lire, dans Spence Hardy, l'histoire des 84.000 prêtas ou ombres qui n'est pas relatée ici.

3. Kolita et Upatissa d'après les leçons sanscrite et pâlie. Le mot *kréam* est la forme altérée du sanscrit *grama*, village.

4. En pâli *ekasavako*, premier disciple.

5. Sarîputra, fils de Sarî, qui était le nom de sa mère, laquelle était *préahmaney*, brahmanî d'origine,

6. Mugalan, du nom de sa mère Mugalî qui était d'origine brahmanî.

7. Ceci semble indiquer qu'en ce pays la filiation s'établissait par les femmes, non par les hommes.

Quand les deux femmes devinrent enceintes, leurs maris ordonnèrent à des hommes de veiller autour d'elles pendant les dix mois de la grossesse. Quand elles accouchèrént, la famille de dame Sarî, la brahmanî, donna à son enfant le nom d'Opadis, parce qu'il était né de la plus haute famille du pays d'Opadis. La famille de dame Môkalî donna à son enfant le nom de Kolit parce qu'il était l'enfant de la plus haute famille de Kolit.

Quand les deux enfants furent grands, ils apprirent le *Tray-phét* complet et furent très intelligents. Quand ils allaient se promener, ils étaient toujours, l'un et l'autre, accompagnés de cinq cents domestiques.

Ils allèrent un jour assister à un *mâhôsrâp châmrieng*[1] mais sans y éprouver de la joie, sans même être aussi gais qu'à leur ordinaire. Ils se dirent alors que le festival n'était pas moral, qu'il était inutile et qu'il valait mieux ne pas venir là chercher le plaisir, et [qu'il était préférable de] chercher à observer la Loi qui conduit au bien et qui fait oublier le malheur[2]. Ces deux individus, après avoir ainsi parlé entr'eux, désirèrent vivement d'aller se faire religieux en la ville royale de Réachéakris.

Il y avait alors un *baripéachéak*[3] nommé Sânhchey[4], qui était acharya et qui possédait un grand nombre de disciples. Les deux amis partirent avec leurs suivants pour se faire

1. Festival avec musique et chants, — « entourés de 220 compagnons » selon Bigandet (p. 150).

2. Bigandet dit : « Ils se dirent les uns aux autres : « Dans cent ans, tous ces êtres vivants seront devenus la proie de la mort. ... Mais leur esprit était préoccupé de l'idée de la mort » (p. 151).

3. ... un *paribhâjako*, appelé Sañja.

4. *Thindzi* (Bigandet, p. 151), mais Bigandet dit six maîtres hétérodoxes et, en outre de Thindzi, il nomme Mekkali, Gau. Sala, Jani, Ganti et indique que les disciples du seul Thindzi portaient des vêtements blancs.

religieux dans la religion de Sânhchey-baripéachéak. Ils suivirent la loi de Sânhchey, mais ils découvrirent par leur propre intelligence que cette loi ne conduisait pas au cœur de la Loi et qu'il était inutile de s'y attacher davantage. Ils quittèrent la secte de Sânhchey et décidèrent de s'en aller à la recherche de la vraie Loi[1], mais d'y aller séparément. Ils convinrent de ceci :

« Celui d'entre nous qui trouvera le premier la vraie Loi le fera savoir à l'autre. »

Ayant ainsi convenu, il se séparèrent. Le nommé Opadis fit alors la rencontre du vénérable Âsachî et lui demanda la vraie Loi. Le Saint l'ayant prêché, il lui dit : « Votre extérieur est agréable... vous paraissez heureux et calme ; ... sous quel maître cherchez-vous la doctrine de la perfection et quelle est cette doctrine? »

Opadis avait compris en l'écoutant qu'il avait trouvé la route qui conduit à la perfection et il pria Âsachi[2] le vénérable de ne pas le prêcher davantage [qu'il était convaincu], puis il partit et se mit à la recherche de Kolit, son ami. Quand il l'eut retrouvé, ils allèrent ensemble au saint *Dâ-méan-bon* (le Buddha). Le Saint, les voyant, leur fit avec la main signe d'approcher. Les deux hommes et leurs domestiques entrèrent, allèrent se placer près du Saint et le saluèrent. En ce temps-là, leurs cheveux et leurs barbes disparurent de leurs têtes et ils se trouvèrent miraculeusement en présence des vêtements et des cinq objets rituels des religieux[3] ; les deux jeunes gens et leurs cinq cents domestiques s'habillèrent immédiatement. Le Saint nomma

1. *Thorm*, du sanscrit *dharma*, dont la forme pâlie est *dhamma*.
2. *Athadzi*, selon Bigandet (p. 151); *Assaji*, selon Spence Hardy (p. 201).
3. Bigandet dit qu'on leur délivra les objets (p. 153).— Spence Hardy ne parle pas de ce miracle.

Opadis-Saribot son akasavéak de droite et Kolit-Môkaléan son akasavèak de gauche[1].

21. — Voyage du Buddha a Kapilavastu

Quand le Saint demeurait au Véluvéan, le roi Suthôton, son père, ayant appris que son saint et royal fils était devenu Buddha, lui envoya mille hommes de son cortège l'inviter à venir le voir[2]. Il envoya ainsi neuf fois et chaque fois tous ses envoyés, s'étant faits religieux, n'étaient pas revenus à lui.

Alors il décida de choisir un homme dévoué et de l'envoyer aussi à son fils. Il choisit Kaloutayî[3] le conseiller (*amâtya*) et lui donna l'ordre de prendre avec lui mille gardes et d'aller trouver son fils.

Quand Kaloutayî arriva au Vèluvéan où se trouvait le Buddha, et le vit qui prêchait la Loi, il l'écouta et de suite il devint arahât avec tous les gens de son cortège.

Depuis que le Buddha avait atteint la Bodhi (*tras*), il était allé habiter le parc d'Eysey-bàtana-Mikada-véan[4] pour y obtenir le Vossa[5], pendant trois mois. A la sortie du Vossa, le premier jour décroissant de Kadœk[6], il partit pour le pays d'Orouvel et y demeura deux mois, jusqu'à la pleine lune

1. Bigandet parle ici de l'émeute (?) des Magadhas contre le Buddha (pp. 154-155); notre texte n'en dit rien.
2. Voyez dans mon *Livre du roi charitable*, *Vèsandàr*, le récit très complet de cette partie de la vie du Buddha (Leroux, 1902).
3. Kaloudari (Bigandet, p. 160), le noble Kaludâ, qui était aussi nommé Udâyi (Sp. Hardy, p. 204).
4. Solitude de Migadowon (Bigandet, p. 160, voir page 62).
5. La saison de la retraite, qui est celle des pluies (*vassa*).
6. Sanscrit kartika, le sixième mois de l'année astronomique.

de Bos[1]. Ce jour-là, il partit pour retourner en la ville royale de Réachéakris, où il resta deux mois, de sorte que quatre mois[2] s'étaient écoulés depuis qu'il avait quitté Baranasi. Au jour de pleine lune de Phalkun[3], Kâloutayî se dit en lui-même : « Je suis l'envoyé du Préas bat srey Suthôton, et me voici religieux et je reste tranquille, ce qui n'est pas convenable[4]. » Alors il fut trouver le Saint et lui dit :

— « *Phanté baupit*[5], ce temps est une bonne saison ; il ne fait ni trop chaud ni trop froid ; la route qui conduit au royaume de Kôbœla-phosn est sèche, car il ne pleut plus ; elle est jolie et sans boue ; les chasseurs ont brûlé la broussaille et toute la route est maintenant parfumée de l'odeur du khlœm-krésna[6] et du klœmpéak[7] et par l'odeur des fleurs. »

Le Saint lui dit :

« Pourquoi parlez-vous ainsi? »

Kâloutayî répondit :

— La sainte et bienheureuse Mâha-Maya, qui était votre mère, est morte et est allée renaître dans le monde des dévas[8], mais votre père est resté seul ; il est le Préas bat srey Suthôton. Or, il a dans son cœur un grand désir de vous voir. Il convient d'autre part que le Saint aille enseigner (*sângkrôs*) ses parents[9]. »

1. Sanscrit, bosa, le huitième mois. — Trois mois jusqu'à ce qu'il eût terminé la conversion des trois Kathabas. A la pleine lune de Piatho, il entra dans la cité de Radzagio (Bigandet, p. 160).

2. Bigandet dit cinq mois (p. 160).

3. Sanscrit Phalguna, le douzième et dernier mois de l'année astronomique.

4. Ce monologue ne se retrouve pas dans Bigandet.

5. Pour *Bhante bûpati*, (*bhantè* étant la contraction de *bhadantè*), « seigneur, maître du monde ».

6. Bois d'aigle, cœur de kresna.

7. Bois d'aloès, le *calamba* des navigateurs portugais et hollandais aux XVI[e] et XVII[e] siècles.

8. *Dèvalokas*, paradis des dévas.

9. Comparez avec la leçon birmane (pp. 160-161) et avec la leçon

Alors, le *Dâ-méan-bon* donna l'ordre à Kâloutayî d'inviter tous les religieux à faire leurs préparatifs de départ.

Tout étant prêt, il partit du royaume de Réachéakris[1] et s'achemina à petites journées[2] vers la ville royale de Kôbœla-phosn. Alors Kâloutayî, traversant l'espace, s'en alla en la ville royale de Kôbœla-phosn[3].

Quand le roi Suthôton le vit, il l'invita à monter sur le trône, et lui offrit des vivres. Kâloutayî prit les vivres et dit qu'il les emporterait pour les manger avec le Saint. Le roi lui demanda où se trouvait le Saint et Kâloutayî répondit :

« Le Saint marche vers ce pays avec 20.000 religieux, il est déjà à mi-chemin. »

Le roi Suthôton dit :

« Je suis très heureux. »

Puis il l'invita à venir manger chez lui tous les jours.

Quand Kâloutayî revint, le roi fit mettre dans sa sébile des vivres pour qu'il les emportât à son fils, en disant :

« Emportez, je vous prie, ceci de ma part à mon fils. »

Et tout le monde vit Kâloutayî passer à travers l'espace, et d'autres le virent présenter au Saint les vivres que son père lui envoyait. Le Saint, ayant reçu ces vivres, les mangea. A partir de ce jour jusqu'à l'arrivée du Buddha à Kôbœla-phosn, Kâloutayî lui apporta tous les jours les vivres que son père lui envoyait.

que nous a donnée Spence Hardy (pp. 204-205). Les différences sont insignifiantes.

1. Avec 20.000 rahan, dit Bigandet (p. 161); avec 10.000 prêtres du Magadha et de l'Anga et 10.000 de Kapilavastu, dit Sp. Hardy (p. 204).

2. La distance est de 60 yojanas entre les deux cités, et ils devaient mettre 60 jours à raison d'un yojana par jour (Bigandet, p. 161 et Spence Hardy, p. 205).

3. Ce récit est conforme à ceux de Bigandet et de Spence Hardy, mais le *Livre du roi charitable* ne parle pas de ce voyage aérien.

En ce temps-là, Kâloutayi était le premier vénérable et nul ne pouvait lui être comparé.

22. — Arrivée du Buddha a Kapila. Entrevue du roi et du Buddha son fils

Quand le Saint arriva, il fut s'établir sur le Nikroth aram[1]. Tous les sakyas de la famille royale disaient alors que Sithat était très jeune, qu'il était leur frère ou leur neveu, et que, plus âgés que lui, ils ne lui devaient pas le salut.

Le Saint, connaissant leurs pensées, fit le double miracle[2] : il s'éleva dans l'air et se mit à y marcher en méditant[3]. Alors Saribot emmena 500 religieux du mont Mokot et tous les tévodas des 10.000 mondes accoururent. Saribot glorifia le Saint de posséder les suprêmes perfections (*baramey*) en dix articles[4], dont le *téan baramey* (*danaparamita,* faculté du don) est le premier et dont *obêkha baramey* (*upekkhaparamita,* faculté de la résignation) est le dernier. Alors le Saint se mit à prêcher en disant : « J'ai

1. ... dans le monastère de Nikroth (en sanscrit *Nyagrodha*). — Le mot *aram*, monastère, est employé ici pour désigner un terrain alors broussailleux sur lequel on éleva, mais seulement plus tard, un monastère.

2. *Yamoka padeyhar*, du pâli *yamakaṁ paṭihariyaṁ*.

3. Voyez la description de ce miracle dans mon *Livre du roi charitable* (pp. 12-13). — Voyez aussi Bigandet plus complet (p. 164) et Sp. Hardy (pp. 205-206).

4. Les *dasa paramiyo* ou « dix perfections » qui sont la faculté de pratiquer involontairement, d'instinct, les vertus suivantes : charité, moralité, abnégation, sagesse, énergie, patience, véracité, résolution, bienveillance et résignation.

aspiré[1] à l'état de Buddha du temps des 24 buddhas dont le premier était le Préas Tibângkâr[2]. »

Quand le prêche fut achevé, le Préas bat srey Suthôton, très surpris, s'inclina du corps pour saluer son fils, et tous les sakyas de la famille royale, voyant cela, ne purent faire autrement et s'inclinèrent pour saluer aussi le Saint.

En ce temps-là, il plut comme l'eau qui tombe sur les feuilles de lotus (sans mouiller) : ceux qui voulaient être mouillés l'étaient ; ceux qui voulaient ne pas être mouillés ne l'étaient pas[3].

1. *Aphinikar*, pâli *abhinihara*.

2. *Dipankara*.

3. Cette scène des deux miracles est imparfaitement et même confusément racontée ici. Tout d'abord, la leçon birmane ignore l'incident de Sarîputo et dit que le Saint s'éleva dans les airs, se tint au-dessus des têtes de ses parents comme une personne jetant sur eux de la poussière et qu'il fit paraître sur un mangotier blanc des merveilles de feu et d'eau. Alors son père l'adora et ses parents l'imitèrent. Ce que voyant, le Saint fit tomber sur eux une pluie de couleur rouge qui avait la vertu de mouiller ceux qui l'aimaient (?) et de pas mouiller ceux qui ne l'aimaient pas. Puis, afin de prouver que ce phénomène n'est pas unique, qu'il s'est produit au temps de Vessantara, le Saint raconte l'histoire de ce prince (Bigandet, pp. 164-165). — Spence Hardy est beaucoup plus détaillé et présente des variantes assez graves pour que je les signale ici : afin d'obliger ses parents à le saluer, le Buddha s'élève dans l'air en leur présence, fait jaillir de ses épaules, de ses oreilles, de ses narines, de ses yeux, de ses mains, de ses pieds, des quatre-vingt-dix-neuf jointures de son corps et des quatre-vingt-dix-neuf mille pores de sa peau, des rayons lumineux de six couleurs, et des mêmes endroits de son corps sort un courant d'eau. Ces phénomènes produisent en lui la méditation mystique. C'est alors que Sarîputo, qui est resté à Râjagriha, voit de l'endroit où il se trouve le miracle accompli par le Buddha. Il accourt, traversant les airs avec cinq cents disciples, et prie le Saint de raconter son histoire au temps où il était Vessantara. Le roi Suddhodhana s'incline devant son fils, tous les sakyas l'imitent et le Buddha dit le jataka de Vessantara (p. 205-206).

Le *Livre du Vèsandâr, le roi charitable*, dont j'ai donné la traduction, raconte que les sakyas, afin de ne pas s'humilier, envoyèrent des enfants pour saluer le Buddha, mais que celui-ci, les comprenant,

Le lendemain matin, le Saint emmena les 20.000 religieux dans la ville royale de Kôbela-phosn. Il se demanda alors si les buddhas précédents s'étaient présentés devant leur père avant d'aller mendier aux portes des maisons ou s'ils avaient été mendier devant les portes des maisons après s'être présentés à leur père. Alors il sut de par lui-même que les buddhas précédents avaient tout d'abord reçu des vivres dans leur patra aux portes des maisons.

Tous les habitants, le voyant, s'assemblèrent tumultueusement pour lui faire l'aumône; d'autres ouvraient les fenêtres pour voir passer le Saint.

Le roi Suthôton l'ayant invité[1] à venir manger dans son

s'éleva dans les airs, répandit sur eux de nombreux et agréables rayons lumineux qui sortirent de son corps, puis une pluie de sable. A cette vue, son père s'inclina devant lui et les sakyas l'imitèrent. Il fit alors tomber la pluie rouge qui mouille ou ne mouille pas. L'incident de Sariputo, dont ne parle pas la leçon birmane, est ignoré de l'auteur du *Livre de Vèsantara,* et le récit de cette existence du Buddha est amené par un autre artifice. Les religieux se sont rassemblés, devisant sur la puissance du Buddha qui fait pleuvoir des pluies aux belles couleurs. Le Saint vient au milieu d'eux, leur dit que le phénomène n'est pas nouveau, qu'il s'est produit au temps de Vessantara et, sur leur insistance, leur fait le récit demandé (Voy. pp. 13 et 14).

1. Cette scène est fort abrégée ici, et doit être rétablie, car elle est fort curieuse. Voici ce que dit la version birmane: « Des divers étages de leurs maisons, les habitants regardaient avec stupéfaction un spectacle aussi étrange. « Qu'est-ce ceci, se disaient-ils, nous voyons le prince » Rahula et sa mère Yosaudhara, circuler avec les plus riches vêtements » et dans les litières les plus élégantes, et maintenant le prince Sid- » dharta paraît dans les rues, les cheveux et la barbe rasés, et le corps » couvert d'un vêtement jaune qui conviendrait à un mendiant. Cela » n'est réellement pas convenable. » (J'abrège ici): Alors des rayons lumineux sortent du corps du Buddha et tous se mettent à célébrer ses mérites. Le père apprend que son fils parcourt les rues, en demandant l'aumône, il court à sa rencontre et lui dit: « Pourquoi vous exposez-vous à un tel affront? Est-il nécessaire d'aller de porte en porte demander votre nourriture? N'y aurait-il pas un moyen meilleur et plus décent de subvenir à vos besoins? » Le Buddha lui répond: « Mon noble père, il est de règle et convenable qu'un rahan aille quêter sa

palais, il s'y rendit de suite et se mit à enseigner son père. Celui-ci devint Ânagâmiphal[1] et dame Pachéapatey-Kotami devint sôtaphal[2].

23. — Conversion de la famille du Buddha et d'un grand nombre de Sakyas

Le jour suivant, le Saint vint manger au palais royal et envoya appeler néang Pimpéa-tévy (qui avait été son épouse)

nourriture. » Le père lui parle de ses ancêtres, le Buddha lui oppose les précédents buddhas et lui démontre que son état exige qu'il demande l'aumône. Le père l'écoute, est convaincu, et obtient l'état de sôtapatti qui est le premier degré de la sainteté. Puis il entre au palais (pp. 165-167).

La leçon singhalaise que Spence Hardy a traduite est encore plus détaillée. Je ne vais signaler ici que les développements les plus importants : Sous chaque pas du Buddha quêtant sa nourriture au travers de la ville, des fleurs de lotus paraissent, les creux se remplissent, les buttes s'abaissent, les obstacles et les impuretés disparaissent devant lui et des rayons jaillissent de son corps (détails). Son épouse apprend qu'il mendie de maison en maison, dans la cité où il était accoutumé d'aller en char, portant sur lui les soixante-quatre ornements, suivi de mille nobles, elle distingue le rayonnement sacré, prévient le roi, décrit la beauté de son apparence. Le père accourt : « Pourquoi me déshonorez-vous ainsi ? dit-il ; ne pouvez-vous pas obtenir autrement votre nourriture ? » Le Buddha reprend : « C'est la coutume de ma race. » Le roi dit : « Votre race est celle de Sammata et notre race n'a jamais fait ainsi. » Le Buddha répond qu'il n'est pas de la race de Sammata l'ancêtre, mais de celle des Buddhas. Et son discours convertit son père et lui procure le deuxième degré de sainteté (pp. 207-209). — On voit que la leçon singhalaise ne parle pas de l'indignation des habitants de la ville et que cette indignation populaire est remplacée par celle de l'épouse du Buddha.

1. En pâli *anagamiphala*, c'est-à-dire qui est parvenu à la station (*phala*) des *anagami*, ceux qui sont parvenus à l'état de la grande pureté. C'est le deuxième état de sainteté,

2. En pâli *sotapattiphala*, qui est parvenu à la station des *sotapatti*, de ceux qui ont atteint l'esprit de pureté. C'est le premier état de pureté.

mais elle refusa de venir. Alors le roi Suthôton et le Saint se levèrent et se rendirent chez elle avec les deux principaux disciples, Saribot et Môkaléan.

Étant arrivé près d'elle[1], le Saint prêcha le *sankindachéadak*[2]. Quand ce prêche fut achevé, la sainte dame était *sotâ*[3].

Le jour suivant, le Saint emmena Nont kaumar[4] qui était sur le point d'épouser néang Kalyéancy et le fit religieux, puis il le conduisit au paradis (*suorkéa*)[5]. Celui-ci, ayant vu les femmes du paradis, les trouva plus belles que sa fiancée, il se mit à étudier la Loi et devint arahât. Plus tard[6], le Saint fit entrer son fils Réahuol parmi les novices (*sâmnên*)[7] et reçut au nombre des religieux six sakyas de la famille royale : Photti, Ânuruth, Ânont, Phoka, Kœmpil et Tévatat[8]. Photti conquit de suite les trois branches

1. Spence Hardy la représente se coupant les cheveux avec cinq cents de ses suivantes et mettant de simples ornements pour recevoir son seigneur. Le roi fait l'apologie de son affection d'épouse, de sa fidélité ; le Saint rappelle ses existences antérieures, les mérites qu'elle a acquis, les souhaits qu'elle a jadis formés de renaître un jour pour être l'épouse d'un futur buddha, l'assistance qu'elle lui prêta pendant des milliers d'années. Et ce discours apaise le chagrin de la princesse (pp. 209-210).

2. En pâli, *sankirnudajataka*, le récit dont parle la note précédente.

3. *Sotâpanna*, c'est-à-dire fidèle du premier degré, convertie.

4. Le prince Nanda, fils de Mâha-Prajâpati, sœur de Maya-tévi et seconde épouse de Suddhodana.

5. *Svarga*, paradis.

6. Bigandet et Spence Hardy disent le septième jour après l'arrivée du Buddha à Kapilavastu.

7. Le roi en apprenant que Nanda, son second fils, et Rahula, son petit-fils, héritiers de son trône, étaient entrés dans les ordres, fut mécontent et gémit sur sa descendance coupée. Il obtint du Buddha qu'à l'avenir aucun fils ne pourra entrer dans les ordres avant d'avoir obtenu le consentement de son père. — Voyez Bigandet (p. 171) et Sp. Hardy (p. 212).

8. Baddhi, Anuruddha, Anonta, fils d'un jeune frère de Suddho-

de connaissances (*trey vichéa*)[1]; Ânuruth obtint le *tîppachakh*[2]. Plus tard, ces deux, quand ils eurent écouté les enseignements du Saint devinrent arahâts[3]. Ânont devint sotâphal[4]: Photti et Kœmpil devinrent plus tard arahâts. Quant à Tévatat, il obtint temporairement l'état méditatif, puis il le perdit. Voici comment.

24. — Devadatta, le cousin du Buddha

Alors que le Saint se trouvait dans la ville royale de Kosâmpî[5], tous les habitants vinrent au monastère inviter le Buddha et les vénérables Saribot et Môkaléan; mais personne ne songea à inviter Tévatat. Cela porta Tévatat à chercher à nuire au Saint[6]. Il monta sur le mont Kichkot et fit rouler un rocher afin de tuer le Saint; mais celui-ci ne fut pas atteint[7].

Quand plus tard Tévatat tomba malade, il désira voir le Saint et se fit apporter par ses suivants sur un palanquin.

dana, Bhagu, Kimbila et Devadatta, frère de Yosaudhara, l'épouse du Buddha, et fils de Suprabuddha.

1. Pâli *tivijja*, c'est-à-dire la triple faculté de connaître le passé, le présent et l'avenir.

2. Pâli *dibbacakkhu*, la faculté surnaturelle de la vision divine.

3. Le quatrième état de sainteté.

4. *Sotapattiphala*, le troisième état de sainteté.

5. En pâli *Kosambi*.

6. Voyez plus loin, à la suite de cette vie du Buddha, la vie de Devadatta ou Tévatat. — Voyez aussi ce que dit Spence Hardy de ce personnage (pp. 326-340) et Bigandet (pp. 240-241).

7. Il fut atteint par un petit éclat au gros orteil, de sa propre volonté et en punition d'une faute commise par lui au cours d'une existence antérieure. Ce récit est ridiculement abrégé, de nombreux incidents ne sont pas relatés. Voyez plus loin le *Satra de Tévatat*. — Spence Hardy et Bigandet sont plus complets.

Au bord d'un *bokkaroney*[1] du monastère de Chétapon[2], la terre[3] s'ouvrit sous ses pieds et il tomba dans l'Avichey norok[4] où il souffre depuis ce temps.

Alors le Saint prêcha et dit :

« C'est ainsi que le mal qu'on veut faire à son prochain retombe sur soi-même. Si le mal qu'on veut faire ici n'est pas toujours immédiatement puni, il est sévèrement puni dans une existence suivante[5]. »

25. — Ajatasatrou et Ajita

En ce temps-là, Mettayéa[6] était venu prendre naissance comme fils d'Achéatasatrou[7] dans le sein de néang Kanhchan-tévy. Au bout de dix mois elle accoucha, et tous ses parents, étant venus, donnèrent à son fils le nom d'Achit kaumar[8]. Quand le prince Achit fut devenu grand, le roi Achéatasatrou se convertit à la religion du Buddha et lui conduisit le prince Achit afin qu'il le fît religieux.

1. Du pâli *pakkharani*, bassin de lotus.
2. Du pâli *Jetavana*.
3. *Prèas Thorni*, pour le pâli *dharani*, la terre.
4. *Avicinaraka*, le huitième et le plus profond des enfers. — Cette scène est très curieuse, pleine d'allure dans les texte pâlis et birmans.
5. Bigandet et Sp. Hardy, plus complets, enseignent que Devadatta se repentit avant de disparaître, se réfugia dans les Trois Joyaux et que le Buddha annonça qu'il serait sauvé un jour, quand il renaîtrait sous le nom de Sattissara et deviendrait paséka-buddha. En retour, ni l'un ni l'autre ne font tenir au Buddha le petit discours que donne notre texte.
6. Probablement celui qui doit être plus tard Maitreya, le cinquième Buddha qui doit venir cinq mille années après le quatrième.
7. *Ajatasatru*.
8 *Ajitakumara*, le prince Ajita.

Plus tard, néang Pachéapatey-Kotami[1] étant venue offrir des vêtements au Buddha, celui-ci dit à Achit de les recevoir. Néang Pachéapatey-Kotami fut mécontente.

Le Buddha, devinant ce mécontentement, lança sa sébile en l'air et la sébile disparut dans l'espace, puis il envoya ses deux akasavéak, Saribot et Môkaléan, la chercher en s'élevant dans l'espace. Ceux-ci ne trouvant pas la sébile, le Buddha regarda Achit et celui-ci, comprenant l'ordre du Saint, s'éleva dans l'air et trouva la sébile, la rapporta et l'offrit au Buddha.

Alors néang Pachéapatey-Kotami fut très heureuse et le Buddha prédit qu'Achit serait un jour Buddha sous le nom de Mettayéa au royaume de Kètomti[2], après être rené dans la famille d'un brahmane chapelain nommé Supréahma[3] et d'une mère nommée... Préahm-véatti[4].

Quand il sortira pour mettre fin à la douleur, il obtiendra l'extase méditative pendant sept jours, puis il deviendra préas Buddha sous le nom de Méttayéa-samma-sâmpût[5]. Il prêchera comme les buddhas du passé.

Il viendra du royaume de Kôbœla-phosn et il s'établira au Véluvéan, dans le grand monastère du royaume de Réachéakris et cela sera la cinquième année. Puis il ira demeurer au Kudakéar[6], au bord de la forêt dite Mâha-véan (ou grande forêt)[7].

1. En pâli, *Pajâpati-Gotami*, en sanscrit, *Prajâpati*, la tante du Buddha, sœur de sa mère, et la seconde femme de son père.

2. Peut être Kosambi.

3. Sanscrit Subrahma.

4. Ce dernier nom paraît incomplet.

5. *Maitreya samyaksambuddha ?*

6. Pâli *Kûtâgâra*, dans la grande forêt du royaume de Vésali.

7. Sanscrit *Mâhavana ;* ce paragraphe relatif à Achit-Ajita ne se trouve ni dans la leçon birmane de Bigandet, ni dans la leçon singhalaise de Spence Hardy.

26. — Mort du Roi Suthôton

Cette même année, le roi Suthôton étant tombé gravement malade, les princes sakyas et dame Mâha-Pachéapatey-Kotami allèrent le soigner. Ce jour-là, le Buddha, ayant jeté un regard surnaturel de compassion sur tous les êtres du monde, vit son père gravement malade. Il dit à Saribot et à Môkaléan de tout apprêter et il partit[1] pour le royaume de Kôbœla-phosn. Il se rendit dès son arrivée au palais de son père. S'étant informé de la maladie, il invita la douleur à sortir du corps du roi, et le roi Suthôton sentit la douleur sortir de lui. Alors il pria son fils de l'instruire. Le Buddha se mit à prêcher les quatre *ăriyasach thorm*, qui sont : *tukkhang*, *samutya*, *niroth* et *makka*[2]. Quand le Buddha eut achevé de prêcher, son père, avec son intelligence, comprit clairement les quatre vérités et devint arahât[3].

Il dit : « Je suis sauvé des *săngsâr*[4] » et, s'adressant au Buddha, il ajouta : « J'entrerai au Nippéan aujourd'hui. » Le Buddha répondit : « Quand vous voudrez[5]. »

1. Bigandet dit qu'il traversa ies airs avec une troupe de disciples (p. 192).
2. En pâli, les quatre *ariyasaccaṁ dhamma*, qui sont : *dukkham*, la douleur; *samudayo*, la cause de la douleur; *nirodho*, la cessation de la douleur; *maggo*, les moyens de supprimer la douleur.
3. Suprême degré de la sanctification.
4. Liens de la chair, passions, pour les Cambodgiens; du pâli *saṁsâra*, succession des existences.
5. La leçon birmane dit : « ...il vit devant lui le Nirvana et dit : « Maintenant, je vois clairement l'instabilité de toutes choses; je suis libre de toutes les passions; je suis complètement affranchi des entraves de l'existence » (p. 193). Elle lui prête encore quelques paroles dites à sa famille sur le principe de la mort que chaque homme a en lui, mais elle ne cite ni ses paroles sur son entrée au Nippéan, ni la réponse du Buddha.

Les princes sakyas, néang Pachéapatey-Kotami et les *srey snâm kromokar* (femmes du service) ayant entendu ces paroles se mirent à pleurer. Le préas bat srey Suthôton se leva de son lit et salua le Buddha pour la dernière fois[1], puis se remettant sur son lit, il obtint le Nippéan[2].

Toutes les suivantes, néang Mâha-Pachéapatey-Kotami et les princes sakyas pleurèrent.

Le Buddha prêcha alors la Loi pour les apaiser et ordonna à Kâsap le vénérable de préparer le bûcher d'incinération. Quand tout fut prêt, le Buddha prit de l'eau parfumée et lava la tête[3]. Saribot prit de l'eau et lava le saint cadavre[4].

Le Buddha dit : « Si quelqu'un veut devenir buddha, il doit sans y manquer jamais, obéir à ses père et mère[5]. » Puis il ordonna de prendre le corps et de le déposer dans le cercueil incrusté de brillants et de pierres fines. Ceci fait, il enleva lui-même le cercueil qui contenait le corps, ce qui surprit tout le monde, et fut le placer sur le *chœung thkar*[6].

1. *Thcay bângkom lèa préas*, offrir la salutation pour prendre congé.

2. La leçon birmane dit que la mort de Suddhodana arriva un samedi, jour de pleine lune, au lever du soleil de l'an 107 de l'ère Itzana, et qu'il était âgé de quatre-vingt-dix-sept ans.

3. *Sœr*, du pâli *sirisa*.

4. *Préas sâph*.

5. Les paroles du Buddha sont tout autres dans la leçon birmane : « ...Voici les restes de mon père ; il n'est plus maintenant ce qu'il était encore il y a un instant : il a subi le changement. Personne ne saurait opposer une résistance effective et surtout définitive au principe de mort inhérent à tous les êtres. Soyez assidus à la pratique des bonnes œuvres ; suivez d'un pas ferme les quatre voies qui mènent à la perfection » (p 193).

6. Le lit sur lequel est déposé le cercueil. La leçon birmane ne parle pas de ce tour de force, mais ajoute que le Buddha, aidé de Sariputto, lava le corps de son père.

Les 10.000 tévodas apportèrent du bois de khlœm chânt[1], Pray Eynt (Indra) procura le feu et le saint corps fut complètement brûlé[2].

27. — Entrée en religion de Pachéapatey et de Pimpéa-tévi

Le Buddha chargea Anont (Ananda) de conseiller[3] néang Pachéapatey-Kotami et toutes les femmes du service qui voudraient se faire phikkuney (*bhikkhunî*, religieuses mendiantes), et de leur faire apprendre les huit préceptes de la Loi. Quand elles les surent, elles devinrent religieuses.

Le Saint se rendit au royaume de Savatey (*Çravasti*). Quand il fut parti, dame Pimpéa-tévi pensa à Réahoul qui avait renoncé au pouvoir royal pour suivre le Buddha au royaume de Savatey. Le Buddha, voyant son chagrin, lui donna les huit préceptes de la Loi à apprendre, afin qu'elle devînt religieuse à son tour[4]. Néang Pimpéa-tévi devint

1. Cœur de santal.

2. La leçon birmane ne parle pas de cette intervention des dieux et d'Indra, mais elle enseigne que le Buddha porta lui-même le corps sur le bûcher et y mit le feu.

3. La leçon birmane (pp. 194-195) et la leçon singhalaise (pp. 320-321) sont d'accord pour dire que le Buddha, loin de provoquer les femmes à entrer en religion, refusa longtemps de les y admettre. « Ananda, disait-il, il ne serait pas bon de permettre aux femmes d'embrasser l'état religieux; autrement nos institutions ne dureraient pas longtemps. » — Pimpéa-tévi, qui est aussi nommée Yosaudhara-tévi, l'épouse du Buddha.

4. La leçon birmane note seulement que Yosaudhara était, après la mort de Suddhodana, au nombre des converties et qu'elle devint plus tard religieuse. La leçon singhalaise est plus prolixe et distingue mieux entre le moment où Rahula, son fils, entra en religion, renonça au trône, et celui où il suivit le Buddha à Çravasti. L'entrée en religion de Rahula eut lieu du vivant de Suddhodana, et Suddhodana, consolé

religieuse, pratiqua le *préas kammatthan*[1], et devint arahât patisamphitéa[2].

Le Buddha revint ensuite au royaume de Réachéakris, habiter le Véluvéan[3] avec les religieux de sa suite.

28. — Les hérétiques. — Prodiges accomplis par le Buddha

Il y avait alors dans ce royaume de Réachéakris un homme riche[4] qui était allé se baigner à la rivière dans un espace entouré de filets pour le préserver des accidents[5]. En ce moment-là, un gros morceau de cœur de santal (*khloem-chânt*) qui flottait sur l'eau s'accrocha au filet. L'homme le vit, le ramassa et demanda si vraiment ce bois

par le Buddha, la console à son tour en lui parlant de sa résignation au cours de l'une de ses existences antérieures, pendant laquelle elle était l'épouse d'un Bôdhisattva; elle ne fit aucune objection quand son mari Vessantara donna ses enfants à un mendiant et lui annonça qu'elle aussi serait un jour religieuse. Cependant le Buddha, ayant rendu les derniers devoirs à son père, quitte Kapilavastu et se rend à Çravasti. Alors Yosaudhara restée seule, sans mari, sans beau-père, sans belle-mère, sans enfant, songe à entrer en religion. Les habitants de Kapila et de Koli, accourus au palais, la supplient de renoncer à son projet; elle refuse de céder à leurs prières, se met en route avec mille autres princesses, se présente à Prajâpati-Gotamî et entre en religion (pp. 353-354).

1. Du pâli *kammatthanaṁ*, mot qui désigne certaines méditations.

2. Pâli *patisambhida*, c'est-à-dire ayant acquis la faculté d'analyser les sciences religieuses.

3. Pâli *Râjagaha*; sanscrit *Râjagriha*. *Vêlucana*, le bois des bambous.

4. Sesthey, qui a donné l'hindoustani *chetty*.

5. ...« se divertir sur les rives du Gange » selon la leçon birmane, mais elle ne dit rien de la précaution prise contre les accidents (p. 197). Spence Hardy dit : « trouva une sébile de bois de santal alors qu'il se baignait » (p. 300).

était du bois de cœur de santal. Sur la réponse qui lui fut faite, il en fit confectionner un *bat*[1], mais de ce *bat*, il ne fit présent à aucun religieux parce que la compagnie des *dœtthey*[2] et les compagnons du Buddha se disaient les uns et les autres de très grands Saints. Pour cette raison, ce richard[3] fit planter un mât très élevé[4], au bout supérieur il fit placer le *bat* et leur dit : « Volez et allez prendre cette sébile au bout du mât où je l'ai fait attacher. »

Le lendemain, les *nikront* qui étaient les élèves de Néadbot[5], allèrent chez le richard lui demander le *bat*. Il répondit : « Si vous le voulez, allez le prendre où il est[6]. » Les *nikront* s'en allèrent répéter à leur professeur les paroles du richard. Néadbot leur dit : « Puisqu'il en est ainsi, nous irons demain matin; mais, dès que je ferai mine de vouloir voler, vous me saisirez et vous m'en empêcherez. » Le lendemain ils allèrent chez le richard et celui-ci leur dit : « Si vous voulez le *bat*, il faut que vous l'alliez chercher en volant. » Le Néadbot fit mine de se précipiter pour voler, mais tous ses élèves se jetèrent sur lui et parurent l'en empêcher. Ils croyaient que le richard, voyant cela, allait leur remettre le *bat*, mais le sesthey ne l'ayant pas donné, ils se retirèrent[7]. Cette nouvelle s'était répandue et était

1. Du pâli *patta*, (sanscrit *patra*). sébile.

2. Du pâli *titthiya*, hérétique.

3. « Il nageait entre les deux doctrines, disposé néanmoins à embrasser celle des deux qui lui paraîtrait basée sur les meilleurs et les plus favorables arguments » (Leçon birmane).

4. Élevé de soixante coudées, selon Bigandet.

5. ... du fils de Néad, du pâli Nâta; son nom personnel était Nirgantha ; il avait cinq cents disciples. C'est de son nom que ses disciples sont ici nommés *nikront*. — Nataputto, fils de Nâta.

6. Les textes pâlis disent que cette réponse fut faite pendant cinq jours aux divers soi-disant arahâts qui se présentèrent.

7. Notre texte et Bigandet paraissent ne voir en cette scène que le désir de posséder le *patra* parce qu'il était en bois de santal, mais

venue jusqu'à Môkaléan ; il emmena Bœntolaphéaratvachéa[1] demander l'aumône et se plaça devant la maison du richard, regarda et vit le *bat* avec l'écriteau qu'il portait[2]. Môkaléan envoya Bœntolaphéaratvachéa pour le prendre; celui-ci[3] s'éleva en l'air avec un bloc de pierre collé à son pied et tous ceux qui étaient là, voyant cela, se mirent à applaudir[4]. Alors il agita ses pieds, le bloc de pierre tomba à terre, puis il prit la sébile et revint à sa place.

Le richard descendit de chez lui, salua les deux vénérables[5] et tous ceux qui n'avaient pas vu cette chose se mirent à les suivre en grand nombre, en les priant de faire un miracle (*patihar*)[6] afin qu'ils pussent le voir.

Le Buddha, ayant appris cette chose, s'en enquit près

Spence Hardy note qu'il s'agissait, par quelque moyen que ce fût, d'empêcher les disciples du Buddha de s'en emparer afin de les couvrir de confusion et d'acquérir de la renommée.

1. Magalana. — La leçon birmane et singhalaise disent que Magalana et Pindâlabharadvâja qui mendiaient leur nourriture, étant venus à passer, furent mis au courant (Bigandet, p. 107) par une femme (Spence Hardy, p. 102).

2. Notre texte n'a pas parlé plus haut de cet écriteau, mais la leçon birmane l'a noté. — Sp. Hardy dit qu'il fit proclamer que le *patra* serait donné à celui qui... etc., etc.

3. La leçon birmane ajoute ici « entrant dans le quatrième jhânaṁ, qui est le quatrième état d'extase ».

4. La leçon birmane fabulise davantage: « Le bloc de pierre est large d'un quart de yojana (300 mètres), il dérobe le disciple du Buddha aux yeux de la foule, on tremble d'être écrasé s'il vient à tomber, le vénérable le fait éclater en deux et il apparaît à l'assistance; il montre sa puissance toute la journée, replace le bloc de pierre où il était précédemment, etc. (Bigandet, p. 157).

5. ... remplit le patra du meilleur riz (Bigandet), de sucre, de beurre, d'huile et d'autre chose, et l'offre au vénérable en disant : « Vous me sauvez, je ne dirai plus que Gotama n'est pas le Buddha, je veux être fidèle à cette seule doctrine » (Spence Hardy, p. 33).

6. Du pâli *pâṭihâriyaṁ*, *pâṭiheraṁ*, ou *pâṭihiraṁ*, miracle, prodige.

d'Anont[1]. Celui-ci lui dit ce qui s'était passé et quel miracle le grand vénérable avait fait pour aller prendre la sébile du richard.

Le Buddha fit venir le vénérable et lui demanda de lui dire tout ce qui s'était passé, puis il fit casser la sébile et en jeter les morceaux. Il fit ensuite règlement pour tous les religieux de ne pas, à l'avenir, s'élever dans les airs[2].

Or, tous les compagnons de l'hérétique Nikront, ayant eu connaissance de cette défense, déclarèrent qu'ils voulaient rivaliser de prodiges avec le Buddha. Le roi Achéasatrou[3] l'ayant connu de son côté, alla demander au Buddha pourquoi il avait défendu à ses religieux de faire des miracles, et lui dit : « Voilà maintenant que les compagnons de Nikront veulent concourir de puissance avec vous. » Le Buddha répondit : « J'ai défendu aux religieux de s'élever encore dans les airs, de même que vous, roi, vous avez défendu avec votre autorité royale de cueillir des fruits dans votre jardin, mais, cette défense, vous ne vous l'êtes pas faite à vous-même et vous pouvez manger les fruits de votre jardin, que les autres ne peuvent pas même cueillir. Ainsi donc, j'ai défendu aux religieux de s'élever dorénavant dans les airs ; quant à moi, je puis faire ce que je leur ai défendu[4]. »

Puis le Buddha alla mendier dans la ville royale. Tous

1. Ni la leçon birmane, ni la leçon que Spence Hardy a donnée ne parlent d'Ananda en cette affaire.

2. L'article de règle que le Buddha rendit en cette occasion est moins étroit, il défendit aux religieux d'user à tout propos de la puissance que leur confère leur sainteté. — Voyez Bigandet et Spence Hardy, aux pages déjà citées.

3. Les textes pâlis disent Bimsara, le père d'Ajatasatrou.

4. Dans Spence Hardy, il est dit que le Buddha cita dans sa réponse non seulement les arbres du jardin royal, mais Sakra, mais le soleil, etc... (pp. 303-304).

les compagnons de l'hérétique Nikront le suivirent jusqu'à Savatey; ayant obtenu de l'argent de leurs parents, ils construisirent une tour[1] en vue du miracle afin de concourir de puissance avec le Buddha.

Le roi Paséantikosol[2] alla prévenir le Saint que les hérétiques avaient construit une tour afin de concourir de puissance avec lui et il ajouta : « Voulez-vous que je fasse élever une tour pour vous ? » Le Buddha répondit : « Indra va me construire une tour lui-même. » Puis il entra dans le royaume de Savatey[3].

En ce temps-là, il y avait un homme nommé Kondam[4] qui, possédant une mangue hors de saison, voulait l'aller offrir au roi. Il fit la rencontre du Buddha et la lui offrit. Celui-ci dit à Anont de la recevoir en sa sébile, puis il la mangea tout entière et dit à l'homme d'en planter le noyau en cet endroit. Un manguier poussa immédiatement jusqu'à la hauteur de cinquante coudées avec quatre branches larges de quinze coudées chacune et chargées de fruits[5]. Ce manguier qui avait poussé par la puissance du Buddha porta le nom de Kondam-prik[6], parce qu'il avait été planté par Kondam. Les religieux qui suivaient le Buddha purent tous manger des fruits de cet arbre et tous les gens qui

1. *Prâsath mèandâp*.

2. Le roi... de Kosala.

3. Cette démarche du roi de Kosala ne se trouve pas rapportée dans la leçon birmane. Dans Spence Hardy, le roi propose d'élever un pavillon pour le Buddha, plus beau, plus magnifique que celui élevé par les hérétiques (p. 305).

4. Gandamba. — Les textes pâlis enseignent ici que le Buddha était décidé de faire un miracle sous un manguier et que les infidèles, pour empêcher ce miracle de s'accomplir, avaient détruit tous les manguiers. C'est alors que le Buddha en avait fait pousser un autre.

5. ... et de fleurs, dit la leçon birmane (p. 200). — Spence Hardy enregistre que ce manguier avait 300 coudées de circonférence.

6. *Vriksha*, arbre en sanscrit. — Arbre de gandamba.

passaient par là en purent aussi manger, après quoi ils s'en allaient en riant et en se moquant des hérétiques. Ceux-ci, par la puissance d'Indra et des autres tèvodas, s'enfuirent devant la grande tempête[1].

En ce temps-là, il y avait un homme cultivateur qui était parent d'un hérétique; il se nommait Bòronâkasâp[2]. Ayant rencontré les compagnons de son parent, il leur demanda de ses nouvelles et apprit qu'il avait fui. Il prit alors une cruche, la remplit de sable, prit une corde, la mit au col de la cruche, se l'attacha à son propre cou et fut se noyer, car il était honteux de la fuite des hérétiques[3]. Cet homme alla de suite renaître aux enfers[4].

En ce temps-là, les disciples, hommes et femmes[5], demandèrent au Saint l'autorisation de faire le miracle à sa place. Le Saint la leur refusa et fit la même défense à tous les autres. Puis il exerça sa puissance d'une double manière : il s'éleva dans l'air, y demeura debout, puis entra dans le *chhéan samabat*[6], et l'eau se mit à couler de son corps. Il songea au *déchôkasin*[7] et des langues de feu passèrent au-dessous de lui; employant ainsi les deux éléments, l'eau et

1. Cette phrase est incompréhensible. — Voici en substance ce que dit Spence Hardy pour expliquer cette fuite des hérétiques : « Les dévas du vent et de la pluie produisirent un grand orage qui emporta le pavillon élevé par les hérétiques et ils prirent la fuite » (p. 306).

2. Purânakâsyapa.

3. Les leçons singhalaise et birmane font de Purâna, le chef des hérétiques.

4. Ce dernier détail qui se trouve dans la leçon birmane ne se retrouve pas dans Spence Hardy. La leçon birmane dit dans l'enfer Avici.

5. *Savak-savik;* du pâli *savako* disciple, dont le féminin est *savikâ*.

6. *Jhanasamâpatti*, dans l'état d'âme que procure la méditation ascétique.

7. *Tejo kasina*, le troisième des *kasinas* ou moyens de provoquer un miracle dont le feu (*dècho-tèjo*) est le produit.

le feu, il arriva que le feu parut au-dessus de l'eau et l'eau au-dessus du feu, ou bien que l'eau parut avant, le feu après, puis quand le feu était en avant, l'eau était en arrière. Quand l'eau coulait de sa main droite, le feu sortait de sa main gauche; quand l'eau coulait de son œil gauche, le feu sortait de son œil droit; quand l'eau sortait de son oreille gauche, le feu sortait de son oreille droite; quand l'eau sortait de sa narine gauche, le feu sortait de la narine droite; quand le feu sortait du pied gauche, l'eau coulait du pied droit; quand le feu sortait des cinq doigts de sa main gauche, l'eau coulait des cinq doigts de la main droite; quand l'eau sortait des trous des poils, le feu sortait d'autres trous de poils, sans que l'eau et le feu se mélangeassent et se confondissent jamais. Quand les langues de feu passaient sur l'eau, elles ne l'échauffaient pas; quand l'eau passait sur les langues de feu, elles ne les éteignaient pas, et ces langues de feu éclairèrent le monde jusqu'au séjour des Brahmas[1].

Quand le Buddha eut ainsi fait le miracle, les 10.000 chakralavéal furent illuminés et tous les tévodas, les nagas, les yaksas virent cette lumière et parurent avec des parasols petits et grands, des drapeaux (*tong chey*) et vinrent les placer tout autour du Buddha, à la grande surprise de ceux qui étaient là.

Étant alors dans l'air, le Saint commença à faire le chângkram[2], allant et venant, et le préas Put Nîmit parut debout. Des questions et des réponses furent échangées entre eux. Le Saint était debout et son auréole de saint Buddha était très grande. Ayant caressé (*ângél*) les cercles

1. La leçon birmane ajoute « et jusqu'en enfer ».

2. *Cangrama*, déambulation méditative qui s'exécute en allant et en revenant. C'est ce qu'au temps du rituel romain, on appelait *chapper*, en Normandie. — Il n'est pas question du personnage qui parut en ce moment, à côté du Buddha et s'entretint avec lui (Leçon birmane, p. 202).

(*vong*) de préas Chant (la lune) et de préas Atit (le soleil), le saint Buddha se mit à prêcher la Loi, et montra le miracle, à la grande surprise de tous ceux qui étaient là. Ceci fait, le Saint redescendit prêcher la Loi à la multitude[1]. Quand son prêche fut achevé, chacun en recueillit les fruits[2] et les compagnons de l'hérétique furent pris d'une si grande peur qu'ils prirent la fuite, car ils ne voulaient plus concourir de puissance avec le Buddha.

29. — Le Buddha prêchant sa mère dans le paradis des Trente-trois dieux

Le Saint pensa ainsi : « Quand les Buddhas du passé avaient produit ces miracles, où allaient-ils attendre le préas Vossa[3] ? » Il médita et apprit que, dans ce cas, le Buddha devait aller passer la saison de la retraite dans le Tévatœngsasuor[4], au séjour des dieux. Il prit alors les sept livres de l'*Abhidamma* et décida, par reconnaissance, d'aller les prêcher devant sa mère[5] pendant trois mois. La dame entendra les louanges que tous les dieux des paradis lui donneront, et le Buddha pensa que sa mère lui serait très reconnaissante d'être venu la prêcher.

Alors, il posa le pied droit sur le bout du manguier Kontampo priks[6]. En ce temps-là, les monts Yukanthor et

1. *Màhachon*, du pâli *màhajana*.

2. *Makkaphâl*, du pâli *maggaphalam*.

3. La sainte retraite, l'époque de la sainte retraite, qui concorde avec la saison des pluies (*vassa*).

4. *Dèvatimsa svarga*, le deuxième des dévalokas, le paradis des Trente-trois dieux.

5. Ayant changé de sexe et devenue chef des dévas, au dire de la leçon singhalaise (Spence Hardy, p. 309).

6. Ce mot pourrait être l'altération du pâli *gandamba* et du sanscrit

Eyseythor[1] s'inclinèrent pour recevoir le pied du Saint. Le Buddha voulant poser ses pieds à un troisième échelon, le mont Suméru, le plus grand de tous les monts, s'inclina pour les recevoir tous deux, si bien qu'en trois pas[2], le Saint arriva au paradis des Trente-trois dieux[3]. Là, il se plaça sur le sommet de la pierre Bândâr[4], au-dessous de l'arbre *barichéat*[5].

En ce temps-là, préas Eynt[6], qui est le plus grand de tous les dieux, voyant que le Saint, — très joli et magnifique, tel enfin que nul être ne pouvait lui être comparé, — était venu se placer en cet endroit, fut très heureux, très content, gai, et se leva de son trône, puis cria afin de prévenir les tèvodas. « Que tous les tèvodas sortent et accourent près du saint Buddha qui vient d'arriver ici, car il est rare d'entendre prêcher la Loi par lui[7]. » La parole d'Indra fut entendue dans tout le royaume, qui est grand de dix mille youch, et tous les tèvodas, ayant entendu cet appel, vinrent immédiatement, en volant, se rassembler autour de lui. Le

vriksha, arbre, mais je ne crois pas que le mot *gantampo* désigne le manguier. D'autre part, Bigandet ne parle pas ici d'un arbre, mais du mont *Ougando*. Je soupçonne une erreur de l'adaptateur cambodgien.

1. *Yugandhara* et *Isadhara*, deux des sept monts concentriques du mont Méru, qui est au centre de notre terre.

2. Ces trois pas justifient l'opinion que j'ai émise dans la note 6 de la page 91, concernant une erreur probable de l'adaptateur.

3. *Tèrèatisa*. On trouve dans d'autres textes, dans le *Tray-phûm*, *tèratingsa* et *treytringsa* ; les deux premières formes proviennent du pâli *taratimsa*, (Spence Hardy écrit *tawutisa*), et la troisième forme, du sanscrit *trayastrimçat*.

4. Sanscrit *puṇḍarika*, fleur du lotus blanc.

5. Pâli *pârijâtaka*, l'arbre corail (*èrythrina indica*).

6. Eynt est le nom du dieu Indra.

7. Cet appel d'Indra ne se retrouve ni dans Bigandet, ni dans Spence Hardy, pas plus d'ailleurs que tout ce qui suit, jusqu'à l'endroit où il est parlé de l'inquiétude de la multitude en voyant l'absence du Buddha se prolonger.

préas Eynt leur dit : « Le Saint est placé sous l'arbre *bari-chéat.* » Tous les tévodas prirent alors les objets de l'offrande et les apportèrent au Saint, puis ils le saluèrent et restèrent assis autour de lui.

Le Buddha, jetant un coup d'œil sur eux, ne vit pas sa mère et, s'adressant à Indra, lui dit : « Grand roi, où est donc ma mère, qu'elle ne se trouve pas ici ? »

Indra, ayant entendu ces paroles, se dit en lui-même : « Le Buddha est venu ici pour prêcher sa mère. » Ayant compris cela, il répondit : « Je vais la chercher. » Il partit en volant pour le Dosœt suor[1]. Y étant arrivé, il salua néang Màha-Maya tévobot, et lui dit : « Préas néang, j'ai l'honneur[2] de vous informer que votre fils royal est venu pour prêcher devant vous, par reconnaissance. »

La sainte dame, ayant entendu ces paroles, fut très heureuse dans son cœur et, s'adressant à Indra, lui dit : « Roi des dieux, mon fils est-il de belle taille ? A qui ressemble-t-il ? »

Indra lui répondit : « Personne ne peut être comparé à votre fils royal. » La sainte dame, ayant entendu ces paroles, fut très heureuse dans son cœur et elle fut s'habiller, puis elle descendit du Dosœt pour venir au monde des Trente-trois dieux[3]. Y étant arrivée, elle s'inclina pour saluer le Buddha, puis elle se plaça du côté sud et se mit

1. *Tusita-svarga*, le *svarga* ou paradis des dieux Tusitas, le quatrième des déva-lokas. — Je ne crois pas qu'il soit dit, ailleurs que dans notre texte, que la mère du Buddha était déesse au paradis des Tusitas; toutes les leçons que je connais la font renaître au paradis des Trente-trois dévas.

A remarquer aussi que la leçon cambodgienne la nomme néang, dame, et ne dit pas qu'elle avait acquis le sexe supérieur en renaissant au paradis.

2. *Krap tuol.*

3. *Tévatingsa piphot.*

à regarder la taille, la physionomie du Saint. Quand elle l'eut vu, elle dit : « Je suis une femme heureuse, car j'ai pu saluer celui que j'ai porté dans mon sein. Je suis très heureuse. »

En ce temps-là, le Buddha décida de chercher quelle partie de la Loi il convenait de prêcher devant sa mère, parce que sa reconnaissance pour elle était très grande. Il choisit l'*Aphithorm*[1] aux sept livres comme pouvant le mieux satisfaire sa reconnaissance puis, s'adressant à la sainte dame, il lui dit : « Je vais prêcher par reconnaissance et pour vous payer le prix du lait que j'ai tété ; ouvrez donc vos oreilles et écoutez avec attention prêcher la Loi. Puis il prêcha le *sangkéaney*[2] comme il est au texte, et qui commence ainsi : *Kosala Thomméa akosala thomméa, apyéaka Thomméa*[3]. Quand il eut achevé ce prêche, il prêcha le livre *Viphongk*[4] comme il est dit au texte, et qui commence par : *Khantho viphongkò ayatonviphongkò théatu viphongkò*[5]. » Quand il eut terminé ce prêche, il prêcha le *Préasthéatu*[6] qui commence ainsi en pàli : *Sàngkohò asàngkohô*. Puis il prêcha le livre *Bukk ala banhnhati*[7] qui commence ainsi en pàli : *Khantho banhati ayaton*

1. Sanscrit *abhidharma*, pâli *abhidhamma*, le troisième et dernier des pitakas qui se divise en sept parties.

2. *Sangaṇi* ou *Dhamma sangaṇi* qui est la première des sept parties de l'*Abhidhamma*. Le *Sangaṇi* tire son nom de ce qu'il est une énumération des conditions des kâma, rupa et arupa lokas.

3. Pâli *Kusala dhamma*, *akusala dhamma*, *avyaka dhamma*.

4. *Vibhangaṁ* ou *Vibhaṅgappakaranaṁ*, qui est le deuxième des sept livres de l'*Abhidhamma*. C'est le livre des distinctions.

5. *Khandavibhaṅga*, *ayatana* (?) *vibhaṅga*, *dhatuvibanga*. Distinction des éléments de l'être, distinction des sens, distinction des éléments du monde, etc., etc. Il y a huit vibaṅghas.

6. Il s'agit certainement du *Kathâvatthu* qui est le troisième livre de l'*Abhidhamma*. Il donne les sujets de discours et contient dix parties.

7. *Puggalapaññati* qui est le quatrième livre des *Abhidhammas*.

banhnhati[1]. » Puis il prêcha le livre *Théatu kéathéa*[2] qui commence ainsi : *Bukala obolopphoti sachchhi kâtha barom thôchhati amakayo*. Puis il prêcha le livre *Yamak*[3] qui commence ainsi : *Mulayamakang khanthôyamakang*[4]. Puis il prêcha le livre : *Préas mâha pathan*[5] qui commence ainsi : « *Nhétupachàyô anommana pachâyô* [6]. » Quand il eut achevé de prêcher ces sept livres de l'*Aphitorm*, les trois mois étaient achevés. Pendant ce temps, le Saint jouit du don d'ubiquité et fut un en deux corps[7].

Quand il eut achevé son prêche, la préas Mâha-Maya obtint le sûtaphal[8] et tous les tévodas au nombre de 800.000.000 l'obtinrent avec elle[9].

1. *Khandopaññati, ayatana* (?) *paññati*.
2. *Dhâtukathâ*, qui est le cinquième des *Abhidhammas*.
3. *Yamakaṁ*, qui est le sixième des *Abhidhammas*.
4. *Mulayamakaṁ, khandhayamakaṁ*, etc., etc.
5. *Paṭṭhânappakaranaṁ*, qui est le dernier des *Abhidhammas*, le livre des Causes.
6. *Nahetupaccaya, ârammanapaccaya*, etc., etc.
7. Cette phrase qui, ici, est en l'air, est une allusion à la création par le Buddha d'un personnage lui ressemblant et laissé par lui au paradis des Trente-trois dieux, prêchant l'*Abhidhamma*, alors qu'il descendait sur le mont Himalaya pour y prendre sa nourriture et s'y baigner dans un lac (Bigandet, p. 207).
8. *Sotâpatti phalaṃ*, le deuxième degré de sanctification.
9. Spence Hardy enregistre ces paroles du déva Mâtru, la mère du Buddha, renée dieu, et non déesse, et qui vient d'atteindre la qualité de Rahan : « O vous qui êtes né de mon ventre, plusieurs fois, je suis maintenant récompensée. En une de mes naissances inférieures, j'ai été esclave, je devins l'épouse du roi de Bénarès, mais mon exaltation n'était pas égale au privilège nouveau que je reçois. A l'époque du Buddha Piyumatura, pendant un kap-laksha, vous n'eûtes pas d'autre mère et je n'eus pas d'autre fils. Actuellement, j'ai reçu ma rétribution » (pp. 310-311).

30. — Retour du Buddha sur la Terre. — Nouveaux prodiges

Pendant que le Saint était au Tévatœngsa-suor, les gens de la multitude, ne le voyant pas, étaient tristes comme une nuit sans lune, comme un jour sans soleil. Ils étaient si tristes qu'ils furent trouver Môkaléan et lui dirent : « Où est le Saint ? en quel endroit s'est-il retiré ? » Môkaléan leur répondit : « Si vous voulez savoir sûrement où est le Saint, il faut l'aller demander à Anuruth. » [1] Ils furent alors trouver Anuruth et celui-ci leur répondit : « Le Saint est allé garder le Vossa (la retraite) au Tévatœngsa sur le sommet de la pierre Bândàr, ou il prêche l'*Abhidhamma* par reconnaissance pour sa mère. » Les gens dirent encore : « Quand redescendra-t-il ici ? » Anuruth répondit : « Il prêchera pendant trois mois et, le dernier jour, celui de la sortie du Vossa, il redescendra ici. » Les gens dirent : « Puisque nous ne voyons pas le Buddha, nous ne voulons plus rentrer chez nous. » Alors ils construisirent des abris pour attendre le retour du Saint[2].

Le Buddha avait dit à Môkaléan : « Vous pouvez prêcher la Loi à la multitude. » Il avait dit aussi à Anatapœndik[3] de donner à manger à tout le monde. Celui-ci fit distribuer des vivres à la multitude qui attendait le retour du Saint. Quant à Môkaléan, il répondait aux questions qu'on lui

1. Môkaléan savait où était le Buddha, dit la leçon birmane, mais il voulait laisser à Anurudha l'honneur de satisfaire leur curiosité (p.205). Cette délicatesse de Môkaléan ne se retrouve pas dans Spence Hardy.

2. Tout ce dialogue entre Anurudha et les gens du peuple ne se trouve ni dans la leçon birmane, ni dans la leçon singhalaise, d'après Spence Hardy.

3. Anatapindika.

posait. Les habitants étaient en si grand nombre qu'ils occupaient un terrain long de trente-six youch [1]. Plus tard, ayant entendu dire que le saint Buddha allait revenir du paradis dans sept jours, ils furent s'adresser à Môkalêan et lui dirent : « Pouvons-nous savoir exactement quel jour le Buddha reviendra parmi nous, car si nous ne le voyons pas, nous ne repartirons plus d'ici pour rentrer chez nous. » Môkalêan plongea alors dans la terre de par sa vertu et parvint au pied du mont Sumêru qu'il commença à gravir. La multitude voyait Môkalêan comme s'il était à un ou deux youch[2] d'elle. Alors il reçut le *bat* du Saint (?) et fut prévenir le Buddha que la multitude ne voulait plus s'en retourner sans le voir. Puis il lui dit : « Quel jour redescendrez-vous ? Le Saint demanda : « En quel endroit est votre frère Saribot ? » Môkalêan répondit : « Saribot demeure au Sânkasa-nokor [3]. » Le Saint dit alors : « Dans sept jours, le jour de la sortie du Vossa, je redescendrai à la porte du Sânkasa-nokor. Si la multitude veut m'y voir, il faut qu'elle aille là. Vous pouvez retourner et la prévenir. » Môkalêan, étant redescendu, répéta à tous les gens du peuple les paroles du Saint.

Le jour de la sortie du Vossa[4], le Saint s'adressa à Indra et lui dit : « Je vais retourner sur la terre. » Indra créa alors trois escaliers : celui de droite était en or pour tous les

1. La leçon birmane ne dit pas quelle était la surface du terrain occupé par les gens qui étaient venus pour voir et entendre le Buddha, mais elle indique que les dieux au paradis des Trente-trois, assemblés pour l'entendre, occupaient une surface de 18 yojanas.

2. Le texte porte bien un ou deux youch, ce qui fait « à 13 ou 26 kilomètres d'elle ». Si le youch était alors celui de 6 kilomètres, cela donnerait encore de 6 à 12 kilomètres, beaucoup trop pour l'œil humain.

3. Sanscrit *Sakaspura*, la ville des Sakas; en pâli *Sankassanagara*.

4. Pleine lune de Thadinkivot (pâli *Asayujo*, le 7ᵉ mois) détaille la leçon birmane.

tévodas qui allaient descendre; celui de gauche était en argent pour tous les mâha-brahmas ; celui du milieu était en pierres précieuses pour le Saint [1].

Le Saint demeura debout au sommet du mont Suméru, regarda la multitude et vit que la foule avait apporté une grande quantité d'offrandes. Il demeura à la tête de l'escalier afin de prêcher les tévodas, puis il fit jaillir les six rayons lumineux qui sont des rayons bleus, jaunes, rouges, blancs (*une lacune*)..., et ces rayons éclairaient tout au travers du ciel. Puis il demeura dans l'air comme s'il avait voulu y prendre le préas Chant et le préas Atit (la lune et le soleil). Enfin il montra l'eau et le feu qui sortaient de son corps comme il avait déjà fait une fois. Les rayons lumineux s'étendirent jusqu'au séjour des Brahmas et, sous la terre, jusqu'à l'enfer Avici [2]. Tous les hommes et tous les tévodas purent alors le voir. C'est pour cette raison qu'il est nommé *Loukavivoranâ* [3].

Tous les tévodas, les asaur, les asauri, les Eynt [1] tenaient des instruments de musique ou des conques marines et formaient l'escorte du Buddha tout le long de la route. Ils descendaient l'escalier d'or ; les Prohm tenaient les parasols et descendaient l'escalier d'argent ; le Buddha descendait l'escalier de pierres précieuses. Ils allèrent directement à la

1. Cette leçon est d'accord avec les textes singhalais et birmans. Cependant les peintures cambodgiennes représentent, non des théories de dieux descendant l'escalier de droite et de gauche, mais Indra et Mâha-Brahma.

2. Jusqu'au Brahmaloka, le paradis des dieux Brahmas, et jusqu'à l'Avicinaraka, l'enfer Avici qui est le dernier et le plus profond des huit enfers ou purgatoires.

3. Peut-être *loka*, mondes, et le verbe *vivarati*, ouvrir ; ce mot signifierait alors « celui qui a ouvert les mondes. »

1. *Devata* (*dieu*), *asura* et *asuri*, divinités, géants et géantes du monde inférieur, et les indras (dieux du paradis dont Indra est le chef, le quatrième des dévalokas).

porte de la ville royale de Sânkasa. Tous ceux qui étaient là, se mirent à acclamer le Buddha, et le Buddha fit demander tous les arahans qui étaient présents, dont Saribot et Môkalêan.

Le Saint fit un signe à Saribot, celui-ci comprit et put répondre, car aucun des arahans ne pouvait être comparé à Saribot pour l'intelligence; après le Buddha, il était le premier [1].

31. — Endroits où le Buddha a passé le Vossa depuis son illumination jusqu'à sa mort

Le Buddha, depuis qu'il avait atteint l'état d'illuminé, n'avait pu se fixer en un endroit; il avait toujours été obligé d'aller de royaume en royaume.

Le Vossa qui suivit son accession à l'état buddhique avait été passé par lui près de la forêt Eysey-patana-mikada-véan[2] où il avait, quelque temps auparavant, prêché la Loi aux cinq religieux.

Il avait passé le deuxième, le troisième et le quatrième Vossa au Véluvéan, dans le royaume de Réachéakris [3].

1. Il y a ici une lacune assez importante que le rédacteur de notre texte paraît avoir voulu combler avec une énumération des endroits où le Buddha a passé les 51 vossas ou saisons des retraites qu'il a observées entre le jour où il est devenu Buddha et celui de sa mort. Cette lacune nous prive de plusieurs récits intéressants que donnent Bigandet et Spence Hardy : la mauvaise réception que firent au Buddha les habitants de Kosambi; la dissension qui se produisit entre les disciples du Buddha, puis leur réconciliation; la prédication au pounha laboureur; les injures de Suppabuddha au Buddha, son gendre, et sa chute en l'enfer Avici; la conversion du brigand, la calomnie de la courtisane; la conversion du pounha, la conversion de la courtisane, etc.

2. Pâli *isipatanamigadayavana*, la forêt des antilopes d'Isipatana.

3. *Râjagriha*.

Il avait passé le cinquième au Kudakar-sala, dans la grande forêt (*mâha-véan*), dans le royaume de Vésaly [1] ; il y avait prêché la Loi à la multitude des êtres afin qu'ils pussent connaître la route du Nippéan [2].

Il avait passé le sixième Vossa au phnôm Kulabarpot [3] et y avait prêché la Loi aux yéaks, aux tévodas et à tous les êtres.

Il avait passé le septième Vossa au Tavatisa-piphot sur la pierre Bàndar, sous le barichat priks [4] ; il y avait prêché l'*Aphitham beydak* [5] pour l'instruction de néang Mâha-Méayéa-tévobot ?

Il passa le huitième Vossa au mont Samsuméar-kiry [6], près de Takkarchon-bat à la forêt de Thésakaléavon [7] où il prêcha la voie du Nippéan à toute la multitude.

Le neuvième fut passé au Khosikkuréam dans le royaume de Kosambi.

Le dixième fut passé à la forêt de Balileyvon [8] sous l'arbre *réang* [9]. Un éléphant Balileya vint le servir en cet endroit.

1. Pâli *Kûtâgârasala*, la salle du Temple, dans la grande forêt (*mâharana*), près de Vésali.

2. *Nibbana=nirvana*.

3. Les textes pâlis disent : dans le jardin *Kosambiju*, près de Kosambi. — Notre texte dit au mont *Kulu* ; le mot cambodgien *phnôm* et le mot d'origine sanscrite *barpot parvata* (mont, colline) sont un doublet.

4. Pâli *Tavatiṁsa*, le paradis d'Indra, sur le sommet (*kompul*) de la pierre du jardin céleste dite « fleur du lotus bleu » (*pundarika*), sous l'arbre (*criksa*) *parijataka* ou corail (*èrythrina indica*).

5. *Abhidhamma pitaka*, la 3[e] collection des livres sacrés.

6. En la ville de *Santou Maragiri*, d'après Bigandet. Au mont Sumisumara ou des crocodiles. — Le mot cambodgien *phnôm* (mont) et le mot pâli *kiry giri* sont un doublet.

7. La ville de *Tèsakala*, selon Bigandet. — Le mot cambodgien *prey*, forêt, et le mot *von rana*, font doublet.

8. *Paralirana*.

9. Le *sala (shorèa robusta)*, arbuste à fleurs rouges dont les feuilles sont comestibles en salade. Les Cambodgiens le nomment *rèang*.

Le onzième Vossa fut passé au pays des Brahmanes nommé Néaléayakréam [1].

Le douzième Vossa fut passé chez le Véranhchô-préahm qui l'avait invité à Véranhchéa-kréam [2] près de l'arbre smau [3].

Le treizième Vossa fut passé au mont Chaliyéa-barpot [4].

Le quatorzième fut passé au Chétavon mâha-vihéar près de Savatey [5].

Le quinzième Vossa fut passé au royaume de Kobœla-phosn, au monastère de Nikroth, au bord de la rivière Rohini [6] : il y réconcilia ses parents qui étaient fâchés entre eux.

Le seizième Vossa fut passé à Atalav-chédey, dans le royaume d'Alavi [7], où il conseilla Alav-yéak, afin qu'il se réfugiât dans les Trois refuges [8].

Le dix-septième, le dix-huitième et le dix-neuvième Vossas furent passés au Véluvéan mâha-vihéar, au royaume de Réachéakris.

Il passa les vingt Vossas suivants au Chétapon, les cinq suivants à Mikéaréamat [9].

Le Vossa suivant fut passé au Vélukréam, dans le royaume de Vésali.

1. *Nalayagrama*, ville de Nalaya.

2. Chez le brahmane *Vèrañjo*, à la ville ou au village (*grama*) de Vérañja.

3. Le mot cambodgien *smau* signifie « herbe ». — Je ne sais ce qu'il signifie ici ; je soupçonne une erreur.

4. *Chèliyaparvata*.

5. *Jètavana*, près de Çravasti, qui fut donné au Buddha par Anathapindika, et où fut établi le grand monastère (*mâha vihara*).

6. A *Kapilavastu*, ville de Kapila, au monastère de *Nigrodha*, au bord de la *Rohini*.

7. Au stupa d'*Atalav*, peut-être d'*Alavi-cètija*, dans la ville royale d'Alavi, où habitait le yaksas Alavoka.

8. Le Buddha, la Loi, l'Assemblée des moines.

9. *Migâramâtu*.

En comptant depuis qu'il était laïque, c'est-à-dire depuis l'âge de vingt-neuf ans, on trouve qu'il fut ascète six ans, qu'il devint Buddha et le fut pendant quarante-cinq ans, et cela fait quatre-vingts Vossas, depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

32. — Maladie et guérison du Buddha

Comme il demeurait au Vélukréam, il tomba gravement malade. Il prit alors les quatorze *samapatti*, qui sont de purs remèdes pour se soigner, et son mal disparut, comme on fait disparaître le feu en y jetant de l'eau [1].

33. — Mort de Sariputta et de Mugalana

A la fin de ce Vossa, il dit à Saribot : « J'entrerai prochainement dans le Nippéan [2]. » Puis il emmena les religieux à la ville royale de Savatî, dans le Chétapon. Comme il habitait cet endroit, le premier conseiller [3], Saribot, balaya l'endroit où le Buddha devait prendre place à son retour de la collecte, y mit une natte et lui lava les pieds. Cela fait, il s'assit à quelques pas du Saint et entra en extase [4]. Quand

1. La leçon birmane dit : « Le Buddha fut atteint d'une forte indisposition très douloureuse, qui faisait de son existence une agonie prolongée ; mais, vu l'absence de ses disciples et sachant, en outre, que ce lieu n'était pas désigné pour ses derniers moments, il surmonta avec une énergie incomparable l'influence de la maladie et, entrant aussitôt en extase complète, il demeura ainsi quelque temps. Revenant à lui, il reparut avec sa force et sa vigueur habituelles (p. 351). Les *samapatti* ou pratiques de méditation sont, non quatorze, mais huit.

2. Cette déclaration à Saribot ne se retrouve pas dans Bigandet.

3. *Prathom sènabotdey*, du pâli *paṭhamasènâpati*, principal général d'armée, mais en langue khmère le sens est différent : premier ou principal ministre.

4. *Chhèan samap atti*, du pâli *jhanasamapati*.

il en sortit, il était inquiet de savoir si les Buddhas antérieurs étaient entrés dans le Nippéan avant leurs akasavéaks ou s'ils y étaient entrés après eux. Il apprit par intuition que les akasavéaks étaient entrés dans le Nippéan avant les Buddhas. Alors, pensant à son âge, il vit qu'il n'avait plus que sept jours à vivre et qu'il entrerait dans le Nippéan. Il se demanda en quel endroit il devait aller attendre sa mort. Il trouva qu'il fallait que ce fut en son pays natal où néang Sarî, sa mère, désirait qu'il allât [1].

Saribot conduisit le vénérable Chanta et les religieux voir le Buddha, puis il lui dit : « A partir d'aujourd'hui, je ne verrai plus votre figure, car je ne reviendrai plus. Je viens vous saluer pour la dernière fois, car dans sept jours j'entrerai dans le Nippéan. »

Le Buddha demanda à Saribot : « De quel endroit irez-vous au Nippéan ? » Saribot répondit : « Je partirai de Néalontokréam [2], qui est mon pays natal, pour aller au Nippéan. » Puis Saribot, ayant salué et pris congé, partit en emmenant 500 religieux afin d'aller prêcher sa mère. Celle-ci devint *soti* [3], puis Saribot entra au Nippéan.

Le vénérable Môkaléan salua le Buddha et partit de la pierre de Kalasila [4] pour se rendre au Nippéan [5].

1. Le texte birman ne dit pas que sa mère désirait le voir, mais qu'il désirait voir sa mère.

2. *Nalandagrama*, le bourg de Nalanda.

3. *Sotapatti*, état d'âme du premier degré qui, après la mort, donne accès au séjour de la première contemplation ou *jhanaṁ*. Notre texte ne mentionne ni la fin de la conversation de Saribot avec le Buddha, ni son arrivée chez sa mère, ni la conversation qu'il eut avec elle, ni les vomissements de sang qui annoncèrent sa mort dans la chambre même où il était né, ni ses funérailles magnifiques. — Voyez Bigandet, pp. 255-266.

4. Pierre de *kala*, car le mot cambodgien *thma* (pierre) et le mot *sila* sont un doublet.

5. Il n'est pas dit ici que Môkaléan fut assassiné par des fanatiques jaloux de sa popularité. — Voyez Spence Hardy, p. 351.

Saribot entra au Nippéan un jour de pleine lune de Kadœk [1], Môkalêan à la fin du même mois.

34. — Dernier voyage du Buddha. Dernière tentation

Les deux akasavéaks étant entrés au Nippéan, le Buddha n'eut plus avec lui qu'Anont qui ne le quittait jamais. Ils partirent du Chétapon pour aller à Bopéaréam, au château de néang Visakha qui avait été construit pour lui. Anont, voyant que le corps du Buddha était très usé, lui parla de son âge et le Buddha le prêcha sur la décrépitude et la mort. Les tévodas qui l'entendaient devinrent *méakphal* [2].

Puis le Buddha alla mendier dans Savatey ? Quand il eut mangé ce qu'il avait reçu, il partit avec 500 religieux et se dirigea vers Vêsali. Y étant arrivé, il s'établit au Kudakarsala [3], dans la grande forêt.

En ce temps-là, les princes de Lichchhavis [4], entendant dire que le Buddha était arrivé, accoururent portant des offrandes et le saluèrent, puis ils prirent place pour l'entendre prêcher. Le Buddha prêcha et instruisit tous ces princes. Quand il eut fini, ils l'invitèrent à venir recevoir la nourriture du bœntibat [5] en leur ville.

Le lendemain matin, le Buddha partit avec 500 religieux

1. *Kattika*, le huitième mois, correspondant à octobre-novembre.

2. C'est-à-dire atteignirent la route (*magga*) qui conduit au Nirvana et les stations (*phala*) qu'on y trouve.

3. *Kûtâgarasala*.

4. Pâli *Licchavis*. Les citoyens de Licchavis ou les directeurs de la ville.

5. Pâli *piṇḍapata*, aliments reçus dans la sébile (sanscrit *patra*. — pâli, *pata*).

pour aller recevoir le bœntibat de ces princes. Quand il eut mangé, il prêcha et les instruisit encore ; puis il partit de Vésali pour se diriger vers le Bavéal-chédey [1]. Quand il y fut, il s'établit à l'endroit nommé Ason, qu'Anont avait fait construire et offert au Buddha [2]. Alors, s'adressant à Anont, il lui dit que le royaume de Vésalî, que Kôtâma-chédey, que Bavéal-chédey, étaient trois endroits agréables et joyeux. Puis il ajouta :

« S'il y a un Buddha qui peut rechercher les *eyntthibat* des quatre manières qui sont : *chhantitthibat*, *viriy itthibat*, *chitthibat*, *vîmamsitthibat* [3], ce Buddha pourra rester (vivre) un kalpa, par la puissance de la Loi du *préas eyntthibat.* » Il voulait être compris par Anont, mais Anont ne comprit pas que le Buddha voulait l'inciter à lui demander de prolonger sa vie, parce que Mara assombrissait son intelligence. Le Saint répéta deux et trois fois ces paroles, mais Anont ne comprit pas davantage. Alors il fit sortir Anont et celui-ci, étant sorti, alla s'asseoir sous un arbre voisin.

Quand Anont fut sorti, Mara entra et invita le Buddha en ces termes : « Seigneur, je viens vous inviter à entrer dans le Nippéan, à ne pas demeurer plus longtemps ici. » Le Buddha lui répondit : « Ma religion n'est pas encore établie sur une base assez large. Je ne puis pas encore entrer au Nippéan. » Puis, il invita Mara à ne pas insister davantage. Mara fut inquiet et insista encore pour le décider à entrer dans le Nippéan. Le Buddha lui dit : « Krong Mara, ne vous

1. Le stupa de *Bavala* (?).

2. La leçon birmane dit : « qu'on avait préparé pour son maître. » Elle ne donne pas le nom du lieu nommé ici Ason.

3. *Iddhipâda*. les quatre bases de la faculté de faire des miracles qui sont : *chandiddhipâda*, *viriyddhipâda*, *cittiddhipâda*, *vimansiddhipâda*, résolution d'acquérir l'*iddhi* ou faculté de faire des miracles. l'effort pour l'obtenir, l'état d'âme qu'il faut avoir, la recherche de l'acte à accomplir.

fâchez pas, car d'ici à trois mois j'entrerai dans le Nippéan. » Mara à cette réponse fut heureux dans son cœur et s'en retourna chez lui [1]. Le Buddha mourut en effet le jour de la pleine lune du mois de Méak [2]. Les 10.000 mondes tremblèrent[3].

En ce temps-là, le Buddha fit entrer Anont et lui dit : « Après votre sortie, Mara est venu m'inviter à entrer dans le Nippéan. J'ai accepté son invitation. » A ces mots, Anont répondit au Buddha : « N'acceptez pas l'invitation de Mara et acceptez la mienne. Je vous prie de rester parmi nous afin de nous prêcher longtemps encore. » Le Buddha dit : « Quand le Buddha a dit une chose, il ne peut pas en dire une autre. Je vous ai invité trois fois, il y a un instant, à me prier de rester, pourquoi ne m'avez-vous pas prié de rester? Maintenant que j'ai accepté l'invitation de Mara, je ne puis plus accepter celle que vous me faites. Vous ne pourrez vous prendre de cela à personne, car c'est votre faute à vous. »

1. Dans la leçon birmane *Manh* (*Mara*) propose l'entrée au Nirvana (*Neippéan*) en un discours où il lui fait observer que sa religion est établie; le Buddha lui répond : « Hé! misérable Manh, ne vous inquiétez pas tant sur mon compte; avant peu j'irai au Neippéan. » p. 269.

2. *Meak*, *méakh*, *méakhthom*, du pâli *Magha*, le onzième mois de l'année astronomique correspondant à janvier-février.

3. Cette phrase est en l'air et n'est pas à sa place. Elle devrait être avant la précédente qui est une sorte de *nota*. — Dans la leçon birmane, les mondes tremblent à l'audition de la déclaration du Saint d'entrer prochainement dans le Nirvana ; Ananda, ayant senti ce tremblement, s'approche respectueusement du Buddha qui l'enseigne sur les huit causes qui font trembler la terre : un phénomène cosmique, la puissance surnaturelle d'un Saint, la conception d'un Bodhisattva sur le point de parvenir à sa dernière existence, sa dernière renaissance, son arrivée à l'état de Buddha, sa première prédication de la Loi, son renoncement à l'existence, et son arrivée au Nirvana. Puis il lui dit la démarche que fit autrefois près de lui Mara, la réponse qu'il lui fit, sa nouvelle démarche et enfin la réponse qu'il vient de lui faire (Bigandet, p. 27).

Ayant ainsi parlé, le Buddha partit avec Anont et les 500 religieux pour Phondakréam[1] où il prêcha sur le Nippéan. Il partit ensuite de ce pays pour aller à Hatthey-kréam[2], puis de ce village pour aller à Chumta-kréam, puis de ce village pour aller à Phôk-nokor[3] où il prêcha. Son prêche fini, il alla à Bava, dans le jardin Ambavon[4].

35. — Dernière maladie et mort du Buddha.

En ce temps-là, le néay Chont kamméarabot[5], ayant appris l'arrivée du Buddha, vint avec ses domestiques lui faire des offrandes. Il resta assis pour écouter le prêche et devint *sota*. Alors il invita le Buddha et les religieux à venir recevoir l'aumône des vivres chez lui, puis il s'en retourna avec ses domestiques.

Il prit de la viande de porc (*sokar*) et en fit plusieurs plats[6]. Le lendemain, tout étant prêt, il fut prévenir le Saint. Celui-ci le suivit avec tous les religieux. Le néay Chont présenta les plats au Buddha et aux autres religieux. Le Buddha dit à néay Chont : « Ne donnez pas de ce plat aux phikkhus parce que je vois que nul, ni les hommes, ni

1. En pâli *Pandugamma*, au village (sanscrit *grama*, pâli *gamma*) de Pandu.

2. En pâli *Hattigamma*, au village de Hatti.

3. Probablement *Bhaka nagara*, royaume ou ville royale de Bhaka(?).

4. A *Pâvânagaravana* ou ville royale de Pâvâ, dans le parc (*vana*) du manguier (*amba*).

5. En pâli *Chunda*, le fils (*puto*) du forgeron (*kammara*). — Le mot *néay* a ici le sens de « patron ». — La leçon birmane dit « fils d'un riche bijoutier ».

6. Il fit tuer un jeune cochon ni gras, ni maigre, dont la chair fut accommodée avec du riz de la plus exquise manière. Les nats (*dèvas*) y infusèrent le plus délicieux arôme (Bigandet, p. 275).

les eynt, ni les prohm ne pourraient le digérer. S'il reste de ce mets, creusez la terre et enterrez ce qui restera.... » Le néay Chont fit comme le Buddha lui avait dit.

Quand le Buddha eut achevé son repas, il prêcha, puis il partit avec ses religieux pour le jardin Ambavon [1]. Il y tomba gravement malade [2] et ne prit aucun médicament. Il emmena Anont et les religieux au royaume de Kosinéara [3]. Au milieu de la route, il s'arrêta sous un arbre, fit appeler Anont et lui dit : « Vous direz au néay Chont de ne pas s'attrister si je meurs après avoir mangé le mets qu'il m'a servi, car ce mets était délicieux et si plein de substance fine qu'on eut pu le comparer à la substance que néang Sochéada [4] m'a offerte et à la suite de laquelle je suis devenu Buddha. Dites-lui donc de ne pas s'attrister. » Anont fut trouver le néay Chont et lui répéta les paroles du Buddha. Il fut très heureux dans son cœur.

Ensuite le Buddha dit à Anont d'aller lui chercher de l'eau. Anont lui dit : « L'eau de la rivière vient d'être très troublée par le passage de cinq cents chars de marchands [5] ; il vaut mieux aller à la rivière Kukkûchinti [6] qui est devant nous à une petite distance et où l'eau est très claire. »

Le Buddha lui dit : « Non j'ai très-soif, donnez-moi de suite l'eau de la rivière. » Anont prit la sébile, fut à la rivière et vit que l'eau qu'il puisait était très-claire et très-pure. Alors, il éleva la main pour saluer le Buddha, en disant : « Cela arrive certainement par la puissance et les

1. Jardin des manguiers.
2. D'une violente attaque de dysenterie, d'après la leçon birmane et la leçon singhalaise.
3. En pâli *Kusinâra*.
4. Dame Sujata.
5. Du prince malla nommé Poukhata, d'après la leçon birmane.
6. En pâli *Kokutta*, aujourd'hui Badhi ou Barhi, d'après Cunningham. — Bigandet la nomme *Kakouda*.

mérites du Buddha. » Puis prenant cette eau, il la donna au Buddha. Celui-ci la but, puis, se sentant mieux, il partit pour se rendre à la rivière Kukkuchinti avec les 500 religieux qui le suivaient.

Arrivé à cette rivière, il se baigna, puis, étant sorti de l'eau, il remit son *préas pos atarkâsadâk*[1] et s'entoura dans son manteau avec soin, puis il dit à Anont de prendre le *sangkhéadi*[2], de le plier en quatre et de le mettre à terre. S'étant placé dessus, il s'endormit sous un manguier placé au bord de la rivière. Quand les religieux se furent baignés, il fit venir Anont et lui dit : « Nous allons nous rendre près de la rivière Hironhnhovoti[3]. » Puis il partit et se rendit au Mâha Kosinéara[4] dans le Salavon[5]. Dans ce jardin, il y avait deux *réang*[6] placés l'un à côté de l'autre. Il dit à Anont d'aller attacher son tapis aux deux arbres afin d'y ménager un abri. Puis il s'y rendit, plaça sa tête au nord et se dit qu'il ne se lèverait plus de cet endroit. Alors les deux arbres *réang* se penchèrent l'un vers l'autre, se joignirent pour former un toit et des fleurs, se détachant de leurs branches, tombèrent sur le Buddha comme des offrandes. Les dieux eynt et prohm[7] accoururent avec des parasols et des fleurs qu'ils vinrent offrir au Buddha, et toute la voûte du ciel fut couverte par eux.

Le Buddha dit à Anont : « J'entrerai dans le Nippéan au

1. Pâli *uttarasikasadako* (?).
2. Du pâli *saṅghâṭi*, vêtement du haut qui se porte sur l'épaule et sans lequel un religieux ne peut coucher hors du monastère.
3. En pâli *Hiraṅgavati*, aujourd'hui la rivière Chota-Gaudak, dont la Bodhi est un affluent.
4. En pali *Kusinâra*.
5. Parc des *salas*.
6. Le mot pâli-sanscrit *sala* et le mot cambodgien *réang*, désignent le même arbre, le *shoréa robusta* qui porte de très jolies fleurs rouges en grappes.
7. Dieux indras et brahmas.

cours de la troisième veille. » Puis il l'envoya au nokor Kosiṇéara dire adieu pour lui aux princes Mollas [1]. Anont partit pour s'acquitter de cette commission du Buddha.

A la nouvelle que le Buddha allait mourir, tous les princes se mirent à pleurer, car ils regrettaient le Buddha. Toutes les *mahésey* [2], tous les enfants, garçons et filles, toutes les *srey snâm kromokar* [3] de ces princesses accoururent avec des présents dans leurs mains, se rendirent au Salavou et firent des offrandes au Buddha.

Anont fut prévenir son maître, mais celui-ci savait déjà par intuition que tous ces gens étaient venus.

En ce temps-là, il y avait un hérétique (*baripéadak*) nommé Suphotho [4]. Cet homme, ayant entendu dire que le Saint allait entrer dans le Nippéan, vint au Salavon afin d'être instruit. Il demanda à voir le Buddha. Anont voulut le repousser, mais le Buddha, entendant les propos que les deux échangeaient, dit à Anont : « Laissez Suphotho s'approcher du Saint. » Cet hérétique, étant placé près du Buddha, lui demanda d'entrer en religion en disant : « Seigneur Gautama [5] il y a six grands maîtres qui se vantent beaucoup eux-mêmes d'avoir la vérité, comment se nomment ceux qui la possèdent ? » Le Saint répondit : « Écoutez, Suphotho, celui qui obéit à ma Loi et qui peut parvenir au *sota* [6], celui-là est dit du premier *samana* [7]; celui qui peut parvenir au *sakataka* [8] est du deuxième *samanas ;* celui

1. En pâli *mallas.*
2. En pâli *mahèsi*, les femmes des princes mallas.
3. Femmes de la suite de ces princes et princesses. Pour les titres des reines et autres femmes du palais. voir ma brochure : *Cambodge, le roi, la famille royale et les femmes du palais.* Saïgon, 1905.
4. En pâli *Subhadda.*
5. *Gotama*, nom de famille du Buddha.
6. En pâli *sotapatti*, le premier degré de la sainteté.
7. *Sammaññaphalas.*
8. En pâli *sokadàgàmi*, le deuxième degré de sainteté.

qui peut parvenir à l'*anéaka* [1] est du troisième *samana*; celui qui peut parvenir à l'*arahat* [2] est du quatrième *samana*. Ceux qui ont obtenu l'un de ces états voient que la religion est juste et droite. »

Suphotho, ayant entendu ces paroles, comprit le Buddha et le pria de le recevoir dans l'assemblée. Le Buddha appela Anont et lui donna l'ordre de s'occuper de lui. Suphotho se mit à étudier le *Kamothan* et parvint à l'état d'*arahat*.

A la première veille, le Buddha reçut les offrandes des princes Mollas; à la deuxième veille, il donna l'ordre à Anont de recevoir Suphotho dans l'assemblée; à la troisième veille, il donna ses exhortations[3] en présence de tous les religieux.

En ce temps-là, Anont s'éloigna pour pleurer. Le Buddha le sachant, le fit appeler et lui dit : « Ne pleurez plus, car la vie des êtres nés dans ce monde n'est pas regrettable. Ne vous attristez pas si vous voulez parvenir au *méakkéaphal*[4]; ce n'est pas ainsi qu'il faut faire. Le jour du Kasop viendra, vous parviendrez à l'état de *méakphal*. »

A l'heure où le soleil se lève, le Saint donna ses exhortations devant les religieux, puis il leur dit : « Ne vous abandonnez pas sous prétexte que le professeur est parti, car il vous restera pour professeur la Loi que je vous laisse; elle sera votre professeur, votre conseil, votre Loi pendant 5.000 années. »

Ayant ainsi parlé, il dit à Anont : « Quelle heure est-il? » Anont répondit : « Le moment où nous sommes est celui où le soleil se lève. » Le Buddha dit encore : « Je vais entrer

1. En pâli *anâgâmi*, le troisième degré de sainteté.
2. En pâli *arahâtta*, le quatrième degré de sainteté.
3. Ovéato, du pali *ovâdo*.
4. Pâli *maggaphala*, à la route et aux stations qui conduisent au Nirvana, ou bien à l'état d'âme de celui qui marche sur la route et qui parvient aux stations de sainteté qui s'y trouvent.

au Nippéan ; prévenez les phikkhus-sangk et rassemblez-les tous. » Anont fut prévenir les religieux, les rassembla et revint dire au Buddha qu'ils étaient tous là près de lui. Alors le Buddha s'adressant à eux leur dit : « Adieu (*léa*). » Puis il entra dans la *chhéan samapati analom batilôm* [1]; alors l'air entrait et sortait rapidement de son corps.

Anont demanda à Anuruth [2] si le Saint était entré dans le Nippéan. Anuruth répondit : « Pas encore. »

Anuruth savait cela parce qu'il était entré dans le *chhéan* (*jhana*) à la suite du Buddha, et qu'il savait que le Buddha jouissait du *chhéan samapati* [3].

Le moment favorable (*anuranoran khattarîk*) venu, le Saint entra dans le suprême Nippéan.

Ce moment est appelé *anuranoran khattarîk* parce que ce temps est le temps du crépuscule (jour de pleine lune de Pisakh, de l'an 148 de l'ère Etzana).

La liste des rois, l'histoire de la famille royale et du préas muni Kodom [4] qui est le maître (*ammachas*) sont terminées ici.

1. En pâli *jhana samapattianulomaṁpatiloma*, c'est-à-dire dans l'état d'âme, l'extase que procurent les quatre états de la méditation ascétique, dans leur ordre naturel (*anulomaṁ*), puis dans leur ordre renversé (*patiloma*).

2. En pâli *Anuruddha-thero*, Anuruddha le vénérable.

3. *Jhana samapatti*.

4. Eminent *Sakyamuni Gotama*, l'éminent Sakyamuni-le-Gautamide.

LIVRE DEUXIÈME

PRÉFACE

Les *jâtakas* sont une très faible partie des livres sacrés du buddhisme qui composent, on le sait, trois immenses collections réunies sous le nom de *Tripitaka*, les « Trois corbeilles ». La première de ces corbeilles est le *Vinayapitaka*, la seconde est le *Sutrapitaka* et la troisième est l'*Abhidharmapitaka*. La seconde corbeille compte cinq parties, dont la dernière, le *Khuddakanikâya*, se divise en quinze recueils. Les *jâtakas* forment le dixième de ces quinze recueils.

Ce livre est certainement le plus populaire de la littérature buddhique, parce qu'il est le plus amusant et une sorte de recueil de contes moraux, faciles à lire et à la portée de toutes les intelligences. Cependant le *jâtaka* est un récit qui a sa forme propre et son but particulier. Il n'est pas n'importe quel conte, il est un conte se rapportant au Buddha ou à quelqu'un de ceux qui l'entourent.

Il est, à proprement dire, le récit d'une existence antérieure, récit fait par le Buddha, dont l'omniscience s'étend à la connaissance complète des choses du passé. Cette faculté de lire dans le passé, d'avoir le souvenir des existences antérieures, n'est pas particulière au Buddha et M. Léon Feer a eu tort d'écrire que « de tels souvenirs ne peuvent être évoqués que par le Buddha, » car nous trouvons dans deux jâtakas, que je donnerai plus tard, le *Mahânarada-Kasyapa-jâtaka* et le *Ṇiméaréaçh-jâtaka*, que cette faculté peut

être celle non seulement d'un Buddha ou d'un Bodhisattva, mais même la faculté méritée d'un saint et même d'une sainte. La princesse Roucha jouit de la faculté de se rappeler ses dix-sept dernières existences antérieures et raconte à son père Angatî, roi du Maghada, les fautes graves contre la pureté qu'elle avait commises autrefois ; or, elle n'était pas même un Bodhisattva puisque nous la trouvons renée à l'époque du Buddha sous le nom du disciple Kasyapa. Les dix mille ascètes de l'Himalaya qui, au dire du *Niméa-réach-jâtaka*, jouissent de la faculté de se souvenir de leurs quatre dernières existences et de savoir les choses qui se sont passées au cours des quarante derniers kalpas, ne sont pas plus que Roucha des Bodhisattvas.

Quoiqu'il en soit, le jâtaka comprend : 1° une sorte d'introduction dans laquelle le rédacteur indique le lieu où le récit a été fait par le Buddha et les circonstances qui ont porté le Buddha à le faire ; 2° le récit lui-même qui est donné comme ayant été recueilli de la bouche même du Buddha ; 3° une troisième partie qui en est pour ainsi dire la morale ; et enfin 4° une quatrième partie qui est une identification des personnages du récit avec le Buddha, quelqu'un ou quelques-uns de ses contemporains.

On connaît 517 jâtakas du Buddha, qui forment toute une bibliothèque et qui représentent un travail considérable ; le premier est l'*Apanaka-jâtaka* et le dernier le *Vessantara-jâtaka*. Les uns comme le *Vessantara* et le *Mâhasudha* sont très considérables et donnent chacun la matière d'un fort volume ; d'autres, comme les petits jâtakas que le lecteur rencontrera au cours du *satra de Tévațat* ne comprennent que quelques lignes. Parfois le jâtaka est un véritable conte moral, le plus souvent une fable avec son prologue, son récit et sa morale dont le Buddha est presque toujours le héros. Spence Hardy a fait relever le nombre de fois ou le

Buddha y parait en chacune des conditions particulières qui furent successivement les siennes. Ce relevé a donné les chiffres suivants ; ascète, 83 fois : monarque, 58 fois ; génie d'un arbre, 43 fois ; professeur religieux, 26 fois ; courtisan, 24 fois ; brahmane chapelain, 24 fois ; prince, 24 fois ; gentilhomme, 23 fois ; savant homme, 22 fois ; Indra, 20 fois ; singe, 18 fois ; marchand, 13 fois ; homme riche, 12 fois ; cerf, 10 fois ; lion, 10 fois ; cygne, 8 fois ; bécasse, 6 fois ; éléphant, 6 fois ; oiseau de basse-cour, 5 fois ; esclave, 5 fois ; aigle doré, 5 fois : cheval, 4 fois ; taureau, 4 fois ; Mahâ-Brahma, 4 fois ; paon, 4 fois ; serpent, 4 fois ; potier, 3 fois ; hors-caste, 3 fois ; iguane, 3 fois ; poisson, éléphant, chasseur, rat, chacal, corbeau, pic, voleur, pourceau, chien, guérisseur des morsures de serpents, joueur, maçon, forgeron, danseur, écolier, ciseleur, charpentier, oiseau d'eau, grenouille, lièvre, coq, milan, oiseau des jungles et kindura chacun une fois.

On y trouve un certain nombre de sujets qu'Ésope a mis en fables, que La Fontaine lui a empruntés et qu'on retrouve dans vingt recueils, tant hindous que persans, arabes et hébreux.

Ces sujets viennent-ils des livres bouddhistes ou bien ces livres sont-ils la source où les adaptateurs anciens ont puisé ? C'est ce qu'il est malaisé de savoir, mais cette incertitude soulève un double problème : si les récits qui, aujourd'hui, paraissent appartenir à un fonds commun de l'humanité, sont antérieurs au Buddha, ils ont été recueillis par les buddhistes longtemps après le Buddha, et mis à son compte. Autrement, il eût été impossible de les lui attribuer et de faire croire que ces vieilles fables connues de tout le monde étaient des révélations. Alors leur rédaction est beaucoup moins ancienne que ne l'indiquent les livres sacrés.

Si, au contraire, il en est l'auteur, ou si ses disciples immédiats en sont les auteurs, c'est au buddhisme que les

autres nations les doivent et c'est dans les livres sacrés du buddhisme qu'ils les ont puisés. Alors il y a longtemps, car Ésope écrivait au VIIe siècle avant notre ère, c'est-à-dire dans le temps même où le Buddha prêchait. Ou bien, il a eu connaissance des jâtakas du maître hindou, alors que celui-ci les contait, et, dans ce cas, les récits que nous avons sont, ou la collection des récits qui couraient le monde buddhiste et qu'on a définitivement rédigés quelques mois après la mort du Buddha, au premier concile, — ou bien il faut reporter bien avant le VIIe siècle avant Jésus-Christ l'existence du Buddha que l'Église du Sud fait naître en 623 et mourir en 543.

Il y a encore une hypothèse. Les fables attribuées à Ésope ne sont peut-être pas toutes de lui, et les jâtakas du Buddha que nous retrouvons dans les recueils de fables qui lui sont attribués sont de celles qui auraient été jointes aux siennes.

Il y a là une question à creuser, intéressante, puisqu'elle touche à la fois l'époque où le Buddha vivait, l'époque à laquelle il faut faire remonter la rédaction des livres sacrés, et la source première de toutes ces fables, de tous ces apologues, de tous ces petits récits très simples et d'un goût si élevé que nous retrouvons partout et que nous considérons comme constituant le fonds commun de l'humanité et des maximes universelles de la sagesse des nations.

Tous ces jâtakas sont aujourd'hui bien connus des indianistes en Europe, surtout depuis la traduction anglaise que M. Fausböll en a donnée, mais bien peu ont été traduits en français, en outre du *Vessantara-jâtaka* que j'ai donné, en 1898, dans la *Revue Normande et Percheronne* et, en 1902, en tirage à part, chez Leroux. Je me propose de donner ici les plus importants d'après la leçon cambodgienne.

Adhémard Leclère.

INTRODUCTION AU SATRA DE ṬÉVAṬAT

Ce petit satra de Ṭévaṭat me fut donné par le Louk Ṗréas Sokoṇ, le chef des religieux de la secte des Ṭhommayut, qui était le mé-véath du monastère de Ṗréas Bauṭûm, à Ṗhnôm-Ṗénh, en 1887. J'avais fait la connaissance de ce religieux dès mon arrivée au Cambodge, en juillet 1886, et sa conversation m'avait assez impressionné pour que j'aie le désir de le revoir. Je lui avais dit les tentatives bouddhiques qui étaient alors en voie de se faire en Europe ; je lui avais parlé du colonel Olcott, de madame Blavatzki, qui se disait Mahâtma, de l'hindou Mohini qui s'en allait prêchant de salon en salon, et de madame la duchesse de Pomar, qui croyait avoir été Marie-Stuart au cours d'une de ses existences antérieures. Je lui avais conté la visite faite, à Colombo, au religieux Sura-Mañgala dont les prétendues lettres sur la philosophie étonnaient beaucoup les personnes auxquelles, en Europe, on voulait bien les communiquer, à M. N..., un naturaliste anglais qui dirigeait alors le journal bouddhiste et ésotérique *le Lotus*. Je lui racontai que j'avais fait la connaissance du plus grand prédicateur des bouddhistes, dans un monastère de Colombo, visité tous les temples et passé quelques instants à la bibliothèque de Sura-Mañgala [1].

1. Sura-Mañgala lui-même m'y montra le reliquaire d'or ou doré qui contenait la fameuse dent de singe qu'on dit être la dent du Buddha, et un livre que le prince de Galles, aujourd'hui Édouard VII, avait offert à la bibliothèque à son passage, l'année précédente.

— Je ne l'ai jamais vu, me dit le Louk Préas Sokoṇ, mais je le connais parce que des religieux cambodgiens, que j'ai envoyés à Colombo étudier sous sa direction, m'ont parlé de lui. C'est un grand savant et un grand saint.

Je dis au Louk Préas Sokoṇ que Sura-Maṅgala m'avait, en effet, présenté deux religieux cambodgiens envoyés par lui, qu'il m'avait chargé de lui souhaiter longue vie, et de lui remettre sa carte sur laquelle il avait écrit quelques mots en caractères singhalais.

— Je sais lire ces caractères, me dit le Louk Préas Sokoṇ, et nul autre que moi, au Cambodge, ne sait les lire.

Je retournai le voir quelques jours après et je lui demandai de visiter le temple. Il m'y conduisit lui-même, appuyé sur l'épaule d'un jeune religieux, car il était vieux, pratiquait les exercices de la méditation ascétique et quelquefois ceux de l'extase méditative.

C'est au retour de cette visite au temple qu'il fit venir un religieux connaissant quelques mots de français et qu'il me remit le petit satra dont je vais donner la traduction. « C'est l'histoire d'un cousin du Buddha, nommé Ṭévaṭat. Il était son disciple ; il était jaloux dans son cœur, méchant et ambitieux ; il désira être aussi puissant que le Buddha, aussi aimé, et plusieurs fois il chercha à le tuer. Il se repentit, mais à l'heure de sa mort. Maintenant il est dans l'enfer Avici pour des millions d'années. Je vous donne ce petit satra afin qu'en le lisant, vous appreniez la langue cambodgienne ; il est écrit simplement. Quand vous l'aurez lu, vous le remettrez à mon vieil ami, l'achar Péṇ qui demeure à Kampot, qui est allé au Siam avec moi, qui était religieux avec moi dans le même monastère de Bangkok, et qui est un savant, un homme droit que j'aime beaucoup. »

C'est la traduction de ce satra, faite en 1889, que je

donne ici. Elle fut faite avec l'aide d'un jeune interprète qui était très bon, très sûr et qui aimait à travailler avec moi.

De même que pour la vie du Buddha, et pour les raisons que j'ai données ci-dessus, j'ai cru devoir diviser la vie de Devadatta en paragraphes et faire un grand nombre d'alinéas. Je crois que ces artifices typographiques rendront la lecture de ce petit livre, déjà très attrayante, plus facile.

Cette histoire de Ṭèvaṭat contient huit jâtakas où il figure pour y jouer toujours le plus vilain rôle, mais tous les jâtakas connus dont il est l'objet ne sont pas relatés ici. Le Buddha, ou plutôt les fidèles plus ou moins médiats du Buddha, — car il est probable que le Buddha n'a pas fait tous les récits qu'on lui prête et raconté tous ces contes sur ses existences antérieures, — l'ont poursuivi de leur haine et de leurs écrits. Je le retrouve encore par exemple : 1° dans un Avadana-çataka intitulé Dharmapala (le futur Buddha) où, sous le nom de reine Durmati, il boit le sang de son fils; 2° dans le jâtaka que j'ai publié sous le titre *La Tortue, le Cerf et l'Oiseau*, qu'on retrouve dans La Fontaine sous ce titre : *Le Lion et le Rat; Le Chasseur et la Fourmi;* 3° dans le jâtaka publié sous le titre : *Le Poulain revêtu de la peau du Tigre* où il était le poulain voleur. (Voyez mes *Contes laotiens et Contes cambodgiens*, pour les trois derniers jâtakas.)

D'autre part, notre récit, qui cite trois tentatives contre la vie du Buddha, ne parle ni de la tentative d'empoisonnement dont il fut l'objet, ni du meurtrier que Ṭèvaṭat aposta sur son passage, ni de l'édit qu'il fit rendre par un ministre d'Ajatasatrou interdisant d'aller entendre le Buddha, ni de celui que le même roi émit défendant de rendre un culte au stupa élevé par son père en l'honneur du Buddha et qui contenait de ses cheveux et des rognures de ses ongles.

LE SATRA DE ṬÉVAṬAT

1. — Naissance du Bodhisattva. — Prédiction

Quand le Pôṭhisath[1] naquit à sa dernière existence, son père, le roi Soṭhôṭoṇ[2], consulta les préahm-hora[3] afin de savoir quel avenir était réservé à son fils, car des signes nombreux et extraordinaires[4] avaient marqué sa naissance. Les brahmanes lui dirent :

— Réjouissez-vous, car, si votre fils reste dans le monde, il sera un roi châkrâpotr[5] ; s'il sort du monde pour se faire religieux, il sera Ṗréas Ṗut[6] et parviendra au Ṇippéaṇ[7].

Or, un roi châkrâpoṭr est un grand roi qui possède toujours sept sortes de choses que nul autre roi ne peut avoir: la première de ces choses est le châkrâ[8] [ou disque de guerre] dont il se sert pour combattre et vaincre ses ennemis ; quand il leur lance cette arme, elle court au tra-

1. Sanscrit *Bodhisattva*.
2. Sanscrit *Suddhodana*.
3. Sanscrit *Brahmanahorapataka*, brames astrologues et divins.
4. *Aschar*. Les signes du grand homme : les 32 signes supérieurs et les 80 signes inférieurs. — Voy. mon *Buddhisme au Cambodge*, pp. 216-218.
5. Sanscrit *cakravartin* ; p. *cakravatti*, roi de la roue, roi universel. empereur.
6. Saint Buddha.
7. Pâli, *Nibbana*, sanscrit *nirvana*.
8. Sanscrit *cakra*, disque, roue.

vers des rangs ennemis, coupe le cou de mille hommes, puis revient d'elle-même se remettre en sa main. — La seconde chose est le *tâṅrey ratṇ* [ou la perle des éléphants][1] qui s'élève dans les airs et les traverse avec une grande rapidité. — La troisième chose est l'*açhṇey ratṇ*[2] [ou la perle des chevaux] qui s'élève aussi dans les airs et les traverse avec une grande rapidité. — La quatrième chose est le *moṇi ratṇ*[3] [ou la perle des pierres précieuses] qui répand autour d'elle une lumière éclatante. — La cinquième chose est *ṇéang loà ratṇ* [ou la perle des jolies femmes] venue de l'Ọdarokarâthvip[4] pour être sa reine, qui était d'une beauté merveilleuse, plus belle que les femmes du stoan suor[5] et qui avait apporté de son pays une marmite de verre, trois morceaux de verre et du riz saley[6]; quand elle voulait faire cuire du riz, elle prenait celui qu'elle avait apporté, le mettait dans la marmite de verre, puis posait la marmite sur les trois morceaux de verre; ceux-ci s'embrasaient d'eux-mêmes, cuisaient le riz, s'éteignaient quand il était cuit, et la reine, sans jamais épuiser la marmite, pouvait donner à manger à 500 personnes, à 1000 personnes et à beaucoup plus encore[7]. — La sixième chose est la perle des trésoriers, qui est le gouverneur du palais royal et qui

1. Le mot *perle* est donné ici comme synonyme de *superlatif*. Il est la traduction du mot *ratṇ*, qui a le sens ordinaire de *précieux* et dans le cas particulier de *trésor*.

2. Sanscrit *asva ratna*.

3. Sanscrit *mani ratna*.

4. Sanscrit *uttorakuru dvipa*, le continent du Nord.

5. *Sadana svarga*, le paradis.

6. Sanscrit *saleyya*, graminée en général; pris ici comme une espèce de riz, notre froment probablement.

7. On parle, dans le *Tray-Phûm* dont je donnerai plus tard la traduction, d'une pareille marmite et d'un pareil foyer merveilleux. Ils étaient en la possession de l'épouse du richard Jadicha, originaire de l'Oudrokarâ thvip ou continent du Nord (IIe partie, chap. IV, paragr. 3).

a des yeux si perçants, si pénétrants qu'il voit tout l'or, tout l'argent, tous les trésors que la terre et la mer renferment. — La septième est la perle des héros, son fils aîné, car il doit avoir mille fils ; l'aîné seul nait de la reine à la mode ordinaire et sort du placenta ; les autres doivent naître d'elle, mais non provenir du placenta ; ils doivent se développer dans l'eau, dans le sang et dans les glaires. Tous ces enfants doivent être d'une force inconcevable, mais l'aîné beaucoup plus fort que tous ses frères. Telles sont les sept choses extraordinaires qu'un roi chákrâpoṭr doit posséder.

Cependant les brahmanes, s'étant approchés du roi Prĕas bat srey Suṭhôṭoṇ, lui dirent :

— Certainement votre fils abandonnera le monde, il s'enfuira de votre palais, de votre royaume pour se faire ascète et se livrer aux méditations ; il prêchera les êtres et leur montrera la route qui conduit au Ṇippéaṇ, où il entrera.

2. — Les parents du Bodhisattva. — Ses six cousins

Les parents du roi qui étaient au nombre de 10.000, ayant appris que les préahm avaient prédit que le jeune prince serait roi chákrâpoṭr ou qu'il entrerait au Ṇippéaṇ, résolurent de lui donner, quand il serait plus grand, chacun un de leurs fils afin qu'ils fussent ses compagnons.

Plus tard, quand le Bodhisattva, s'étant enfui du palais de son père, eut passé six ans dans la forêt et fut devenu Buddha sous l'arbre Ṗou[1], un grand nombre de ces jeunes gens qui étaient ses parents vinrent à lui et furent ses disciples dévoués. Six d'entre eux, cependant, n'allèrent

1. L'arbre de la Bodhi, *bodhivṛiksa*.

pas le retrouver de suite : c'étaient Phaṭṭy, Aṇuruṭh, Aṇôṇṭ, Phaḳou, Kimbila et Ṭèvaṭat[1]; c'est de Ṭèvaṭat dont on parle ici.

Un jour, les six pères de ces jeunes princes[2], se trouvant ensemble par hasard, causèrent de toutes sortes de choses, inutilement; subitement, l'un d'eux fit observer aux autres que leur rencontre était curieuse, parce qu'ils étaient les seuls [des 10.000 parents] qui n'eussent pas envoyé leurs fils rejoindre le Saint. « Qu'importe, dirent-ils, cela n'empêche pas que nous sommes ses parents. »

Quand le père d'Aṇôṇṭ qui, par la suite devait succéder à Suṭhôṭoṇ, rencontra son fils, il lui dit : « Vous êtes de sang royal, si vous désirez aller rejoindre le Saint, vous pouvez y aller, je ne ferai rien pour vous en empêcher. » Aṇôṇṭ qui aimait le plaisir ne répondit rien et s'en alla rejoindre ses amis.

A quelques jours de là, les six jeunes gens s'amusaient au jeu de boule; la partie étant finie, ils se mirent à causer sérieusement et décidèrent d'aller tous les six rejoindre le Saint et de vêtir l'habit religieux que tous ses disciples portaient.

Quand les sept jours furent passés, ils sortirent de la ville avec toute leur suite, comme s'ils allaient s'amuser dans la campagne. Parvenus à un endroit peu éloigné de la ville, ils laissèrent leur suite et continuèrent d'avancer, n'ayant avec eux que leur barbier nommé Uppoli. Quand ils furent arrivés à la frontière du royaume, ils se dévêtirent de leurs riches habits, les plièrent avec soin et les remirent à Uppoli en lui disant :

— Nous te donnons nos riches habits; prends-les et retourne à la ville; tu les vendras et tu seras riche.

1. Bhaddi, Anuruddha, Ananda, Bhagu, Kimbila et Devadatta, ce dernier, fils de Suprabuddha et beau-frère du Buddha.

2. Kaumar (sanscrit *kumara*).

Uppoli, voyant que les jeunes princes qu'il aimait, quittaient le royaume, se mit à pleurer et, tout triste d'être seul, reprit la route qui conduisait à la ville. Mais alors, la pensée lui vint que, s'il rentrait seul avec les habits des six jeunes gens, on ne manquerait pas de l'accuser de les avoir tués pour les dépouiller. « Leurs parents, pensait-il, ne voudront pas croire que leurs fils m'ont donné leurs vêtements et me feront mourir. » Alors il suspendit les vêtements à un arbre et courut après les jeunes gens.

— Pourquoi reviens-tu? lui dirent-ils.

— Je reviens avec vous, dit-il, parce que je veux me faire religieux avec vous.

— Viens, dirent-ils.

Alors, étant arrivés près du Saint et s'étant prosternés devant lui pour le saluer, ils lui présentèrent Uppoli qui, dans le monde, était un homme d'une caste inférieure à la leur et, par humilité, ils le prièrent de le recevoir avant eux au nombre de ses disciples, afin qu'il fut leur ancien et lui dussent le respect.

Le Saint accéda à leur désir et, peu de temps après le barbier Uppoli, ils prirent l'habit et la sébile[1] des religieux. Tous arrivèrent rapidement à un haut degré de sainteté, sauf Ṭévaṭat qui, une fois qu'il eut acquis le pouvoir de faire des miracles, cessa d'avancer dans la voie de la perfection.

3. — Jalousie de Devadatta

Plus tard, le Préas s'étant rendu à la ville de Kôsâṁphî, il arriva que les habitants apportèrent des vivres en grande

1. *Bat*, du pâli *pato;* du sanscrit *patra.*

abondance; tantôt ils les offraient au Saint, tantôt ils les offraient à ses disciples de la droite et de la gauche; ils donnaient aussi à Anônt, à Phatty, à Kimbali, à Phakou, à Anuruth, mais ils paraissaient ne pas faire attention à Têvatat; on eût dit qu'ils ne le voyaient point.

Têvatat en conçut un grand ressentiment, car il disait dans son cœur: « Ne suis-je donc point un religieux comme les autres pour qu'on ne me fasse point l'aumône? Ne suis-je pas du sang royal comme ceux-ci? Alors pourquoi ne me fait-on point l'aumône? » Ayant ainsi pensé, il résolut de se séparer du Saint et d'emmener avec lui ses disciples, afin d'être le premier et d'avoir la plus grosse part des hommages et des aumônes.

4. — Devadatta et le prince Ajatasatrou

A cette époque-là, le roi Pimpisara[1] avait atteint le plus haut degré de perfection que peuvent atteindre les laïques, et 110.000 de ses sujets étaient devenus les disciples du Saint. Le roi avait un fils, jeune encore et qui ne savait que très imparfaitement distinguer le bien du mal. Têvatat imagina d'aller séduire cet enfant et de se servir de lui pour arriver à ses fins. Il sortit de la ville et s'en alla à Réachéakris[2] où régnait le roi Pimpisara; là, il prit la forme d'un petit enfant et parut devant Achéatasatrau[3], le fils du roi Pimpisara, avec un serpent autour du cou formant collier, un serpent autour de chaque bras et de chaque jambe formant des anneaux, un serpent autour de la tête formant une couronne et un serpent qui, passant sur l'épaule gauche,

1. En sanscrit *Bimbisara*.
2. En s. *Râjagriha*.
3. En s. *Ajata* l'ennemi (*satru*).

venait rejoindre sa queue sous le bras droit, de manière à imiter le cordon (qui se portait en sautoir).

Açhéatasatrau voyant cet enfant le corps tout garni de serpents, fut pris d'une grosse peur : cependant il lui demanda qui il était.

Ṭévaṭat lui dit son nom et, quand il l'eut rassuré, il reprit sa forme naturelle et le prince le vit sous le simple costume des religieux du Buddha.

Açhéatasatrau, à partir de ce jour, donna toute sa confiance à Ṭévaṭat dont la puissance lui paraissait immense et lui fit de grands présents.

5. — Complot entre Devadatta et Ajatasatrau

Mais tout cela ne pouvait suffire à Ṭévaṭat dont l'orgueil se développait sans cesse. Il résolut, maintenant qu'il avait l'appui d'un prince royal, d'être le sous-chef de la communauté. Il alla trouver le Saint un jour qu'il prêchait en présence du roi ; il le salua, puis il lui dit : « La communauté est nombreuse, trop nombreuse pour que vous puissiez maintenant la diriger, la conduire tout seul ; prenez-moi pour votre second ; vous êtes le roi des *phik*[1], j'en serai le vice-roi et je vous servirai avec dévouement. »

Le Buddha qui connaissait le fond de son cœur et ses pensées les plus intimes, répondit en lui montrant ses deux grands disciples, Saribot et Mòkaléaṇ[2] : « Voici mes adjoints. » Ṭévaṭat ne répondit rien, sortit et reprit la route de Réaçhéakris, roulant dans sa tête des pensées criminelles et cherchant un moyen de se venger du Saint.

Quelque temps après, il persuada à Açhéatasatrau de

1. Du sanscrit *bhikshu* ; — pâli *bhikkhu*, mendiant.
2. Sanscrit *Sariputra* ; pâli *Sariputo* ; et *Magalana*.

détrôner son père et de s'emparer du pouvoir royal, puis de travailler ensemble à faire mourir le Saint pour le mettre à sa place. Achéatasatrau, qui était un enfant méchant, jaloux et envieux, se laissa convaincre et fit jeter son père dans une cave souterraine, puis il s'empara des biens sacrés du royaume.

6. — Première tentative contre le Buddha. — Les 500 archers

Quand cela fut fait, Ṭévaṭat fut le trouver et lui demanda 500 pols armés d'arcs, afin de faire tuer le Saint par eux. Le nouveau roi lui donna les 500 hommes qu'il demandait et Ṭévaṭat les conduisit au pied d'une petite montagne où se trouvait alors le Saint. Le Buddha les voyant venir à lui, leur montra le sourire, et ils furent saisis d'un si grand respect qu'ils demeurèrent immobiles devant lui, sans oser lâcher leurs flèches, bien que celles-ci fussent déjà dans les encoches et que les arcs fussent bandés.

— Qui vous a envoyés pour me tuer? leur demanda le Saint.

Ils lui répondirent que c'était Ṭévaṭat; alors il les prêcha, les convertit et les renvoya chez eux.

7. — Deuxième tentative de meurtre. — Le rocher. — Le Buddha est blessé

Ṭévaṭat voyant que sa tentative avait échoué, monta sur la petite montagne[1] et, voyant qu'un gros rocher qui do-

1. Cette montagne, plutôt une colline, une butte, est nommée *Kœchkot* dans la *Vie du Buddha*, qui est donnée ci-dessus. Voy. page 80.

minait le Saint tenait à peine au sol, il le poussa. Le rocher roula sur le flanc de la montagne et passa tout près du Buddha, mais sans le toucher. Alors Ṭévaṭat, n'entendant pas un mot, crut que le Saint était mort : il descendit de la montagne pour s'en assurer et l'appela deux ou trois fois par son nom. Ne le voyant pas, il leva les yeux et le vit au sommet de la montagne. Il y monta, mais quand il fut au haut, le Saint n'y était plus et il le vit au pied de la montagne.

Cependant le Buddha se demandait : « Quelle faute ai-je donc commise au cours de l'une de mes précédentes existences pour que Ṭévaṭat me poursuive ainsi et cherche à me faire mourir ? » Alors, par un effet de ses mérites, il se rappela qu'un jour, étant ivre, il avait avec une petite pierre blessé un ascète et que ce saint avait légèrement saigné. Il vit encore qu'il avait déjà expié cette faute au cours de 499 existences, et qu'il devait encore l'expier une fois au cours de celle-ci, bien que cette faute l'eût déjà conduit en enfer. D'autre part, il comprit que la rage de colère était si forte en Ṭévaṭat qu'il allait certainement en mourir, si les tentatives qu'il faisait pour atteindre le Saint n'aboutissaient pas, et il décida d'être blessé.

Alors, comme Ṭévaṭat faisait rouler sur lui un second rocher, ce rocher en rencontra un autre et se brisa en un grand nombre de morceaux qui volèrent de tous côtés. Le Saint tendit son pied et un éclat le blessa légèrement; un peu de sang coula et Ṭévaṭat se retira joyeux.

8. — Troisième tentative de meurtre. — Les éléphants. — Un jataka : Le Cygne

A quelque temps de là, le Saint était revenu à Réaçhéakris, s'en allait par les rues avec sa sébile pour demander

l'aumône du riz. Ṭèvaṭat, de nouveau pris de rage, demanda au roi ses plus méchants éléphants et les envoya au devant du Buddha. Celui-ci, qui marchait suivi de ses disciples, les vit venir, mais il fit comme s'il ne les voyait pas et continua son chemin du même pas. Aṇôṇṭ, l'ancien ami de Ṭèvaṭat, voyant le danger que courait le Saint, voulut se mettre devant lui, mais celui-ci lui dit :

— Aṇôṇṭ, restez à votre place ; ces éléphants ne me feront aucun mal.

Et il passa avec ses disciples près des éléphants, sans que ceux-ci fissent un seul mouvement. Quand le Saint eut reçu l'aumône, il sortit de la ville pour se retirer en son monastère ; il y fut suivi par une grande masse de peuple et il y reçut encore beaucoup d'aumônes. Quand il eut mangé, il prêcha tous ceux qui étaient là et 80.000 personnes reçurent la foi ce jour-là. Alors, beaucoup de personnes qui avaient vu l'acte courageux d'Aṇôṇṭ, se mirent à louer son action. Le Saint leur dit :

— Ce n'est pas la première fois qu'Aṇôṇṭ expose sa vie pour moi. Dans une existence antérieure, alors que j'étais roi des cignes (*hangsa*), Aṇôṇṭ était mon frère cadet ; or, un jour que je courais un grand danger, il me sauva la vie, et peu s'en fallut qu'il fût tué à ma place.

9. — Les cinq propositions de Devadatta. — Division dans la Communauté

Quand le roi apprit ce qui s'était passé et qu'Aṇôṇṭ avait exposé sa vie pour sauver celle du Saint, il ordonna aux 500 hommes qu'il avait donnés à Ṭèvaṭat de rentrer au palais et celui-ci se trouva tout seul. Alors personne ne lui fit plus l'aumône, et il fut si dénué de ressources qu'il résolut

de diviser la communauté et de devenir le chef de ceux qui se sépareraient du Saint. Alors il alla trouver le Buddha et lui proposa cinq articles qui, disait-il, étaient de nature à accroître la sainteté des arahats : 1° qu'il permît de vivre dans les bois, loin du monde, à ceux de ses disciples qui voudraient adopter ce genre de vie ; 2° qu'il permît de ne vivre que d'aumônes reçues dans la sébile, à ceux qui s'engageraient à vivre ainsi ; 3° qu'il laissât les religieux libres de s'habiller pauvrement ou de ne pas s'habiller du tout ; 4° qu'il permît le vœu perpétuel d'habiter toujours un tronc d'arbre ou sous un arbre ; 5° qu'il autorisât le vœu de ne jamais manger ni chair ni poisson.

Le Saint repoussa ces cinq propositions. Alors Ṭévaṭat se leva et, s'adressant aux religieux, leur dit :

— Que ceux qui veulent atteindre le parfait bonheur me suivent.

Alors 500 de ceux qui étaient là se levèrent et le suivirent, car ils étaient séduits par les cinq propositions de Ṭévaṭat. Voyant que Ṭévaṭat avait divisé la communauté, le Saint entreprit de le prêcher et de lui montrer qu'aucun plus grand crime ne pouvait être commis. Mais Ṭévaṭat l'écouta sans répondre, puis sortit, emmenant avec lui en son monastère, que le roi Açhéatasatrau lui avait donné, les 500 disciples qui l'avaient suivi. Bientôt il se trouva des gens du peuple pour porter l'aumône à ceux-là.

10. — Retour des dissidents

Quelque temps après, le Saint ayant résolu de reprendre à Ṭévaṭat les disciples qu'il lui avait enlevés, envoya Saribot et Môḳaléaṇ. Quand ceux-ci arrivèrent au monastère de Ṭévaṭat, ils le trouvèrent qui prêchait. Les voyant, il crut qu'ils avaient quitté le Saint, et leur dit après son sermon :

— Vous avez été les deux principaux disciples de Sitheat kaudom[1]; vous étiez assis à sa droite et à sa gauche; veuillez, je vous prie, prendre les mêmes places à mes côtés.

Les deux grands disciples firent ce que Tévatat leur disait et Tévatat les pria de prêcher à sa place pendant qu'il irait reposer. Saribot commença de prêcher. Quand il eut fini, les 500 disciples de Tévatat, ayant acquis le premier degré de la perfection, s'élevèrent dans les airs et se dirigèrent vers l'endroit où se trouvait le Buddha.

Voyant ce qui se passait, un disciple dévoué à Tévatat courut à lui pour l'avertir. Celui-ci entra dans une si grande colère à cette nouvelle qu'il frappa son disciple au point de le faire saigner de la bouche.

Cependant les religieux voyant les 500 qui accouraient au monastère du Saint furent le prévenir; au même instant, Saribot et Môkaléan pénétraient près de lui, le saluaient et lui disaient que Tévatat l'imitait en toutes choses. Le Saint répondit :

— Il a fait ce qu'il a toujours fait dans le passé; il me contrefait.

Les religieux le prièrent de leur dire ce que Tévatat avait fait dans le passé :

— Nous savons bien, disaient-ils, qu'il vous contrefait aujourd'hui, mais qu'il vous ait autrefois contrefait, nous ne le savons pas.

11. — Six jatakas : L'échassier et l'oiseau a courtes pattes. — L'oiseau pic et l'oiseau gramivore. — Le tigre et le chachak. — Le loup et l'oiseau a long cou. — Le cerf et le chasseur. — Le pêcheur qui se noie.

Alors le Saint leur dit :

— En ce temps-là, j'étais un oiseau qui cherchait sa vie

1. *Siddhartha Gautama.*

dans les eaux et sur la terre ; quant à Ṭévaṭat, il était un oiseau de terre. Il voulut comme moi prendre du poisson dans un marais; il s'y embourba, s'y mouilla, ne put se sauver et y mourut.

— A une autre époque, j'étais un petit oiseau rouge qui vivait des vers qui se cachent dans les arbres. Ṭévaṭat était un oiseau d'une autre espèce, mais parce que je vivais de vers, il voulait vivre également de vers. Alors, pendant que je cherchais les vers qui se cachent dans le cœur des arbres et que je cherchais ces arbres dans une grande et vaste forêt, Ṭévaṭat les cherchait sur les arbres où ils ne sont pas, et les becquetait avec tant de force que sa tête se brisa.

— A une autre époque encore, j'étais tigre et Ṭévaṭat était un châchâk[1] ; comme tous les tigres, j'attaquais les éléphants de la forêt, je les tuais et je les mangeais; Ṭévaṭat, voulant faire comme moi, se jeta sur un éléphant ; celui-ci d'un coup de trompe le roula à terre et d'un coup de pied l'écrasa.

Quelques jours plus tard, le Saint s'adressant encore aux religieux, leur dit :

— En ce temps-là, j'étais un grand oiseau à long cou et Ṭévaṭat était un châchâk glouton. En mangeant, il avala un os et cet os lui demeura au gosier ; cet os le piquait, l'étranglait, le faisait souffrir; il l'eût tué si je n'étais venu à son secours; j'eus pitié, je vins à lui, j'introduisis mon bec et ma tête dans sa gueule, j'arrachai l'os qui s'était engagé dans son gosier. Or, comme il m'avait promis une récompense si je parvenais à le débarrasser, je lui demandai à manger. Il me refusa en disant : « Je vous ai laissé entrer dans ma gueule et en sortir sans aucun mal, n'est-ce donc point assez[2] ? »

— Un autre jour, j'étais un cerf et Ṭévaṭat était un chasseur

1. Une sorte de chacal.
2. Comparez avec notre fable de La Fontaine, *Le Loup et la Cigogne*.

cruel. Un jour, il monta sur un arbre, couvert de ces petits fruits que les cerfs recherchent avec tant de soin et qu'ils mangent avec tant de plaisir. Il y construisit un mirador et s'y installa avec son arc et ses flèches. Quand, sans le voir, j'arrivai près de l'arbre, Ṭévaṭat jeta quelques fruits à terre afin de m'attirer en bonne place. Mais les fruits tombaient obliquement au lieu de tomber verticalement; cela me donna l'éveil et je levai les yeux sur l'arbre; je vis le mirador, je vis le chasseur, je vis son arc, je vis la pointe aiguë de la flèche, et je m'en allai.

— Une autre fois, Ṭèvaṭat était un pêcheur cruel; ayant un jour jeté sa ligne, l'hameçon s'accrocha à un tronc d'arbre qui gisait au fond de l'eau. Ṭèvaṭat, croyant avoir pris un gros et lourd poisson, se réjouit d'abord; puis ayant pensé que, si le poisson était gros, il ne pourrait tout garder pour lui et devrait en donner une bonne partie à ses amis, il s'attrista. Afin de ne rien leur donner, il envoya son fils annoncer à sa femme la bonne pêche qu'il croyait avoir faite et l'inviter à chercher immédiatement querelle à ses amis. La femme prit alors son petit chien et s'en alla chez un de ses amis, monta chez lui et se mit à lui adresser des reproches ridicules; cela fait, elle alla chez un autre, puis de chez celui-ci chez un autre encore, jusqu'à ce qu'elle se fût fâchée avec tous. Pendant ce temps, Ṭévaṭat tirait sa ligne sans pouvoir amener le poisson qu'il croyait être au bout; alors il se dépouilla de ses vêtements, les laissa sur le bord de la rivière et se jeta à l'eau la tête la première afin de plonger. Malheureusement pour lui, sa tête porta sur le tronc d'arbre, pénétra entre les branches serrées et ces branches lui crevèrent les deux yeux. A ce même moment des gens qui passaient, voyant des vêtements sur le bord de l'eau les prirent.

Quelques jours après, ses amis appelèrent sa femme devant

le juge; elle fut condamnée parce qu'elle les avait injuriés, et, pour payer l'amende, elle fut obligée de vendre tout ce qu'elle possédait.

12. — Maladie du Buddha. — Maladie de Devadatta. — Repentir de Devadatta. — La terre l'engloutit. — Prédiction du Buddha relative a Devadatta.

Ayant ainsi parlé, le Saint sortit de Réaçhéaḳris et s'en alla à Sravasti. Il y tomba malade et, en même temps, Ṭévaṭat, qui habitait Réaçhéakris, tomba malade. Le Saint fut malade quelques jours, mais la maladie de Ṭévaṭat dura neuf mois. Alors, il fut pris d'un si grand désir de revoir le Saint, qu'il pria ses disciples de le porter à lui. Ils lui dirent :

— Quel bien voulez-vous donc qu'il vous fasse, à vous qui avez essayé de lui faire tant de mal?

— Hélas! dit Ṭévaṭat, il ne m'a fait que du bien et je n'ai eu d'autre désir que de lui faire du mal. Je ne sais ce qu'il fera pour moi, mais, je vous en prie, portez-moi à lui.

Alors ses disciples construisirent un palanquin avec des bambous et du rotin, puis, ayant mis Ṭévaṭat dessus, ils s'acheminèrent vers l'endroit où se trouvait alors le Buddha.

Comme ils étaient à une courte distance du monastère, des disciples du Saint les virent et furent le prévenir que Ṭévaṭat, malade et sur un palanquin porté par ses suivants, s'avançait pour le voir. Le Saint répondit :

— Je le sais, mais il ne me verra pas.

Les disciples ajoutèrent :

— Il n'a pas paru ici depuis le jour où il est venu vous proposer les cinq articles, maintenant il revient.

Le Saint leur dit :

— Ṭèvaṭat est un orgueilleux qui a toujours obéi à ses désirs, qui n'a jamais voulu suivre aucune règle, qui n'a jamais voulu respecter la Loi que j'ai eu tant de peine à lui enseigner. C'est à cause de cela que, bien qu'il vienne pour me voir, il ne me verra point. Il ne me verra pas parce qu'il a voulu s'élever contre moi, parce qu'il a voulu diviser la communauté.

Quand Ṭévaṭat fut plus près, quelques disciples du Saint vinrent lui dire qu'il n'était plus qu'à un yuch[1] :

— Je le sais, dit le Saint, mais il ne me verra pas.

Quand Ṭévaṭat ne fut plus qu'à un demi yuçh de Sravasti, les disciples vinrent le dire au Buddha :

— Je le sais, dit celui-ci ; cependant il ne me verra point.

Quand Ṭèvaṭat fut arrivé au bokkrancy[2] du monastère, les disciples du Saint vinrent lui dire :

— Il est tout près, car il est arrivé au bassin des lotus.

— Je le sais, dit le Saint, mais, si près qu'il soit de l'endroit où je suis, il ne me verra point.

Cependant, étant arrivé au bassin des lotus du monastère, Ṭévaṭat donna à ceux qui le portaient l'ordre de s'arrêter. Puis il descendit à terre et se dirigea péniblement vers le vihâra où se tenait le Buddha.

Mais alors, sous ses pas, la Mohâ-Prâthapî (la Terre) s'entrouvrit ; ses pieds entrèrent dans le sol, puis ses jambes y disparurent, puis ses cuisses, puis ses reins, puis son ventre, puis sa poitrine, puis son cou, puis son menton. Alors, voyant qu'il allait être englouti, Ṭévaṭat s'adressa au Buddha qu'il ne voyait pas et cria :

— Vous êtes le plus grand des Êtres, vous êtes le par-

1. Un *yojana*, 13 kil. 600 mètres.— Le *yojana* comptait 8.000 brasses de $1^{m}70$.

2. Pâli *pokkharani*, bassin des lotus.

fait; vous m'avez ouvert la voie, montré la route qui conduit au Ṇippéaṇ. Je me réfugie en Vous, en la Loi, en l'Assemblée.

Puis il s'humilia, demanda pardon et disparut; la Mohâ-Prâthapi se referma sur lui.

Le Saint qui l'entendait crier se disait alors : « Pourquoi l'ai-je reçu au nombre de mes disciples? Pourquoi l'ai-je instruit? Ne valait-il pas mieux le laisser dans le monde? Hélas! si je l'avais laissé dans le monde, qu'eût-il fait? Il eût transgressé les cinq commandements[1]; il eût péché. Il aurait ôté la vie à une foule d'animaux; il se serait emparé du bien d'autrui; il eût été débauché, impur; il eût été menteur; il se fut enivré comme une bête. Enfin, il n'aurait fait aucun bien et n'aurait jamais songé à la vie future. Voilà pourquoi je l'ai reçu dans l'Assemblée. »

Ayant ainsi pensé, le Saint ajouta :

— Dans 100.000 millions d'années, Ṭévaṭat sortira de l'enfer où il est, et renaîtra Ṭévoda sous le nom d'Atti-sari poṭhi puṭ (?).

13. — Devadatta en l'enfer Avici. — Deux jatakas : L'éléphant et le chasseur. — Le roi de Bénarès et le portier de ville.

Cependant que le saint Buddha parlait ainsi, Ṭévaṭat continuait de s'enfoncer dans la terre et pénétrait dans l'Avichey-ṇorok. Il y expie depuis cette époque le crime d'avoir voulu tuer le Saint. Son corps est haut d'un yuçh; il a sur sa tête une grande marmite de fer rougie au feu et qui, renversée, lui vient jusque sur les épaules; ses pieds,

1. Les cinq premiers préceptes de la règle de discipline : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas forniquer avec l'épouse du prochain ou avec une fille, ne pas mentir, ne pas s'enivrer.

qui sont enfoncés dans le sol de l'enfer jusqu'aux chevilles, sont enflammés. Une broche de fer qui va de l'Est à l'Ouest lui traverse la poitrine; une autre broche de fer qui va du Sud au Nord lui traverse les deux épaules; une autre encore lui entre par le sommet de la tête et lui sort par l'anus. Or, comme toutes ces broches de fer sont fixées par leurs extrémités, aux parois, au ciel et au sol de l'enfer il s'ensuit que Ṭévaṭat ne peut faire aucun mouvement.

Les religieux, parlant de Ṭévaṭat, disaient entre eux :

— Ṭévaṭat a pu venir au bassin des lotus, mais il n'a pu venir jusqu'à l'endroit où le Maître était.

Celui-ci, les entendant, leur dit :

— Ce n'est pas la première fois que Ṭévaṭat est ainsi puni de ses fautes; ce n'est pas la première fois qu'il pénètre ainsi aux enfers.

Puis il ajouta :

— En ce temps-là, Ṭévaṭat était un chasseur cruel et le Puṭhisath était un éléphant sauvage. Un jour qu'il était allé à la chasse, il s'égara; l'éléphant sauvage le vit, eut pitié de lui, le prit sur son dos et le porta devant sa maison puis, ayant ainsi fait, il revint. Quelque temps après, Ṭévaṭat étant retourné à la chasse, rencontra l'éléphant qui l'avait porté à sa demeure. Il vit qu'il avait de belles défenses et résolut de s'en emparer pour les vendre. Alors il s'approcha de l'éléphant et lui scia les bouts des belles défenses qu'il convoitait. Quand il eut dépensé l'argent qu'il en retira, il revint scier un autre bout. Quand il eut dépensé l'argent qu'il en retira, il revint encore et scia ce qui restait des défenses. L'éléphant était si affligé de cela qu'il reprocha à Ṭévaṭat de si mal reconnaître le service qu'il lui avait rendu. Ṭévaṭat se moqua de l'éléphant. Comme il s'éloignait en riant de lui, de cet éléphant qui était moi, la terre s'entrouvrit sous ses pas et l'engloutit, avant qu'il

ait eu le temps de se retourner pour me voir. Quelques instants après, il pénétrait en enfer.

Le récit du Saint étant terminé, les Phikkhus se réjouirent de la mort de Ṭévaṭat, parce qu'elle était une conséquence de ses actes.

Le Saint reprit :

— En ce temps-là, Ṭévaṭat était roi de Baranasi (Bénarès) sous le nom de Bingkéla-rèaçh. Il était un roi si méchant, qu'il n'y avait pas dans tout son royaume un homme qui l'aimât et qui ne désirât sa mort. Quand il mourut, surpris par la mort, on fit des réjouissances publiques et tous les visages étaient gais, sauf celui d'un portier de l'une des portes de la ville. Des gens lui dirent : « Pourquoi êtes-vous triste, alors que tout le monde est gai et se réjouit de la mort du roi. » Il répondit : « Hélas ! je pleure parce que vraiment notre roi était trop méchant. Maintenant qu'il est mort et qu'il est en enfer, il va se mettre à tourmenter les Yomphubal[1] et ceux-ci, ne pouvant le garder avec eux, nous le renverront. Alors il nous tourmentera encore. Voilà pourquoi je pleure. »

Puis le Saint ajouta : « Ce portier de la ville c'était moi-même, ô Phikkhus ! »

Le Saint ayant cessé de parler, les religieux lui demandèrent :

— Maintenant, où est Ṭévaṭat ?

Le maître répondit :

— Ṭévaṭat est maintenant dans l'Avichey-ṇorok[2].

Un religieux demanda :

— Comment, après avoir été souffrir dans cet enfer, le plus terrible des enfers, y est-il encore retourné souffrir ?

1. Sanscrit, *Yamabhumibala*, gardien du monde de Yama, l'enfer.
2. Sanscrit, *Avicinaraka*, l'enfer ou le purgatoire Avici, le plus profond et le dernier des enfers.

— Oui, dit le Saint, et dans cet enfer iront tous ceux qui pécheront gravement, qu'ils soient rois, princes, riches, brahmanes ou religieux ; qu'ils aient ou non souffert en ce monde, ils iront souffrir encore dans l'Avichey-ṇorok des souffrances qui ne peuvent point être comparées à celles qu'on peut endurer sur la terre.

INTRODUCTION AU PRÉAS MOHA-CHÎNOK

Le jâtaka que je donne ici est le *Moha-Chînok*. Il est beaucoup moins connu, moins bien écrit, moins attrayant que le jâtaka du Vessantara que j'ai donné il y a quelques années ; il ne manque cependant point d'intérêt. Il contient quelques curieux détails et ne laisse guère faiblir l'attention qu'à la fin. C'est l'histoire d'un jeune prince né en exil qui, à la mort de son oncle l'usurpateur, remonte sur le trône de son père, épouse la fille du roi défunt, puis qui abandonne le pouvoir pour se faire ermite. Et c'est tout. Mais cette petite donnée qui tient en quelques lignes est loin de fournir une idée juste de ce qu'est le récit. L'arrestation du frère du roi, sa fuite, son retour à la tête d'une armée, la bataille où le roi est tué, la fuite de la reine, les injures que les mamans et les enfants lancent à « l'enfant qui n'a pas de père », à « cet enfant né tout seul », le naufrage du bateau qui porte notre héros, la néang Tép-thida qui paraît au-dessus de la mer, qui prend Moha-Chînok dans ses bras « comme une gerbe de fleurs » et qui le porte au royaume de Mithila, la mort du roi, la scène du galant brutalement repoussé par la reine, le départ de l'éléphant à la recherche d'un roi, la scène des deux manguiers, la résolution que le roi prend de se faire ermite, sa fuite, la poursuite de la reine et du peuple, les discours des deux ascètes, la parabole des deux anneaux, celle du faiseur d'arcs, l'aumône du chien maigre, sont des épisodes intéressants, pleins de détails toujours

curieux. Mais de même que le *Vessantara*, le *Moha-Çhîṇok* est un ouvrage *anhumain*, une œuvre religieuse qui, maintes fois, soulève et indigne la conscience. Le détachement des choses de ce monde y est poussé jusqu'à l'indifférence absolue, jusqu'à la sécheresse de cœur, jusqu'à l'égoïsme parfait ; le Moha-Çhiṇok quitte sa femme, son fils, son royaume, sans un regret, afin d'acquérir les mérites indispensables à l'obtention de l'état de sainteté qu'il désire, et tout, pour lui, s'abîme en cette pensée, en cette aspiration sainte. Cela dépasse l'humanité et cela, pour cette raison, est *a-moral*. L'état d'âme, pour employer une expression toute nouvelle, mais qui dit bien ce qu'elle veut dire, l'état d'âme du Moha-Çhiṇok est ici comme chez le Vessantara, celui de ces religieuses catholiques qui, se retirant du monde, entrent dans un monastère fermé, s'écartent de leur famille, nient la société, s'absorbent dans leur égoïsme religieux et repoussent du parloir la pauvre mère qui voudrait y venir pleurer et entendre la voix de sa fille qu'elle ne voit pas. Le Moha-Çhiṇok, au même titre que le Vessantara, soulève la conscience indignée et le héros, le Saint, le futur souverain des hommes, y paraît sous un jour qui ne lui est pas toujours favorable.

Et pourtant, cet ouvrage n'est pas un livre qu'on prend et qu'on dépose après en avoir lu quelques feuillets, car on sent qu'il y a là, dans ces pages, quelque chose de nouveau, un inconnu qui attire, une pensée religieuse très forte, un charme dont on ne se rend pas bien compte tout d'abord. Le style est naïf, les choses qu'on y dit sont souvent naïves elles-mêmes, mais ces pages sont jeunes, vivantes, malgré l'abstraction de certaines idées, et la vieillesse qu'elles exigent de la race qui les a conçues, et partout le livre est agréable à lire. Pourquoi ? c'est ce qu'il est difficile de dire. Il n'y a pas que l'exotique du récit qui séduise, il n'y a pas

que le conte pris en lui-même, il n'y a pas que les détails, il y a quelque chose qu'on ne s'explique pas, qui est partout un état d'âme particulier qu'on voudrait analyser. Voilà ce qui séduit dans ces pages naïves, dans ce conte religieux écrit dans sa première forme, il y a 2.000 ans peut-être, et qui s'est transmis de génération en génération jusqu'à nous, dans ce conte religieux que connaissent tous les peuples buddhistes, qui a été traduit peut-être dans toutes les langues de l'Extrême-Orient.

Cet ouvrage forme trois ligatures d'oles, soit environ cent feuillets de dix lignes chacun. L'exemplaire qui a été traduit comprend le texte pâli et le texte cambodgien, mais point comme nous l'entendons. Le texte pâli est généralement donné en quelques lignes, puis ces quelques lignes sont suivies, non d'une traduction littérale, mais d'une traduction qui, pour être libre, ne s'écarte pourtant pas trop du texte sacré. Il est visible en maint endroit que le traducteur a cru pouvoir développer le sujet qui lui plaisait, « le fleurir » comme disent les Cambodgiens, mais un vieux bonze m'affirme que tout ce que le traducteur a mis dans sa version est implicitement contenu dans le texte pâli. Je veux bien le croire, mais il eût été intéressant de voir jusqu'à quel point cette opinion d'un vieux religieux qui ne sait guère le pâli, est conforme à la vérité. Malheureusement, il n'est point dans mes moyens de procéder à un pareil examen, et, sans prétendre qu'il ne peut être fait avec la version pâlie qu'on trouve au Cambodge, j'estime que c'est là une étude des plus difficile. En effet, le pâli cambodgien est un pâli très altéré, d'abord parce que les Khmêrs n'ont point à leur disposition toutes les consonnances indispensables au pâli, ni les signes nécessaires à la prononciation d'une langue qu'ils ne peuvent prononcer correctement, mais encore parce que les copistes qui souvent

copiaient sans rien comprendre à ce qu'ils lisaient, ont commis un si grand nombre d'erreurs, qu'il est souvent très difficile de retrouver le mot pâli pur sous le mot pâli altéré qu'on a sous les yeux. J'ai trouvé des mots pâlis écrits de cinq façons différentes et si parfaitement altérés qu'il était impossible de les assimiler sans les comparer entre eux. C'est un travail qui peut être fait, mais qui serait très long et qui vraiment, ne donnerait pas un résultat de nature à fournir à celui qui l'aurait entrepris les satisfactions qu'il serait en droit d'attendre après la peine qu'il aurait prise. Il peut cependant se faire que ces textes pâlis perdus entre des textes cambodgiens qu'on nous présente comme en étant la traduction, soient plus anciens que les textes pâlis qu'on s'est procurés à Ceylan, que les textes sanscrits qu'on a trouvés au Népal et que les textes tibétains et chinois qu'on a découverts au Tibet et en Chine. J'en doute, mais s'il en était ainsi, — et il en peut être ainsi, — les oles qu'on trouve au Cambodge seraient beaucoup plus précieuses que nous le croyons.

Je dis qu'il en peut être ainsi parce que les satras khmèrs recopiés d'âge en âge, rajeunis à mesure que la langue cambodgienne changeait, ont gardé le texte pâli qui y est intercalé sans y rien changer. Le traducteur, les copistes ont pu modifier le texte cambodgien, mais ce qu'ils ont certainement respecté, c'est le texte pâli, d'abord parce qu'ils n'avaient aucun intérêt à le modifier, puis parce qu'ils étaient souvent incapables de le faire, enfin parce que dans les satras religieux, même quand on ne comprend pas le pâli qu'ils contiennent, c'est le texte pâli qui est sacré, qu'il faut respecter et se bien garder d'altérer.

Mais jusqu'à présent, rien n'a révélé que les textes pâlis qu'on trouve au Cambodge fussent différents de ceux qu'on trouve à Ceylan, et qu'il y ait en Indo-Chine une mine de

matériaux buddhistes plus anciens que ceux qu'on a trouvés ailleurs.

J'ai divisé le *Moha-Çhîṇok* en paragraphes comme j'ai fait du *Vessantara,* afin de jeter un peu de jour dans le texte. Si donc, quelques divisions paraissent porter à la critique, c'est à moi qu'il faut s'en prendre et non à l'auteur de l'ouvrage qui paraît l'avoir écrit depuis la première ligne jusqu'à la dernière sans reprendre haleine.

PṚÉAS MOHA-ÇHÎṆOK

Pṛéas Ângḳ[1] ayant emmené les dieux, les hommes et les animaux sur la plage[2], en un magnifique endroit, prit les quatre *ériyabat*[3], au grand vihéar de Pṛéas Çhœtapoṇ[4], enseigna, et précisa le *mahâ phiṇika maṇam bârami*[5] et le *mahâ phas karana bârami*[6], puis, après avoir enseigné les préceptes de la religion, il raconta comment, au courant d'une autre existence, alors qu'il vivait sous le nom de Moha-Çhîṇok[7], il avait pris la résolution de ne plus céder aux passions amoureuses. Ensuite, le Saint dit la sainte stance *Kayang michchhâtang*[8], qui est le commencement du *Pṛéas Moha-Çhîṇok*. Voici en quelles circonstances le Saint fit ce récit.

1. Du sanscrit *Aṅga*, corps, saint corps, le Saint.
2. D'un lac probablement.
3. En pâli *iriyapathas*, les quatre positions : marcher, se tenir debout, être assis, être couché.
4. Grand monastère de Jétavana. *Vihéar* vient du sanscrit *vihâra*.
5. Le *Pṛéas Dimer jâtaka* donne cette leçon : *Moha phiṇik*. Il s'agit ici du *mahâ-Çhiṇikkhamanaṁ-paramito*, c'est-à-dire « de la doctrine de l'état de haute perfection dans lequel vit celui qui sort du siècle ».
6. Du pâli *mahâphasu karanaṁ-paramito* « la grande désirable condition de la haute perfection de celui qui quitte le siècle ».
7. Du pâli *mahâ jinaka*, « père, celui qui engendre », titre des rois de Miṭhîla.
8. Précieuse stance sur les impuretés du corps, du pâli *Kayaṁ micchattaṁ*.

I. — En ce temps-là, les religieux s'étant concertés, se rendirent ensemble au *Ṭhomma-sophéaḳa-sala*[1] pour y discuter. L'un d'eux ayant dit la prière et s'étant assis sur la chaire à prêcher, s'adressa aux jeunes religieux et leur dit :

— Eh! vous autres; le Dathaḳòt[2], notre maître, est devenu si intelligent et si grand dans le monde que personne ne peut lui être comparé.

Et les religieux, tout en parlant, allaient et venaient dans le Ṭhomma-sophéaḳa-sala. Leurs paroles n'étaient point perdues, car elles parvenaient au Ṗréas Sorout[3] qui, réfléchissant dans son cœur, se disait :

— Voici maintenant que les religieux se sont concertés pour se rendre ensemble au sala et pour y discuter. Ce n'est pas pour autre chose que pour louer mon intelligence; puisqu'il en est ainsi, je vais aller à eux et leur parler[4]; si

1. Du pâli *Dhamma subhaga sala*, salle de l'agréable Loi; salle d'audience qui paraît avoir toujours été réservée au Buddha dans les monastères qu'il habitait. — Ce nom est aussi celui qui est donné à la caverne de cristal où la multitude des dieux du ciel, sous la direction d'un devaputo, va chaque année, au solstice de mars, prendre la tête du Mahâ-Déva, qui repose sur un plateau d'or, et faire avec elle le tour du mont Méru.

2. Du sanscrit *Tathâgata*, « celui qui a marché comme ses prédécesseurs », du sanscrit *tathâ* « de la même manière » et *gata* « venu ». Les Cambodgiens traduisent : « Celui qui est venu comme les autres, le Buddha qui est venu comme les autres Buddhas ». Le Buddha paraît avoir pris lui-même ce titre pour indiquer qu'il se rattache, par son enseignement, à la doctrine des Buddhas qui l'ont précédé.

3. Le *satra Préas Dimer* dit *Préas soroth ṭip thlay*, qui est la faculté *dibba sotam jhana* ou « faculté d'entendre tout ce qui se dit dans l'univers, tous les bruits qui s'y produisent ». Il faut comprendre ici « celui qui jouit de la faculté d'entendre tout ce qui se dit dans le monde ».

4. Le texte porte « les entendre », mais ce qui suit contrarie cette expression et m'a engagé à lui substituer le mot « parler ».

je n'allais pas à eux, mon existence de Moha-Çhiṇok serait ignorée et s'éloignerait de mes yeux[1].

Ayant ainsi réfléchi, il se baigna d'eau parfumée, se vêtit d'un langouti de couleur éclatante, se ceignit le corps avec une ceinture qui brillait comme un éclair et se couvrit du manteau qui complète le *trey-chîvor*[2], puis il se rendit au Thomma-sophéaḳa-sala, où étaient les religieux, et il leur dit :

— Eh ! vous autres, vous vous êtes concertés pour vous réunir ici et pour discuter ; de quoi parlez-vous ? et pourquoi n'êtes-vous point en vos cellules pour prier et pour méditer sur les biens du paradis et sur ceux du Nirvaṇa[3], qui est un séjour délicieux.

Alors les religieux, ayant élevé leurs mains jointes au dessus de leurs têtes, se prosternèrent et répondirent :

— *Phaṇté phéaḳavéa*[4]*!* nous nous sommes concertés pour venir discuter ensemble au Thomma-sophéaḳa-sala et non pour critiquer votre *préas sàsna*[5]. Nous avons loué votre perfection, parce que nous n'avons rien vu dans le monde qui pût vous être comparé.

— Eh ! Phikkhus, reprit le saint, quand j'étais bodhisattva, j'ai appris les 4.000 kâmpi[6], puis je suis mort et je suis rené puṭhisat[7], sous le nom de Moha-Çhîṇok ; mon

1. Peut-être faut-il comprendre : « de mes souvenirs ».

2. Trois pièces du costume actuel des religieux : du pâli *ticîvaraṁ;* ces trois pièces en langue pâlie portent les noms suivants : *saṅghâṭî*, la robe inférieure, *attarâ sanga,* le vêtement supérieur, et l'*antara vâsaka*, le vêtement de dessous.

3. *Sàmbat suor sàmbat Ṇippèaṇ*, du pali *sambayo svarga, sambayo Nibbana.*

4. Du pâli *Bhante bhagava.* vénérable seigneur.

5. Religion, prédication, du pâli *sasanaṁ.*

6. Traités, livres, recueils. Je crois qu'il faut lire ici « les 84.000 kâmpî ».

7. Bodhisattva.

esprit était encore jeune et ma vertu pas encore épanouie. J'étais audacieux ; cependant je laissai le sacré parasol à cinq étages, et les sacrés biens[1] pour aller me faire religieux et chercher la grande et hospitalière doctrine qui a rapport à l'obtention de la perfection. Cela vous surprend? Maintenant je suis devenu Buddha, comment cela s'est-il fait?

II. — Ces quelques paroles dites, le Préas[2] se tut et demeura sans parler. Cela surprit un religieux, et ce religieux dit à un autre :

— Eh! savez-vous pourquoi le Saint, après nous avoir dit quelques paroles[3], s'est assis sans parler davantage, n'a-t-il donc plus rien à nous dire?

L'autre religieux répondit :

— Non, il n'a pas fini de nous enseigner, car il connaît les 84.000 traités.

— Mais alors, s'il n'a pas fini, pourquoi demeure-t-il ainsi sans parler? serait-ce par paresse?

— Oh non! il n'est pas paresseux; s'il était paresseux, il n'aurait pas acquis la vertu par [un effort qui a duré] quatre âsângkhay[4]. Il est vrai qu'il s'est arrêté après avoir prononcé quelques paroles, mais cela ne prouve pas qu'il soit paresseux.

— S'il n'est pas paresseux, pourquoi se tait-il et demeure-t-il immobile?

— Peut-être veut-il dormir? s'il avait à nous enseigner,

1. Le parasol royal et les saints biens ; c'est-à-dire le trône surmonté du parasol étagé et le pouvoir royal.

2. Le texte porte « Préas Moha-Çhînok ». Il est évident que c'est par erreur : le Buddha ne peut recevoir ici le nom qu'il a porté au cours d'une existence antérieure.

3. Le texte porte : « une parole, deux paroles ».

4. En pâli *asañkheyya*, immense période de temps qui peut se représenter par l'unité suivie de 140 zéros.

il ne se tairait pas, lui qui d'un regard peut voir tous les cœurs, les hommes, les animaux [qui sont sur la terre] et les oiseaux. Y a-t-il des hommes, des animaux, des oiseaux qui, l'ayant entendu enseigner et prêcher avec sa belle voix douce et harmonieuse, n'aient été ravis? Ces hommes, ces animaux, ces oiseaux aspirent dès lors aux biens du paradis, et aux biens que le Buddha trouvera après sa mort[1]. L'ayant entendu, il ne leur est pas difficile d'avoir ces biens. Quels sont les hommes, quels sont les animaux et les oiseaux qui, dénués de mérites, ayant entendu ses prédications, sont assez hardis pour insulter le Buddha, si intelligent, et pour nier sa puissance. Ces hommes, ces animaux, ces oiseaux, en faisant ainsi, se passeraient eux-mêmes au cou un nœud coulant et se lieraient à une corde au bout de laquelle se trouverait une pierre grosse comme le sommet du mont Suméru, qui les entraînerait au fond des enfers; ils seraient ainsi punis de l'avoir méconnu. Quand le Saint enseigne, c'est pour emmener sur la route du paradis, les hommes, les animaux et les oiseaux qui l'écoutent. Si donc quelques-uns viennent insulter le Saint quand il les enseigne, ils prennent une autre route, celle de l'enfer.

— Alors pourquoi n'a-t-il dit que quelques paroles, pourquoi maintenant garde-t-il le silence? Si quelqu'un le prie de parler, peut-être bien qu'il consentira à achever son récit.

Alors, les jeunes religieux levèrent leurs deux mains jointes au-dessus de leurs têtes et se prosternèrent; l'un d'eux [s'adressant au saint] lui dit :

— Vénérable seigneur! le Préas Moha-Çhînok dont vous nous avez parlé un instant avait beaucoup de mérites. C'est parce qu'il a su apaiser ses sens que vous êtes devenu

1. Les biens du Nirvaṇa.

Buddha, après avoir été Moha-Çhiṇok. A cause de cela, veuillez donc user de votre faculté de connaître toutes les choses passées, et nous dire l'histoire de ce grand apaisement [des sens] dans l'une de vos vies antérieures, afin que nous soyons enseignés.

Alors, [le Saint qui avait été] le Préas Moha-Çhîṇok raconta son histoire du passé, et enseigna tous les bonzes en disant :

1. — Le roi Arit-Çhîṇok et l'Obarêaçh Pola-Çhîṇok

En ce temps-là, il y avait un khsatriâṭhirêaçh nommé Préas Moha-Çhîṇok.

Il régnait à Miṭhîla mahâ ṇokor Méadayada srok Viṭéréas[1], sur tous les habitants. Il avait deux enfants mâles qu'il aimait beaucoup : l'un se nommait Arit-Çhiṇok[2] et le cadet avait nom Pola-Çhiṇok[3].

Il avait fait son fils aîné obarêaçh[4]. Quand il mourut, les dignitaires, les ministres et les amat[5] brûlèrent immédiatement son cadavre, nommèrent roi Arit-Çhiṇok et le mirent à la place de son père. Quant à Pola-Çhîṇok, il fut nommé obarêaçh.

A quelque temps de là, un amat qui vivait dans une grande familiarité avec Arit-Çhiṇok et que celui-ci considérait, non comme un serviteur, mais comme un frère, lui dit :

1. Miṭhîla, la grande ville royale, dans le Madyadêça, au pays des Vidéhas, en pali *Miṭhila mahânagara Madyadêça Viterêas*.

2. Peut-être du sanscrit *ari*, roi.

3. Peut-être le sanscrit *bâlaka*, garçon. — *Çhiṇok*, en pâli *Jinaka*, paraît être le nom de famille de cette race.

4. *Uparâja*, vice-roi, sous-roi ; ce titre était encore donné, il y a quelques années, au Cambodge au frère du roi, en son absence à son fils aîné.

5. Officier du palais, du sanscrit *amâtya*.

— Mon Seigneur, votre frère cadet est jaloux de vous; il aiguise en ce moment ses armes et les fait reluire; il en dresse tous les jours un grand nombre et n'a point d'autre occupation; les armes qu'il a ainsi dressées sont touffues et maintenant il n'attend plus qu'une occasion pour vous tuer par surprise, et pour, ensuite, s'emparer du parasol à cinq étages et du pouvoir royal. N'hésitez pas à agir contre lui.

Arit-Çhiṇok, qui aimait beaucoup son frère, ne répondit rien à l'amat et demeura sans rien faire contre lui. Mais, une autre fois, cet amat étant revenu pour son service lui dit encore :

— Mon Seigneur, nous craignons pour vous, pour vous qui nous donnez dignités et honneurs, fortune et fonctions. Nous avons peur qu'on vous tue.

— Hélas, dit le roi, est-il bien vrai qu'on songe à me tuer ?

— Comment pouvez-vous en douter, dit l'amat ?

Le roi se mit en colère et dit :

— Eh bien ! puisque mon frère est un homme méchant qu'on l'arrête. Allez vite, arrêtez-le, mettez-le à la chaine et renfermez-le dans une cage.

Alors les mandarins, les ministres, les amat se prosternent et saluent, puis ils vont arrêter Pola-Çhîṇok, lui mettre les fers et l'enfermer dans une cage de bois.

Celui-ci, surpris du traitement que son frère lui fait infliger parce qu'il n'a point démérité de lui, réfléchit dans son cœur et cherche dans sa mémoire quelle peut bien être la cause de son arrestation. Il ne trouve pas. Alors, il joint les mains au-dessus de sa tête et s'adressant aux ṭévodas, leur dit :

— Si j'ai failli, si j'ai trahi mon frère, que les fers qui sont à mes pieds, que la cangue qui est à mon cou, que les

chaines qui sont à mes mains ne quittent jamais ni mes pieds, ni mon cou, ni mes mains. Mais si mon cœur est juste, bon pour mon frère, si je ne l'ai pas trahi, que toutes ces entraves tombent de mes pieds, de mon cou et de mes mains. »

Pola-Çhiṇok avait à peine achevé son invocation que toutes les entraves se brisaient sur ses pieds, sur son cou, sur ses mains, et que les portes s'ouvraient devant lui.

Voyant qu'il était libre, il s'enfuit et fut se réfugier dans un village extérieur.

2. — Révolte de Pola-Çhiṇok. — Son armée

A la nouvelle de son arrivée, les habitants du pays se rassemblèrent et dirent entre eux :

— Voici maintenant que Pola-Çhiṇok, l'ọbaréaçh, est arrivé dans notre ville pour y demeurer. Nous ne devons pas rester tranquilles dans nos maisons ; allons le saluer et faisons-le notre maitre.

Ceci décidé, ils furent saluer leur nouveau roi, puis ils organisèrent son service et les corvées journalières. Bientôt le roi se trouva avoir des guerriers nombreux qui, peu à peu, étaient venus se grouper autour de lui. Alors, il réfléchit dans son cœur : « Je n'avais commis aucune faute et mon frère m'a fait arrêter, m'a condamné sans m'entendre à une peine qui vaut celle de la mort. Pourquoi le ménagerai-je maintenant ? Je vais marcher avec mon armée, mettre le siège devant Miṭhila et m'emparer du sacré parasol à cinq étages qui fut celui de mon père ».

Ayant ainsi pensé, il donna l'ordre à tous les dignitaires, aux grands et petits ministres, de mobiliser l'armée, puis ayant convoqué les ministres, il organisa la marche de

l'armée et arrêta les dispositions qu'exigeait la prise d'un royaume que 100.000 guerriers défendaient.

Alors, les ministres forment des compagnies; les guerriers, qui combattent montés sur des éléphants, préparent leurs palanquins de combat; les guerriers qui combattent à cheval préparent leurs selles; les guerriers qui combattent dans les chars préparent leurs chars, et les guerriers qui combattent à pied s'équipent pour bien combattre.

Les palanquins incrustés de diamants sont posés sur le dos des éléphants, les cornacs coiffent leur casque de fer, prennent à la main le crochet pointu qui sert à diriger leur monture et vont s'asseoir sur le cou des éléphants.

Les cavaliers ont préparé les écorces de *kaṇdol*[1] qui servent de tapis, sellé leurs chevaux, ajusté les étriers, vérifié la solidité des courroies et des brides.

Les guerriers des chars ont attelé leurs chars à roues de fer, ajusté sur eux les peaux de lions, de tigres et placé les étendards; ils ont sanglé leurs cuirasses d'argent et coiffé leurs casques noirs incrustés de gemmes.

Tous ces guerriers sont bardés de cuirasses et coiffés de casques qui brillent comme des étoiles; ils sont armés de bâtons, de sabres, de fusils[2] et portent des boucliers.

Les guerriers à pied recrutés parmi les hommes les plus grands, les plus forts, les plus audacieux, sont armés de bâtons longs ou courts[3] et se tiennent groupés par compa-

1 Arbre dont on enlève l'écorce tout d'une pièce et qui, assouplie à la main, forme au Cambodge les tapis sur lesquels, à dos d'éléphant, sont posés les palanquins, et autrefois probablement pour les chevaux, les selles.

2. Voilà une interpollation toute moderne; mon lettré propose de rétablir ce qu'il a lu dans un autre exemplaire, dit-il : « d'arcs flexibles ».

3. Le *dàmbàng* est un bâton long de 1m80 et d'un diamètre uniforme de 0m04, en bois de *kranhung ;* les *khàn* sont des bâtons longs de 70 centimètres, forts et lourds ; l'un sert à porter les coups et l'autre à les parer.

gnies, d'autres sont armés d'arbalètes à poignées d'argent et à tête d'or[1]; ils sont alignés par compagnies, d'autres sont encore armés d'arcs et portent des flèches pennées : ils marchent bravement et regardent avec hardiesse. D'autres encore sont armés de sabres, hardis au combat et n'ont jamais eu peur.

Pendant que les ministres, les dignitaires et les amat organisent ainsi l'armée par corps d'armée et par compagnies, le roi fait appeler les *réaçh bândit*, les *prït*, les *préahm praçhnha*[2], qui savent calculer avec les signes du zodiaque et les étoiles, qui savent interpréter les grondements du tonnerre et la rougeur du ciel. Quand l'heure favorable fut arrivée, le roi fit battre le gong de guerre et sonner les trompettes.

Il monte sur le cou de son éléphant et, tenant à la main le croc qui sert à le diriger, il l'excite à marcher, en frottant rapidement et sans cesse avec ses deux jambes l'arrière des oreilles de sa monture. C'est ainsi qu'il pénètre sur le territoire du royaume de Mithila.

3. — La bataille et la défaite du roi Arit-Çhiṇok

Cependant, les généraux du roi Arit-Çhiṇok tiennent conseil dans la citadelle royale et disent :

— Voici maintenant que l'armée de Pola-Çhiṇok, qui est très forte, a pénétré dans le royaume sous les ordres de ses généraux. Allons trouver Arit-Çhiṇok et avertissons-le.

1. Il faut entendre ici « d'arcs légers garnis à la poignée d'un cercle d'argent et ornés à l'un de leurs bouts d'un ornement doré ». Les arbalètes dont les danseurs font usage au théâtre sont encore ornées de cette façon.

2. En pâli : les *pandita*, savants, sages, les *purohitas*, chapelains, et les *brahmana pajana*, savants, devins, astrologues.

Ayant ainsi décidé, ils furent trouver le roi, puis, prenant congé de lui, ils allèrent à Pola-Çhiṇok et se prosternèrent devant lui.

Celui-ci, les voyant prosternés, donna l'ordre d'arrêter immédiatement l'armée et chargea un amat d'aller comme ambassadeur royal[1] trouver son frère :

— Eh bien, amat, lui dit-il, allez demander à mon frère s'il consent ou non à me remettre le parasol à cinq étages et le pouvoir royal que mon père a possédés.

L'amat, l'ayant salué, se retira en reculant et s'en alla de suite trouver le roi Arit-Çhiṇok. Étant arrivé près de lui, il le salua et lui dit :

— Pola-Çhiṇok, votre frère, vient vous demander le parasol à cinq étages et le pouvoir royal que son père a possédés autrefois. Si vous refusez de lui remettre le trône et le pouvoir, il vous attaquera avec son armée, vous réduira en poussière et s'emparera de Miṭhila [par la force].

Arit-Çhiṇok se mit dans une si grande fureur que tout son corps tremblait, car il était un homme dur qui ne craignait pas les batailles. Il était dans une aussi grande colère qu'un phuchéak néaḳéa réaçh[2] qu'on aurait frappé sur la queue avec une verge de fer.

— Quand ma mère, après avoir mangé, s'endormait, dit-il, je prenais son sein et je buvais de son lait. Dites à mon frère que je ne le redoute pas plus qu'on ne doit redouter un petit enfant qui, dans son hamac, se met en colère. Je suis roi de droit ; lui n'est qu'un homme, et je ne suis pas un homme comme lui. Ma tête doit, malgré la guerre, rester sous le sacré parasol à cinq étages et je dois conserver le pouvoir royal. Tant que je serai homme vivant, je resterai

1. Le texte emploie les mots *rèaçhèa ṭit*, du sanscrit *râja dûta*, royal messager, messager royal.

2. Roi des dragons et des serpents. Du pâli *bhujâga nâga râja*.

sur le trône. Si mon frère veut s'en emparer, qu'il vienne le prendre. Amat, allez dire à Pola-Çhîṇok qu'il amène son armée pour se battre contre moi. S'il est le plus fort, s'il bat mon armée, alors il prendra le parasol à cinq étages et le pouvoir royal; ils seront à lui. Mais si je suis le plus fort, je les garderai; il n'y prétendra plus.

Ayant ainsi parlé, il donne l'ordre à ses généraux de prendre leurs dispositions de combat, puis il entre dans sa chambre et dit à la reine:

— Ma chère Ṭévi[1], je vais me mettre à la tête de mon armée et m'en aller combattre Pola-Çhîṇok. O ma chère Ṭévi, quand on part ainsi, on ne sait si on sera vaincu, si on sera vainqueur. Si je remporte la victoire, si je bats l'ennemi, je reviendrai de suite pour revoir votre visage et pour vous rassurer; si je suis vaincu[2], je mourrai au milieu de l'armée. Dans ce cas, Madame, gardez-moi dans votre souvenir et partout où vous irez, province, ville ou ville royale, vous serez bien reçue.

Ayant ainsi parlé, le roi, quand l'heure propice à la victoire[3] fut venue, fit battre le gong et sonner les trompettes. Puis il monta sur le cou de son éléphant, prit son croc à diriger, pressa sa marche en agitant vigoureusement ses jambes derrière ses deux oreilles, et s'adressant à son armée dit:

— Eh bien! vous autres, marchez, car dès maintenant, je marche à l'ennemi; s'il en est qui hésitent, qu'on leur coupe la tête et qu'on la porte piquée au milieu de l'armée!

Alors les généraux, rassemblent leurs compagnies et marchent à l'ennemi.

1. *Ṭèvi (devi)*, n'est probablement pas le nom de la reine, mais son titre, car les princesses sont souvent appelées *tèvi*, *ṭèpi*.

2. Le texte emploie le mot *abaraçhey*, du pâli *aparajati*.

3. *Sàmritthi*, sacré, favorable, *chok*, tout à fait, *çhey*, victoire.

Les deux armées se rencontrèrent au milieu du royaume de Miṭhila, et le bruit du choc est si terrible que la terre en fut ébranlée.

Les généraux de Pola-Çhîṇok sont grands, forts et braves; ils marchent les armes hautes, en rangs serrés et se précipitent sur les généraux d'Arit-Çhiṇok, les attaquent avec leurs sabres, les chassent et les dispersent. Ils arrivent ainsi jusqu'à Arit-Çhîṇok, le renversent de son éléphant et le tuent sur le champ de bataille.

Alors les généraux, les dignitaires, les ministres, les guerriers [du roi vaincu] sont pris de terreur; ils vont, viennent et s'entredisent:

— Voici maintenant que Arit-Çhiṇok est mort sur le champ de bataille, que pouvons-nous faire? Rien! Allons donc saluer Pola-Çhiṇok, allons-y de suite.

Alors tous les dignitaires, les ministres [du roi vaincu], cette décision prise, vont immédiatement trouver Pola-Çhiṇok et font leur soumission.

4. — Fuite de la Reine. — Indra vient a son secours

A la nouvelle que le roi est mort sur le champ de bataille, ṇéang[1] Ṭévi, l'épouse d'Arit-Çhiṇok tremble dans ses appartements et pleure à mourir; elle lève la main et se frappe la poitrine; elle crie et se lamente en disant:

— Mon cher époux, pourquoi faut-il que vous soyez mort au milieu de votre armée.

1. « Dame ». *Néang*, mot cambodgien. *nang* en siamois. Il a aussi le sens de « demoiselle ». Au-dessous de la *ṇéang*, il y a la *mé;* au-dessus, il y a le *ṇéak;* plus haut encore, il y a le *khonang;* puis, au dessus, la *machas srey* ou princesse.

Enfin elle cesse de pleurer et, songeant dans son cœur qu'elle ne peut davantage rester dans le palais, elle prend ses bijoux, ses joyaux les plus précieux et les met au fond d'une corbeille, puis elle remplit la corbeille avec du riz. Ceci fait, elle revêt un vieux langouti de qualité commune, afin de pouvoir passer pour une femme du peuple et pour qu'on ne la reconnaisse pas ; puis, portant sa corbeille appuyée sur sa hanche, elle sort toute seule de la capitale, par la porte du Nord. Son intention est de se réfugier au Châṁbâ-ṇokor[1], mais comme elle n'y est jamais allée, elle ne sait si ce pays est à l'Ouest ou à l'Est, au Nord ou au Sud. Cependant elle va devant elle longtemps et ne s'arrête que lassée à un sala de la route. Elle y monte[2] afin de se reposer et dans l'espoir d'y trouver des gens allant au Çhâṁbâ-ṇokor, et de faire route en leur compagnie.

C'est alors que, par sa puissance, fruit de ses mérites acquis, le Bôdhisattva vint s'incarner dans la matrice de ṇéang Ṭévi.

Dans son paradis, à ce même moment, le Sâṁdach Ėyṇṭréâṭhiréâçh sentit trembler le siège[3] sur lequel il était assis et se produire en lui une grande chaleur.

Il réfléchit dans son cœur et pensa : « Qui peut ainsi ébranler mon siège ? » Alors, par un effet de sa puissance, il vit, avec les mille yeux divins[4] de son esprit, le Bodhi-

1. En pâli *Campa nagara*, royaume des Campâ, ou ville royale des *Campâ ; Campâ* est la moderne *Bhagulpore*.

2. Au Cambodge, toutes les maisons, les caravansérails sont élevés sur pilotis de 1 mètre à 1m50 au-dessus du sol.

3. Le texte dit *asna*, du pâli *asanaṁ*, siège ; *sâṁdach*, dérivé de *sdach*, roi ; Ėyṇṭréa = Indra ; *thiréach* = *adhirâja*, roi suprême.

Quand Indra sent trembler son siège et s'élever la chaleur de son siège, c'est qu'il se produit sur terre un événement intéressant, qu'un bodhisattva a besoin de son aide.

4. Le texte emploie le mot *tip* que je traduis par divins : il est évident qu'il s'agit ici de la faculté extraordinaire qu'ont certains

sattva qui s'incarnait dans le ventre de ṇéang Ṭévi. Il sut ainsi que ṇéang Ṭévi voulait aller au Châṁbâ-ṇoḳor, et qu'elle n'en avait pas pris la route parce qu'elle ne savait pas de quel côté ce royaume se trouvait. Il pensa: « Puisqu'il en est ainsi, et qu'elle désire aller au Châṁbâ-ṇoḳor, je vais l'aider à s'y rendre. »

Il prit alors la forme d'un vieillard difforme et de couleur sale, aux joues pendantes, aux dents cassées et aux cheveux embrouillés, puis, ainsi transformé, il créa de lui-même une voiture bien garnie de tapis et la conduisit à la porte du sala, en criant :

— Eh! qui veut aller au Châṁbâ-ṇoḳor?

Ṇéang, qui l'avait entendu, vint à la porte et dit :

— Moi, ṇéak-ta[2], si vous consentez à me prendre avec vous.

— Si vous voulez venir avec moi, dit le vieillard, descendez de suite, car je suis pressé, et le soleil est déjà haut.

Alors ṇéang Ṭévi, portant la corbeille appuyée sur sa hanche, descendit du sala et s'approcha de la voiture du Sâṁdach Eyṇṭréâṭhiréaçh, mais arrivée là, elle s'arrêta soucieuse. Indra lui dit alors :

— Eh! montez donc dans ma voiture. Qu'attendez-vous?

— Mon cher ṇéak-ta, dit-elle, je ne puis pas monter, parce que je suis enceinte et sur le point d'accoucher. Ayez pitié de moi, prenez mon panier dans votre voiture et allez, je suivrai à pied.

saints et certains dieux de voir avec les yeux de l'esprit tout ce qui se fait, tout ce qui s'accomplit sur terre, dans le monde des enfers et dans les paradis. Quant au mot *mille*, il paraît être là pour qualifier la faculté dont je viens de parler, par une figure, *mille yeux*, c'est-à-dire *innombrables yeux*. Peut-être est-il aussi une réminiscence des mille organes féminins dont fut autrefois couvert le corps d'Indra et qui furent, sur la demande d'un brahmane, transformés en yeux.

1. Du pâli *buddhisatta*, du sanscrit *bodhisattva*, le Buddha futur.

2. Vieillard.

— Eh ! dit Indra, pourquoi parlez-vous ainsi ? Allons, montez vite, car je n'ai pas le temps de vous attendre davantage.

Ņéang Ţévi s'avança pour monter. Alors, par la puissance du Bodhisattva dont elle était enceinte, la terre se gonfla sous ses pieds, comme une outre de peau qu'on gonfle d'air, et la porta jusqu'au niveau de l'arrière de la voiture. Elle y entra, s'y assit commodément et ne fut pas obligée de faire la route à pied.

Quand elle fut assise elle pensa : « Ce voiturier n'est certainement pas un homme, c'est un ţévoda venu à mon secours », puis elle s'étendit sur le tapis et s'endormit bien tranquillement.

5. — Le Voyage de la Reine

Quand le Sâmdach Eyņţréâţhiréaçh, conduisant ņéang Ţévi dans sa voiture, arriva au bord d'un cours d'eau, à 30 yuçh[1] de la sala, il s'arrêta un instant afin de donner à ņéang Ţévi le temps de se baigner.

Comme elle dormait, il la réveilla et lui dit :

— Eh bien ! que faites-vous, vous ne pensez donc pas à aller vous baigner ? Voulez-vous donc être malade ?

— Mon cher ņéak-ta, répondit ņéang, je n'ai pas de langouti pour me baigner.

— Eh ! j'en ai un, moi, dit le ņéak-ta, prenez-le dans la voiture.

Alors ņéang Ţévi souleva le lit de la voiture, prit le langouti, le vêtit à la place du sien, descendit de la voiture

1. 408 kilomètres. — *Yuçh*, du p. *yojana*, 13 kil. 600, d'après les Cambodgiens.

et alla se baigner. Quand elle eut achevé de prendre son bain, elle remonta dans la voiture et reprit de suite son vêtement.

Le Sâṁdach Eyṇṭréâṭhiréâçh lui demanda :

— Avez-vous faim?

— Eh! oui, mon cher ṇéak-ta, j'ai grand faim.

— Eh bien! ma chère, j'ai du riz cuit, prenez-le dans la voiture.

Alors ṇéang Ṭévi souleva le lit et prit ce qu'il fallait pour manger.

Comme on arrivait dans la soirée à peu de distance de Châṁbâ-ṇoḳor, ṇéang Ṭévi et Indra firent la rencontre d'un nombreux corps d'armée et, au bout de la route, ils virent la corniche sculptée de l'enceinte[1], puis les portes monumentales des citadelles de Châṁbâ-ṇoḳor. Ṇéang Ṭévi ne connaissant pas cette ville et, ne sachant pas où elle était, dit :

— Eh! mon cher ṇéak-ta, comment se nomme cette ville royale?

— Eh! comment vous ne la connaissez pas [dit Indra], c'est Châṁbâ-ṇoḳor.

— O! mon cher ṇéak-ta, pour quoi dites-vous cela? Je ne connais pas cette ville, c'est vrai, mais je sais depuis longtemps que Châṁbâ-ṇoḳor est à soixante yuçh de Miṭhîla. Vous n'allez pas me faire croire que du matin au soir vous m'avez conduite (de Miṭhîla) à Châṁbâ-ṇoḳor.

— O! ma chère [dit le vieillard], pourquoi parlez-vous ainsi à votre tour? Je ne suis pas de ces voituriers qui mènent les voyageurs par des chemins tortueux ou par la route droite sans avoir réfléchi ; moi, avant de partir, je songe à tout, je réfléchis et je cherche la route la plus courte. Voilà pourquoi nous sommes si vite arrivés.

1. *Trâlèng kèng koṁphèng.*

Alors, il la conduisit à un sala situé près de la porte de la ville royale, et lui dit :

— Maintenant qu'allez-vous faire ? restez-vous ici ou bien avez-vous l'intention de retourner bientôt dans votre pays ?

— Mon cher ṇéak-ta, [répondit-elle], je ne retournerai pas en mon pays par ce que j'ai perdu mon mari. Je resterai dans cette ville jusqu'à ma mort.

— Puisqu'il en est ainsi [dit Indra], restez dans ce sala, dormez bien et reprenez des forces pour pénétrer demain dans le ṇokor. Quant à moi, mon pays est à l'est du Châṁbâ-ṇokor ; je vais en prendre la route. Adieu donc, ma chère.

— Eh bien ! dit ṇéang Ṭévi, allez-vous donc partir ainsi ?

— Eh ! oui, [dit le vieillard] je pars de suite.

— Au moins, dit-elle encore, tenez-vous bien sur vos gardes, et surveillez la route à droite et à gauche.

Indra prit alors la route de l'Est et disparut presque immédiatement.

6. — L'Achariya Ṭisâpamokkha

Seigneur ![1] par un effet de la puissance du Bodhisattva qui s'était incarné dans le ventre de ṇéang Ṭévi, un achar nommé Ṭisâpamokkha-préahm[2] qui habitait le Châṁbâ-ṇokor fut incommodé en tout son corps par une grande chaleur. Ne pouvant demeurer tranquille, il s'adressa aux cinq cents élèves qu'il enseignait et leur dit :

1. *Bâupit*, probablement du pâli *bhupati*, roi, et du sanscrit *bhupati*, maître (*pati*) de la terre (*bhû*), roi. Cet appellatif isolé nous montre que ce jâtaka est l'objet d'un récit fait à un prince.

2. En pâli : *Disâpamokkha brahmana* Ce nom signifie « qui a une lointaine renommée ».

Eh bien! vous tous, allons-nous baigner afin de nous rafraîchir et d'apaiser notre gène.

Les élèves, à ces paroles de l'achar Ṭisâpamokkha-préahm prennent, qui des *sieṇ*[1], qui des langoutis pour bains, se groupent autour de leur professeur et se dirigent vers un bassin situé près de la porte sud de la capitale.

L'achar Ṭisâpamokkha-préahm s'approche par hasard du sala et aperçoit ṇéang Ṭévi; il sent de suite en son cœur qu'il l'aime comme une sœur de même père et de même mère et pense ainsi: « Je vais lui parler, en la cajolant comme un frère cajole sa sœur. »

Alors il donne l'ordre à ses cinq cents élèves de rester dehors et il pénètre seul dans le sala.

— Ma chère sœur [dit-il à ṇéang Ṭévi], de quel pays venez-vous et pourquoi vous trouvez-vous en ce sala?

— Eh! mon cher maître des vies (répondit-elle), je ne suis pas une femme de mauvaise vie, une porteuse de corbeille qui court les salas; j'ai été l'épouse d'un roi.

— Alors, reprit l'achar, si vous êtes reine, où sont les dignitaires, les amâtyas et les femmes du lit[2] qui vous accompagnent?

— Mon cher maître [dit ṇéang], je n'ai pas dit que j'étais encore reine; hélas! si j'avais encore des dignitaires et mes femmes du lit, je serais dans une grande inquiétude et dans une anxiété à me briser la poitrine. Hélas! mon cher maître, mon mari était Arit-Çhîṇok, roi de Miṭhila-ṇokor; il avait un frère nommé Pola-Çhîṇok, qu'il aimait autrefois beaucoup; ils sont devenus ennemis et se sont fait la guerre, une guerre terrible. Arit-Çhîṇok est mort sur le champ de ba-

1. Sorte de bol en cuivre avec lequel les femmes vont se baigner et qui leur sert à s'asperger; autrefois ces vases étaient en argile et, dans un temps plus reculé, en bois, de simples noix de coco.

2. *Srey snâṁ*, femme du lit, femme de chambre.

taille et j'ai eu peur. Alors je me suis sauvée de Mițhila, j'ai trouvé une voiture conduite par un vieillard ; il a eu pitié de moi, il m'a prise dans sa voiture et il m'a déposée à la porte de ce sala ; puis il est parti vers l'orient un instant avant votre arrivée ici.

— Eh bien! [dit l'achar], avez-vous des parents en cette ville ?

— Hélas! mon cher maître, non seulement je n'ai pas de parents ici, mais je n'y connais personne.

— Mais alors, ma chère [reprit l'achar], si vous ne connaissez personne ici, qu'allez-vous devenir ? voulez-vous être ma sœur d'adoption. Je suis l'achar Țisâpamokkha-préahm qui enseigne aux enfants la morale d'après les satras, et qui leur parle des éléphants, des chevaux, des voitures, de toutes sortes de choses enfin ; ma chère sœur, si vous acceptez ma proposition, venez vous consoler chez moi ; les gens croiront, en vous voyant en ma maison, que vous êtes ma sœur.

Ṇéang Țévi répondit :

— Mon cher maître, votre proposition est gracieuse et me fait bien augurer de votre bonté.

Puis, se prosternant aux pieds de l'achar Țisâpamokkha-préahm, elle se lamente et pleure ; l'achar veut la consoler et pleure avec elle.

Cependant à l'extérieur du sala, les cinq cents élèves, entendant pleurer leur maître, se disaient : « Pourquoi notre maître pleure-t-il ainsi, il y a certainement quelque chose de grave. » Alors ils entrent dans le sala et lui disent :

— Cher maître, pourquoi pleurez-vous ainsi ? Que vous est-il arrivé ?

— Hélas ! Je pleure parce que je viens de retrouver ma sœur.

— Vous pleurez parce que vous avez retrouvé votre sœur ?

— Hélas ! vous tous, vous ne comprenez pas; j'avais perdu ma sœur depuis longtemps déjà, et voici maintenant que je l'ai retrouvée toute seule ici et abandonnée. Je pleure parce que j'ai pitié d'elle.

Les élèves lui disent :

— Seigneur, notre maître, vous ne vous lamentiez pas sur votre sœur avant de l'avoir retrouvée, pourquoi pleurez-vous maintenant que vous l'avez rencontrée ?

Le maître, entendant ses élèves parler ainsi, leur dit :

— Vous avez raison de parler ainsi, vous tous qui m'êtes chers. Allez de suite chercher une voiture, étendez-y un tapis bien doux et amenez-la ici afin que ma sœur puisse se rendre en ma maison. En même temps, dites à mon épouse de préparer du riz, de faire chauffer de l'eau et d'avoir près d'elle de l'eau froide pour ma sœur. Allez et n'oubliez rien.

Les élèves se retirent ; les uns vont préparer la voiture, ils étendent des tapis bien doux ; les autres vont prévenir ṇéang Ṗréahm[1], la femme de l'achar Ṭisâpamokkha, et lui répéter les recommandations du maître.

Alors [l'achar] prend ṇéang Ṭévi et la dépose dans la voiture, puis les élèves la conduisent à la maison.

Par un effet de la puissance du Bodhisattva incarné dans le ventre de ṇéang Ṭévi, ṇéang Ṗréahm ne peut demeurer inactive ; elle reçoit ṇéang Ṭévi, la baigne avec de l'eau chaude, puis avec de l'eau froide ; elle la fait coucher sur son tapis le plus doux, le meilleur, et l'engage à dormir.

[A partir de ce jour], quand l'achar Ṭisâpamokkha-préahm mangeait, il invitait chaque fois ṇéang Ṭévi à manger avec lui et prenait le plus grand soin d'elle.

1. Le mot *préahm* n'est pas son nom, mais le substantif qui désigne la caste de son mari et la sienne ; j'aurais pu traduire « madame la la brahmani » ou « madame la brahmane ».

7. — Moha-Çhînok enfant

A la fin du dixième mois de sa grossesse, [néang Tévi] accoucha du Bodhisattva, un enfant très beau et dont le teint rappelait la couleur de l'or. L'achar Tisâpamokkha, lui donna le nom de Sâmdach Prèas Âyoka[1], mais on devait l'appeler un jour Moha-Çhînok-kaumar[2].

Moha-Çhînok-kaumar, étant devenu grand, alla jouer avec les autres enfants. Comme il était d'une adresse peu commune, il arriva que les ângkonh[3], avec lesquels il jouait roulèrent très loin de lui : alors s'adressant à ses camarades il leur dit.

— Allez donc me chercher mes ângkonh, et dépêchez-vous.

[Ceux-ci] lui répondirent :

— Sommes-nous donc vos esclaves pour que vous nous commandiez ainsi d'aller vite ramasser vos ângkonh.

— Si vous continuez de me parler ainsi [répondit le Bodhisattva], je vous frapperai à la tête.

— Eh ! vous êtes donc bien fort, vous qui nous menacez de nous frapper. Essayez donc un peu, afin que nous voyions combien vous êtes fort, mon cher.

Alors le Bodhisattva s'élança sur les enfants et, comme il était très fort de par ses mérites, il leur saisit les bras et les serra si fort avec ses mains que, tout pleurant, les enfants s'enfuirent en leurs maisons et furent se plaindre à leurs mères. Celles-ci, inquiètes en les voyant, leur dirent :

1. Du sanscrit *ayôga*, séparé (?)

2. Çhînok le prince ; du pâli *Jinakakumara*.

3. Fruits lenticulaires d'une liane qui servent à jouer à un jeu qui porte leur nom et qui est tout à la fois le jeu de palet et celui des billes. Ces fruits servent aussi à jouer aux osselets. Ils sont plus larges que le plus gros des marrons d'Inde.

— Qui vous a frappés, enfants ?

Les enfants répondirent :

— Eh ! chères mères, c'est l'enfant qui n'a pas de père qui nous a frappés ; nous ne voulons plus aller jouer avec lui parce qu'il est très méchant et qu'il nous tuerait.

Alors les mères, furieuses, prirent leurs enfants par la main et s'en allèrent trouver le Bodhisattva. L'ayant aperçu, elles lui mettaient le doigt sur le visage et l'injuriaient en disant :

— Puisque cet enfant qui n'a pas de père est méchant, nos enfants n'iront plus jouer avec lui ; il les frappe à les tuer, ce qui est très mal. D'ailleurs c'est naturel : les enfants qui n'ont pas de père sont toujours méchants.

Entendant les paroles injurieuses que toutes ces mères lui disaient, le Bodhisattva réfléchit dans son cœur : « Est-ce donc vrai que je n'ai pas de père ? Je vais aller le demander à ma mère. » Ayant ainsi réfléchi, il alla trouver sa mère et lui dit :

— Ma chère mère, dites-moi la vérité. Comment se nomme mon père ?

Ṇéang Ṭévi ne crut pas devoir lui dire la vérité et répondit :

— Eh ! mon cher enfant, qu'avez-vous donc aujourd'hui que vous venez me demander le nom de votre père ? ne savez-vous pas que l'achar Ṭisâpamokkha est votre père ?

Le Bodhisattva ne répondit rien et s'en alla tranquillement. Mais un jour qu'il était de nouveau allé jouer avec les enfants, et que les ângkonh avaient roulé loin de lui, il dit à ses camarades :

— Eh vous autres, allez donc me chercher mes ângkonh, et dépêchez-vous.

Les enfants se dirent entre eux :

— Eh ! « dépêchez-vous ». Voilà qu'il nous prend encore

pour ses domestiques et qu'il nous commande d'aller vite ramasser ses àngkonh.

Les entendant parler ainsi, le Bodhisattva leur dit :

— Eh ! que ces enfants sont donc entêtés. Attendez un peu, je vais aller vous casser la tête.

— Venez-y donc encore, dirent les enfants.

Alors il alla à eux, leur prit les mains et les frappa. Les enfants crièrent et, tout pleurants, coururent chez eux. Les mères les voyant ainsi s'émurent encore et leur dirent :

— Qui vous a frappés ?

— Les enfants répondirent :

— Hélas ! mères, c'est encore celui qui n'a pas de père qui nous a frappés.

Les mères, très en colère, prirent la main de leurs enfants et s'en allèrent trouver le Bodhisattva. L'ayant rencontré, elles le montraient du doigt et disaient :

— Cet enfant sans père est un enfant méchant parce qu'il est né tout seul.

Le Bodhisattva dit vivement :

— Eh ! pourquoi dites-vous que je suis né seul, que je suis un enfant sans père ? Ne savez-vous pas que l'achar Ṭisâpamokkha est mon père ?

— Comment, disaient-elles, votre père !.. [l'achar] vous a reçu par charité et vous prétendez aujourd'hui qu'il est votre père ?

Le Bodhisattva réfléchit et se dit en lui même : « Quand j'ai demandé à ma mère quel était mon père, elle m'a dit que l'achar Ṭisâpamokkha est mon père, or voici que les femmes m'insultent et disent encore que je suis un enfant sans père. Pourquoi cela, je vais de nouveau aller interroger ma mère. » Alors il alla trouver sa mère, se mit à têter[1] et lui dit :

1. Les enfants têtent souvent au Cambodge jusqu'à quatre et même cinq ans.

— Ma chère mère, dites-moi la vérité. Quel est le nom de mon père. Si vous ne dites pas la vérité, je vais vous mordre le sein.

Sa mère ne répondant pas, il serra peu à peu le bout du sein avec les dents. Alors ṇéang Ṭévi le lui arrachant de la bouche lui dit :

— Mon cher enfant, l'achar Ṭisâpamokkha n'est pas votre père. Votre père se nommait Arit-Çhiṇok et régnait à Miṭhila-ṇokor. Son frère Pola-Çhiṇok lui a déclaré la guerre et votre père fut tué sur le champ de bataille. Quant à moi, prise de peur à cette nouvelle et ne pouvant rester à Miṭhila, j'ai quitté le royaume et je suis venue en cette ville. L'achar Ṭisâpamokkha m'a rencontrée toute seule, il m'a adoptée pour sa sœur et m'a prise dans sa maison.

Le Bodhisattva, apprenant cela, retourna jouer avec les enfants et, quand ceux-ci lui disaient qu'il était un enfant sans père, il ne répondait pas et ne se fâchait point contre eux.

8. — Moha-Çhìṇok quitte sa mère

A seize ans, le Bodhisattva était un joli garçon, aimé de tout le monde et qui avait retenu le *Tray-phét*[1] dans son excellente mémoire.

Il résolut de s'emparer de l'éminent parasol à cinq étages et du pouvoir royal que son père avait possédés à Miṭhila-ṇokor. Alors il alla trouver sa mère et lui dit :

— Ma chère mère, quand vous êtes partie de Miṭhila-ṇokor, n'avez-vous rien emporté avec vous, ou bien avez-

1. Nom d'un *satra* cambodgien, dont je donnerai plus tard la traduction.

vous emporté quelques richesses? Si vous avez pu emporter quelque chose, je vous prie de m'en remettre une partie, car je veux m'associer à des commerçants et me livrer au commerce, afin d'amasser une grande fortune. Quand je serai très riche, je lèverai une armée de guerriers et je m'emparerai du trône et du pouvoir royal que mon père a possédés à Miṭhila-ṇokor.

— O mon cher enfant, dit la mère, quand je suis partie de Miṭhila, je n'avais pas les mains vides; j'emportais une belle fortune de moṇirôt[1]. Beaucoup sont d'un si haut prix qu'il est difficile de les estimer; si je devais le faire, je dirais qu'il y en a avec lesquels on pourrait acheter un royaume[2]. Eh bien! si votre intention est, mon cher enfant, de vous emparer du trône et du pouvoir royal que votre père a possédés, prenez un ou deux de ces moṇirôt et vous aurez largement les moyens de vous livrer au commerce. O mon cher enfant, ajouta-t-elle, si vous me quittez pour aller au loin, vous qui m'êtes plus précieux que mon foie, je resterai seule sans personne pour me protéger? Comment pourrai-je vivre encore? O mon cher enfant, les mers sont grandes, profondes et si larges qu'on n'a jamais vu l'autre rivage; beaucoup de gens y ont été malheureux et y sont morts; et vous, si jeune encore, qui ne savez rien de la vie, vous voulez vous lancer sur la mer. O mon cher enfant, je ne veux pas que vous vous livriez au commerce maritime.

Le Bodhisattva répondit à sa mère :

— Ma chère mère, j'ai eu jusqu'ici beaucoup de chance, pourquoi conjecturez-vous mal. Je suis déjà engagé avec les commerçants; je ne puis plus rompre la parole d'engagement. Je me prosterne à vos pieds et je vous prie de me

1. Du pâli *maniratana*, de joyaux précieux, diamants.
2. Ville royale.

laisser aller. Puis, sans rien dire, il fit deux parts du trésor, en prit une et laissa l'autre pour sa mère. Alors il se prosterna, fit la prâdakshina[1] trois fois autour d'elle et la quitta pour se rendre au navire frété par les commerçants, ses associés.

9. — Moha-Chinok fait naufrage. — Il est sauvé par une déesse

Le jour où le Puthisat monta sur le navire, Pola-Chinok, roi de Mithila tomba malade à ne plus pouvoir quitter sa couche.

Le Bodhisattva et les sept cents commerçants qui étaient avec lui, ayant fait des offrandes aux esprits, le navire sur lequel ils étaient quitta le port et gagna la haute mer. Sept jours après, comme ils étaient à sept cents yuch de la côte, ils furent assaillis par une si grande tempête que le navire fut soulevé par les vagues et jeté sur une roche qui se trouvait au milieu de la mer. Une voie d'eau s'étant déclarée à la quille, l'eau y pénétra en grande abondance. Les commerçants, voyant que la jonque sombrait sous eux et qu'ils allaient périr au milieu de la mer, se désespéraient, pleuraient et levaient les mains pour implorer les têvodas et se recommander à eux. Ils avaient si peur de mourir, qu'ils ne pouvaient demeurer tranquilles un instant; pris de folie, ils sautaient par-dessus le bord. Les poissons, les monstres marins, les baleines, les requins, les crocodiles de mer, les tortues se jetaient alors sur eux, les saisissaient et les dévoraient; la mer était toute rougie de leur sang, à plus d'un yuch[2] de rayon.

1. Salutation respectueuse qui se fait en tournant trois fois autour de la personne ou de l'objet qu'on veut honorer de manière à lui présenter toujours l'épaule droite.

2. 13 kilom. 600 mètres.

Le Bodhisattva lui, n'avait pas peur : il ne se prosternait pas devant les ṭévodas et ne les invoquait pas comme le faisaient ses compagnons.

Il prit de l'huile, du sucre et du riz, les mélangea ensemble et se mit à manger à sa faim, sans se presser. Cela fait, il prit deux langoutis, les trempa dans l'huile, vêtit l'un d'eux, attacha l'autre bien solidement autour de sa taille, puis il fut se placer debout au pied du grand mât. Quand il vit que la jonque s'enfonçait dans la mer, il monta au sommet du grand mât, regarda aux quatre points cardinaux et se demanda de quel côté se trouvait Miṭhila-ṇokor. Quand il se fut orienté, il sauta du mât à plus d'un yuçh du navire, afin de passer par dessus les animaux féroces qui nageaient autour de lui, et tomba à la mer. Alors il commença à nager dans la direction du royaume de Miṭhila. Or, au moment même où le Bodhisattva abandonnait le navire perdu, le roi Pola-Çhiṇok mourait.

Cependant que le Bodhisattva nageait au milieu des flots de la mer, son corps était beau, luisait comme un diamant et flottait sur les eaux. Par suite de sa puissance et de ses mérites, sa vigueur était très grande : après sept jours de nage, il était aussi vigoureux et aussi peu fatigué qu'au premier moment.

Alors, comme il nageait, il regarda le ciel et vit que la lune était pleine. De suite, il pensa que ce jour était jour *ọbausot*[1]. Il réfléchit un instant, puis il prit de l'eau salée, se lava la bouche avec soin et se mit à invoquer [les dieux], leur demandant de pouvoir observer les préceptes sacrés au milieu de la mer.

1. Du pâli *uposatho*, jour de fête. Il y a quatre *uposatha* par lunaison ; le premier est le 8e jour de la lune croissante, le second, le jour de la pleine lune, le troisième le 8e jour de la lune décroissante, le quatrième tombe le dernier jour de la lune.

A ce même moment, les quatre Chado-louka-bal[1] étaient depuis six jours avec une ṇéang Ṭép-ṭhida[2], nommée ṇéang Moṇîmékkalâ[3]. Cette fille de dieu, désirant voir la mer, prit son vol et descendit jusqu'à la surface des eaux; elle aperçut le Bodhisattva qui nageait au milieu de la mer et lui dit :

— Eh! mon pauvre homme[4], comment vous nommez-vous? Pourquoi nagez-vous ainsi au milieu de cette mer, dans l'obscurité et si loin de la rive. Comment pouvez-vous nager ainsi depuis sept jours?

Le Bodhisattva, entendant ces paroles, réfléchit et se dit en son cœur : « Je nage tout seul au milieu de la mer depuis sept jours et je ne vois personne autour de moi. Qui donc peut ainsi me parler ? » Alors, il regarda au-dessus de lui et vit ṇéang Ṭép-ṭhida. Il lui dit :

— O ṇéang Ṭép-ṭhida! je nage ainsi au milieu de la mer depuis sept jours parce que j'ai prié dans mon cœur tous les jours; alors, parce que j'ai prié sans cesse, sans laisser passer un seul instant, j'ai trouvé, comme je le désirais, la force de nager sans me lasser au milieu de la mer. Voilà.

Ṇéang Ṭép-ṭhida loua beaucoup dans son cœur le Bodhisattva à cause de sa piété, mais comme elle désirait l'entendre parler et l'aider, elle lui dit :

— Eh! mon pauvre homme qui nagez au milieu de la mer si profonde qu'on n'en peut savoir la profondeur, votre prière est inutile et vous, qui nagez dans cette mer, vous allez certainement y périr.

Il lui répondit :

1. En pâli *catu mahâ râja loka pala*, les quatre grands rois, gardiens du monde ou *mahâ râja*.

2. En pâli *dévithida*, déesse, fille de dieux.

3. En pâli *Manîmekhala*, collier de gemmes.

4. Le texte cambodgien des paroles de la déesse est, phrase par phrase, coupé de textes pâlis, dont le cambodgien est la traduction plus ou moins littérale.

— O ṇéang Ṭép-ṭhida! je ne pense pas à la mort, je ne pense qu'à prier. Si je meurs, mes parents n'auront aucun reproche à me faire. Je ne regrette point les biens de ce monde, non, je ne les regrette pas. Je ne pense pas même à eux.

Ṇéang Ṭép-ṭhida lui dit encore :

— O mon pauvre homme, vous n'êtes pas encore au bout de vos peines. Vous vous donnez beaucoup de peine pour nager, mais tous vos efforts sont inutiles, vous allez certainement périr ici.

Le Bodhisattva lui répondit :

— Pourquoi parlez-vous ainsi contre moi?

Puis il ajouta :

— O ṇéang Ṭép-ṭhida! ne savez-vous pas qu'on ne sait jamais quand tout est fini et qu'on doit ne pas prendre soin de sa vie toujours, ma chère Ṭép-ṭhida. Tous les hommes désirent apprendre les prières parce qu'elles sont utiles jusqu'au *bârlok*[1]; ma chère Ṭép-ṭhida, soyez bien convaincue de leur efficacité; voyez moi, je nage au milieu de la mer sans m'enfoncer jamais, je prie sans cesse; c'est parce que j'ai prié sans cesse que vous êtes venue et que vous me porterez jusqu'à la rive que je désire atteindre.

Ṇéang Ṭép-ṭhida répondit :

— O mon pauvre homme, c'est en effet parce que vous avez prié sans cesse que vous avez pu vous maintenir à la surface de l'eau et nager au milieu de cette mer. Conformément à votre désir, je vous porterai où vous voudrez. En quel royaume voulez-vous aller?

Le Bodhisattva répondit :

— O ma chère Ṭép-ṭhida! portez-moi à Miṭhîla-ṇokor.

Alors, ṇéang Ṭép-ṭhida descendit, prit le Bodhisattva sur

1. Du pâli *pâraloko*, la suprême localité, le *nirvaṇa*.

ses avant-bras, l'appuya sur sa poitrine, comme elle aurait fait pour une gerbe de fleurs ou pour un enfant chéri et prit son vol au milieu des airs.

Le Bodhisattva était demeuré sept jours dans l'eau salée, et, tout d'un coup, porté par ṇéang Ṭép-ṭhida, il se trouva déposé sur la pierre de Mongkol-sela[1], sous un figuier, la tête au midi et la face à droite[2]. Ṇéang chargea un génie de veiller sur lui, puis elle retourna en son paradis.

10. — La fille du roi Pola-Çhîṇok et son ministre

Le roi Pola-Çhiṇok à Miṭhila-ṇokor était mort sans laisser un fils, mais il avait laissé une fille nommée ṇéang Simbali-ṭévi[3], qui était bonne et douée d'une excellente mémoire.

Pendant que Pola-Çhiṇok était bien malade, un amat l'avait été trouver et lui avait dit :

— Mon cher roi, si vous venez à mourir, à qui voulez-vous que nous transmettions le trône et le pouvoir royal? Répondez-moi, je vous prie.

Pola-Çhiṇok avait répondu devant tous les plus grands dignitaires et devant les amâtyas :

1. Du sanscrit *Mangala sila*, pierre de la prospérité. — Cette pierre me rappelle la pierre d'élection sur laquelle les peuples de race aryenne faisaient monter les chefs qu'ils élisaient et dont il est question dans la tradition et les légendes germaines, scandinaves, irlandaises sur une *pierre du destin* ; cette dernière pierre est restée célèbre : après avoir été transportée à Lona, en Ecosse, elle se trouve maintenant à Westminster, sous le siège du gouvernement. — Wallace siégeait sur une pierre, près de Lanark, quand il réunissait ses chefs en conseil. Les rois de Judée étaient ainsi consacrés sur une pierre. — En Irlande, la pierre était frappée et rendait un son clair quand l'élection était favorable.

2. A l'Est, puisqu'il avait la tête au Sud.

3. Du pâli *simpali*, soie de coton (*bombax heptaphyllum*) ; et *devi*, déesse, titre que portent souvent les princesses.

— Si quelqu'un peut se procurer les bonnes grâces de ma fille, que le trône et le pouvoir royal soient donnés à celui-là ; — si quelqu'un voyant mon lit à quatre coins peut dire aussi quelle est la tête, quel est le pied, qu'on lui donne le trône; — si quelqu'un peut aussi bander le thnur Sâhâssa-ṭhomma[1], qu'on lui remette le pouvoir; — si quelqu'un peut enfin découvrir les seize grandes choses qui sont enfouies, que celui-là soit nommé roi après moi.

Les grands dignitaires et les ministres, entendant les paroles du roi, lui demandèrent :

— Où sont enfouies les seize grandes choses ?

Le roi répondit :

— Eh bien! où vous êtes tous les seize grandes choses sont enfouies : 1° Une chose enfouie est là où le soleil se lève sur le monde ; — 2° il y en a une là où le soleil se couche ; — 3° une autre à l'endroit inférieur ; — 4° une à l'endroit extérieur ; — 5° il n'y en a pas à l'endroit inférieur; — 6° il n'y en a pas à l'endroit extérieur ; — 7° il y en a au pied de l'escalier qu'on gravit tous les jours ; — 8° il y en a au pied de l'escalier qu'on a descendu tous les jours ; — 9° il y a quatre grandes choses enfouies au pied des quatre grands arbres sarlak[2] ; — 10° il y en a aux défenses des éléphants ; — 11° il y en a aux queues des éléphants ; — 12° il y en a dans leurs défenses ; — 13° il y en a à la cime des sarlak.

Ayant ainsi parlé, le roi mourut.

Tout en prenant les dispositions d'usage pour la levée du corps, les grands dignitaires discutaient et se demandaient quel était celui qui pouvait prétendre au trône.

Un amat qui était parmi eux dit :

— Vous tous qui êtes ici, écoutez-moi. Quand le roi fut

1. Du pâli *dhanu*, arc ; — *sâhasa*, vigoureux ; et *dhamma*, Loi. Il est question, dans le *Tray Phèt*, d'un arc de ce nom.

2. Du pâli *sallaki*, le *Boswellia thurifera*.

sur le point de mourir, il a dit : « Si quelqu'un peut obtenir les bonnes grâces de ma fille, il doit avoir le trône et le pouvoir royal. »

Un des grands ministres, nommé Polaphan, qui était là, heureux, se disait en lui-même : — « Qui donc osera jamais prétendre aux bonnes grâces de la fille du roi, si ce n'est moi? moi seul puis obtenir l'amour de néang Simbali-tévi. » Ayant ainsi songé, il s'en alla trouver la néang sous prétexte de service et lui fit ses propositions.

Néang, l'ayant écouté parler, lui dit :

— Merci bien! continuez votre service et revenez ce soir.

Tous les fils et les ministres avaient entendu la réponse de néang, et Polaphan très heureux s'en allait en se disant : « Eh! j'aurai néang pour femme et l'éminent parasol à cinq étages, les biens royaux seront bientôt à moi. Je dois ce bonheur aux mérites [que j'ai certainement acquis au cours d'une autre existence], mais pourquoi ce bonheur ne m'est-il pas venu quand j'étais encore jeune ? »

Quand le soir fut venu, il s'habilla d'un beau langouti, d'un beau vêtement et s'en alla demandant aux gens qu'il rencontrait.

— Eh bien! regardez-moi. Comment me trouvez-vous? Pensez-vous que je suis assez bien pour être votre maître ?

Et chacun d'eux lui répondait:

— O mon cher maître, ô mon cher maître, vous êtes joli, très joli, mais la queue de votre langouti n'est pas tout à fait droite.

Alors il rentra chez lui et refit le pli de son langouti: puis il se rendit à la salle du trône. De là, il envoya un garde annoncer à néang qu'il se tenait prêt à lui rendre hommage.

Néang dit au garde:

— Eh! Je lui suis bien reconnaissante d'être venu. Retournez près de Polaphan, mon grand ministre, et dites-lui de venir me trouver ici.

Quelques instants après, le grand ministre se trouvait en présence de ṇèang et celle-ci lui disait :

— Eh bien, Polaphan! je veux apprécier votre force avant de vous recevoir. Allez dans la salle du trône et faites en sept fois le tour en courant aussi vite que vous pourrez, puis revenez me rendre vos hommages.

Polaphan, très heureux et comptant obtenir ainsi les faveurs de ṇèang et le pouvoir royal, se rendit dans la salle du trône : il en fit sept fois le tour en courant, puis, très essoufflé à en mourir, il revint non moins content près de ṇèang.

— Venez ici, lui dit ṇèang, et pressez-moi la jambe.

Polaphan s'approcha de ṇèang, mais celle-ci levant le pied lui en donna un coup si fort dans la poitrine qu'il roula du trône jusqu'en bas. Alors les femmes de chambre se jetèrent sur lui, le frappèrent à le tuer, puis le laissèrent s'enfuir en sa maison. Alors les gens qu'il rencontrait lui disaient :

— Eh bien! seigneur ministre, ṇèang est-elle contente de vous.

Et lui leur répondait :

— O vous tous, ne me parlez pas davantage. Je croyais que cette ṇèang-là était une femme intelligente et remplie de sagesse, or cette femme est semblable à une yèakkhiṇi[1]. Si elle ne m'aimait pas, elle pouvait me refuser? Pourquoi m'a-t-elle frappé du pied, jeté à bas et fait battre par ses femmes jusqu'à m'étourdir, jusqu'à me tuer.

Depuis ce jour-là, nul parmi les mandarins et les ministres n'osa plus rechercher les faveurs de ṇèang.

1. *Yakkhiṇi*, femme yaksha, ogresse.

11. — Un éléphant désigne Moha-Çhïṇok au choix des dignitaires pour être roi de Miṭhîla

Quelque temps plus tard, les ministres se réunirent en conseil pour chercher quelqu'un à mettre sur le trône de Miṭhila. Un vieux et sage ministre qui était parmi eux leur dit :

— Eh bien ! vous autres, puisque vous n'avez personne à proposer pour être roi et pour régner conformément aux remarquables traditions qui nous viennent de l'antiquité, j'ai à vous proposer quelque chose dont vous serez content.

— Eh bien ! lui dirent les ministres, faites-nous votre proposition, parlez.

Alors, le vieux ministre reprit :

— Eh bien ! vous tous, les rois, depuis la plus haute antiquité, ont été élevés conformément aux règles des textes. Or, il est dit dans ces textes que si on veut avoir un roi puissant, un grand roi, il faut lâcher un éléphant porteur et lui laisser le soin de trouver l'homme hardi et puissant qu'on veut avoir pour maître par dessus tout les autres hommes. Lâchons donc un éléphant conformément aux règles indiquées par les textes anciens.

Les ministres et les dignitaires, ces paroles entendues, firent appeler les lettrés et les chapelains et leur demandèrent en quel équipage il fallait lâcher l'éléphant.

Ils répondirent :

— O vous tous qui êtes ici, il ne faut pas lâcher l'éléphant tout seul, il faut prendre une voiture, y attacher des instruments de musique, y atteler deux chevaux ; quand l'éléphant marchera devant, les chevaux le suivront, traînant la voiture, et les instruments de musique joueront et accompagneront l'éléphant.

Alors celui que l'éléphant trouvera sera celui que vous cherchez ; vous le prendrez, vous ferez la cérémonie âphisèk[1] et il ira s'asseoir sous le parasol à cinq étages d'où il saura protéger tous les hommes.

Les dignitaires, les ministres, les conseillers, les lettrés et les chapelains, ayant délibéré, donnèrent l'ordre de préparer la voiture, les chevaux et les éléphants, puis ils invitèrent les habitants à enlever les grandes herbes, à bien égaliser le terrain devant leurs maisons. Quand tout fut prêt, ils prirent des noix d'arec, des feuilles de bétel, des bougies en cire d'abeille, des baguettes odoriférantes et des fleurs[2] puis ils entrèrent dans l'écurie de l'éléphant et les lui offrirent.

Quand les dignitaires, les ministres, connurent par les chapelains le jour favorable[3], ils donnèrent l'ordre d'amener l'éléphant, les chevaux et la voiture à laquelle on avait attaché des instruments de musique. Alors on lâcha l'éléphant, les chevaux suivirent avec la voiture et les instruments de musique commencèrent à se faire entendre.

Les habitants, voyant passer ce cortège, joignirent leurs mains au-dessus [de leurs têtes] et se prosternèrent pour les saluer en disant :

1. Du sanscrit *abhishêka*, aspersion ; elle fait partie de la cérémonie de l'élévation au trône et se pratique encore au Cambodge et dans tous les Laos. On nomme aussi *âphisèk* la cérémonie d'érection d'une nouvelle statue du Buddha, parce que cette cérémonie comporte une aspersion d'eau. — Voy. dans mes *Contes cambodgiens*, t. I, ce qui est dit de cette cérémonie.

2. Ces objets sont, pour ainsi parler, les parties rituelles de toute offrande religieuse.

3. On n'entreprend rien de sérieux au Cambodge un jour réputé non favorable et, pour le couronnement du roi, pour les cérémonies de consécration des temples nouveaux, des nouvelles statues du Buddha, pour les mariages et les autres fêtes familiales, on consulte les devins. On les consulte aussi sur le jour auquel on doit entrer dans une nouvelle maison.

— Seigneur éléphant porteur, je fais des vœux pour que vous parveniez vite à votre but.

L'éléphant commença par faire trois fois le tour de la ville royale[1] puis, tournant un peu la tête, il partit tout droit vers l'Othyean[2]. Il y fit la rencontre du Bodhisattva qui dormait, étendu sur la pierre de Mongkol-sœla[3] et sous un manguier.

Tous ceux qui avaient suivi, virent le Bodhisattva et furent remplis d'une grande joie. Alors ils l'entourèrent en jouant de la musique, et cela retentit à ses oreilles comme le bruit des flots.

Il s'éveilla, regarda autour de lui et vit l'éléphant, la voiture, la foule qui l'entourait ; il réfléchit dans son cœur et se dit : « Eh ! l'éminent parasol à cinq étages et les biens royaux viennent à moi. » Puis il se recoucha.

Alors les chapelains s'approchèrent de lui, se prosternèrent à ses pieds, le saluèrent en levant leurs mains jointes et lui dirent :

— Grand homme, nous venons vous prier de vouloir bien être notre roi.

Le Bodhisattva leur répondit :

— Eh ! vous tous, qu'est devenu votre roi ?

Les dignitaires et les chapelains lui répondirent :

— Hélas, grand maître, notre roi est mort.

— Mais, dit le Bodhisattva, si votre roi est mort, il a laissé une famille, des enfants, des proches parents ?

— Hélas ! grand maitre, notre roi n'a pas de famille, il n'a laissé qu'une jeune fille, néang Simbali-tévi[4]. C'est une

1. Il fit le *pradakshina nagara*.

2. Le jardin royal, du pâli *udyana*, parc, jardin royal et public.

3. Magnifique pierre. Le mot pâli *silo* et le mot cambodgien *thma*, pierre, font doublet.

4. Simbali est le nom d'une espèce de ouatier nommé *roka* au Cambodge.

très jolie femme, mais nul n'est assez hardi pour songer à en faire sa reine[1]. C'est pour cette raison que nous venons vous demander d'être notre roi.

Alors le Bodhisattva se leva de sur le Mongḳol-sœla où il était couché, puis, s'étant baigné d'eau parfumée, il monta sur le cou de l'éléphant qu'on lui avait amené et se mit en en route pour la ville royale. Il était escorté de nombreux dignitaires et, près de lui, se tenaient les chapelains et les ministres. Son cortége s'avançait ainsi aux sons harmonieux d'une belle musique.

Quand il fut arrivé au palais, il réfléchit dans son cœur et, s'adressant aux ministres et aux autres dignitaires, il leur dit.

— Eh! vous autres, avant de mourir, votre roi a-t-il fait quelques reccommandations concernant son successeur?

Les ministres se prosternèrent et lui dirent :

— Voici les conditions que le roi mourant a indiquées comme devant être remplies par son successeur : « 1° Si quelqu'un parvient à obtenir les faveurs de ṇéang Simbali-ṭévi, qu'il gouverne ce royaume; — 2° si quelqu'un sait reconnaître la tête, le pied et les côtés, droit et gauche de mon lit, qu'il soit votre roi; — 3° si quelqu'un peut bander l'arc de Sâhassâ-ṭhomma, qu'il règne sur vous; — 4° si quelqu'un peut découvrir les seize choses enfouies ici, qu'il monte sur le trône et soit votre roi. »

12. — Les Épreuves

Néang Simbali, ayant appris que Moha-Çhiṇok était arrivé, et voulant le voir, fit appeler un homme et l'envoya

1. Le détail confirme ce que les vieux contes nous ont déjà appris, que le successeur d'un roi pouvait être son gendre, et que la fille du roi, héritière de son père, pouvait porter au pouvoir suprême celui qu'elle prenait pour époux. Voy. *Cambodge, Contes et légendes*, 1894.

inviter le nouveau roi à venir immédiatement la voir. Cet homme alla trouver le Bodhisattva et, s'étant prosterné devant lui, lui transmit l'invitation que ṇéang Simbali-ṭévi lui faisait en ces termes :

— Voici maintenant que ṇéang Simbali-ṭévi m'a chargé de vous inviter à la venir voir, sans tarder davantage.

Le Bodhisattva, ayant entendu cet homme, demeura sans rien dire et comme s'il n'avait pas compris que ṇéang l'invitait à venir en son prâsath. Puis il se mit à admirer le palais en disant :

— O que ce prâsath est donc beau et comme il est bien construit.

Voyant cela, l'homme s'en retourna trouver ṇéang Simbali-ṭévi et lui dit que Moha-Çhiṇok avait reçu son invitation avec une grande indifférence.

Ṇéang Simbali-ṭévi, à ces paroles, lui donne l'ordre de retourner près de lui et de lui renouveler son invitation.

Alors le Bodhisattva monte par la porte monumentale au grand prâsath, et ṇéang, qui est venue l'attendre en bas, le prend par la main et le fait asseoir sur le râthalang[1] que surmonte un très beau parasol à cinq étages.

Le Bodhisattva prend le préas-khaṇṭ[2] et le remet à ṇéang ; celle-ci le reçoit et le dépose à droite. Il prend le préas mokot[3] et le lui remet ; ṇéang le reçoit et le pose à la tête du lit. Il prend les préas sopobaṭo[4] et les lui remet ; ṇéang les reçoit et les dépose au pied du lit.

1. Lit royal, du pâli *ratana pallanko*, précieux trône. — Le mot *pallanko* signifie aussi « couche, lit, sofa, divan, palanquin ».

2. Le sabre royal, du sanscrit *khadga*, qui a pour racine *khad*, fendre, et duquel on peut rapprocher les mots *khand*, réduire en morceaux, fendre, et *khanda*, morceau.

3. La couronne, du sanscrit *makuta*, du pâli *makuto*, avec le sens antique d'aigrette, de crête.

4. Les chaussures royales.

Alors le Bodhisattva, s'adressant aux dignitaires, aux ministres et aux amat, leur dit :

— Eh! vous autres tous, je sais maintenant quelle est la tête du râṭn-balang ; je sais quel en est le pied, quel en est le côté droit et quel en est le côté gauche. Allons, quelle est l'autre condition? parlez.

— O mon seigneur, dit un amat, avant de mourir le roi a dit ces paroles : « Si quelqu'un peut bander l'arc Sâhâssâthaṇu[1], qu'il soit roi. »

Le Bodhisattva envoya chercher l'arc Sâhâssâthanu et le banda, puis il dit :

— Eh bien! amat, voici que j'ai bandé l'arc Sâhâssâthanu. Dites-moi maintenant quelle est l'autre condition? parlez.

Les amat se prosternèrent pour le saluer et l'un d'eux lui dit :

— Hélas! avant de mourir, le roi a dit : « Si quelqu'un peut découvrir les seize choses enfouies ici, qu'il soit notre roi. »

— Eh bien! [dit le Bodhisattva] où sont les seize choses enfouies et quelles sont ces choses?

Alors les amat lui répétèrent les paroles du roi que nous avons écrites plus haut. Le saint leur dit :

— Aujourd'hui n'est pas un jour favorable à la découverte des choses enfouies. Revenez demain matin et je les découvrirai.

Le lendemain, dès l'aurore, le Bodhisattva, étant entouré des dignitaires, des ministres et des amat, leur dit :

— Eh bien! là où le roi avait l'habitude de donner des aumônes, il faut fouiller le sol. Là où le soleil se lève, il faut fouiller le sol, et y chercher les choses qui y sont

1. Du sanscrit *dhanu sâhasadharma*, du pâli *dhanu sâhasa dhamma*, arc vigoureux de la Loi.

enfouies. Là où le soleil se couche, là où l'on entre, là où on sort, là où l'on monte, là où l'on descend, etc., en tous ces endroits là, il faut fouiller le sol et y chercher les choses qui y sont cachées.

Quant on eut mis au jour et rassemblé les seize trésors du roi défunt, le Bodhisattva résolut de les distribuer aux pauvres. Alors il dit aux dignitaires :

— Faites venir les ouvriers et faites leur construire six salas couverts[1], car je veux distribuer aux mendiants tous ces trésors royaux.

Les ouvriers se mirent immédiatement à l'ouvrage et les six salas furent rapidement construits. Le Bodhisattva y distribua les seize trésors aux mendiants, puis, ces grandes distributions d'aumônes étant faites, il donna l'ordre d'aller inviter sa mère et l'achar Ṭisâpamokkha-préahm à venir habiter avec lui.

Ceux-ci, ayant quitté le royaume de Châmbâ, il leur fit présent d'un bel endroit bien aménagé et les y installa lui-même. C'est ainsi que le Bodhisattva devint roi du royaume de Miṭhila, le maitre de tous les habitants, et qu'il fut mis en possession de tous les biens du royaume de son père.

13. — Acclamation du roi

Quand le soleil s'est élevé dans le ciel, on s'aperçoit qu'il est très beau ! Les habitants du royaume se disaient entre eux : « Maintenant que le fils d'Arit-Çhîṇok est devenu notre roi sous le nom de Moha-Çhiṇok, allons à lui et prosternons-nous. »

Alors, ayant préparé des offrandes pour le Saṭhoka[2], ils

1. *Chhattèaṇ*, du s. *chhadana*.
2. Du pâli *sadhukaro*, approbation. C'est la partie de la cérémonie

furent les lui présenter, puis ils organisèrent les corvées royales afin que le service se fît avec régularité. Le roi donna l'ordre de reconstruire à neuf et d'entretenir avec soin et dans un état de grande propreté le sala des dignitaires et des mandarins, le sala de Préahm, les magasins du trésor, le sala du conseil et le sala des amâtyas. Et tout fut si bien organisé que tout, dans ce royaume, les cortèges compris, put être comparé aux choses du paradis du Sâmdach Eyntréâthiréach. C'est que celui qui a acquis des mérites ne les a jamais acquis pour rien; il prospère selon ses désirs; c'est que celui qui s'applique à acquérir des mérites obtient par eux ce qu'il désire.

De ce jour, le roi rendit la justice dans le sala couvert et, conformément aux coutumes suivies par les anciens, il gouverna bien les habitants et maintint la tranquillité dans tout le royaume.

Plus tard, de néang Simbali-tévi naquit un garçon très beau, rempli de perfections; elle lui donna le nom de Chautithéavout-kaumar. Quand ce garçon fut devenu grand, le roi le nomma *obaréach*[1].

14. — Vocation religieuse du roi Moha-Chinok

Un jour que le gardien du jardin royal était venu offrir au roi des fruits, des fleurs de plusieurs espèces, celui-ci fut si satisfait de lui qu'il lui fit un cadeau et lui dit :

— Eh ! gardien, j'ai le désir d'aller voir le jardin, allez tout préparer pour cette visite.

du couronnement ou de l'érection d'une statue du Buddha, dite de l'acclamation. Le mot *sadhu* a le sens de « bien ! » et *karo* celui « d'action », donc acclamer, approuver.

1. Du pâli *uparâja*, sous-roi.

Le gardien, à ces mots, se prosterna pour saluer et se retira afin d'aller tout préparer conformément aux ordres du roi. Quand tout fut prêt, il revint se prosterner devant lui et l'avertit.

Alors, le roi monta sur son éléphant et, avec un grand cortège, sortit de la capitale par la porte donnant sur la route qui conduisait au jardin. A peu de distance de la porte de ce jardin royal, il y avait deux manguiers, l'un en face de l'autre ; l'un d'eux avait un seul fruit, mais il était couvert de feuilles vertes et luisantes; l'autre était couvert d'excellents fruits sucrés que personne n'avait encore cueillis, parce que le roi seul avait le droit d'y toucher le premier[1].

Le roi, voyant ces beaux fruits, conduisit son éléphant sous le manguier et cueillit quelques mangues qu'il mangea de suite. Quand leur chair sucrée passa dans sa gorge, il lui trouva une saveur agréable, divine, et se dit en lui-même : « Quand je reviendrai, j'ordonnerai de cueillir beaucoup de ces mangues si bonnes à manger et de les emporter au palais. » Puis, quittant l'arbre, il entra dans le jardin.

Mais alors, tous ceux qui l'avaient suivi, voyant que le roi avait mangé quelques fruits du manguier et qu'il était entré dans le jardin, l'ọbaréach lui-même, les dignitaires, les ministres, les cornacs, les palefreniers, les bouviers, tous

1. Voici encore une bribe de ces coutumes antiques et naïves qu'on retrouve à chaque instant en Extrême-Orient, et qui ne sont pas sans rappeler quelques coutumes seigneuriales de l'Occident : le droit pour le chef de s'approvisionner le premier, qui devient par la suite une défense de toucher à telles choses avant le roi. N'avons-nous pas eu en France le droit pour le seigneur de faire sa provision de bois avant les vassaux et ne trouvons-nous pas encore au Cambodge, dans certaines provinces, le droit reconnu au gouverneur de faire pêcher le premier dans certaines mares ou de choisir le plus beau poisson lors de la pêche collective.

enfin se mirent à cueillir des mangues et à les manger. Ceux qui ne montaient pas sur l'arbre abattaient les fruits avec des bâtons, brisaient les branches et couvraient le sol de feuilles et de débris. Quand un fruit tombait, on se bousculait pour se l'arracher et pour le manger.

Quant au manguier, qui n'avait pas un seul fruit, personne n'y toucha et il garda toutes ses belles feuilles vertes comme le mont Ṇilorât[1].

Quand le roi revint du jardin, il aperçut le manguier qu'on avait dépouillé de ses fruits et de ses feuilles, et dont mille et mille branches jonchaient le sol. Il dit aux amat :

— Eh bien, amat, pourquoi ce manguier, si beau tout à l'heure, est-il maintenant brisé au point que beaucoup de ses branches et presque toutes ses feuilles jonchent le sol ?

Les amat se prosternèrent et répondirent en ces termes :

— Seigneur roi, c'est parce que ce manguier était couvert de nombreux fruits savoureux et que vous les avez goûtés, touchés, que tous les gens de votre cortège ont, conformément à la coutume, profité de votre entrée dans le jardin pour le dépouiller. C'est en prenant les mangues qu'ils ont abattu les feuilles et cassé tant de branches.

— Eh bien ! amat, pourquoi cet autre manguier n'a-t-il point été touché ? pourquoi a-t-il encore toutes ses belles feuilles vertes ?

— O roi ! répondirent les amat, c'est parce que ce manguier ne porte aucun fruit qu'on ne l'a point touché et qu'il garde toutes ses feuilles.

Le roi, à ces paroles de l'amat, fut pris d'un grand désespoir et se dit dans son cœur : « C'est parce que cet arbre n'a porté aucun fruit qu'il a gardé toutes ses vertes feuilles: et cet autre parce qu'il a porté beaucoup de fruits a vu

1. Peut-être du pâli *nila*, bleu, et *ratana*, joyau : montagne du joyau bleu, ou du saphir(?) ; sanscrit *nilaratna*.

briser ses branches et joncher le sol de ses feuilles. Hélas, moi, le roi, je suis le manguier qui porte des fruits nombreux, alors que celui qui est religieux est le manguier qui ne porte aucun fruit. Quand tout est calme, le malheur ne vient pas, mais au moindre trouble, il surgit partout, et moi qui suis comme un manguier chargé de fruits j'ai tout à redouter. Pourquoi ne serais-je pas comme ce manguier qui ne porte aucun fruit? Je vais abandonner le pouvoir suprême, abandonner toutes mes richesses royales et me faire religieux afin d'éviter le malheur. » Ayant ainsi décidé en son cœur, il prit les deux manguiers comme témoins de sa résolution.

De retour au palais, il fut se placer sous la porte de son palais et envoya un garde chercher le grand ministre. Celui-ci étant venu, il lui dit :

— Eh! grand ministre, choisissez deux serviteurs et donnez-leur l'ordre de m'apporter tous les jours l'eau nécessaire à me laver la bouche et le visage, afin que nul autre homme ne voie plus ma figure. Si vous trouvez quelqu'un qui soit bien instruit dans les coutumes de l'antiquité, remettez-lui le pouvoir royal et tous les biens du royaume, parce que je veux dès aujourd'hui remplir les *samânaṭhom*[1], observer les préceptes sacrés, pratiquer la vertu et méditer dans ce prâsath.

Il monta seul au prâsath afin de remplir les obligations de l'ascétisme, observer les préceptes, pratiquer la vertu et méditer sur elle.

1. Du pâli *Samanadhamma*, devoirs de l'ascète.

15. — Le roi Moha-Çuînok brise avec les choses du monde et quitte son palais et son royaume

Seigneur! comme le roi était assis en son palais, les gens du peuple[1] qui étaient venus dans la cour, ne le voyant pas à la place qu'il occupait tous les jours, disaient entre eux :

— Hélas! nous sommes tous venus ici pour voir notre roi et nous ne le voyons pas paraître comme à l'ordinaire. Les acteurs, les chanteurs, la musique ne l'attirent pas, il ne vient pas les écouter. Il ne veut plus rien voir, ni les paons, ni les cygnes, ni les autres animaux qui vivent dans le jardin. Il reste calme comme un homme muet. Qui traite maintenant les affaires? Informons-nous... mais à qui? Interrogeons celui qui lui porte ses aliments.

Alors, les gens du peuple, s'adressant à cet homme, lui dirent :

— Eh bien! l'homme, le roi vous parle-t-il quelquefois d'affaire?

— Non, dit l'homme de service, il ne me parle jamais d'affaire.

Les gens du peuple retournèrent alors au milieu de la place du palais et se mirent à discuter d'affaires royales.

Quant au roi, n'ayant plus le cœur au pouvoir suprême, il demeurait en son palais, assis toujours au même endroit et sans parler. Il songeait à rechercher la *préas pachêka-puṭhi*[2], et disait :

— Hélas! si j'avais pensé plus tôt que les hommes qui sont en religion, — qu'ils soient jeunes comme un tout petit

1. *Mahâchoṇ*, du sanscrit *mahâjana*, pâli *mahâjano*.

2. Du pâli *paccêka bodhi*, état d'être d'un pratyêka buddha ou buddha personnel, buddha pour lui-même, qui se sauve, mais qui ne cherche pas à sauver le prochain.

enfant ou qu'ils soient âgés comme un vieillard, — peuvent aspirer à la satisfaction dernière, j'aurais plus tôt quitté mes femmes pour aller vivre seul en un lieu silencieux.

Cela dit, il prit les trois vêtements et s'en vêtit, puis il décida de se retirer dans un temple loin de ses femmes et des embarras du monde.

Je vais, dit-il, devenir pachéka-puṭhi, afin de couper les liens qui me retiennent si fort aux biens mortels royaux [1]. Celui qui abandonne tout peut espérer trouver la sainte pachéka-puṭhi. Hélas ! qui me donnera les moyens d'atteindre la pachéka-puṭhi ?

Ayant ainsi pensé, le roi se sentit heureux dans son cœur, il se leva du lit royal où il était assis, alla à la fenêtre du Nord et l'ouvrit. Puis, joignant les mains et se prosternant, il salua les saints pachéka-puṭhi du Nord [2].

— Seigneur ! le Bodhisattva remplit dorénavant le devoir de l'ascétisme, observa tous les préceptes en son palais, pendant quatre mois et, dans son cœur, il se sentait un grand amour pour la religion et la vie religieuse. Alors, le Saint ne voyait plus les trois mondes (*tray-phôp*) que comme s'ils étaient consumés par les feux de l'enfer.

Ayant ainsi vécu quatre mois, il se mit à songer et à louer le Miṭhîla-ṇoḳor en disant :

— Le royaume de Miṭhîla est immense, et déjà on a construit la tour (*ṭolêng ḳîng*), le mur d'enceinte (*ḳompêng*) et les portes monumentales. Il contient un beau palais (*prâsath*), une salle des conseillers qui remonte à une époque très éloignée ; il y a des magasins pour y conserver l'or, l'argent, le bronze noir (*sàṁrit*) et le plomb ; il sont construits en brique et la chaux qu'on a employée à enduire les murs est mêlée de cœur de bois de santal, afin que ces

1. Les trois vêtements qui constituent le costume des religieux.
2. Les *pratyèka buddha* qui habitent le Nord.

murs répandent une bonne odeur. Ce royaume contient de nombreux dignitaires, des ministres, des soldats, des amat en grand nombre et deux millions d'habitants. Je vais bientôt quitter tout cela : ceux qui reçoivent mes ordres ; les officiers des éléphants toujours harnachés de leur bât, de sous-ventrières et de belles chaînes qu'ils portent au cou, toujours ornés de harnachements couverts de diamants ; leurs dos sont propres et brillants et leurs défenses sont couvertes de 100.000 dàmlœng d'or, leurs cornacs sont vêtus des langoutis les plus beaux, drapés ; ils sont coiffés de chapeaux et leurs mains sont armées des crocs qui servent à diriger le éléphants. Les officiers des chevaux conduisent des chevaux qui ne sont ni gros ni maigres, forts, toujours bien sellés, biens bridés, dorés et ornés de grelots, en guirlande ; leurs chevaux sont des chevaux de guerre qui ne redoutent rien ; les officiers portent des pantalons noirs et des ceintures à boucles (*khnaup*) d'argent. Ils sont coiffés de chapeaux noirs émaillés de saphirs et d'émeraudes et tiennent des *kavaṭhan* [1], pour le commandement de cent mille hommes.

Les officiers des chars les tiennent toujours en bon état : ils remplacent ceux qui ne sont pas solides par des chars dont le corps et le timon qui s'allonge en se recourbant en haut sont en fer, alors que l'intérieur et l'extérieur sont de bois doré.

Les soldats et les officiers des chars sont coiffés de casques en fer et sont armés luxueusement ; quelques officiers sont armés d'arcs, d'arbalètes ou de lances ; d'autres sont coiffés de casques en cuir, sont couverts de cuirasses en fer et sont armés de sabres, de boucliers et de crocs.

Les quatre corps d'officiers sont ainsi bien ordonnés. Et je vais quitter tout cela et je n'aurai plus d'ordre à donner.

1. Bâtons de commandement, du p. *karandho*, *karandhaṁ*.

Quant aux préas réach tévi et aux 700 femmes du harem royal, il en est une, une seule, néang Simbali-tévi, au corps beau, qui porte les beaux vêtements, le diadème, l'épingle à cheveux et les anneaux d'oreille. Cependant je vais la quitter et je n'aurai plus d'ordre à donner ici ; et cela sera bien. Si je puis me faire religieux, je me raserai (les cheveux) avec soin, je prendrai le *bat*[1] suspendu à l'épaule et je revêtirai le *chipor* et le *sângkdey*[2] et, mon bâton à la main, j'irai demander l'aumône afin de manger ; j'irai à la recherche des *bângskol* [3] d'étoffe jetés le long des routes ou dans la forêt et je les coudrai ensemble ; j'en ferai les trois vêtements, je m'en vêtirai et j'irai, je viendrai, méditant et me recueillant partout, sous la pluie pendant cinq jours et cinq nuits, les vêtements tout trempés, sans y prêter la moindre attention. Je marcherai sous les arbres, je méditerai au bord des précipices de la montagne, dans les cavernes et dans les tours ; j'observerai les règles aussi sévèrement que le joueur de *pîn* [4] observe les règles de la musique. Je séparerai mes cinq penchants vers les sens [5] (d'avec mes penchants) vers le paradis, avec autant de certitude que le cordonnier qui rompt le cuir servant à fabriquer les chaussures.

Alors, quand le Bodhisattva eut ainsi loué le royaume de Mithîla, il le quitta pour entrer en religion.

Seigneur, depuis l'antiquité jusqu'à maintenant nous savons que le Bodhisattva vécut dix mille ans ; il demeura sept mille ans sur le trône et pendant 3.000 ans il fut religieux.

1. Sanscrit, *patra*, sébile.
2. Vêtements des religieux : pâli, *civara* et *sânggati*.
3. Du pâli *bhango*, chanvre, *sakalo*, morceau, en fait un morceau de cotonnade blanche qu'on met sur le tombeau et que le religieux tient par un coin pendant qu'il prie et qu'il emporte.
4. Luth, du sanscrit *vina*.
5. *Bânhcha kamakun* (pâli *pañca kamaguṇa*).

Quand il vit les deux manguiers près de la porte du jardin, il décida d'entrer en religion et pendant quatre mois il resta laïque. Il réfléchit et se demanda comment il ferait pour abandonner le pouvoir royal et s'aller faire religieux.

Quand le Bodhisattva eut ainsi réfléchi, il appela un serviteur et lui dit d'aller au marché acheter des vêtements jaunes, un baṭ en terre, puis de lui apporter tout cela sans rien dire à personne.

Le serviteur alla au marché ; il acheta les vêtements jaunes, le baṭ en terre et les apporta au Bodhisattva. Celui-ci fit venir le perruquier et lui ordonna de lui raser immédiatement les cheveux et la barbe. Cela fait, il revêtit la robe jaune, mit sur lui le vêtement et le manteau, puis il suspendit la sébile (*baṭ*) à son cou après l'avoir mise dans un *slók*[1]. Alors, prenant un bâton pour appuyer sa main, il se promena sur le palais en méditant. Et son corps était aussi beau que l'est celui d'un saint pachéka-puṭhi.

Il demeura deux jours en cet endroit, puis il descendit du palais de très bon matin et, comme le soleil se levait, il commença à s'éloigner.

16. — La Reine et les gens du peuple suivent le Bodhisattva et le prient de rentrer au palais

Seigneur, quand ṇéang Simbali-ṭévi se leva, elle appela les 700 femmes du palais et leur dit :

— O vous ! il y a bien longtemps que nous n'avons pas vu le roi ; il y a déjà quatre mois, revêtissons nos plus beaux effets et allons le trouver, cajolons-le afin de le réjouir.

Alors ṇéang Simbali-ṭévi et les 700 femmes du palais furent s'habiller de suite et montèrent sur le palais pour

1. Enveloppe d'étoffe qui porte et recouvre la *patra*.

voir le Bodhisattva. Et comme elles ne savaient pas qu'il était parti, elles commencèrent à saluer en se prosternant, mais bientôt ṇéang Simbali et les 700 femmes virent à terre ses vêtements et ses cheveux aussi noirs que les élytres du kâṇlàng[1] et sur le lit, elles ne virent que les tapis.

Ṇéang Simbali-ṭévi, s'adressant aux autres femmes, leur dit :

— Hélas, mes chères, le roi vient de descendre du palais, lui que nous aimons tant. Courons après lui et prions-le de revenir.

Alors elles descendent toutes du palais et s'élancent au travers de la cour ; leurs cheveux se dénouent, se répandent sur leur dos, mais elles ne l'aperçoivent point et elles lèvent les mains pour se battre la poitrine. Elles disent :

— O notre roi ! pourquoi êtes-vous parti ?

Elles pleurent en se frappant la poitrine et s'élancent à sa poursuite. Et dans tout le royaume[2] on entend leurs cris. Voyant cela, les habitants se disaient :

— Hélas! si notre maitre a fui les biens royaux pour entrer en religion, quel sera le roi qui nous gouvernera avec équité ?

Et alors les habitants, en se frappant la poitrine, se mettent à la poursuite du saint et grand kshatriya. Et les cris des femmes du palais se mêlaient aux cris des habitants et retentissaient dans tout le royaume. On y disait :

O Moha-Çhiṇok ! pourquoi avez-vous abandonné les biens royaux, les femmes du harem, les fonctionnaires, les guerriers, les officiers, pour entrer en religion ?

Cependant le Saint, quittant ses chaussures d'or qui

1. Espèce de coléoptère d'un beau noir luisant.
2. La ville royale.

valaient 100 ânchina[1] et étaient couverts de sculptures, s'en allait tout seul. Et nêang Simbali-têvi pleurait du désir de voir bientôt le Bodhisattva rentrer au palais. Alors elle réfléchit dans son cœur et se dit :

— Oh! moi, je saurai bien trouver le moyen de le faire rentrer au palais.

Alors, elle fit appeler le grand ministre et lui dit :

— Eh bien! grand ministre, vous allez amener les chars et les conduire au Bodhisattva, vous cernerez la vieille maison abandonnée, la vieille sala, vous y entasserez de l'herbe, des brindilles, puis vous y mettrez le feu afin d'avoir beaucoup de fumée et d'obliger le Bodhisattva à revenir.

Le grand ministre lui obéit sur l'heure et nêang Simbali-têvi, ayant atteint le Bodhisattva, se prosterna et lui dit en pleurant :

— Seigneur! voici le feu qui consume le magasin de l'or, le magasin de l'argent, celui des pierres précieuses et tous les trésors royaux. Je vous en prie, retournez au royaume afin de tout sauver.

— Hélas! nêang Simbali-têvi, ce sont des tracas en moins pour nous; cet incendie est une bonne chose pour moi, ma chère. Mieux vaudrait encore que tout le royaume de Mithîla brûlât.

Ayant ainsi parlé, le Bodhisattva se dirigea vers la porte du Nord. Alors nêang Simbali-têvi, les femmes du harem royal, les dignitaires et les guerriers se mirent à suivre le Bodhisattva. Nêang Simpali-têvi commença à lui dresser des embûches; s'adressant aux officiers et aux guerriers, elle leur dit :

— Eh bien! vous tous! il faut que vous agissiez comme

1. L'anchin vaut 20 dâmlœng, et le dâmlœng vaut 37 g. 1/2; cela donne 7 kilogrammes 500 gr. d'or; c'est cher pour des chaussures.

si vous étiez des pirates, que vous alliez tuer les gens de la campagne.

Alors les officiers et les guerriers, armés d'armes tranchantes, s'enduisirent le corps avec de l'eau de laque comme font les pirates et se mirent à tuer, à couper, à percer et à attacher sur des planches les gens qu'ils avaient tués, afin que le Bodhisattva vît [tous ces morts]. Alors les gens du peuple criaient très fort, en disant :

— Seigneur ! notre grand roi, quand vous étiez sur le trône, les pirates ne venaient pas ainsi tuer les gens de la campagne.

Alors ṇéang Simbali-ṭévi se prosternant aux pieds du Bodhisattva, lui dit :

— Seigneur, grand roi ! il y a maintenant beaucoup de pirates, qui blessent, qui tuent les paysans. Je vous en prie rentrez dans votre royaume, ne nous abandonnez pas ainsi ?

Le Bodhisattva, l'ayant écoutée, réfléchit dans son cœur et se dit : « Quand j'étais sur le trône, il n'y avait pas de pirates pour blesser, tuer les habitants ; s'il y en a maintenant, c'est que ṇéang Simbali-ṭévi les a faits. » Ayant ainsi réfléchi, il lui répondit :

— Hélas ! ṇéang Simbali-ṭévi, ces choses-là ne sont pas arrivées de mon temps ; s'il y a des pirates, ce n'est pas mon affaire. Je veux vivre dans la quiétude des Aphéasara-préahm[1].

Cependant que le Bodhisattva parlait, les gens du peuple se mirent à sa poursuite. Le Bodhisattva dit : « Les gens du peuple vont-ils donc me suivre toujours. Je vais leur donner l'ordre de retourner. » Alors retournant sur ses pas, un demi-yuẹh, il se plaça au milieu de la grande route et s'adressant aux amat, il leur dit :

1. Des dieux brahmas du paradis des *abhasaras*, le sixième des brahmalokas et le douzième des paradis.

— A qui appartient le pouvoir? Les amat lui répondirent :

— Seigneur, grand roi, le pouvoir est à vous.

Alors le Bodhisattva leur dit :

— Eh bien, amat, s'il en est ainsi, je vous défends de passer par dessus ce trait ; si quelqu'un de vous le passe qu'il soit *réach tuonh*[1].

Ayant ainsi parlé, il prit la canne sur laquelle il appuyait sa main et traça une ligne au travers de la grande route. Alors, les gens du peuple n'osèrent pas franchir cette ligne tracée par le Bodhisattva au travers de la route, mais ils se couchèrent dessus et se mirent à se lamenter. Néang Simbali elle-même n'osa pas aller au-delà du trait fait au travers de la grande route.

Alors, regardant la ville royale de Mithila où le Bodhi sattva avait régné, elle ne put retenir ses larmes, se frappa à la poitrine avec la main et se laissa choir sur la grande route.

Cependant les gens du peuple se roulaient sur le trait qu'ils ne pouvaient dépasser et disaient :

— Eh ! voici que le trait que le roi a tracé ici est déjà effacé.

Alors néang Simbali-tévi se relevant, s'élança à la poursuite du Bodhisattva qui, se dirigeant vers le Nord, s'en allait à la forêt de l'Himalaya.

Néang Simbali-tévi, tous les officiers de l'armée et tous les soldats suivaient ainsi le Bodhisattva et celui-ci, les voyant derrière lui, n'osait plus leur dire de retourner sur leurs pas. Il continuait d'avancer. Il fit encore soixante yuch.

1. Agent royal malheureux, chagriné.

17. — Ṇéarut-tabas

A cette époque, il y avait un ermite nommé Ṇéarut-tabas[1] qui habitait une caverne d'or dans la forêt de l'Himalaya ; cet ermite avait atteint les *bânhcha aphiṇhéaṇ*[2] et médité sept jours sur le *samabat*[3], puis il était sorti du *çhhéaṇ*[4]. Sa méditation sur le *samabat* étant terminée, il s'était écrié : « Oh! la pratique des cinq *aphiṇhéaṇ chhéaṇ samabat*[5] procure une satisfaction qui l'emporte sur toutes choses ! Hélas! pourquoi les hommes qui vivent dans le monde ne recherchent-ils pas les joies qu'elle procure ! » Alors Ṇéarut-tabas ayant regardé au loin avec les yeux divins vit le Moha-Çhiṇok, le Bodhisattva qui, ayant quitté ses femmes et les sacrés biens royaux pour se retirer du monde et vivre de la vie des ascètes, s'avançait sur la route.

Le voyant, Ṇéarut-tabas se dit en lui-même : « Oh ! si le Moha-Çhiṇok n'entre pas en religion, s'il n'accomplit pas l'acte vertueux [de sortir du monde], c'est qu'il n'aura pu résister à ṇéang Simbali-ṭévi, sa femme, et à tous les gens du peuple qui veulent le ramener en son royaume. Cela serait pour lui un bien grand malheur, il faut que j'aille à lui pour le prêcher et l'affermir dans sa résolution. » Ayant ainsi réfléchi, Ṇéarut-tabas s'élève dans les airs, les traverse et vient se placer en face du Bodhisattva, puis, s'adressant à lui en langue pâlie, il lui dit :

1. Du pâli *tapaso*, ermite.
2. En pâli *pañcâbhiññâ*, c'est-à-dire les cinq facultés merveilleuses que procure la méditation ascétique.
3. Du pâli *samapatti*, les huit états que procure la méditation ascétique.
4. Du pâli *jhana*.
5. Les cinq facultés mentales nées de la méditation et des huit états de la contemplation que procure la méditation ascétique.

— Un grand bruit, semblable à celui que font en se déplaçant les éléphants, les chevaux et les chars, bruit confus, a retenti dans la forêt ; on eût dit qu'une grande fête était célébrée dans ce royaume. Eh bien, Bodhisattva, je vous demande pourquoi tous ces gens du peuple, qui parlent entre eux si haut, s'avancent ainsi derrière vous ?

Le Bodhisattva, l'ayant écouté, lui répondit en langue pâlie :

— O Ṇéarut-tabas, j'ai abandonné tous les biens royaux pour m'adonner à l'étude des préceptes sacrés et j'ai fui pour me faire religieux. Or, tous ces gens du peuple se sont mis à ma poursuite et me suivent sans me perdre de vue ; vous ne savez pas pourquoi? c'est parce que Moha-Çhiṇok a quitté le pouvoir du royaume de Miṭhila pour se faire religieux.

Alors Ṇéarut-tabas, voulant affermir le Bodhisattva dans sa résolution, lui répond :

— Seigneur, maintenant que vous portez les vêtements jaunes des religieux, vous devez rejeter de votre corps tous les désirs, et ce n'est pas là une chose facile à faire ; cela demande beaucoup d'efforts.

Le Bodhisattva répondit :

— Tous mes penchants naturels pour les choses du monde, je ne les ai plus ; je ne désire plus qu'atteindre les biens du paradis. En cet état, quels désirs, quelles passions peuvent venir assaillir mon corps?

Ṇéarut ayant écouté les paroles du Bodhisattva, lui dit :

— Seigneur, les désirs sont nombreux : le penchant au sommeil, le penchant à la paresse, le plaisir qu'on a à s'étirer les membres, celui qu'on satisfait en mangeant trop, etc., etc. Vous êtes très beau de corps, votre teint a la couleur de l'or et cependant vous quittez les biens royaux pour vous faire religieux et pour aller mendier l'aumône

tous les jours. Vous ne mangerez plus à satiété; quand vous entrerez dans un sala, vous resterez debout; vous dormirez peu, jamais très profondément; quand vous vous réveillerez, vous ne pourrez plus vous étirer les bras ou les jambes; il vous faudra prendre votre robe vous-même sur la corde où elle sera étendue, vaincre votre paresse, saisir le balai pour nettoyer l'ermitage et prendre la petite jarre pour puiser de l'eau. Il vous faudra vaincre tous vos penchants, repousser toutes les pensées inutiles qui passent par la tête. Voilà ce que c'est que d'être religieux. La préoccupation de jouir beaucoup, voilà ce qui cause les renaissances successives. O Bodhisattva, tous ces penchants font partie de notre corps.

Le Bodhisattva répondit :

— Seigneur, vous venez me prêcher, c'est bien, car vous accomplissez une bonne action, mais avant d'aller plus loin, dites-moi votre nom.

Ṇéarut lui répondit :

— Seigneur, ceux qui savent qui je suis me donnent le nom de Ṇéarut-tabas. Je viens de vous rencontrer et je trouve que vous êtes très généreux et très intelligent. Seigneur, les hommes qui veulent entrer en religion doivent être bons; si leur cœur n'est pas bon, que leur sert d'entrer en religion? Il faut constamment observer les règles de la vertu, vaincre ses inclinations et méditer. Il faut que vous ayez le cœur plein de longanimité, et le ferme désir d'éteindre les kam-kélès[1], afin qu'il n'en reste pas un seul en vous. Il ne faut pas avoir le cœur acariâtre; oubliez que vous êtes un roi et rappelez-vous toujours que vous êtes en religion; ne dites jamais que vous êtes grand; conformez-vous toujours à la règle bien exactement; plaisez-vous dans votre nouvel état et ne désirez pas vous défroquer.

1. Les désirs mauvais, passion amoureuse, au sens cambodgien.

Ayant ainsi parlé, Préas Ṇéarut-tabas laissa le Puṭhisath et s'éleva au milieu des airs pour regagner sa demeure.

18. — Miḳadachina-tabas

En ce même temps que Ṇéarut-tabas s'élevait dans les airs, il y avait un homme nommé Miḳadachina-tabas qui, comme Ṇéarut-tabas, venait d'obtenir les *samabat*.

Il aperçut le Bodhisattva, réfléchit dans son cœur et prit la résolution d'aller l'affermir, et d'ordonner aux gens du peuple de retourner à la ville royale. Ayant décidé de faire ainsi, il s'éleva dans les airs et parut à la même place que Ṇéarut-tabas. Il se montra bien clairement [au Bodhisattva] et lui dit :

— Eh bien, Moha-Çhiṇok! vous avez donc abandonné vos éléphants, vos chevaux, les habitants [de votre royaume] pour entrer en religion, pour vous faire religieux, porter la sébile. Êtes-vous donc coupable envers votre armée, vos mandarins, vos amat et votre famille?

Le Bodhisattva répondit que son intention était d'être religieux comme lui.

Et il ajouta :

— O Miḳadachina, pour obéir à leurs passions, les hommes se font la guerre, se coupent, se percent, se tuent entre eux. Alors moi qui ai vu ces misères se produire dans la boue, j'ai décidé d'entrer en religion et de ne manger que ce qui me sera donné comme aumône.

Mais Miḳadachina, voulant savoir son passé, lui demanda :

— Seigneur, quel est votre directeur? est-ce un ascète ou bien un pachéka-puṭhi[1] ?

1. Du pâli *paccèka buddha*, un saint ascète. *Prathièka buddha* est donné ici pour ascète, avec cette pensée que l'ascète est un Buddha non enseignant.

Le Bodhisattva répondit :

— Seigneur Miḳadachina, j'ai étudié la religion avec un préahm-achar[1], je ne l'ai jamais étudiée avec un pachéka-puṭhi. Hélas! je n'ai jamais demandé quelles doivent être les occupations d'un religieux.

Il ajouta :

— O Miḳadachina, comme j'étais roi, j'allais un jour me promener au jardin avec mon fils, mes femmes, les ministres, les mandarins, les soldats et les amat, qui tous étaient en grand nombre. Autour de nous, il y avait des musiciens qui jouaient de leurs instruments. O Miḳadachina, en ce moment je vis à la porte du jardin deux manguiers ; l'un d'eux était chargé de fruits, mais l'autre en était absolument dépourvu. Je goûtai aux fruits de celui qui en était chargé, puis je dépassai avec mon éléphant ces deux manguiers et j'entrai dans le jardin afin de m'y promener. Or, derrière moi, les gens du peuple, voulant manger les mangues du manguier qui en était chargé, se disputaient, se lançaient sur les branches et faisaient si bien qu'ils les cassaient toutes et que leurs débris jonchèrent la terre. Quant à l'autre manguier, qui n'avait pas de fruits, il demeura avec toutes ses branches et couvert de toutes ses feuilles vertes. Eh bien! Miḳadachina, quand je repassai la porte, je vis les deux manguiers dans cet état, et je pensai aux biens royaux, je pensai aux ennemis de ces biens qui s'élancent sur eux comme les gens du peuple s'étaient élancés sur les mangues. On dit de toute antiquité qu'il faut tuer le tigre pour en avoir la peau, qu'il faut tuer l'éléphant pour en avoir l'ivoire; or, les pirates tuent les propriétaires pour leur prendre leurs biens. Eh bien! Miḳadachina, ceux d'entre les hommes qui n'ont pas de maisons, pas de biens, sont comme le manguier

1. Professeurs brahmanes, du pâli *brahmana* et *acarya*.

qui n'a pas de fruits. Maintenant j'ai fait mon choix entre les deux manguiers et je prends l'un d'eux comme exemple.

Mikadachina, ayant écouté les paroles du Bodhisattva, lui dit :

— Seigneur ! à partir d'aujourd'hui n'oubliez pas les préceptes.

Puis il s'éleva dans les airs et disparut.

19. — Néang Simbali continue sa poursuite

Seigneur ! maintenant que les deux ascètes avaient achevé d'enseigner le Bodhisattva et qu'ils étaient repartis chacun pour leur demeure, néang Simbali-tévi s'approcha du roi et se prosterna à ses pieds, les mains au-dessus de sa tête, en disant :

O mon Seigneur ! tous les gens du peuple, les maîtres des éléphants, les maîtres des chars, les maîtres des chevaux, les maîtres des soldats sont dans la terreur et disent : « Si le roi entre en religion et se fait religieux, il ne nous regardera plus, et quand nous affronterons le danger, soit dans un incendie, soit contre les brigands, il ne nous verra pas. » Si vous voulez entrer en religion, élevez d'abord convenablement votre fils, le chau Tikkéavout et mettez-le sur le trône ; cela fait, vous pourrez vous faire religieux.

Le Bodhisattva répondit :

— Eh bien ! néang Simbali-tévi, puisque j'ai abandonné les mandarins, les ministres, mon armée et les habitants, prenez chau Tikkéavout et mettez-le à ma place pour qu'il commande dans le royaume de Mithila.

Néang Simbali-tévi répondit :

— O mon Seigneur ! maintenant que vous vous êtes fait religieux que vais-je devenir ?

— Eh bien! ṇéang Simbali-ṭévi, dit le Bodhisattva, vos paroles me satisfont parce qu'elles me permettent de vous faire de la morale. O ma chère, est-ce une chose naturelle que d'être roi? Dans cet état, il y a des choses mauvaises en notre corps qui s'échauffent et qui conduisent en enfer; je suis entré en religion, je me suis fait religieux et je vais aller mendier ma nourriture comme un religieux afin de chasser ce mal, conformément aux prédications des savants de l'antiquité.

Il achevait de parler comme le soleil se couchait; ṇéang Simbali-ṭévi ordonna à tous les ministres, mandarins et gens du peuple de prendre leurs dispositions pour coucher en cet endroit et le Bodhisattva fut se coucher à l'abri d'un arbre.

Quand, le matin étant venu, le soleil se leva, le Bodhisattva se remit en marche comme la veille. Et comme la veille, ṇéang Simbali-ṭévi et les ministres se mirent à marcher derrière lui.

20. — L'aumône du chien maigre

Le Bodhisattva s'avançait ainsi, demandant l'aumône. Il parvint jusqu'à la frontière du royaume où il n'y avait plus d'habitants. Il se trouva en cet endroit un homme qui, étant sorti du royaume, avait acheté un morceau de viande et qui l'avait embroché au bout d'un bois aiguisé pour le faire cuire au-dessus d'un foyer fait de bois mort qu'il avait ramassé. Il se trouva aussi qu'un de ces chiens qui, cherchant leur pâture, rôdent affamés autour des maisons, aperçut la viande embrochée qui cuisait au-dessus du foyer, l'enleva prestement et s'enfuit. L'homme, voyant le chien emporter dans sa gueule la viande dont il espérait se régaler, réfléchit un instant, puis s'élança à sa poursuite en criant : « Le chien, le chien emporte mon morceau de viande! » Et il le pour-

suivit ainsi jusqu'à la frontière du royaume. Alors, fatigué, épuisé, il s'écriait :

— Le chien décharné a pris toute ma viande et l'a emportée pour la manger.

Puis il reprit le chemin de sa maison.

Cependant le chien, en courant, se dirigeait vers le Bodhisattva, ṇéang Simbali-ṭévi et les mandarins ; quand il fut en face du Bodhisattva, il eut peur, laissa tomber la viande qu'il avait en sa bouche et s'enfuit d'un autre côté.

Voyant cette chose, le Bodhisattva pensa dans son cœur que puisque le chien avait jeté cette viande, elle était sans propriétaire et, que, dans ce cas, il n'y avait aucune faute à la prendre. « Je puis donc sans commettre une faute recevoir cette aumône. » Ayant ainsi réfléchi, il souleva le couvercle de sa sébile, prit la viande qui était à terre, la débarrassa de la poussière qui la couvrait et la mit dans sa sébile. Puis il se mit à chercher l'eau dont il avait besoin pour la faire cuire.

Ṇéang Simbali-ṭévi le voyant faire ainsi, lui dit avec son cœur :

— O Seigneur, vous qui êtes roi ! vous n'allez pas manger cette viande qui est toute couverte de poussière et que le chien a portée dans sa bouche. Ce serait une chose dégoûtante, Seigneur !

Le Bodhisattva lui répondit :

— O ṇéang Simbali, que vous êtes donc stupide ; vous ne savez même pas que la nourriture reçue en aumône est la meilleure.

Ayant ainsi parlé, le Bodhisattva fut s'asseoir en un endroit écarté, apprêta cette viande et se mit à la manger. Quand il eut fini, il prit de l'eau, et se lava la bouche et les pieds avec soin. Le voyant faire tout cela, ṇéang Simbali se mit à le réprimander.

— O ṇéang Simbali-ṭévi, lui dit le Bodhisattva, cette nourriture n'est pas pour les autres, elle est pour moi, de même que les biens que mes mérites [antérieurs] m'ont donnés ; elle n'est à personne qu'à moi.

21. — La Koumarey

En ce moment, les deux moha-khsatriyas[1], tout en parlant, étaient parvenus jusqu'à la porte du royaume ; ils y trouvèrent plusieurs enfants qui jouaient sur un tas de sable ; l'une d'elle s'amusait avec un petit tamis à tamiser le sable. Cette enfant[2] avait un bracelet à l'un de ses bras et à l'autre elle en avait deux ; les deux bracelets s'entrechoquaient et on entendait parfaitement le bruit de leur choc, mais l'autre qui était seul ne faisait entendre aucun bruit.

Le Bodhisattva réfléchit dans son cœur que ṇéang Simbali-ṭévi le suivait et il se prit à comparer ṇéang Simbali-ṭévi et lui-même aux deux bracelets qui s'entrechoquaient : « La femme, pensa-t-il, fait toujours ce qu'elle peut pour empêcher [l'homme] d'entrer en religion. Qui sait si cette petite même ne va pas m'insulter ? »

Ayant ainsi pensé, il dit à l'enfant :

— Eh bien, petite fille, avez-vous demandé à votre mère pourquoi l'un de vos bras fait du bruit alors que l'autre reste silencieux ?

L'enfant répondit :

— Eh, mon Seigneur ! ce bras-ci fait du bruit parce que je lui ai mis deux bracelets et celui-là est silencieux parce qu'il n'en a qu'un ; il est comme celui qui a vaincu tous les désirs et qui n'a plus aucune passion. Mon Seigneur, quand

1. *Mahâ-kshatriya*, les deux grands kshatriyas, c'est-à-dire le roi et la reine.

2. Notre texte dit plus loin *ṇéang koumarey*, c'est-à-dire jolie fille.

on est deux, il y a toujours discussion, quand on est seul, on ne peut se quereller.

Puis elle ajouta :

— O mon Seigneur ! voici que vous emmenez derrière vous votre femme, comment ferez-vous quand demain elle troublera votre calme de religieux ? Séparez-vous donc de ṇéang Simbali-ṭévi, congédiez-la et donnez-lui l'ordre de retourner sur ses pas, puis continuez d'avancer seul dans la voie de la sainteté ; restez vertueux et cela sera tout à fait bien.

A ces paroles d'une petite enfant, le Bodhisattva s'adressant à ṇéang Simbali-ṭévi lui dit :

— Eh bien ! ṇéang Simbali, n'avez-vous pas entendu les paroles de cette petite fille ; elle me demande pourquoi, étant religieux, je suis accompagné de ma femme.

Ṇéang Simbali-ṭévi répondit :

— Puisqu'il en est ainsi, prenez le chemin de droite, je prendrai celui de gauche.

Puis, s'étant prosternée pour le saluer, elle s'en alla. Mais ne pouvant demeurer calme, elle se mit à sangloter, et comme le Bodhisattva cheminait sur la grande route royale, elle revint sur ses pas.

22. — Le Faiseur d'arcs

Quand le Saint devint le Buddha suprême, il dit aux religieux qui étaient avec lui :

— O phik[1] ! le Moha-Çhiṇok, s'étant écarté de ṇéang Simbali-ṭévi, s'avançait sur la grande chaussée du royaume, ne vivant que d'aumônes ; toujours suivi de ṇéang Simbali-

1. Pâli *bhikkhou*, mendiants.

tévi, il arriva à la porte de la maison d'un faiseur d'arcs et de flèches.

A cet instant, cet homme ayant pris de la cire et l'ayant fait fondre sur le feu en forma une boule, la mit sur la corde de l'arc, et ferma un œil pour viser afin de la bien diriger.

Le Bodhisattva, voyant faire ainsi, réfléchit que cet artisan était intelligent et qu'il lui dirait assûrément pourquoi il agissait ainsi. Ayant ainsi réfléchi, il lui demanda.

— Eh bien ! faiseur d'arcs, écoutez-moi, je vais vous parler un peu. Pourquoi, quand vous visez, ne vous servez-vous pas de vos deux yeux pour bien diriger la balle?

L'artisan répondit :

— Eh, mon seigneur ! quand je vise avec les deux yeux, je ne vois pas la ligne que doit suivre la balle ; bien au contraire, quand je vise avec un seul œil, je la vois bien clairement et bien droite. Ceux qui comme vous, mon seigneur, vont deux, ont des causes de discussion, tandis que celui qui va seul n'a personne pour quereller. Si donc vous cherchez à atteindre les biens du suorkéa[1] ou ceux du Nippéan, soyez seul et c'est bien. Quand on est en religion comme vous, on n'emmène pas sa femme ; ce n'est pas là une chose convenable. Pourquoi vous faites-vous suivre de votre femme? qui sait si demain elle ne sera pas pour vous un objet de trouble. Donnez donc l'ordre à néang Simbali-tévi de retourner de suite au royaume et vous, continuez d'avancer dans la voie de la perfection ; veillez sur vos sens, soyez seul et cela sera bien pour vous.

Le Bodhisattva, entendant cet homme parler en ces termes, garda le silence et, continuant d'avancer dans cette ville, il se mit à demander l'aumône. Étant sorti de la ville

1. *Svarga*, le paradis.

après l'avoir traversée, il alla s'asseoir dans un endroit où il y avait de l'eau ; il retira sa sébile de l'enveloppe et il se mit à manger.

Quand il eut achevé son repas, il remit la sébile dans son sac et, s'adressant à ṇéang Simbali-ṭévi, lui dit :

— Eh bien, ṇéang Simbali-ṭévi, vous avez entendu le faiseur d'arcs, vous avez entendu le blâme qu'il m'a adressé parce que je voyage avec vous. O ma chère ! quand j'étais roi, le faiseur d'arcs ni aucun des habitants du royaume n'aurait osé même vous regarder le visage ; maintenant que je suis entré en religion, vous voyez comme on me parle, comme on me reproche de n'être pas seul, d'aller comme je vais, toujours accompagné ma femme. O ṇéang Simbali-ṭévi, maintenant il faut nous séparer. Voici deux routes que les habitants fréquentent tous les jours, passez par l'une d'elles, je passerai par l'autre. Dorénavant, on ne vous dira plus que je suis votre mari et on ne me dira plus que vous êtes ma femme.

Ṇéang Simbali-ṭévi, à ces paroles, réfléchit dans son cœur, elle décida de suivre le Bodhisattva malgré son ordre et elle se mit à marcher rapidement derrière lui, bien qu'il se fût éloigné.

Le Bodhisattva la voyant marcher derrière lui, n'osa pas lui dire de retourner à la ville royale avec les gens du peuple qui l'accompagnaient, mais il continua de marcher.

23. — L'herbe yéaphâng. — Disparition du Bodhisattva

Un instant après, le Bodhisattva vit des arbres, des lianes qui étaient couvertes de feuilles vertes et, sur les côtés de la route, il reconnut l'herbe yéaphâng. Il appela ṇéang Simbali-ṭévi et lui dit :

— Eh bien, ṇéang Simbali-ṭévi, regardez les cimes de ces herbes yéaphâng, elles ne se rapprochent pas. C'est que nous ne devons plus vivre comme mari et femme. Nous sommes comme ces herbes yéaphâng.

Puis il dit en langue pâlie :

— Eh bien! ṇéang Simbali-ṭévi, maintenant que ces herbes yéaphâng sont, par leurs tiges, éloignées l'une de l'autre, pourquoi ne partez-vous pas, pourquoi me suivez-vous et ne me laissez-vous pas seul ?

Ṇéang Simbali-ṭévi répondit :

— Hélas! aujourd'hui, le Bodhisattva ne veut plus demeurer avec moi.

Et elle se mit à pleurer, à se frapper la poitrine avec les mains, puis tout à coup, perdant la parole, elle tomba évanouie sur la route. La voyant évanouie, le Bodhisattva ayant pris soin d'effacer la trace de ses pieds, disparut dans la forêt.

Pendant ce temps, les gens du peuple prenaient de l'eau et en aspergeaient le visage de ṇéang Simbali-ṭévi ; ils lui prenaient les bras et les jambes pour la faire revenir a elle. Tout à coup elle se leva et, s'adressant aux amat, elle leur demanda :

— Eh bien, amat, qu'est devenu le roi ?

— Nous n'en savons rien, dirent les amat.

— Hélas! dit Simbali-ṭévi, mettez-vous à sa recherche.

Alors, tous les amat s'élancèrent dans la forêt et se mirent à chercher le roi, mais ils ne purent le rencontrer et ils revinrent près de ṇéang Simbali-ṭévi.

— Nous n'avons pas pu le retrouver, dirent-ils.

Ṇéang Simbali-ṭévi, les ayant entendus, se mit à pleurer encore, puis elle ordonna à tous ses gens d'élever une pyramide à l'endroit où le roi s'était tenu debout en dernier lieu. Quand cette pyramide fut élevée, elle alluma tout autour

d'elle des baguettes odoriférantes et des bougies, elle y déposa quelques fleurs et reprit la route qui conduisait à la ville royale.

Quant au Bodhisattva, il continuait d'avancer dans la forêt de l'Himalaya. Sept jours plus tard, il y acquit l'*aphiṇ-héaṇ samabat* et jamais plus on ne le revit parcourir le chemin des hommes.

Ṇéang Simbali-ṭévi fit encore élever cinq pyramides : une à l'endroit où le Bodhisattva avait parlé au faiseur d'arcs, une à l'endroit où il s'était entretenu avec la petite fille, une autre à l'endroit où il avait mangé la viande abandonnée par le chien, une à l'endroit où Mikadachina-tabas était venu le prêcher, la dernière à l'endroit où Ṇéarut-tabas était venu lui parler. Puis, elle vint à ces diverses pyramides brûler des baguettes odoriférantes, des bougies, déposer des fleurs. Son pieux voyage accompli, elle fit élever son fils au trône de Mithila par la cérémonie âphisèk, puis elle ordonna à tous les amat de le conduire dans la ville royale.

Quant à elle, elle entra en religion, se fit Moha-ṛisey et se retira dans la forêt des Manguiers, afin d'y acquérir des mérites au cours de sa vie, et d'entrer après sa mort au Ṗréahméa-louk[1].

24. — Conclusion

Alors le Buddha des dieux et des hommes, ayant achevé son récit, dit aux Bhikkhus qui l'entouraient :

— Eh bien ! Bhikkhus, quand le Dâthakot[2] sortit [de son

1. Au Brahmaloka, c'est-à-dire dans le séjour des rupa-brahma ou dieux dans lesquels la forme persiste.

2. En pâli *Tathâgata*, celui qui a marché comme ses prédécesseurs. Le Buddha parle ici de lui-même en sa première existence.

palais] pour se faire religieux, ce n'était pas la première fois ; il avait déjà souvent fait ainsi autrefois.

Puis il ajouta :

Eh bien ! Bhikkhus[1] aujourd'hui le Saint a atteint l'état de Buddha ; Eyṇtréa est Aṇuruthéa-achâr[2] ; ṇéang Ṭép-thida, qu'on a vue dans la mer, est renée ṇéang Obollapéaṇ[3] ; Ṇéarut-tabas a reparu sous le nom de Moha Saributta-thér[4] ; Mi-kadachina sous celui de Mokaléaṇṇa-thér[5] ; ṇéang Kaumarey est renée ṇéang Khéma-phikkuṇey[6] ; le faiseur d'arcs est rené Aṇôṇta-thér[7] ; ṇéang Simbali-ṭévi a reparu sous le nom de ṇéang Pimpéa-ṭévi[8] ; chau Ṭikkéavout-kaûmar est rené chau Réahul-kaûmar[9] ; et le père du Bodhisattva a été un grand roi[10] ; quant au Moha-Çhîṇok, il a atteint[11] l'état de Buddha par la puissance des *Pœt-mœuṇ-sêṇ-péaṇ-préas kâmpî*[12].

L'histoire de Préas Moha-Çhîṇok, célèbre à travers les générations, est maintenant achevée.

1. Sanscrit *bhikshu*, pâli *bhikkhu* « moine ».
2. *Anuruddha*, l'un des disciples du Buddha.
3. *Uppalavanna*, la supérieure des religieuses.
4. *Sariputra*, le vénérable (*thero*), un des principaux disciples du Buddha.
5. *Mugalana*, le vénérable, un des principaux disciples du Buddha.
6. *Kshêma-bhikkhuni*, sanscrit *bhikshunî*, une religieuse du Buddha.
7. *Ananta-thèro*, le vénérable Ananta, le cousin dévoué du Buddha.
8. Du sanscrit *bimba*, image, donné au Cambodge comme signifiant « bien faite ». Nom que les Cambodgiens donnent le plus souvent à *Yasaudhara*, l'épouse du Buddha, mère de *Rahula*.
9. *Rahula-kumara*, le fils du Buddha.
10. *Suddhodana*, roi des Sakias, le père du Buddha.
11. Sous le nom de Siddhartha Gotama.
12. 800.000+100.000+1.000 = 901.000 recueils sacrés.

INTRODUCTION AU NIMÉA-RÉAÇH-ÇHÉADAK

Le *Niméa-réaçh-çhéadak*, en pâli *Nima-râja-jâtaka* est un des dix principaux récits du Buddha, se rapportant à une de ses nombreuses existences antérieures, à celle où il obtint l'omniscience. Il fait partie de la collection Fausböll[1], et a donné, dans le temple royal de Phnôm-pénh, le sujet du cinquième panneau en allant du Sud-Est au Sud-Ouest.

C'est l'histoire d'un voyage accompli par un roi de Baranasi (Bénarès) aux enfers d'abord, puis au travers des paradis, enfin au paradis d'Indra, où les dieux le reçoivent avec des fleurs et des acclamations.

C'est le cocher d'Indra qui vient le chercher avec un merveilleux char incrusté de diamants, attelé de deux chevaux. Le but du voyage est de répondre à une invitation d'Indra qui veut connaître ce roi, grand distributeur d'aumônes à ses sujets les dieux, mais, sur le désir du roi, Matoli prend la route des écoliers et lui fait visiter sept des seize petits enfers qui enserrent le premiers des huit grands, puis huit palais divins habités par des dieux qui les ont gagnés sur terre en acquérant des mérites.

La description des sept enfers est curieuse, bien qu'identique à celle que donne le *Tray-Phûm*, un ouvrage que je ferai connaître dans cette collection, mais celle des huit

1. A. Judson, dans son *Dictionary of the burman language* au mot *Dzat*, p. 157, dit que ce jâtaka est le deuxième des dix principaux. Il est, en Birmanie, désigné par la syllabe *ne*.

paradis est fastidieuse, bien qu'assez courte. L'intérêt se relève un instant dès que le royal et saint voyageur arrive à la salle des audiences royales où Indra préside, mais pas pour longtemps. Puis le récit s'achève par une exhortation du roi Nima, revenu dans ses états, à ses sujets : pratiquez la vertu, faites des aumônes nombreuses et vous renaitrez dans les palais merveilleux que j'ai visités au travers des cieux.

Voilà le récit, le motif du jâtaka, mais il n'en est certes pas la partie la plus intéressante. Tout le début, qui comprend la moitié de l'ouvrage, est curieux : d'abord l'occasion du récit qui provient de ce fait que le Buddha et la foule de ses disciples habitent, à Bénarès, le jardin des Manguiers où le roi Nima, de même que ses prédécesseurs, s'est retiré pour vivre de la vie des ascètes aussitôt que quelques cheveux blancs ont paru sur sa tête; puis la discussion entre les religieux qui désirent que le Saint leur dise l'histoire du roi Nima ; et, enfin l'histoire du roi Magghadéva qui remet le pouvoir à son fils, l'histoire de Nima, ce fils, sa charité, ses vertus, l'exemple qu'il donne aux habitants, son inquiétude sur la préférence qu'il faut donner soit aux bonnes actions, soit aux méditations ascétiques. Il est troublé dans son cœur, il est inquiet dans son âme, perplexe; alors Indra vient à son secours, lui démontre par la situation occupée dans les cieux par les dévôts et les ascètes que l'œuvre des seconds est supérieure à celle des premiers et, à l'appui de cette conclusion, il lui fait le récit de son propre jâtaka, des vertus qu'il a pratiquées en qualité de roi et qui l'ont conduit à l'un des paradis des Déva-lokas, qui sont les paradis inférieurs, alors que les ascètes auxquels il faisait l'aumône, sont arrivés aux paradis des Brahma-lokas qui sont au-dessus.

Ce jâtaka est curieux, d'abord parce qu'il est la forme

buddhique de ces nombreux récits de voyages aux enfers que tant d'esprits religieux ont écrits, parce qu'il est la preuve de cette constante préoccupation qu'on trouve en toutes les religions de savoir quelle est la vie de l'au-delà. Dans ce jâtaka, le voyage aux enfers est doublé d'un voyage au paradis, ce qui n'est pas d'ailleurs particulier au Buddhisme, car on retrouve un voyage à travers les sphères du paradis, aussi bien dans le livre pehlvi de l'*Artâ-virâf-nâmak* et dans le récit de l'Apocalypse de Mahomet que dans la *Divine Comédie*. Il est vraisemblable que le texte indien dont nous avons ici la version cambodgienne est le plus ancien et l'origine de ces voyages dans le monde surnaturel.

Burnouf avait préparé une traduction de ce jâtaka ; un manuscrit de sa main se trouve dans les « Papiers de Burnouf », (n° 84) [1], à la Bibliothèque Nationale. Je l'ai eu quelques instants seulement entre les mains, mais assez pour m'assurer qu'il n'est qu'une œuvre à peine ébauchée. On y trouve la transcription en caractères latins de la leçon pâlie, puis la traduction mot à mot de cette leçon avec, en regard, la leçon birmane traduite littéralement. J'aurais voulu rappeler ce travail du maître et me servir des matériaux amassés par lui pour rédiger de nombreuses notes que j'aurais jointes à mon travail, rendre au grand Burnouf un hommage que nous lui devons tous, mais il aurait fallu que la Bibliothèque Nationale dont je suis donateur voulût bien me confier et m'autoriser à emporter au Cambodge le manuscrit dont j'avais besoin. L'administration de la Bibliothèque n'a pas cru devoir s'en dessaisir pour le laisser aller en une colonie si éloignée. Je le regrette parce que j'avais l'occasion de tirer de l'oubli un travail du maitre qui, peut-être, y restera ; je le

1. « Nemi Djâtakanissaya, traduction en barman *(sic)* du livre intitulé *Nemi djâtaka*, histoire de Çakya, sous le nom de Némi. »

regrette encore parce que mon propre travail eût été plus complet.

L'abrégé que M[gr] l'évêque Bigandet a donné de la leçon birmane du *Jâtaka du roi Nima* dans sa *Vie ou Légende de Gautama, le Buddha des Birmans* est insuffisant. Le roi Nima y est appelé Némi, son père Magghadéva est dit Minggadéva, le cocher Matoli est nommé Matali, la déesse Pouni est dite Birani. Cet abrégé est loin même de donner une idée exacte du livre.

NIMÉA-RÉAÇH ÇHÉADAK[1]

Salut à Bhagavâ[2], le saint, le très sage ; salut à Bhagavâ, le saint, le très sage ; salut à Bhagavâ, le saint, le très sage.

Quand le Seigneur omniscient[3], notre glorieux maître emmenait tous les êtres et les conduisait sur la route de l'éternel et bienheureux royaume du Nirvaṇa, qui est le séjour du calme et de la paix absolue, il prit les huit positions[4], et les conduisit à l'Âmbovéaṇ oṭhiyéaṇ[5] qui avait été l'endroit où le Préas baṭ Mokhaṭévéa-réaçh[6] aimait autrefois à venir se divertir. Ayant mendié avec son patra[7] pour le bien de tous les êtres dans le bienheureux grand royaume de Miṭhilapuri[8], il s'arrêta et sourit doucement, car il désirait prêcher la loi religieuse[9] qui est la route [du Nirvaṇa] et parler de l'époque où pratiquant les trans-

1. *Nima rajâ jâtaka.*
2. En cambodgien *Phéakaréa*, vénérable.
3. *Sâmdach sarapèçh çhéada nhéaṇ.*
4. *Êriyèabat*, du p. *iriyapathas*, les textes n'en indiquent que quatre, debout, assis, couché, en marche.
5. Du pâli *âmboo*(?) *vana udyâna*, Jardin du parc des Manguiers.
6. M. Bigandet lui donne, d'après les Birmans, le nom de *Mingga dava.* — Le nom pâli est *Maggha deva.*
7. *Bœnṭi bat ;* sanscrit *patra*, pâli *patta*, camb. *baṭ.*
8. *Miṭhila baurey srey moha ṇokor*, la grande ville royale de Miṭhîla.
9. *Thorm tèsnar.*

migrations[1], il vint reprendre sa naissance en qualité de Puṭhisàth[2] sous le nom de Préas baṭ Ṇiméa-rèaçh[3].

Par sa puissance et par un effet de son intelligence de sage buddha accompli, qui est devenu le saint cocher de la Loi[4], il pouvait évoquer tous les faits du passé. Le récit commence ainsi par une stance pâlie.

Seigneur, le Préas qui a des mérites se rendit donc un jour dans le parc des Manguiers où se trouvaient beaucoup de religieux de l'assemblée des saints qui étaient de sa suite. Quand il fut arrivé à la lisière de ce parc, il regarda l'endroit où il se trouvait et rit d'abord, puis il sourit avec calme, car il désirait prêcher, à l'occasion de ce parc, sur son état de religieux au cour d'une existence antérieure.

Alors le vénérable Ânônta, ayant compris pourquoi le Préas souriait, lui dit :

— Vénérable seigneur, quand vous avez souri, vous aviez un motif pour sourire. Je vous en prie, ayez pitié de nous et ayez la bonté de nous dire, afin que nous la sachions, quelle est la cause de votre sourire.

Le Saint, à ces paroles du vénérable Ânônta, répondit :

— Vénérable Ânonta, cet endroit[5], quand moi, le Tathâgata[6], je pris naissance comme bodhisattva sous le nom de Préas Mokhaṭévéa-rèaçh, était pour moi comme un lieu de divertissement dans la forêt. Voilà pourquoi j'ai souri.

1. *Vatto sângsar*, du pâli *vatasaṁsâra*.
2. *Bodhisattra*.
3. *Nima râja*.
4. *Préas sàt ṯhorm*, du p. *paro sâto dhamma*. Je traduis *sàt* (*sâto*) par « cocher », j'aurais pu traduire par « conducteur du char de la Loi » et aussi par « barde de la Loi », car *sâto* a également le sens de « barde ».
5. *Phûm pratès sthan*.
6. *Dâthaḳot*.

Ayant dit ces paroles, comme en passant, le Saint s'assit, croisa convenablement ses jambes, demeura silencieux, et ne parla plus.

Ici une question fut posée : — O vous[1] ! quand le Saint qui a des mérites, ayant dit ainsi quelques mots, cesse de parler, demeure en silence, quelle en est la raison ? A-t-il un motif pour se taire ? N'a-t-il plus rien à enseigner à partir de cet instant-là ?

Voici la réponse : — Non, les prêches de la loi du Saint ne sont pas si faciles à épuiser, ils sont au nombre de 900.000 [2] saints et sacrés recueils. Quand il ne dit que quelques mots, cela ne signifie pas qu'il n'a plus rien à dire.

Un autre achar demande : — S'il n'a pas épuisé [ses prêches], alors pourquoi se tait-il ? Est-ce parce que le Saint est paresseux [3] ?

Un achar, ayant entendu ces mots, répondit : — Il n'est pas paresseux ; n'a-t-il pas, depuis quatre âsangkhay [4], amassé les biens complets de la science ? Comment pouvez-vous dire qu'il est paresseux et qu'il n'a plus rien à dire ?

Un autre achar dit : — Mais alors, s'il n'est pas paresseux, pourquoi ne prêche-t-il pas ?

Un achar répond : — Il demeure en silence parce qu'il désire donner plus d'extension au prêche de la Loi.

Un autre achar dit : — Si le Saint veut donner plus d'extension à son prêche de la Loi et s'il demeure toujours

1. Il est visible, comme dans le Moha-C̣hînok, que le présent récit est ici donné, non comme immédiatement recueilli de la bouche du Buddha, mais comme ayant été fait par un conteur qu'on peut interroger.

2. *Pêt mœuṇ sêṇ*, 80 [fois] 10.000 et 100.000.

3. Nous avons déjà vu, dans le préambule du Moha-C̣hînok, un religieux poser la même question et un autre y faire une réponse identique ou à peu près.

4. Du p. *asaṅkheyo*.

silencieux comme il est en ce moment, comment pourra-t-il développer le prêche de la Loi ?

Un autre répondit : — Le Saint reste silencieux parce qu'il désire examiner la naissance des gens qui ont acquis des mérites et celle de ceux qui sont sans mérites. Ceux qui ont des mérites, après avoir entendu le prêche de la Loi, diront que le prêche de la Loi est doux et mélodieux, agréable à entendre. Ceux qui auront profité [de l'enseignement] du saint prêche de la Loi auront soit les biens de ce monde-ci, soit les biens du paradis Nirvaṇa [1], qui est un séjour magnifique et certainement d'aussi grande abondance qu'on peut le désirer. Celui qui ne profite pas de l'enseignement, qui n'acquiert ni vertus ni mérites en entendant prêcher la Loi du Saint, qui méprise cette Loi et qui, parlant d'elle, dit : « Ṗréas Buddha veut enseigner la Loi, à quoi bon prêcher ainsi et raconter ses naissances antérieures ?.. Parler ainsi c'est agir comme celui qui prendrait un morceau de fer gros comme le sommet d'une montagne, qui se le pendrait au cou et se projetterait dans le Ṇorok ou l'un des autres chadorabey [2], oubliant à ce moment que le Saint est venu prêcher afin de donner à tous les êtres les moyens de se procurer les biens du paradis, et que le Saint est venu prêcher pour conduire les êtres au Nirvaṇa. Voilà pourquoi le Saint est demeuré silencieux. Il est convenable qu'un des anciens vienne inviter le Saint [à parler] ; alors il prêchera la sainte Loi [3]. Si personne ne va le prier de prêcher, il ne parlera pas.

Alors les religieux, saints dont les passions sont éteintes,

1. *Sàṁbat suor ṇippèaṇ*, du pâli *samboggo scarga nibbana*.

2. *Norok* est le sanscrit *naraka*, enfer ; *chadorabey* vient du sanscrit *caturapaya*, les quatre lieux de souffrance, qui sont : le monde des enfers, celui des animaux, celui des *prêtas* ou ombres affamées, et celui des *asuras* ou géants.

3. *Ṗréas thorm tèsna.*

à ces mots, se mettent à genoux, élèvent leurs mains jointes, les dix doigts et les ongles se touchant, comme une jeune fleur de lotus (non encore épanouie) qui vient de sortir, et les portent au-dessus de leurs précieuses têtes. Ayant ainsi salué le Saint, ils lui disent :

— Vénérable seigneur, saint Buddha méritant et prospère, vous nous avez dit, il y a déjà un instant, que vous avez pris naissance comme Bodhisattva sous le nom de Préas baṭ Mokhaṭévéa-réach. Qu'avez-vous voulu dire? Nous n'avons pas clairement compris et nous venons vous demander de vouloir bien employer votre belle et divine intelligence de Saint, votre faculté divine nommée *boppé ṇivéasaṇussatti nhéaṇ*[1] à nous raconter, afin que nous la connaissions, l'histoire de votre existence à cette époque déjà bien éloignée.

Le saint Buddha ayant acquiescé à cette prière de tous les religieux, employant son intelligence divine[2] et la faculté nommée *boppé ṇivéasaṇussatti nhéaṇ*, évoque son existence déjà passée depuis longtemps et commence ainsi son prêche.

1. — Le roi Mokhaṭévéa

Bhikkhus bien-aimés, le kalpa était commencé depuis longtemps déjà ; or, en ce temps-là, il y avait un grand kshatriya nommé Mokhaṭévéa-réach qui régnait et qui jouissait des biens royaux du Mithala-baurey-srey-moha ṇokor, qui était un magnifique séjour royal et la capitale du pays de Vitéréas[3]. Ce roi était juste et observait avec exactitude les dix lois royales[4] ; il donnait la nourriture à

1. Du pâli *pubbe nivâsânussatinaṇaṁ*, la faculté de connaître tout ce qui se fait ou s'est fait dans l'univers ; c'est le 4ᵉ des *âbhiññâ*, ou facultés surnaturelles.

2. *Praçhnha tip*, du p. *prajña devi*.

3. Pâli : *Mithilapuri siri mahânagara*, capitale du pays des *Videras*.

4. *Réaçhéa thorm*, du sanscrit *dharma râja*. Cette leçon est rare, on

un grand nombre de sram, de préahm, d'achar[1], d'habitants vivant d'aumônes, à d'autres mendiants[2], à des orphelins et à des orphelines[3], et à d'autres pauvres, sans cesser un seul jour, sans cesser une seule nuit.

O religieux! quand le roi Mokhaṭévéa était jeune, il s'amusait comme les autres enfants. A l'âge de 84.000 ans[4], étant devenu grand, à la fleur de l'âge[5], son saint et précieux père l'éleva au rang d'ọbarèạçh[6], afin de l'habituer à gouverner les affaires du monde et le royaume de son saint et précieux père, auquel il devait succéder. 84.000 ans plus tard, son père désirant sortir [du monde, de sa maison] pour se faire ermite, conformément à la coutume établie par son père, il dit à celui qui prenait soin de sa chevelure[7] :

— O vous! quand vous verrez mes cheveux devenir blancs, vous me préviendrez de suite.

Assez longtemps après, celui qui prenait soin de sa chevelure aperçut un cheveu blanc sur la précieuse tête du grand kshatriya suzerain, et lui dit :

— O roi! vous m'avez commandé de vous avertir quand je verrais votre chevelure devenir blanche, or, voici que, sur votre tête, je trouve un cheveu blanc.

Le grand kshatriya comprit que ses cheveux allaient blanchir ; il prit une pince (chantéas) en or, pinça le cheveu

trouve plus souvent *thorm rèacḥèa*, forme plus correcte provenant directement du sanscrit *dharma râja*. Il s'agit là non de lois, mais des deux vertus royales qu'un roi buddhiste doit pratiquer.

1. Du s. *sramana, brahman, acharya*, c'est-à-dire à des ascètes, brahmanes et lettrés.
2. *Yèachâk*, s. p. *yâcaka*.
3. *Komprèa*.
4. La leçon birmane dit 82.000 ans.
5. *Pẹ̀nh komlas*, textuellement pleine jeunesse.
6. Sous-roi, du s. *uparâja*.
7. *Nèakh khmaṇ prèas kèsa*, textuellement celui qui tient la sainte chevelure.

[qui lui était désigné] et le plaça sur la paume de sa main[1]. L'ayant regardé, il dit : «La vieillesse est sur moi maintenant, il est bon que je sorte [du monde] pour me faire religieux.» Ayant ainsi décidé, il adopta le coiffeur[2] et le nomma gouverneur d'une province, puis, satisfait ! il fit venir son fils royal et lui dit :

— Mon cher, gentil et enfant aimé, recevez de votre père le parasol sacré et le pouvoir royal, car, moi, votre père, je vais vous quitter, je vais sortir [du monde] et me faire tabas-eysey[3] dans le jardin des Manguiers, qui est un endroit solitaire.

Le prince royal,à ces toms de son saint et précieux père, joint les mains, les élève pour le saluer et lui dit :

— Maître suprême! pourquoi voulez-vous sortir [du monde] et vous faire religieux ? pour quelle raison ?

Le grand kshatriya suzerain répondit à son fils par la stance suivante :

— Mon fils gentil ! aimé de tout mon cœur de père, je veux sortir [du monde] pour me faire religieux, parce qu'en regardant autour de moi, j'ai compris que l'attachement de l'homme aux choses du monde n'est pas une bonne chose, parce que tout est voué au changement et doit toujours changer ; [l'homme] peu à peu devient vieux ; maintenant mes cheveux commencent à blanchir sur ma tête. Et ce signe, je l'ai compris, annonce la vieillesse ; c'est pour cela que je veux sortir [du monde] et me faire religieux, tabas-eysey[4] dès maintenant.

1. Ce détail a pour raison que nul, au Cambodge tout au moins, ne doit infliger une douleur au roi. Il arrachait lui-même le cheveu blanc parce que son coiffeur n'eût point osé l'arracher lui-même.

2. *Khmaṇ*, le teneur, ici, en abrégeant pour « le teneur de la chevelure ».

3. Du p. *tâpaso isi*, ermite.

4. *Risey-eysey ;* la première forme vient du s. *ṛshi*, la seconde du pâli *isi*, ascète.

Ayant ainsi parlé à son fils, le grand kshatriya suzerain donna l'ordre de tout préparer pour la consécration[1] du prince royal, afin qu'il jouisse des biens royaux en lui succédant. Ceci fait, il fit à son fils la recommandation suivante :

— O mon fils ! quand vous verrez du blanc sur votre tête, faites comme fait votre père, sortez [du monde] pour vous faire religieux.

Ayant ainsi parlé, [le grand kshatriya] sortit du royaume et s'en alla dans la forêt, au jardin du parc des Manguiers, qui est un endroit solitaire et y demeura comme ermite (*tabas-eysey*). Il y obtint les cinq *aphiṇhéaṇ*[2], les quatre *çhhéaṇ*[3] et les huit *samabat*[4]. A sa mort, il alla renaître dans l'un des paradis des Brahmas.

— O seigneur[5] ! il n'y eut pas qu'un ou deux grands kshatriyas de cette famille qui firent ainsi; non, les membres de cette famille royale, se succédant toujours sur le trône, firent de même dans l'avenir, au nombre de 84.000. Ils se firent tous religieux dans la forêt, au jardin du parc des Manguiers, et ils obtinrent tous les cinq *aphiṇhéaṇ*, les quatre *çhhéaṇ*[6], les huit *samabat ;* ils réussirent à atteindre les quatre étages des Brahmas[7]. A leur mort, ils sont tous allés renaître au paradis des Brahmas.

1. *Aiphisèk*, du p. *abhishèka*.

2. Du p. *abhiññā*, faclutés surhumaines.

3. Le texte porte fautivement *prèam-bey*, huit. Il n'y a que quatre *jhânas* (cinq selon certains textes) ou états de contemplation.

4. Du p. *samapatti*, les huit états d'âmes que procure la méditation ascétique.

5. Voir plus haut, p. 4, n° 3.

6. Le texte répète encore ici « huit ».

7. Je ne suis pas certain de cette traduction ; le texte porte « *baṇ chado prohm vihar* », du p. *catur brahma viharati*, avec le mot cambodgien *baṇ* « avoir », qui peut se traduire pas « obtinrent de vivre dans les quatre [paradis des] Brahmas ». Les quatre paradis des Brahmas sont les quatre *arupa brahma lokas*, mais on ne vient pas, de ces paradis les plus

Longtemps après, il arriva que le roi Mokhatévèa, le premier qui était au paradis des Brahmas, regardant sa famille et les 84.000 [rois] qui tous s'étaient fait religieux et, qui comme lui, étaient venus renaître aux paradis des Brahmas, fut très heureux dans son cœur, mais alors il vit que [son dernier descendant n'avait pas d'enfants et que] sa famille allait s'éteindre. Alors il demanda, ce qui était convenable, de la laisser disparaître ou d'assurer sa durée sur la terre. Il décida qu'il valait mieux la faire durer et, heureux, plein de joie, satisfait, il résolut de venir prendre sa renaissance en sa famille et d'assurer par lui-même sa perpétuité. Ayant ainsi pensé, l'[ancien] roi mourut[1] au paradis des Brahmas et, descendant [sur terre], vint reprendre naissance dans le ventre[2] de la première reine du roi de Mithîla.

Cette reine, après dix lunes de grossesse, accoucha d'un prince royal. Le grand kshatriya suzerain fit venir tous les préahm-prithi et leur demanda d'examiner les signes [que portait le corps] de l'enfant.

Les préahm-prithi, ayant examiné l'enfant reconnurent que le fils royal était appelé à la plus grande prospérité, et qu'il était doué de mérites extraordinaires. Ils saluèrent le roi et lui dirent :

— Seigneur! le prince est un beau et magnifique garçon. Cet enfant est un de vos ancêtres qui est venu reprendre son existence dans le sein de votre première reine.

Le grand kshatriya suzerain comprit et dit :

— Ah! mon fils est un de mes ancêtres qui est venu pour empêcher que ma race royale s'éteigne et pour la perpétuer dans l'avenir.

élevés, renaître sur terre; on en sort pour entrer au Nirvaṇa. J'ai pensé qu'il s'agissait des quatre groupes des *rupa brahmas*, correspondant aux *jhânas* et j'ai traduit ainsi que je l'ai fait.

1. *Sdach soy prèas vilalay*, du p. *vilayo*, destruction.
2. *Otor*.

Alors les préahm-prithi, du nom du jour où était né [le fils royal], lui donnèrent le nom de chau Ņiméa[1].

2. — Le roi Nima

Le prince Ņiméa-réach était d'humeur gaie, pratiquait les préceptes et faisait de nombreuses aumônes[2]; il se montrait bon avec les mendiants, les pauvres, les miséreux, les abandonnés[3]. Il observait les jours sacrés[4], conformément à la règle établie par le Saint.

Quand son maître suprême, saint et précieux père, connut que ses cheveux blanchissaient, il perdit son calme et, dans son cœur, il se mit à désirer de se faire religieux dans la forêt, comme avaient fait tous ses ancêtres. Puis, un jour, le grand kshatriya suzerain remit le pouvoir à son fils, le Bodhisattva, nomma son coiffeur[5] gouverneur d'une province, puis, quittant son palais, sa ville royale, il alla au bord de la forêt, dans le jardin du parc des Manguiers, et il se fit ascète en cet endroit solitaire. A sa mort, il monta directement renaître dans un des paradis des Brahmas.

Quant au prince Ņiméa, dont le cœur était parfaitement pur, bon et juste, il donna l'ordre de construire six salas[6],

1. Cette étymologie est certainement fausse. Aucun nom de jour n'a pu la fournir. Une autre leçon donne à ce prince le nom de *Nimitta*, qui, en pâli et en sanscrit, a le sens de « signe, marque », mais le nom pâli et sanscrit est *Nimi*, dont le sens m'échappe. Peut-être faut-il comprendre que le prince reçut ce nom de ce qu'il portait des signes favorables, mais c'est là une hypothèse. — *Chau* mot cambodgien, siamois et laotien a le sens de roi.

2. *Sœl*, du p. *sila*, préceptes; *téan*, du p. *dana*, don.

3. *Smaum*, *yèachak*, *komsât*, *tùrkot*.

4. *Thngay obosoth* du p. *uposatho*.

5. *Khmau kèsar kèam phorchuk*.

6. C'est aussi six salas pour les aumônes que la mère de Vésantara avait fait élever aux mêmes endroits qu'il est dit ici. — Voir mon *Livre de Vèsandâr, le roi charitable*. 1902, p. 19.

une à chacune des quatre portes de la ville royale, une au milieu de la ville et la dernière à la porte principale du palais royal. C'est là, dans ces six salas, qu'il venait chaque jour distribuer ses biens aux mendiants, aux pauvres, aux miséreux, et qu'il donnait journellement jusqu'à 100.000 dâmœngs d'or[1], sans laisser passer un seul jour. Il observait les cinq préceptes[2] et tous les jours saints et consacrés, conformément à la coutume établie par le saint Buddha, depuis la plus haute antiquité, et qu'on avait observée jusqu'à lui. Il conseilla à tous les habitants de célébrer les fêtes [religieuses], de distribuer des aumônes en grand nombre, leur disant qu'en retour ils obtiendraient la prospérité sur cette terre et les biens du paradis au séjour des ṭévodas. Aux habitants qui étaient timides, peureux, effrayés, il disait que ceux qui ne suivraient pas ses conseils iraient habiter les enfers.

Les habitants, ayant compris les conseils que leur donnait le Bodhisattva, distribuaient tous les jours de nombreuses aumônes et ne cessaient point de célébrer des fêtes. A leur mort, les gens de ce pays s'en allaient directement renaître au paradis des dieux, où ils trouvaient tout en abondance. Quant aux enfers, ils n'y entrait plus personne.

— O Seigneur! à cette époque, les dieux du Tray-Ṭrœng[3], s'étant rassemblés dans la sala Thamma-suphaḳḳa[4], se mirent à causer entre eux de la perfection, de la prospérité du Bodhisattva, puis ils dirent :

— Eh ! vous autres, savez-vous que le roi Ṇiméa est très

1. Le dâmlœng vaut 37 gr. 50.

2. *Banhcha sœl*, du p. *pañca sila*, ne tuait pas les animaux, ne s'appropriait pas le bien d'autrui, ne voyait que sa femme, ne mentait point et ne buvait pas d'alcool.

3. S. *Trayatrimsat*, p. *Tiratimsa*, le paradis des trente-trois dieux, le paradis d'Indra.

4. Du p. *Dhamma subbaga sala*, salle de la Loi agréable.

intelligent et qu'il amasse beaucoup de mérites. Il a été notre professeur, car si nous sommes ici, au paradis des dieux, c'est parce que nous avons suivi les conseils qu'il nous a donnés.

Ainsi donc, d'après les paroles des dieux, la prospérité, les mérites, la perfection du Préas Bodhisattva faisait du bruit depuis le monde des hommes jusqu'au séjour des dieux et s'étendait partout comme de l'huile qu'on jette dans la mer et qui se répand sur toute sa surface.

3. — Indra

Le Siant s'arrêta un instant, puis, s'adressant aux religieux, il reprit :

— Bhikkhus bien-aimés, le roi Ṇiméa qui gouvernait le pays des Vitéréas était doué d'une grande intelligence et de beaucoup de mérites et de vertus; sous son règne tout prospérait pour lui et pour les autres, et cela était un grand sujet d'étonnement pour les dieux du paradis, car ils n'avaient jamais rien vu de semblable au monde des hommes.

O Bhikkhus, le roi Ṇiméa de lui-même dépensa sa fortune en la donnant en aumône aux mendiants, aux pauvres et aux miséreux.

[Ici une question est posée] :

— La distribution des aumônes procure-t-elle plus de fruits avantageux[1] que l'entrée en religion ?

— O seigneur ! voici ce que nous avons entendu dire de toute antiquité, jusqu'à aujourd'hui le 15 de la lune croissante, le roi Ṇiméa, le grand kshatriya, ayant enlevé les vêtements et les bijoux dont il était couvert, entra dans sa chambre et s'endormit sur un magnifique tapis. Il y resta tranquille, en paix, depuis la deuxième veille jusqu'à la fin de

1. *Phâl anisâng*, du p. *phâla*, fruit, et *anisaṁso*, avantage, profit.

la troisième[1], puis il se réveilla, demeura assis les jambes convenablement croisées au milieu de son lit orné de brillants, et se disait : « Aujourd'hui, je dois observer plus particulièment les préceptes saints et convoquer la multitude[2] à la fête religieuse, car aujourd'hui je dois distribuer des aumônes innombrables. Mais qui sait si par cela même je mériterai autant de fruits avantageux que si je me faisais religieux? l'aumône procure-t-elle autant de fruits avantageux ? » Ayant ainsi pensé, le grand kshatriya suzerain demeura très inquiet, incapable de résoudre cette question.

Or, cette inquiétude, qui acheminait le Bodhisattva vers la condition de Buddha, et qui mettait à tout jamais en son cœur l'intelligence d'un omniscient[3], ébranla le monde jusqu'au trône d'Indra, le maitre suzerain. Indra sentit en lui-même une grande chaleur[4] et se dit : « Qu'y a-t-il ? Quelle est la puissance qui se révèle? Quels sont les mérites, les perfections qu'on acquiert en bas? Quelqu'un s'est-il donc coupé la tête ou s'est-il arraché les yeux pour les donner en aumône? ou bien s'est-il trouvé quelqu'un qui se soit ouvert la poitrine pour en arracher le foie, ou qui se soit coupé la chair pour avoir son sang à donner en aumône? Y a-t-il quelqu'un qui ait donné ses enfants et sa femme très aimés en aumône aux mendiants, aux pauvres, aux miséreux, pour que mon trône et moi-même soyons devenus chauds[5] ?

Le Sâmdach Ẹyṇṭṛéâṭhiréaçh, ayant ainsi pensé, avec ses mille yeux divins[6] regarda sur la terre. Il vit le Bodhisattva

1. De minuit à 3 heures du matin.
2. *Mâhaçhoṇ*, du pâli *mahâjana*.
3. *Saropèch çhèada nhèaṇ*.
4. Nous avons déjà vu plus haut s'accomplir ce phénomène.
5. Allusions à différents jâtakas du Buddha.
6. *Ṭipachak*, du p. *devacakkhuṁ*. — Voir plus haut dans le *Moha-Çhiṇok*

grand, jeune tout à l'heure encore, petitement prospère, qui subitement était devenu très redoutable par son cœur. Le voyant, il se dit : « Eh ! voilà le roi Ṇiméa, qui est devenu très redoutable et qui ne peut répondre à une question qu'il s'est posée ; il ne peut plus rien résoudre lui-même, il convient que j'aille à lui, afin de le tirer d'embarras. »

Ayant ainsi décidé, [Indra] s'habilla et vola au travers de l'espace, se dirigeant, très lumineux, vers le palais du grand kshatriya suzerain. En ce moment même, Indra, le maître suzerain, ayant vu avec ses mille yeux divins que le Bodhisattva était devenu redoutable dans son cœur, traversa l'espace si brillant que l'obscurité disparut. O religieux ! en ce temps-là, le roi Ṇiméa, voyant cette lumière que répandait Indra, le maître suzerain, frissonna de tous ses poils[1], et il lui dit la stance suivante :

— Seigneur ! vous avez beaucoup de mérites et de puissance, cela est certain, mais qui êtes-vous ? Êtes-vous un ṭévoda, un yéak ḳoṇthop. un asaur, un puṭṭhyéa ṭhamma[2] : ou bien êtes-vous le préas Ẹyṇṭréâṭhiréaḥ, qui est le maître et le seigneur de tous les ṭévodas ? Vous êtes brillant de prospérité et superbe de clarté. Je n'ai jamais vu personne qui vous ressemble. Veuillez donc me dire maintenant votre nom que j'ai grand désir de savoir. Comment vous appelez-vous ?

Indra, entendant ces paroles du grand, jeune et suprême prospérant Bodhisattva, frissonna de tous ses poils et lui répondit par la stance suivante :

« Seigneur! vous n'avez pas un instant cessé d'amasser des perfections et d'acquérir des mérites en grand nombre ; je suis Indrâdhirâja, celui qui est au-dessus, le mont qui

1. On trouve quelquefois aussi trembler de tous ses os et de tous ses poils.

2. Du p. *yakkas*, *gandhambas*, *asûp* pour *asuras*, géants, *buddhaya-dharma*, Buddha de la Loi, suivant la Loi, ne l'enseignant pas.

domine tous les ṭévodas du monde du Tray-Trœngsa ; j'ai pensé que ma présence pouvait vous être utile chez vous et je suis venu à vous, qui avez amassé beaucoup de vertus, beaucoup de perfections. Si vous êtes embarrassé par quelque chose, dites-moi, sans crainte aucune, ce qui vous embarrasse, je vous répondrai de suite. »

Le Bodhisattva, ayant entendu les paroles d'Indra, répondit :

— Seigneur Indra qui êtes au-dessus, le maître prédominant de tous les ṭévodas, je désire vous poser une question parce qu'un doute est né en moi : je vous prie de me dire si les fruits qu'on retire de la vie ascétique sont meilleurs que les fruits qu'on retire de la pratique de l'aumône? Je vous prie de me répondre.

Indra, entendant ces paroles du Bodhisattva, lui répondit par la stance suivante :

« Grand roi, seigneur kshatriya ! celui qui se fait religieux, renait en ce monde grand kshatriya suzerain et y jouit de la fortune. Celui qui se fait religieux dans un monde de prodigalités, fait une action belle. A la fin de sa vie en ce monde-ci, il va renaître ṭévoda au paradis des ṭévodas[1] et il y jouit des biens en abondance; celui qui se fait religieux, est superbe de prospérité et obtient les quatre (?) *aphiṇhéaṇ*, [les quatre] *c̣hhéaṇ* [et les huit] *samabat* [2]; il va à la fin de sa vie renaître directement au paradis des Brahmas. Seigneur, choisi par les ṭévodas[3], grand et cher roi, prospère, tous les préahm [4] ont de grandes difficultés à vaincre, puis ils amassent les mérites de ceux qui sont sortis du monde, par la pratique des cinq *aphiṇhéaṇ*, [des quatre]

1. *Suor ṭép louk*, du s. *svargadevaloka*.
2. Les cinq *abhiññā*, les quatre *jhanas*, et les huit *samapatti.*; cf. page 232.
3. *Préas samatæ ṭép*.
4. *Brahmes*.

çhhéaṇ, [des huit] *samabat*[1] et à leur mort, ils vont remonter dans le paradis des Brahmas. Grand roi, celui qui se fait religieux obtient plus de fruit qui celui qui distribue des aumônes, comme 100 est à 1.000 et 1.000 à 10.000 [2].

Indra, ayant ainsi déterminé que le fruit qu'on obtient en se faisant religieux est plus beau que le fruit qu'on obtient en distribuant des aumônes en grand nombre, parla en ces termes des rois du passé qui, en célébrant beaucoup de fêtes et en distribuant largement des aumônes provenant de leurs biens, n'avaient pu s'élever au-dessus des six mondes des passions.

— Grand roi, prospère et cher roi ! il y a eu dans ce passé plusieurs rois nommés Ṗhûçḥéakeṇ, Ọsœṇta, Kàthàng, Àsâkâ et Bàthûçhaṇ qui tous, avec leurs préahm, les riches et leurs dignitaires ont dépensé leurs biens à faire des aumônes si nombreuses aux pauvres qu'on ne peut les évaluer. Eh bien ! à leur mort, ils sont tous allés renaitre dans les six paradis des ṭévodas. Grand roi, Sakka-réaçh, Ṗhûehéna-réaçh et tous ces rois ont dépensé leur fortune en aumônes comme le fit préas baṭ Ṭép-réaçh. On appelle Kamavachara-prêt-pḥûm [3], le monde qui s'étend depuis la surface de la terre et qui comprend le Chado-moha-réaçhikar [phûm], le Tray-Ṭrœng, le Yéama, le Dosœta, le Ṇimmanorotey et le Barnimit-suor[4].

Indra ayant parlé des fruits avantageux que conquièrent ceux qui font l'aumône, mais sans pouvoir dépasser les

1. Voyez la note de la page précédente.

2. *Sat* est ici donné pour *sataṁ*, cent; *sâhâssâ* pour *sahassaṁ*, mille, et *tisat sâhâssâ* pour *dasasahassaṁ*, dix mille. — *Kaṇ* et *kâṇêna* sont donnés pour *gaṇa*, nombre, *gaṇêna*.

3. Du pâli *kamâvacara bhûmi*. Je ne comprends pas le mot *prêt* (*preta*, *petta*), placé ici.

4. *Caturi mahâ râjika loka*, *Tavatiṁsa*, *Yàma*, *Tushita*, *Nimmanarati*, *Paranimmita*.

Kamavachara prêt phùm [1], continue de parler et dit la stance suivante au sujet des ascètes qui, autrefois, ont réussi à s'élever au-dessus du Kamavacharà prêt phùm jusqu'au paradis des Brahmas.

— Grand roi! il y avait autrefois une rivière nommée Siṭcà-moha-ṇéati [2]; cette rivière était située à la lisière de la forêt de l'Himalaya. Elle était bien profonde, bien large et personne ne pouvait la traverser; son eau était brillante et d'une pureté superbe. De ce côté, la montagne d'or était bien brillante et d'une magnifique clarté. A une très petite distance de la rive, il y avait la forêt, une forêt très gaie; les arbres de cette forêt qui jaillissaient du sol étaient nombreux, très branchus et portaient des fleurs et des fruits superbes, le pays qu'elle couvrait était très gai et très calme. En ce même temps, il y avait 10.000 ermites qui habitaient les parages qui conduisaient à la montagne d'or. Grand roi! j'étais alors grand kshatriya suzerain et je portais le nom de Ṗréas baṭ Ṭép-réaçh. Je régnais sur ce royaume de Ṗéaréa-ṇosey-srey-moha-ṇoḳor[3], je distribuais beaucoup d'aumônes et je m'étais fait le pourvoyeur des 10,000 ascètes qui tous avaient obtenu les cinq aphiṇhéaṇ et les quatre çhhéaṇ samabat[4]. [Voici à quelle occasion]. Quand le temps de recevoir en leurs sébiles était venu, les uns s'élevaient au milieu des airs et prenaient la direction de l'Ọudakarothvip [5] où ils recevaient les fruits du jambusier qu'ils rapportaient pour en faire leur nourriture. Les autres, en volant, s'en allaient à la sainte forêt de l'Himalaya, afin d'y chercher les fruits, les tubercules, les gousses tendres, douces, exquises, afin de s'en nourrir. D'autres encore, en

1. Même observation que ci-dessus.
2. Probablement en pâli *Sita mahà nadi*, la belle et grande rivière.
3. *Baranasi sri mahanagara*, Bénarès la fortunée et grande ville.
4. Du p. *pañcàbiññà* et *catuṁjhàna samàpati*.
5. *Utarakara-dipa* (sanscrit *dvipa*), le continent supérieur du Nord.

volant, prenaient la direction du royaume central du Çhompû-thvip [1] et recevaient dans leurs sébiles les dons des fidèles laïques.

Des 10.000 ermites, aucun ne restait en cet endroit sans y jouir de cinq aphiṇhéaṇ et de quatre çhhéan samabat.

Grand roi! en ce temps, il y avait un ascète qui désirait aller au pays de Péaréa-ṇosey, le grand royaume. Ce tabas étant vêtu du sbang, du chịpor, du sângḳdey [2] tous neufs, ayant suspendu sa sébile à sa magnifique épaule, traversa en volant tout l'espace, puis arriva au bienheureux Ṗéaréa-ṇosey, le grand royaume. Il descendit à terre et se mit à recevoir des aumônes tout le long de la route, jusque chez un borohœt[3]. Celui-ci, voyant l'ascète au corps superbe qui, conformément à la règle, recevait des aumônes, fut heureux dans son cœur et prépara, étendit à terre des tapis magnifiques, puis il l'invita à entrer chez lui, à s'asseoir sur les tapis, puis à s'y nourrir des aliments délicieux de toutes sortes qu'il lui fit présenter.

Ayant ainsi servi cet ermite pendant deux ou trois jours, le borohœt bien-aimé de l'ascète lui dit :

— Seigneur ascète! dites-moi, je vous prie, de quel endroit vous êtes venu jusqu'ici.

L'ascète, ayant entendu cette demande, répondit :

— Fidèle laïque, *achkdey*[4], je viens de la sainte forêt de l'Himalaya, où je demeure d'ordinaire. Je n'y suis pas seul; à cet endroit se trouvent 10.000 ascètes qui y vivent comme moi. Tous, au nombre de 10.000, possèdent les cinq

1. *Jambu-dipa*, le continent du Jambousier, l'Inde et l'Indo-Chine.

2. Des trois vêtements rituels des religieux; p. *uttarâsaṇgo*, *cirara*, *saṅghati*.

3. Du sanscrit et pâli *purohito*, conseiller.

4. *Achkdey*, moi, je, terme qu'un supérieur, entre religieux, emploie vis-à-vis de son inférieur ou vis-à-vis des laïques. — Les religieux entre eux disent *atmaphèap*.

aphiṇhéaṇ et les quatre çhhéaṇ et les huit samabat. Ils connaissent leurs quatre dernières existences; ce qui s'est passé depuis 40 kalpas jusqu'à maintenant ne leur est point caché; ils savent tout.

Le borohœt, ayant entendu cette réponse[1], fut très heureux dans son cœur et résolut joyeusement de se faire religieux. S'adressant au tabas-ṛisey, il lui dit :

— Emmenez-moi, je vous prie, en ce lieu fortuné, afin que je devienne un ascète avec vous.

L'ascète répondit :

— Achkdey, je n'ose pas vous recevoir comme ascète, parce que vous êtes un dignitaire du grand kshatriya suzerain: je n'ose pas.

Le borohœt dit :

— Puisqu'il en est ainsi, je vais aller me présenter au grand kshatriya suzerain aujourd'hui même et lui demander de me donner congé. Je vous en prie, revenez encore demain matin chez moi.

Alors le tabas-ṛisey prit congé du borohœt et retourna chez lui en traversant l'espace.

Quant au borohœt, il s'habilla rapidement et se rendit au palais du grand kshatriya suzerain. Ayant salué le roi, il lui dit :

— Seigneur, grand roi! je vous prie de m'autoriser à me faire religieux dès maintenant; je vous en prie, ayez pitié de moi et laissez-moi entrer en religion.

Le grand kshatriya suzerain, ayant entendu la demande du borohœt, lui dit :

— Eh! borohœt, pourquoi voulez-vous me quitter, m'abandonner, pour aller vous faire religieux? Avez-vous à vous plaindre de moi, ou bien avez-vous des sujets de trouble et d'ennui dans votre cœur?

1. *Prèas puṭdœykar.*

Le borohœt répondit :

— Roi ! j'ai toujours vécu près de vous et aucune chose fâcheuse ne m'est venue troubler. Si je viens vous saluer et vous demander congé, c'est pour me faire religieux et parce que j'ai remarqué que les cinq kam[1] sont graves et pèsent sur tous les êtres ; alors j'ai compris que les fruits avantageux qu'obtient celui qui se fait religieux sont plus beaux que ceux qu'obtient celui qui reste dans le monde. Voilà, ô roi, pourquoi je viens vous demander d'avoir pitié de moi, d'être bon pour moi en m'autorisant à m'en aller me faire religieux.

Le grand kshatriya suzerain répondit au borohœt :

— Vous avez raison, votre parole est douce et je ne veux pas davantage vous retenir ici, je vous laisse aller, soyez religieux puisque vous le désirez ; mais, je vous en prie, ne m'abandonnez pas trop longtemps et, quand vous serez religieux, revenez me voir.

Le borohœt, ayant entendu les paroles du grand roi, promit de revenir le voir, salua, se retira, puis rentra chez lui.

Quand il fut arrivé en son domicile, sa femme et ses enfants se mirent à préparer tous les objets et vêtements qui conviennent à un religieux. Tout étant prêt, il attendit l'arrivée de l'ascète. Celui-ci étant venu à travers les airs, et étant entré chez le borohœt, ce dernier lui dit :

— Je vous en prie, ascète, emmenez-moi dans votre séjour fortuné afin que je me fasse religieux avec vous, car maintenant j'ai obtenu le consentement du roi.

L'ascète, ayant entendu cette demande du borohœt, le prit par la main et lui fit traverser les airs ; il le descendit ensuite à l'endroit où il habitait et le borohœt se fit ascète.

1. P. *Pañca kamas*, les désirs que provoquent les cinq sens.

Pendant qu'il étudiait et méditait, l'ascète qui était son professeur s'en allait tous les jours mendier le riz cuit et rapportait à l'ascète borohœt ce qu'il fallait pour le nourrir. Celui-ci, au bout de deux ou trois jours, obtint les cinq aphinhéan, les quatre chhéan et les huit samabat ; alors il put lui-même traverser les airs et aller mendier sa nourriture.

Quelque temps après [cette obtention], l'ascète borohœt se dit : « Je puis maintenant voler, traverser l'espace; il faut que j'aille à Baranasi voir et bénir le grand kshatriya suzerain, qui est mon maître. » Ayant ainsi décidé, il alla saluer l'ascète, qui était son professeur, puis, traversant l'espace, il s'en alla au royaume de Bénarès.

A cet instant même, le grand roi ouvrit la fenêtre de son appartement. Il aperçut l'ascète borohœt qui venait au palais et, le voyant, il envoya un de ses officiers l'inviter à entrer de suite chez lui. L'officier ayant reçu cet ordre courut chez l'ascète borohœt et, étant arrivé près de lui, lui dit :

— Je suis envoyé par le grand kshatriya suzerain et je viens vous prier de vous rendre de suite près de lui, en la salle du conseil.

L'ascète borohœt, ayant accepté l'invitation du grand kshatriya suzerain, monta à la salle du conseil et s'assit sur le tapis de la prospérité[1]. Alors le grand kshatriya suzerain lui demanda :

— Seigneur ascète, d'où venez-vous et quel est le lieu de votre résidence habituelle. Il y a déjà longtemps que je vous ai vu et je viens seulement de revoir votre figure.

L'ascète répondit :

— Seigneur, grand roi ! j'habite un passage de la montagne d'Or, sur la rive du Sœțéa-moha-ņéati[2], qui est situé au nord de la forêt de l'Himalaya.

1. Du trône.

2. *Sita mahâ nadi*, « la grande rivière de Sita », ou « la grande et belle rivière ».

Le roi, ayant entendu ces paroles, demanda encore :

— Êtes-vous seul en cet endroit ou bien s'y trouve-t-il un grand nombre d'autres ascètes?

L'ascète borohœt répondit :

— Seigneur, grand roi! ne croyez pas que je suis seul en cet endroit; 10.000 ascètes habitent ce même endroit de la forêt; tous ceux-là, comme moi, ont obtenu les cinq aphiṇhéaṇ, les quatre çhhéaṇ et les huit samabat; ils connaissent les existences des quatre derniers kalpas; rien n'est caché à leurs yeux.

Le grand kshatriya suzerain, ayant ainsi appris qu'il y avait 10.000 ascètes en cet endroit de la forêt, eut dans son cœur le désir d'aller leur offrir des vivres; alors, s'adressant à l'ascète borohœt, il lui dit :

— Ascète! j'ai entendu dire, j'ai appris par vous qu'il y a 10.000 ascètes dans la forêt; je serais bien heureux d'aller leur offrir des vivres. Dites-moi comment on peut arriver jusque-là?

L'ascète borohœt, à ces paroles, répondit :

— Vous ne pouvez pas aller en cet endroit parce qu'il y a une rivière très dangereuse nommée Sœṭéa-ṇéati qui coupe la route et que personne n'a jamais pu traverser. Cependant, venez, vous resterez de ce côté-ci de la rivière et moi je la passerai en volant, puis j'inviterai en votre nom les 10.000 ascètes à traverser cette rivière et à venir recevoir votre aumône.

Le grand khsatriya accepta la proposition de l'ascète et dit :

— Vous avez raison. Vous avez, avec votre intelligence, trouvé le moyen de me satisfaire.

Alors le roi donna l'ordre de préparer immédiatement tout ce qu'il fallait pour le voyage et pour l'aumône qu'il voulait faire aux 10.000 ascètes.

Le roi quitta son royaume avec les châdorong[1], quatre armées qui sont : le séna des éléphants, le séna des chevaux, le séna des chars et le séna des fantassins qui suivaient dans son cortège chacune à son rang. Quant au grand ascète borohœt marchant toujours devant, comme un guide, il conduisit le roi jusqu'au bord de la grande rivière. A cet endroit, le roi donna l'ordre à tous les sénas de construire des abris et de placer des gardes afin d'empêcher les animaux féroces d'approcher. Puis, s'adressant à l'ascète borohœt, il lui dit :

— Ayez la bonté, je vous prie, d'aller inviter en mon nom les 10.000 ascètes à venir, en volant par-dessus la rivière, prendre le bœntibat[2] demain matin chez moi.

L'ascète borohœt, ayant reçu cet ordre du grand kshatriya suzerain franchit en volant la grande rivière et s'en alla prévenir les saints religieux que le grand kshatriya du bienheureux et grand royaume de Bénarès était venu s'établir de l'autre côté de la grande rivière de Sita et les priait de venir recevoir la nourriture qu'il avait apportée pour eux.

— O vous, les 10.000, leur dit-il, le grand roi m'a chargé de venir vous inviter à venir recevoir l'aumône chez lui, au bord de la rivière, demain matin, à l'heure convenable du jour.

Les 10.000 ascètes, ayant accepté l'invitation du grand kshatriya suzerain, se levèrent dès l'apparition du soleil, vêtirent leur plus beaux tray-chivor[3], prirent leurs sébiles, puis s'élevèrent dans les airs, traversèrent la rivière comme ils avaient coutume de le faire et, en un instant, arrivèrent au campement du roi. Celui-ci, apercevant les 10.000 ascètes qui venaient vers lui, alla les recevoir, très heureux, satis-

1. Du pâli *caturañga*, quatre divisions.

2. L'aumône dans la sébile, du pâli *piṇḍipato*, boulette [de riz] dans le pata.

3. Du s. *tricivara*, p. *ticivara*, les trois vêtements rituels.

fait, et les emmena au préas banléa[1] où il les fit asseoir sur des tapis de soie. Ceci fait, il leur présenta toutes sortes de vivres exquis.

Quand les ascètes eurent fini de manger, le roi leur dit à tous :

— A partir de ce jour, venez, tous les jours, recevoir l'aumône en cet endroit.

Les 10.000 acceptèrent l'invitation du roi et vinrent dorénavant recevoir l'aumône tous les jours sans jamais y manquer.

Alors le roi, voyant que cet endroit était un pays superbe, y laissa des hommes qui construisirent des habitations et se mirent à cultiver des rizières et des champs. Quant au roi lui-même, il continua de donner des aliments aux 10.000 ascètes, en cet endroit pendant 40.000 [années].

Indra ayant ainsi raconté cette histoire du passé au roi Ṇiméa, ajouta :

— O grand roi ! ce grand kshatriya du bienheureux et grand royaume de Bénarès qui nourrissait 10.000 ascètes, c'était moi-même. Je célébrais beaucoup de fêtes, je distribuais beaucoup d'aumônes, je m'étais fait le fournisseur et le serviteur des 10.000 ascètes et je fis tout cela jusqu'à la fin de ma vie. Voilà pourquoi je suis rené Préas Eyṇṭréâṭhiréâçh, mais je n'ai pu m'élever au-dessus du Kamavachara-phûm, qui compte six paradis étagés. Quant au 10.000 ascètes, plus heureux que moi, ils sont allés renaitre au Prohméa-louk[2]. C'est pour cette raison que je vous ai dit que les fruits avantageux de celui qui est religieux,

1. Pavillon royal, provisoire, peut-être du pâli *paṇṇasala*, hutte faite de branchages.

2. Brahma-loca, le séjour des dieux brahmas; il s'agit ici des *rupa-brahmas*, qui sont au nombre de seize et situés les uns au-dessus des autres, plus haut que les déva-lokas.

sont plus beaux que les fruits de celui qui distribue un grand nombre d'aumônes, qui célèbre beaucoup de fêtes, qui observe tous les préceptes conformément aux enseignements du Buddha.

Indra ayant ainsi conseillé, renseigné le Bodhisattva, se retira, traversa l'espace et rentra chez lui.

A ce moment, le Saint reprit :

— O mendiant ! le sâṁdach Indrâdhirâja qui est le Koṁmadêng-krâla[1] de ṇéang srey Suçhçhéadar[2] et qui est le chef de tous les ṭévodas, ayant fini d'enseigner et de conseiller le roi Ṇiméa, roi du pays des Vitéréas, traversa les airs et rentra au Dhamma-subhaga-sala où tous les tévodas du paradis des Trente-trois étaient rassemblés.

Ici est terminé le récit d'un voyage d'Indra qui est descendu à terre pour renseigner, trancher les deux embarras du Bodhisattva.

4. — Voyage du roi Ṇiméa aux enfers

Les ṭévodas[3], ayant salué Ẹyṇṭréâṭhiréaçh[4], lui demandèrent d'où il venait. Indra, ayant entendu la question que lui faisaient les dieux, leur répondit ces paroles :

Il y a un roi nommé Ṇiméa qui règne à Miṭhila-boreysrey-moha-ṇokor, comme Bavaréaçhéa-sthaṇ[5]. Ce roi est très vertueux, il veut connaître lesquels acquièrent plus de mérites, de ceux qui, distribuent des aumônes et de ceux

1. Grand patron de la chambre.
2. Dame siri Sojjada, l'épouse d'Indra.
3. *Ṭèpoda* = *ṭévoda*, c'est-à-dire *déva*, dieux, en sanscrit-pâli. *Daêva* en langue zend veut dire *démon*, alors que *ahura*, forme zende du sanscrit-pâli *asura* (démon) signifie *dieu*.
4. *Indrâdhirâja*, Indra, roi suprême.
5. Seigneur-roi de cet endroit, du p. *bharaṁrâjâ sadana*.

qui se font bhikkhus[1]. Je suis allé le voir et maintenant me voici revenu parmi vous.

Les ṭévodas, ayant [ainsi] appris que ce roi était vertueux, désirèrent le voir et prièrent Indra de le faire venir au paradis afin qu'ils pussent le connaître.

Indra [accédant à cette prière des ṭévodas] envoya chercher le nommé Matolî, chef des cochers[2], et lui dit :

— Mon cher ami Matolî, faites atteler deux grands chevaux au char royal incrusté de diamants[3] et descendez au Miṭhila-borey ; allez inviter le roi Ṇiméa à monter en notre voiture et ramenez-le ici.

Matolî, ayant entendu ces paroles, fit atteler les deux grands chevaux à la précieuse et royale voiture tout incrustée de diamants et descendit du paradis dans le monde des hommes. Ce jour-là était un jour de grande fête, le 15 de la lune croissante.

Le roi s'occupait à préparer la fête et l'asssemblée dans un grand palais dont toutes les fenêtres étaient ouvertes, lorsque les ministres, les mandarins et les domestiques aperçurent une lumière à l'Est, ils crurent avec tous les habitants qu'une seconde lune avait paru dans les cieux. C'était le char royal couvert de diamants qui venait chercher le roi. Toute brillante, cette voiture, étant arrivée au palais, s'arrêta devant la porte des appartements royaux. Alors Matolî, le chef des cochers, cria en disant :

— O roi, je suis venu vous chercher de la part du Ṗréas Indrâdhirâja. Dites au revoir aux habitants de votre royaume et montez vite dans ma voiture afin que je vous conduise immédiatement au paradis, parce que les ṭévodas-indras,

1. Du sanscrit *bhikshus*, religieux mendiants.
2. En p. *Mâtali*.
3. *Ṗréas reaçheâ rath dam péch.*

qui désirent vous voir, m'ont envoyé ici vous inviter à monter en leur paradis, dès maintenant.

Le roi, ayant bien compris les paroles du cocher, pensa ainsi : « Je suis appelé au paradis et Matolî, le chef des cochers vient me chercher pour m'y conduire. Il me faut partir de suite avec Matolî pour aller voir ce paradis que je ne connais pas. » Ayant ainsi fini de penser et décidé d'aller, le roi fit quelques recommandations à tous les ministres, à tous les mandarins, à tous les domestiques ainsi qu'à tous les habitants :

— Je pars immédiatement, mais je reviendrai bientôt. Pendant mon absence, je vous invite à distribuer beaucoup d'aumônes et à acquérir beaucoup de mérites. De plus, il ne faut pas m'oublier.

Ayant ainsi parlé, le roi monta dans la voiture d'Indra, et Indra, le sachant, dit aux ṭévodas :

— Le roi va venir. Il a fait quelques recommandations à ses mandarins et à ses domestiques, puis il est monté dans notre voiture avec un très grand contentement.

[Cependant] Matoli, chef des cochers, disait au roi, devant les mandarins et les habitants :

— Je ne sais par quelle route vous voulez être conduit [au paradis] ; il y a deux routes, l'une qui traverse les régions habitées par ceux qui ont acquis des mérites, et l'autre qui traverse les régions habitées par ceux qui ont démérité. Ces deux régions ne se ressemblent pas et sont très éloignées l'une de l'autre. Il faut me dire quelle région vous désirez visiter.

Alors le roi, ayant décidé dans sa pensée de voir les deux régions qu'il n'avait point encore vues, répondit au cocher Matoli :

— Je désire voir les deux régions. Il faut que vous me conduisiez, parce que je veux visiter la région habitée par

ceux qui ont péché et celle qui est habitée par ceux qui ont acquis des mérites.

Le cocher Matoli[1] dit alors : — Je ne puis pas vous conduire aux deux régions à la fois, il faut me dire celle des deux que vous désirez visiter tout d'abord.

Le roi répondit au cocher :

— Alors, vous me conduirez à la région habitée par ceux qui ont péché.

La rivière Vétarani[2] — Le cocher Matoli, ayant entendu toutes les paroles du roi, le conduisit à la région habitée par ceux qui ont péché et lui montra la rivière Vénaṇotî[3]. L'eau [de cette rivière] est très acide, très salée, très trouble ; elle est brûlante et toujours en ébullition : des grandes flammes courent sans cesse à la surface de ses eaux. Les chefs des tourmenteurs[4] sont armés d'armes différentes: ce sont sabres, lances, arbalètes, flèches et bâtons. Les chefs des tourmenteurs frappent les damnés sur la tête et les précipitent dans les eaux de la rivière. Ces choses-là sont effrayantes à voir, car les damnés ne peuvent rien obtenir des chefs des démons qui les tourmentent. Il crient, ils pleurent dans cette rivière et poussent des hurlements terribles. Sur les rives sont des rotins qui portent des épines grosses et pointues comme des lances. Tous les damnés sont percés et coupés par ces épines ; des lambeaux de leur chair tombent à terre. Quand ils fuient ces épines, ils vont s'enfiler sur des pieux pointus qui sont hauts comme des

1. *Matoli-sarothey*, du s. *saratha*, qui a un char.

2. *Matoli* conduit le roi, non aux grands enfers, mais aux petits enfers qui entourent le *Sañjiva* (*sanhchip*) en cambodgien. — Le premier est le *Vètarani*, où se trouve la rivière (*nadi*) du même nom.

3. Probablement le *Vètarani* (l'infranchissable), des textes pâlis, qui est aussi nommé le *Nadi* (le fleuve). Les Tibétains, dans le *Kandjour*, lui donnent le nom de *bhu-co* (fleuve), *rad-med* (infranchissable).

4. *Nèay-yom-phu-bal*, pâli *nayako+yama+phumi+bala*, chef des gardiens du monde de Yama, le roi des enfers.

palmiers, les uns sur les autres comme des poissons sur un *châng-kak*[1]. Ensuite on les fait coucher sur des feuilles de lotus pointues comme des piques et qui, étant corrosives, brûlent comme le feu le corps des damnés. Après cela, on les plonge dans l'eau salée [de la rivière] d'où s'échappent des grandes flammes et aussi beaucoup de fumée. Alors, tous les damnés, croyant trouver un peu de fraîcheur au fond de la rivière, plongent et vont se jeter sur des piquets très pointus qui percent leurs corps. Ils crient de douleur et ils pleurent beaucoup.

Après cela, les chefs des enfers jettent des hameçons aux damnés ; ces hameçons les accrochent par la bouche comme des poissons et les tirent à terre où ils sont placés entre deux pieux de fer rougis au feu et brûlants[2].

Le roi, ayant vu tous ceux qui habitent les enfers, dit au cocher Matoli :

— Quels péchés ont commis ces damnés quand ils étaient sur la terre ?

Le cocher Matoli répondit ainsi :

— Quand ils étaient sur la terre, ces damnés ont démérité en tuant beaucoup d'animaux, en faisant combattre ensemble les animaux les plus forts, en insultant les *horas*[3], les *achars*[4], et les personnes qui acquéraient des mérites. C'est pour expier ces fautes que tous ces gens-là sont venus en cet enfer.

1. Aiguille en bois qui sert à enfiler les poissons destinés à être séchés par le soleil.

2. Une description de l'enfer Vêtarani se trouve dans le *Tray-Phûm* (*les trois mondes*), un ouvrage dont je donnerai plus tard la traduction. Elle diffère peu de celle-ci, mais les tourmenteurs ou yomphubal paraissent y tenir un rôle moins actif. Il y est dit l'enfer « des hommes riches qui, malgré leurs richesses, ont pillé le bien d'autrui ».

3. Les astrologues.

4. Les docteurs en science religieuse.

L'enfer Sonakha[1]. — [Ayant ainsi parlé], le cocher Matoli conduisit le roi visiter un autre enfer. Dans cet enfer, il y avait des grands chiens de cinq couleurs[2] : chiens noirs, chiens blancs, chiens jaunes, chiens rouges et chiens aux couleurs variées. Tous ces grands chiens[3] s'élançaient sur les damnés, les mordaient aux cuisses comme font les chiens qui chassent les animaux dans les forêts. D'autre part, des vautours[4] armés de becs gros et pointus, durs comme du fer[5], les mordaient par tout le corps et en arrachaient des lambeaux de chair. Il était effrayant de voir toutes ces bêtes déchirer les damnés[6].

Le roi, voyant ces choses-là, demanda au cocher Matoli :

— Quels sont les péchés que ces damnés ont commis quand ils habitaient la terre ?

Matoli-cocher répondit :

— Ces gens-là sont des gens qui [sur la terre] étaient très avares, très méchants, et qui n'ont jamais rien fait pour acquérir des mérites ; des gens qui n'avaient que des injures pour ceux qui en acquéraient, pour les achars, pour les préahm[7], pour les horas ; des gens qui ne distribuaient jamais des aumônes. C'est pour expier toutes ces fautes qu'ils sont descendus en cet enfer.

1. Je nomme cet enfer d'après le *Tray-Phûm*, mais je n'ai pu trouver aucun nom d'enfer correspondant à celui-ci, bien connu cependant des Cambodgiens.

2. La leçon birmane, si j'en crois Bigandet, dit « de hideux chiens à cinq têtes ». — Voy. *Vie ou légende de Gautama*, édit. française, p. 389.

3. Grands comme des éléphants, dit le *Tray-Phûm*.

4. Et des corbeaux, dit le *Tray-Phûm*.

5. Gros comme des charrettes (*Tray-Phûm*).

6. Cette description du Sonakha diffère peu de celle que donne le *Tray Phûm*. Cet enfer y est donné comme l'enfer de ceux « qui ont méprisé les vieillards, leurs professeurs et leurs père et mère ».

7. Brahmanes.

L'enfer Tuvéachâké[1]. — [Ayant ainsi parlé], Matoli-cocher conduisit le roi dans un autre enfer. Là, les chefs des enfers avaient des marteaux en fer[2] avec lesquels ils frappaient sur la tête des gens qui, ayant démérité, sont tombés dans des trous d'enfer profonds de 90 yuch. Quand ces damnés étaient retirés de ces fosses profondes, ils étaient battus à coups de pied et de poing, puis brûlés par le feu et enfin brisés en morceaux, leurs os étant rompus et pétris, afin qu'ils pussent revenir sur la terre dans les corps d'autres hommes.

Le roi, ayant vu toutes ces choses horribles, fut très effrayé et demanda au cocher :

— Quelles sont les fautes que ces gens-là ont commises quand ils habitaient le monde des hommes ?

Matoli-cocher répondit :

— Ces gens-là n'ont acquis aucun mérite ; ils ont passé leur vie à détester et à injurier les achars, les préahm et les horas. C'est pour expier ces fautes qu'ils sont venus dans cet enfer, où ils sont maintenant prisonniers.

L'enfer Angkéréaso kasâ[3]. — Puis Matoli-cocher, conduisit le roi dans un autre enfer embrasé où les braises incandescentes atteignent la moitié du corps ; les chefs de cet enfer apportent des corbeilles de fer pleines de braises rouges et les vident[4] sur la tête des damnés qui poussent des cris affreux et qui pleurent sans jamais cesser. Leurs corps enflent et des morceaux de chair se détachent des os.

1. Ce nom est celui que nous donne le *Tray-Phûm* pour le troisième des seize petits enfers et les peines qui y sont décrites. Je ne trouve pas son nom ailleurs. Il y est dit dans le *Tray-Phûm* que le Sorachéati est l'enfer de « ceux qui ont méprisé les dévots ».

2. Des bâtons hauts comme des palmiers (*Tray-Phûm*).

3. D'après le *Tray-Phûm*. — C'est l'enfer de ceux qui « ont détourné les biens donnés en offrandes aux religieux, etc. ».

4. « Dans une grande fosse », dit le *Tray-Phûm*.

Le roi, ayant vu toutes choses, était très effrayé. Il demanda au cocher :

— Quelles sont les fautes que ces damnés ont autrefois commises sur la terre ?

Matoli-cocher répondit au roi :

— Ces damnés étaient des gens avides et effrontés qui volaient le bien d'autrui, qui portaient faux témoignage dans les procès afin d'amener la ruine de l'une des parties. C'est pour expier ces fautes que ces gens-là sont venus directement en cet enfer.

L'enfer Louhas-koùmphî[1]. — Matoli-cocher, ayant ainsi répondu au roi, lui fit quitter ce lieu de souffrance et le conduisit en un lieu où se trouvent de grandes marmites en fer. Les chefs de cet enfer sont grands et laids, leurs cheveux sont très crépus ; ils ont le cœur mauvais et ils sont très méchants. Ils prennent les damnés par les pieds et les jettent dans les grandes marmites de fer en fusion.

Le roi, très effrayé à la vue de toutes ces choses, demanda au cocher :

— Quels sont les péchés que ces gens-là ont commis autrefois sur la terre ?

Matoli-cocher répondit au roi :

— Ces gens-là sont ceux qui ont méprisé les personnes qui acquéraient des mérites, ceux qui ont arraché la vie à des hommes, ceux qui n'ont pas obéi à leurs père et mère.

L'enfer sans nom[3]. — Puis Matoli emmenant le roi dans

1. D'après le *Tray-Phûm*, c'est l'enfer de ceux qui ont insulté leur prochain, les religieux, etc.

2. Les variantes avec le *Tray-Phûm* sont sans importance.

3. Je désigne ainsi cet enfer parce que le *Tray-Phûm* ne le nomme pas, au moins les trois leçons que j'ai eues entre les mains et celle que le docteur Hennecart a connue. — C'est l'enfer de ceux, dit le *Tray-Phûm*, qui ont fait souffrir les animaux.

un autre lieu d'enfer lui montra des démons qui liaient avec des cordes[1] les pieds des gens prisonniers en cet enfer et qui les suspendaient la tête en bas, puis les trempaient dans l'eau bouillante dans laquelle ils s'enfonçaient frémissants[2].

Le roi, très effrayé à la vue de toutes ces choses, dit à Matoli-cocher :

— Qu'ont fait autrefois ces damnés quand ils habitaient le monde des hommes ?

Matoli-cocher. répondit en ces termes :

— Ces gens-là sont des pêcheurs qui s'emparaient des animaux vivants, oiseaux et poissons, pour les vendre. C'est pour expier ces fautes qu'ils sont venus directement en cet enfer, où ils sont gravement punis.

L'enfer Phousapaléas[3]. — Ensuite, Matoli-cocher, ayant emmené le roi en un autre lieu d'enfer, lui montra une rivière qui coule ses eaux avec une rapidité vertigineuse[4]. Quand les damnés qui sont altérés s'approchent de cette rivière pour y boire, croyant que son eau est naturelle et fraîche, ils la trouvent brûlante quand ils la boivent et l'avalent. Elle décompose leur gorge et leur estomac et les damnés crient et pleurent.

En voyant cette rivière, le roi dit au cocher Matoli ces paroles :

— Cette rivière, qui coule entre deux belles rives, est bien jolie et bien droite ; elle est profonde ; ses berges sont doucement inclinées ; l'eau qui les sépare est d'une grande limpidité. Cependant, les gens qui habitent cet enfer voient

1. Chaines de fer rougies au feu (*Tray-Phûm*).
2. Le *Tray-Phûm* ajoute que les damnés sont douchés avec du fer en fusion.
3. D'après le *Tray-Phûm*, qui le dit l'enfer de ceux qui ont trompé sur la qualité des céréales qu'ils vendaient.
4. Tantôt dans une direction, tantôt dans une autre (*Tray-Phûm*).

l'eau qu'ils y puisent se changer en eau bouillante qui les brûle ; le riz qu'ils mangent se change en balle de paddy embrasée. Je suis aussi épouvanté que si je devais subir le supplice qu'elle donne aux damnés. Dites-moi quelles sont les fautes que ces gens-là ont commises autrefois sur la terre et qu'ils viennent expier ici, afin que je comprenne tout ce que je vois.

Matoli-cocher répondit ces paroles au roi :

— Ces gens-là étaient des marchands de riz qui mélangeaient de la balle de paddy au riz blanc afin de voler les acheteurs. C'est pour expier cette faute qu'ils sont venus directement en cet enfer où ils mangent de la balle de paddy qui, en passant dans leur gorge, s'embrase et les brûle [1].

5. — Voyage du roi Ṇiméa au Paradis

Quand Matolî-cocher eut fait cette réponse, il conduisit la voiture royale au paradis des ṭèvodas.

Le roi Ṇiméa aperçut alors un palais de pierres précieuses qui était situé au milieu de l'espace et qui était très joli et très brillant. Ce palais était haut de douze yuçh [2] et à quatre étages. Tout près, se trouvait un bassin

1. Il y a neuf petits enfers sur seize que Matali ne fait pas visiter au roi Nîma. Ce sont, d'après le *Tray-Ṗhûm* : le *Sotasaha*, l'enfer de ceux qui ont volé les animaux domestiques ; le *Ṗilèas*, celui des voleurs de buffles et de poisson vivant ; le *Bàrina ṇèamina*, l'enfer des chefs de village concussionnaires ; le *Louhitakabas*, celui des empoisonneurs, parricides ou sacrilèges; le *Louhitapisi*, l'enfer des falsificateurs de denrées ; le *Sôtapèala*, l'enfer des voleurs de femmes qui sont aussi adultères ; l'*Acarara*, celui des voleurs de femmes non adultères ; le *Louhasimpheali*, l'enfer des adultères; le *Michchhatiphi*, l'enfer des juges injustes.

2. Le yuçh (*yojana*), d'après les Cambodgiens, vaut 8.000 brasses de 1^{m}70, soit 13 kil. 600.

aux belles rives plein d'une eau très claire. On y trouvait des fleurs de lotus de cinq couleurs et des arbres touffus qui portaient des fleurs et des fruits. La ṇéang Tép-thida qui demeurait dans ce palais se nommait ṇéang Poṇi-tép-thida. Elle était servie tous les jours par un millier de jeunes déesses. Quant à elle, elle se tenait presque toujours sur le magnifique tapis de la prospérité. Comme elle ouvrait une fenêtre, le roi Ṇiméa la vit entourée de quelques-unes de ses filles (*srey kanhar*) ; il dit à Matoli-cocher :

— Matoli, cocher des ṭévodas, voici un très beau palais à quatre étages et haut de douze yuçh. Il est, je le crois, habité par une déesse de l'air (*srey tép-aksar*) qui est superbe et qui est couverte de bijoux. J'ai beaucoup de plaisir à la voir, mon cher Matoli, mais, je vous en prie, dites-moi ce qu'elle a fait autrefois pour mériter de renaître au paradis des ṭévodas.

Matoli, cocher des ṭévodas, répondit ainsi à la demande du roi Ṇiméa :

— Seigneur, grand roi! ṇéang Poṇi-tép-thida, à l'époque où dominait la religion du buddha Kasyâpa, était l'esclave de la femme d'un Préahm qui désira faire une offrande de riz et de fruits aux religieux. Il s'adressa à sa femme et lui dit : « Ṇéang, il faut préparer demain matin un repas, car je veux faire une offrande aux religieux. » Ṇéang, ayant entendu ces paroles, répondit à son mari : « Seigneur-maître, pour quelle raison voulez-vous faire une offrande à ces religieux ; ce sont gens avides et insatiables. Il serait plus sage de garder vos biens. » Le Préahm, ayant entendu les paroles de sa femme, s'adressa à sa fille, mais celle-ci lui parla comme avait fait sa mère. Alors le Préahm dit à sa servante qui était son esclave : « Toi, prépare huit sortes d'aliments, car je veux faire une offrande aux religieux. Peux-tu les préparer ? » L'esclave Poṇi répondit : « Je le peux ; je vais

préparer ces aliments; soyez sans inquiétude, tout sera prêt demain matin à l'heure convenable. » L'esclave Poṇi se mit à préparer les aliments de l'offrande, puis elle étendit quatre tapis dans la salle, mit des fleurs partout, puis, quand les religieux arrivèrent, elle les fit asseoir sur les tapis qu'elle avait préparés. Cette esclave était très heureuse d'avoir fait cette chose. Voilà pourquoi elle recueille aujourd'hui ici les fruits des mérites qu'elle a amassés en la faisant, et pourquoi elle est venue renaitre au paradis des ṭèvodas.

Matoli-cocher, ayant ainsi parlé, continua de conduire la voiture royale et la mena devant un palais de diamants qui comptait sept étages surmontés d'un magnifique trident (*trey saur*). Le ṭèvobot qui habitait ce joli palais était très puissant et très riche. Le roi Nimèa, voyant ce superbe palais, dit à Matoli :

— Matoli, ce palais est superbe: il est à sept étages et couvert de sculptures dorées; en outre, il est très brillant; le ṭèvobot qui l'habite est entouré d'un grand nombre de déesses de l'air qui sont très jolies et couvertes de bijoux magnifiques. Je suis bien heureux de voir son bonheur, aussi heureux que si ce palais était à moi, mais je désire savoir, mon cher Matoli, ce que ce ṭèvobot a fait autrefois sur la terre, et de quels mérites il recueille aujourd'hui les fruits, pourquoi enfin il est venu renaitre au paradis des ṭèvodas, en ce superbe palais?

Matoli, ayant entendu cette question, répondit :

— Grand roi, seigneur grand roi! au temps du Buddha Kasyàpa, ce ṭèvobot était un grand richard nommé Satiṇ-le-riche [sèthey]. Il demeurait au pays de Kasœ-karèas[1]. Son cœur était pur, clair, généreux, vertueux. Il donnait de grandes aumônes aux pauvres, aux infirmes, aux orphelins et il avait élevé des monastères pour les religieux du

1. *Kasi*...(?).

Saint, sept en tout, puis il avait fait de nombreuses distributions de trey-chivor (trois vêtements), de tapis, de nattes à tous ces religieux. Ses aumônes se renouvelaient le 14e et le 15e de la lune croissante, le 14e et le 15e de la lune décroissante. En outre, tous les jours, il faisait des distributions de vivres aux religieux des monastères qu'il avait fondés. Voilà pourquoi il est monté au paradis des ṭévodas.

Puis Matolî, ayant continué de conduire la voiture royale à travers l'espace, la mena devant un palais encore plus beau que ceux que le roi avait vus. Il était haut de 24 yuçh et surmonté d'un trident incrusté de pierres précieuses de sept couleurs et auquel étaient attachés des grelots d'or et d'argent, qui sonnaient sans cesse et qui étaient très agréables à entendre. Ce palais contenait un grand nombre de déesses de l'air qui chantaient, dansaient aux sons de cinq espèces de musiques très mélodieuses. Autour de ce palais, il y avait des jardins plantés d'arbres kalbo, très branchus et qui portaient des fleurs et des fruits. Dans ces jardins, il y avait des bassins superbes remplis de lotus et de toutes sortes de plantes d'eau, sans cesse couverts de fleurs. Cet endroit paraissait bien agréable.

Quand le roi Ņiméa vit ce palais, ces jardins et ces bassins, il fut très heureux dans son cœur et, s'adressant à Matolî, il lui dit :

— Matolî, quel est ce joli et superbe phiméaṇ[1] qui est couvert de diamants qui scintillent et dont le sommet est armé d'un brillant trident. Il y a dans cette habitation de nombreuses filles de l'air qui chantent et qui dansent aux sons des cinq instruments de musique, si mélodieux à entendre ; et il y a des servantes de droite et de gauche. O Matolî, qu'on doit être heureux dans ce palais et que je

1. *Vimana*, tour élevée.

serais heureux s'il m'appartenait. Qu'a fait autrefois dans le monde celle qui habite maintenant ici, avant de venir renaître au paradis des ṭèvodas ?

Matolì, ṭèvoda cocher, ayant entendu cette question du roi Ṇiméa, lui répondit et lui dit de quels mérites cette déesse recueillait les fruits :

— O seigneur! cette fille autrefois dans le monde était une femme laïque très vertueuse et très obéissante, qui habitait la cour royale de Bénarès. Elle avait le cœur doux, bon, et distribuait des aumônes aux sramanas, aux préalım[1], aux poṇhéa[2], aux savants, aux mendiants, aux pauvres (*yéacha*), aux miséreux, aux abandonnés (*komsât tarkot*) ; elle n'oubliait jamais d'observer les jours saints, conformément à la règle établie par le Buddha. Sa conduite était excellente, elle était très charitable. Voilà, seigneur, pourquoi elle est venue renaître au paradis des ṭèvodas.

Matolì, en faisant cette réponse, continuait de conduire le char royal; il le mena devant un superbe et très joli moṇiratn[3] de plusieurs couleurs. Il montra au roi ce superbe palais et lui fit observer combien il était grand et brillant. Il y avait dans ce palais des bienheureuses déesses de l'air qui chantaient, dansaient et qui jouaient de la musique.

Le roi Ṇiméa, voyant ce palais superbe, demanda à Matolì :

— Eh! Matoli, cocher des dieux, quel est le borohœt qui habite ce si superbe palais qu'il me réjouit le cœur; il est couvert d'ornements, brillant, lumineux et il contient des déesses qui chantent, qui dansent et qui font entendre une très agréable musique. Je n'ai jamais, jusqu'à aujourd'hui,

1. Brahmanes.
2. Probablement *phoçhéaṇéa*, du p. *bhojana*, affamés.
3. Du p. *mani ratanaṁ*, pierre précieuse.

rien entendu et rien vu d'aussi beau que ce que j'entends et vois en ce moment. Je suis très heureux, aussi heureux de voir ce palais que je vois ici que s'il m'appartenait. Dites-moi donc, je vous prie, quel est le ṭévobot qui l'habite et quelles belles actions il a faites dans le monde pour mériter de venir naître ici?

Matoli, cocher des dieux, répondit en disant de quels mérites amassés sur la terre, ce borohœt recueillait les fruits :

— Seigneur grand roi! lorsque ce borohœt habitait au monde des hommes, il était laïque vertueux et dévot ; il observait scrupuleusement les jours saints ; son cœur était bon et pur; il nourissait et protégeait les achars[1], les arahanta[2] et les khœna-srap[3]. Il distribuait tous ses biens aux pauvres, faisait l'aumône des trois robes aux religieux, leur donnait des vivres et faisait couvrir de tapis le sol de tous les temples, afin que les phikkhus et les brahmanes[4] ne fussent plus obligés de s'asseoir à terre. Il faisait aussi creuser des puits pour les gens et des mares pour les animaux. Et toutes ces choses étaient ses aumônes journalières. Telle est la raison pour laquelle ce ṭévobot est venu renaître au paradis des ṭévodas et y recueillir le fruit de ses mérites.

Matoli, cocher des dieux, ayant fait cette réponse, continua de conduire le char royal et le mena devant un autre palais plus brillant et plus beau que ceux qu'il avait déjà montrés au roi Ṇiméa. Ce magnifique palais portait au

1. Lettrés.
2. Les saints.
3. Du p. *khinâsavo;* ceux chez qui les passions humaines sont détruites.
4. Observer que les disciples du Buddha sont ici nommés avec les brahmanes.

sommet un très beau trident[1] et beaucoup d'épis[2] sur les faîtes[3]. Autour de ce palais, on trouvait de splendides jardins pleins de toutes sortes de plantes. Les arbres y étaient bien ronds, très hauts, extrêmement branchus et couverts de fleurs et de fruits. On trouvait dans ce jardin des oiseaux[4] qui sont des oies, des paons[5], des poltok, des tavauo, des cygnes, des grues, des lions à crinière et sans crinière, qui crient ou qui chantent très agréablement. Dans ce palais habitaient des déesses qui jouaient des cinq sortes d'instruments, qui chantaient et qui dansaient sans cesse.

Le roi Ṇiméa, voyant ce palais magnifique, demanda à Matolî-cocher :

— O Matolî! quel est le ṭévobot qui habite ce superbe palais, si brillant, si lumineux, rempli de jolies déesses de l'air qui jouent des cinq sortes d'instruments agréables à entendre? Dites-moi ce qu'il a fait autrefois sur terre pour mériter de venir renaître au paradis des ṭévodas?

Matolî-cocher répondit au roi Ṇiméa :

— Seigneur, grand roi! ce ṭévobot a célébré autrefois beaucoup de fêtes; il était un grand richard et demeurait au grand royaume de Miṭhîla. A l'époque de la religion du buddha Kasyâpa, il fit célébrer beaucoup de fêtes et amassa de grands mérites. Son cœur était pur, bon et il aimait à faire l'aumône aux saints, aux khœna-svap[6]; il était doux et fournissait des vêtements, des nattes, des

1. *Tray saur*, sorte de triple tige en fer recourbé, qui se trouve au sommet de certains temples et au bout d'une longue tige nommée kompuol.

2. *Kèang khrèay*.

3. *Dâng kdar* est le faîte de la partie du toit la plus élevée; le faîte des parties basses est dit *mukh dach*.

4. *Baksey*, du s. *baksa*.

5. *Kangan*, *kângok*.

6. Du p. *khînasava*, ceux chez qui les passions sont éteintes.

tapis aux religieux. Voilà pourquoi ce grand riche est venu renaître au paradis des ṭévodas, pour y épuiser ses mérites.

Ayant ainsi parlé sur ce palais et sur le ṭévobot qui l'habitait, Matoli-cocher conduisit sa voiture devant un très beau palais, entouré d'un jardin rempli de toutes sortes de plantes et d'arbres portant des fleurs et des fruits ; ces arbres étaient des khœt, des krâsang, des rang, des pring, des ṭoṇlâp et des srêkum de différentes couleurs.

Le roi Ṇiméa, voyant ce superbe palais, demanda à Matoli quel était ce palais et quel était le ṭévobot qui l'habitait.

— Qu'est-ce que ce ṭévobot a fait quand il était au monde, pour venir renaitre au paradis des ṭévodas?

Matoli, ayant entendu cette demande, dit les mérites qu'il avait autrefois acquis.

— Seigneur grand roi! quant ce ṭévobot habitait le monde des hommes il était un riche renommé par sa générosité, sa prodigalité sage. Il a fait creuser des puits, élever des caravansérails et des monastères. Il faisait distribuer des treychivor et des vivres aux bonzes. Il observait les jours saints avec régularité, voilà pourquoi il est venu renaître au paradis des ṭévodas.

Matolì-cocher, ayant raconté les mérites acquis par ce ṭévobot, continua de conduire sa voiture royale et la mena devant le palais d'un autre ṭévobot, qui était magnifique, brillant de partout et couvert de pierreries et de piṭuôr et de saurikanṭ[1]. Dans ce palais; il y avait de nombreuses déesses de l'air qui chantaient, dansaient, et qui jouaient toutes sortes de musique agréables à entendre. Les danseuses étaient habillées de superbes costumes couverts de brillants,

1. Du s. *pîta*, lapis-lazuli, et du s. *suryakânta*, gemme fabuleuse, dite « pierre du soleil », peut être la « topaze ».

et qui portaient des diadèmes incrustés de pierres précieuses, de piṭuôr et de piṭeay[1].

Le roi Ṇiméa, voyant ce superbe palais, demanda à Matoli :

— O Matoli, quelles sont les bonnes actions que ce ṭévobot a faites autrefois pour être ainsi venu renaitre au palais des ṭévodas ?

Matoli-cocher répondit :

— Ce ṭèvobot était autrefois un grand richard, très renommé ; il habitait la ville royale de Bénarés. Son cœur était généreux ; il observait les jours saints avec ponctualité, et amassait des mérites en observant les préceptes conformément aux enseignements du Buddha. Il distribuait des vivres au religieux et partageait, pour faire des aumônes, toute sa fortune aux bonzes, aux pauvres, aux orphelins, aux ascètes et aux brahmanes. Voilà pourquoi il est venu renaître au paradis des ṭévodas.

Puis, continuant de conduire la voiture royale, il l'amena devant un autre palais. Ce palais était en or et plus beau que le précédent ; il brillait comme un soleil splendide. Le roi Ṇiméa, voyant ce séjour heureux, dit à Matoli :

— Quel est ce ṭévobot qui a mérité d'avoir un aussi joli palais ? Quels mérites a-t-il acquis au séjour des hommes ? Je suis vraiment aussi heureux de voir ce palais que s'il était à moi.

Matoli-cocher raconta que ce ṭévobot avait été au monde des hommes.

— Seigneur, grand roi ! le ṭévobot qui habite ce palais était autrefois un homme riche qui habitait la grande ville royale de Savathey[2], il était débonnaire et son cœur était bon ; il construisait des hangars pour abriter les citernes,

1. Nom d'une pierre précieuse rouge.

2. S. *Sravasti*, p. *Savati*.

il construisait des salas et des ponts pour les voyageurs ; il distribuait des trey-chivor[1] et des vivres aux religieux et aux achars. Voilà pourquoi ce ṭévobot est venu renaître au séjour des ṭévodas.

6. — Le roi Ṇiméa chez Indra.

Matolî-cocher, ayant ainsi montré huit séjours de dieux au roi Ṇiméa, le Sâṁdach Indrâdhirâja se dit en lui-même : « J'ai envoyé Matoli au roi Ṇiméa pour l'inviter à venir ici. Il est parti depuis longtemps et n'est pas encore revenu ; je suis bien certain qu'il l'a conduit voir les séjours habités par les ṭévodas. Ayant ainsi pensé, Indra envoya un ṭévobot à Matolî et lui donna l'ordre de se transporter près de lui avec la plus grande vélocité. Quand ce ṭévobot arriva près de Matolî, il trouva celui-ci qui montrait au roi un palais. Il lui dit que Indra, le roi suprême, l'attendait avec impatience au Dhamma-subhaga-sala, et qu'il fallait immédiatement et sans tarder davantage y mener le roi Ṇiméa.

Matoli-cocher, ayant entendu ces paroles du ṭévobot, salua le roi Ṇiméa et lui dit :

— Maintenant, je ne puis pas m'attarder davantage pour vous montrer un à un tous les palais des ṭévodas, mais, comme je veux que vous les voyiez, je vais les faire paraître tous ensemble devant vous afin que vous les voyiez tous en une seule fois.

Quand Matolî-cocher eut ainsi parlé, tous les palais des ṭévodas et des ṭévobot[2] se déplaçant partout, traversèrent l'espace et défilèrent devant le roi. Matolî-cocher expliqua

1. Du p. *ticivaraṁ*, du s. *tricivara*, les trois vêtements principaux des moines.

2. *Dévatas* et *dévaputtas*, dieux et fils de dieux.

que tous ces palais étaient habités par des êtres qui, sur la terre, avaient mérité d'y venir renaître et épuiser leurs mérites amassés.

Quand il eut fini de donner cette explication, il dirigea la voiture royale vers les sept montagnes qui forment la ceinture du mont Méru qui, couvert de pierres précieuses, brillait de toutes sortes de couleurs [1] et qui sert d'habitation à une multitude de ṭévodas. Le roi Ṇiméa voyant les sept montagnes, demanda quel était leur nom. Matoli-cocher, répondit :

— Ces sept montagnes sont le Sutossa-baripot, le Karavœk-baripot, le Ẹysathor-baripot, le Youkaṇtor-baripot, le Ṇiminṭhor-baripot et l'Assakaṇ-baripot[2]. Quant à celle qui les domine toutes, elle porte le nom de Ṗréas Suméru-réaçh. Ces sept montagnes sont d'inégale hauteur et forment comme les marches d'un gigantesque escalier [3]. Ces montagnes sont séparées les unes des autres par sept mers dites sœthondar [4]; l'eau de ces mers est claire, pure et si belle qu'on peut voir jusqu'à leur fond; on n'y trouve ni un grain de poussière ni le moindre fétus de paille ou de bois. Cette eau ne peut être comparée à nulle autre, car si on jette une plume de paon sur elle, cette plume de paon ne peut y flotter, elle s'enfonce de suite et disparait. Voilà pourquoi les achars donnent à

1. C'est parce que ce mont est couvert de pierres précieuses qui jettent un grand éclat qu'il est souvent nommé *ratnaparvata* et *ratnasanû*.

2. Ces sept montagnes ne sont pas nommées dans l'ordre qu'on leur donne d'ordinaire. Voici leurs noms pâli en partant de la montagne la plus proche du Méru : *Yugandharo, Isadharo, Karavîto, Sudassaṇo, Nemindharo, Vinatako* et *Assakaṇṇo*. *Baripot* est l'altération du s. *parvata*, montagne.

3. La description du mont Méru et de sa septuple ceinture de montagnes est donnée dans le *Tray-Ṗhûm*.

4. Mer de lait.

ces mers le nom de sœthondar. Le sommet de cette montagne-là[1] est habité par les quatre gardiens du monde[2], qui sont des grands rois prospères.

Quand Matoli eut montré les quatre palais des quatre gardiens du monde, qui sont les quatre moha reaçhéika[3], il continua de conduire la voiture royale et la mena directement au Piphôp Tray-trœngsa[4]. Il arriva devant une porte monumentale ornée d'un grand nombre de statues. Cette porte était la porte du paradis des ṭévodas dont Indra est le roi.

Le roi Ṇiméa, voyant cette porte et les nombreuses statues qui l'ornaient, dit à Matoli :

— Quelle est cette jolie porte, si bien ornée d'une foule de statues dont le premier rang est fait de statues de tigres ? Quel est le nom qu'on donne à cette belle porte qui est si brillante, si bien ornée de pierres précieuses de diverses couleurs ?

Matoli-cocher répondit :

— Cette porte est nommée Chœtta-Kanṭh[5] ; elle est la porte qui donne accès chez le roi suprême Indra.

Quand le roi Ṇiméa, qui était le plus grand des rois [de cette époque], étant assis sur la voiture royale[6] attelée de 1.000 chevaux d'une taille immense, vit le Dhammasubhaga-sala, il dit à Matoli, cocher :

— Mon cher Matoli, quel est ce palais magnifique et

1. Le *Youkanṭor*, du p. *Yugandhara*.

2. *Chado loko bal*, du p. *catuṁ loka pola*.

3. Du pâli *mahâ rajika*.

4. Monde du *tritriṁsa*, le paradis d'Indra. — *Piphôp* me paraît être un mot indigène. On dit aussi *phop*, qui pourrait venir du s. *bhava*, monde.

5. Magnifique et belle, du p. *citto* et *kanto*.

6. *Yéant-réaçhéa-rath*, du s. *yantra rajâratha*, littéralement « voiture royale mécanique ».

brillant de piṭuôr, de saurikaṇ, de ratn [1]. Je suis aussi heureux de le voir que s'il était mon palais. Je vous prie de me dire son nom, car j'y aperçois une multitude de ṭèvodas.

Préas Matolî répondit :

— Ce palais est nommé Suthomma-tèvéa-subhaga-sala [2]; il brille de piṭuôr saurikaṇ ratn; il est superbe et éclatant. Les piliers qui le portent sont incrustés de pierres précieuses, les ṭèvodas qui y viennent, habitent tous le Trey-trœng, et le Préas Ĕynṭreâṭhirêach est leur maître. Ils sont tous rassemblés pour vous attendre et ils regardent la route par laquelle vous devez arriver. Allez donc vite à eux et ne les faites pas attendre plus longtemps, car ils sont impatients de vous voir.

En cet instant même, les ṭèvodas, apprenant que le roi Niméa était arrivé, prennent des bouquets de fleurs et s'avancent en foule vers la porte Chœtta-Kauṭh pour le recevoir. Quand ils sont en présence du Bodhisattva, ils vont à lui et lui présentent leurs bouquets de fleurs, puis ils l'amènent et le conduisent au Sudhamma-subhaga-sala. Le roi Niméa y pénètre avec une grande foule de ṭèvodas et se trouve en présence d'Indra, qui est leur chef à tous. Le

1. De lapis lazuli, de topazes et de brillants.

2. Du p. *Sudhamma deva subhaga sala*, salle de la suprême Loi agréable. C'est de cette salle qu'il est dit dans le *Harivaṁsa*, 52e lecture : « Là, sur le sommet du mont Méru, les dieux admirent la salle magnifique où ils sont admis ; ouvrage étonnant de Visvakarman ; cette salle resplendissait comme le soleil ; les colonnes y étaient d'or, les arcades de diamant et de lapis-lazuli. On y trouvait tout ce que l'esprit peut imaginer dans son caprice ; cent trônes brillants ; des filets de pierres précieuses couvrant les intervalles d'une croisée à l'autre ; des métaux de toute espèce ; des fleurs de toutes les saisons ; de tous côtés, une magie vraiment divine. L'âme transportée de joie, les dieux entrent dans la salle, où leur place est déterminée suivant leur dignité, et ils vont s'asseoir sur des sièges superbes, sur des trônes élevés, couverts de riches tapis... »

chef des dieux le salue et l'invite de suite à gouverner de moitié avec lui le Trey-trœng, par ces paroles :

— Grand roi! c'est un grand voyage que de venir chez nous. Je vous prie de rester avec nous ici et de régner sur la moitié du Trey-trœng et d'être le Eysaur-kompûl[1] de la multitude des ṭévodas.

Le roi Ṇiméa, ayant entendu l'invitation d'Indra, lui répondit :

— Seigneur! vous êtes l'Eysaur-kompûl de la multitude des ṭévodas, et vous devez le rester. Je vous remercie beaucoup, maître, de l'offre que vous me faites de me donner à gouverner la moitié du Trey-trœng. J'accepterais avec un très grand plaisir, mais il y a un proverbe qui dit : « Un pauvre homme est-il moins pauvre parce qu'il a emprunté des habits magnifiques pour se promener sur un véhicule également emprunté, qu'il conduit lui-même, que ce véhicule soit une machine [qui marche seule], un éléphant, un cheval, un bateau ou tout autre chose? Est-il moins pauvre les jours suivants parce qu'une fois il a brillé devant le public? » Or, ce proverbe est sage et je ne veux pas accepter les biens royaux (le pouvoir) que vous m'offrez et que je n'ai pas mérités, mais je veux, au contraire, retourner au monde des hommes amasser des mérites qui porteront des fruits abondants que je mangerai quand je reviendrai au paradis des ṭévodas.

Puis le roi Ṇiméa, ayant fait cette réponse à Indra, se mit à prêcher et à enseigner les ṭévodas. Sa parole était douce, mélodieuse, agréable à entendre et Indra, tous les ṭévodas étaient heureux de l'écouter prêcher la Loi.

Seigneur! quand le Pouṭhisath fut resté sept jours au monde du Trey-trœng, il acheva son prêche, salua le Sàm-daçh Indra en disant :

1. *Isvara*, supérieur, le seigneur suprême, le sommet.

— Je désire retourner au monde des hommes et je viens vous saluer.

Indra, roi suprême, ayant entendu ces paroles, s'adressa Matoli et lui dit :

— Mon cher Matoli! il faut que vous alliez de suite reconduire le roi Ṇiméa au monde des hommes.

Matolì-cocher, ayant entendu cet ordre, pria le ro Ṇiméa de monter dans la voiture royale. Quand le roi y fut assis, Matoli lui fit faire trois fois le tour du palais en tournant à droite[1], puis il la dirigea vers la terre. Quand il fut arrivé sur la terre devant le palais du roi, il l'invita à descendre de la voiture, puis, ayant fait trois fois le tour du palais en tournant à droite, il partit avec ses chevaux et sa voiture aérienne et retourna au paradis Trey-trœng.

7. — Retour du roi Ṇiméa

En ce temps-là, les habitants du royaume, ayant appris que leur roi était de retour, accoururent en foule et vinrent le saluer en disant :

— Grand roi, seigneur ṭévoda, choisi entre tous[2]! venez donc nous dire ce que vous avez vu au paradis des ṭévodas.

Le roi Ṇiméa, qui avait vu la félicité, la beauté, le superbe du paradis des ṭévodas, raconta à la multitude qui l'entourait et l'interrogeait, tout ce qu'il avait vu : puis quand il eut achevé son récit[3], il se mit à enseigner la Loi, en disant :

— O vous tous! si vous désirez aller un jour jouir des

1. C'est le *pradakshina*, la circumambulation à droite, qui est un hommage.

2. *Mâha rèaçh, baupit sammati ṭèp.*

3. Du p. *obhinna jhara samapati.*

biens du paradis des ṭévodas, il faut mériter d'y aller, c'est-à-dire faire des bonnes œuvres en grand nombre, distribuer des aumônes, célébrer les fêtes, observer les jours saints. Si vous faites cela, en vérité, vous irez renaître au paradis des ṭévodas.

Le roi Ṇiméa régna encore très longtemps puis, quand il sut que quelques cheveux blancs paraissaient sur sa tête, il prit la résolution de se faire ascète dans le parc des Manguiers. Alors, il remit le pouvoir à son fils aîné et s'en alla prier dans la solitude du parc des Manguiers comme avaient fait ses prédécesseurs. Il y conquit les *aphinhéaṇ c̣hhéaṇ sâmabat* et plus tard il alla renaître au paradis des Brahmas.

8. — Identification des personnages

Le Saint, ayant ainsi harangué les ṭévodas, les hommes et tous les autres êtres devant tous les religieux de l'assemblée des saints en lesquels toutes les passions sont éteintes[1], dit :

— O Ṗhikkhus, les père et mère du Ṗréas baṭ Ṇiméa-réac̣h ont été en ce temps présent Ṗréas baṭ srey Suthôtoṇ et ṇéang srey Mahâ-Maya, c'est-à-dire mon père et ma mère[2].

Le sâm̃dac̣h Ẹyṇṭréâṭhiréac̣h, quand le Datâḳot[3] est devenu Buddha se trouva être Aṇuruṭh[4].

Le cocher des ṭévodas, Ṗréas Matolî est maintenant Aṇoṇta thér[5].

1. *Bhikkhusang ârâhânta khœnascap*, du p. *Bhikkhus sangha arhata khiṇâsava.*
2. *Suddhodana* et *Mahâ-Maya.*
3. *Tathâgata.*
4. *Anuruddha,* un des principaux disciples du Buddha.
5. *Ananda thêro*, le vénérable Ananda.

Les 84.000 rois qui, successivement, sont allés prier dans le parc des Manguiers, sont maintenant mes parents.

Quant au Préas baṭ Ṇiméa-réaçh, en vérité, ce n'est pas une autre personne que moi-même.

O Ṗhikkhus, écoutez avec attention et retenez dans votre cœur, sans jamais l'oublier, ce Ṇiméa-réaçh çhéadak[1].

1. *Nimi râja jâtaka.*

PRÉAS DIMÊ CHÉADAK

Nom o tasa pheagavato arahatô sâmasâmputhasa (trois fois) [1].

Le Saint a été le plus grand [des êtres] parce qu'il a enseigné tous les hommes et leur a montré la route qui conduit à l'amarin-borey-srey-môha-nokor-paranipéan [2]. Ayant achevé de s'occuper ainsi [3], il vint se reposer au Chœtapon [4] dans le monastère.

C'est là que, voulant prouver les mérites du *Môhàphini* et du *Môha phas karôm* [5], il raconta son existence antérieure quand il était le Bodhisattva nommé Préas Dimê.

1. Salut au bhagavat, le saint, le très sage.

2. Je crois pouvoir traduire cette phrase par le « divin et bienheureux grand royaume du Nirvana complet. » *Amaro puri sri mahâ nagara pâranibbâna.*

3. Je crois qu'il faut comprendre ici : ayant achevé sa tournée d'enseignement, il vint se reposer [pendant la saison des pluies] au Jetavana.

4. Le mot *Chœtapon* est le mot pâli altéré *Jetavana*, le nom du parc planté, du bois situé près de Çravasti qui fut donné à la communauté buddhiste par le grand marchand Sudatta, dit Anathapiṇḍika ou Anâthapindâda.

5. *Mahàphini khamanam paramita*, de la doctrine sur l'état de haute perfection dans lequel est celui qui sort du siècle. — *Maha phasu karanam paramita*, la grande et désirable condition de haute perfection de celui qui quitte le siècle.

I. — Un certain jour que tous les religieux, les arahats, les délivrés de leurs passions et les autres, s'étaient rassemblés au Dhamma-subhaga-saḷa, un vieux phik [1] s'adressa aux jeunes religieux et leur dit :

O vous! le saint, notre maître, a beaucoup de mérites; il est très puissant et nul ne peut lui être comparé. Les paroles que vous dites entre vous ne se perdent pas dans le Dhamma-subhaga-saḷa, elles sont entendues avec la faculté divine d'entendre tout [2] par celui qui a des mérites ; il les saura (vos paroles) comme s'il les avait entendues de ses oreilles mêmes.

[En effet celui qui avait été] le Préas Dimê se disait [au même instant] : « Voici que tous les religieux se sont rassemblés dans ce saḷa ; dois-je les aller voir? » Puis il ajouta : « Si, moi qui ai été Dimê, je ne vais pas à cette assemblée des religieux, mon nom [de Préas Dimê] ne sera pas connu. Il faut que j'aille les voir et alors mon nom de Préas Dimê sera connu de tous ».

Ayant ainsi décidé, il prit son manteau et s'habilla convenablement, puis il se rendit au Dhamma-subhaga-saḷa. En arrivant, il dit de suite :

— O vous tous, religieux, qui êtes venus vous réunir dans cette salle, de quelles choses parlez-vous et pourquoi n'êtes-vous pas allés méditer sur les mérites des biens du paradis et du Nippéaṇ, qui sont des lieux que vous devez désirer [atteindre], en aiguisant votre intelligence.

Les religieux, après avoir salué, lui dirent :

— *Seigneur Bhagavat* [3], ô Saint, que vous avez de grands

1. Du pâli *bhikkhu*, religieux, bonze.

2. Conformément à la faculté dite en pâli *dibba sotaṁ janaṁ*, qui est la faculté d'entendre tout ce qui se dit dans l'univers, tous les bruits qui s'y produisent. — Le *Préas Chiṇok* dit *Préas sôroût*.

3. *Eṭi phéaka baras*, peut être « des biens des hommes, des choses humaines », du pâli *édi*, tel, *bhaga*, biens, *bārās*, hommes.

mérites. Nous sommes venus, nous autres, nous réunir en ce Dhamma-subhaga-saḷa, non pour parler des biens des hommes, pour mettre en doute votre *sainte doctrine*[1], mais pour parler de votre beauté digne d'éloges, de vos précieux mérites, et de votre puissance.

Le Saint[2] comprit et dit :

— Ne soyez pas surpris si je suis *datakot*[3] et si je suis déjà devenu Buddha[4]. Ne doutez pas [de cela] : autrefois j'étais puissant, mais mon intelligence n'était pas encore mûre (*tûm*), mes pensées n'étaient pas encore vieilles (*chas*), cependant je quittai le *parasol blanc*[5] et le *pouvoir*[6] pour me retirer du monde, mûrir le *grand état de perfection*[7] et acquérir l'état d'omniscient. C'est cela qui vous étonne, vous autres, n'est-il pas vrai ?

Puis il se tut.

II. — Voici maintenant les réflexions qui furent faites [à l'occasion de ce silence] :

— Pourquoi le Saint cesse-t-il de parler quand il a prononcé quelques mots[8]. A-t-il donc terminé son prêche (*ṭhœur ṭisna*)[9].

1. *Sâsna*, doctrine.
2. Le texte pâli porte « Préas Dimê », mais il est évident que c'est là une erreur; il faudrait dire « le Préas qui avait été Préas Dimê »; je préfère supprimer le mot « Dimê » partout où il me paraît employé par erreur.
3. Du pâli *Tathâgata*, celui qui est venu comme ses prédécesseurs.
4. *Tras Préas Puṭh hoy*.
5. *Svet chhat*, le signe du pouvoir.
6. *Réach sâmbat*, biens royaux, le pouvoir.
7. *Mahâphinsakroṁ*, du s. *mahâbhiniskrâmâmi*.
8. Textuellement *muy préas os, pi préas os* c'est-à-dire « un mot, deux mots ». Le mot *préas os* qui signifie « mot » ou « parole » appartient au langage élevé qu'on emploie seulement en parlant des paroles prononcées par le roi, le Buddha et les bonzes. Le mot vulgaire est *péak*.
9. Son saint prêche, son récit religieux, du pâli *dhamma tisna*.

— Non, il y a 84.000 thœur ṭisna[1] dans les kàmpì[2]. On n'arrive pas facilement à la fin.

— Alors, si le Saint n'a pas achevé [son récit], pourquoi cesse-t-il [de parler]. Est-il donc paresseux?

— Non, le Saint n'est pas paresseux, ainsi que vous le dites, il veut au contraire continuer son prêche; c'est la raison pour laquelle il se tait[3].

— S'il veut continuer son prêche, ce n'est pas en se taisant qu'il pourra poursuivre.

— C'est qu'il connaît bien ceux qui ont des mérites et ceux qui n'ont pas de mérites. Si ceux qui ont des mérites suivent et écoutent bien son prêche, ils obtiendront très facilement les biens du paradis et les biens du Ṇippéaṇ. Si ceux qui n'ont pas de mérites, en entendant le prêche se moquent, ne suivent pas son enseignement et disent : « Après avoir obtenu l'omniscience, il devint Buddha. Il nous raconte en chaire sa propre édification. Tout cela est vrai ou faux, nous n'en savons rien, car nul n'est éclairé comme lui. » Ceux-là, en méprisant le prêche, font comme si, prenant une pierre grosse comme une montagne, ils se l'attachaient au cou pour aller plus vite au Châdor-abay-ṇorok[4], parce que ceux-là ne voient pas que le Saint prêche afin d'aider tout le monde à atteindre les biens du paradis et ceux du Ṇippéaṇ, parce qu'ils ne voient pas que le Saint ne prêche pas pour les conduire en enfer. C'est pour cette raison que le Saint

1. Sujets de prédications.

2. Livres.

3. Se taire, dans les livres sacrés du buddhisme, c'est acquiescer. « Qui ne dit mot, consent. » Voy. les *Avadanas* que M. Léon Feer a traduits. C'est en gardant le silence que les religieux donnent leur consentement à l'entrée d'un nouveau membre dans la communauté.

4. Les mots pâlis *Catum abay* signifient les quatre états d'expiation (s. *catura abaya*); le mot *ṇorok* y étant joint, j'estime qu'il faut lire « en enfer », qui est l'un des quatre mondes de l'expiation.

s'est arrêté, qu'il demeure immobile et sans parler. Il faut que quelqu'un le prie de prêcher. Alors il parlera clairement et gravement.

Les autres religieux, ayant compris, saluèrent respectueusement [le Saint] et lui dirent :

— Seigneur bhagavat, nous vous prions de nous raconter avec votre faculté de voir dans le passé, ce que vous savez sur vous-même.

Le Saint, ayant entendu les religieux qui l'invitaient à parler, commença ainsi en langue pâlie.

1. — Le roi Kasika. — La reine Chânṭéa-ṭévi. — Le ṭévoda Dimê au paradis des Trente-Trois.

Il y avait autrefois un *môhalkshatriyâṭhiréaçh*[1], nommé Kâsika-réaçh[2] qui régnait au Ṗéaréaṇosey ṇokor[3]. Il était doué de mérites, il prospérait. Son épouse, nommée ṇéang Chânṭéa-ṭévi[4], était plus haut placée que 16.000[5] autres femmes [du palais].

Toutes ces femmes [la reine comprise], n'ayant point eu

1. En sanscrit *mahākshatriyâdhirâja*, un grand roi souverain suprême.
2. *Kasikarāja*, le roi Kasika.
3. En pâli *Bārāṇasi-nagara*, au royaume de Bénarès.
4. Le texte pâli ci-dessus, que j'ai supprimé, lui donne le nom de *Chantaritiri*. L'*i* final indique un nom féminin et *tivi*, *tépi*, qui est l'altération du mot *devî*, déesse, est un titre qui se donnait autrefois aux reines et aux princesses. Le nom me paraît signifier « fille de Chânḍa (la lune) ».
5. Ce chiffre de 16.000 épouses se retrouve dans une histoire que donne le *Tray-Phûm*, celle de Préas baṭ srey Thammâsoka, l'Asoka des constructions légendaires de l'Inde, le Constantin du Buddhisme. En outre de sa reine, il avait 16.000 épouses. C'est un nombre d'épouses assez fréquent dans les récits de ce genre.

d'enfants, ni garçon ni fille, les habitants se rassemblèrent sur la place du palais en se disant les uns aux autres :

— Notre roi est heureusement en paix et en bonne santé, et les habitants [du royaume] sont heureux, mais il n'a pas d'enfants, ni garçon ni fille. S'il en est toujours ainsi, quand il mourra, il n'y aura personne pour lui succéder. Il faut que nous allions parler au roi, afin qu'il connaisse [notre inquiétude] ; nous l'inviterons à demander des enfants par la prière.

Les habitants, ayant ainsi décidé, furent voir le roi et lui dirent :

— O roi, vous avez toujours régné tranquille et dans la paix, et tous les habitants [du royaume] sont heureux. Mais vous n'avez pas d'enfants, ni garçon ni fille : s'il en est toujours ainsi tant que vous vivrez ici, cela ira bien, mais plus tard, quand vous mourrez, il n'y aura personne pour vous succéder. C'est pour cela qu'il ne faut pas que vous demeuriez dans la quiétude : il faut que, par la prière, vous demandiez un enfant, un seul, qui pût vous succéder.

Le Môha Kshatrîya ayant entendu ces paroles répondit :

— Oui, certainement, je vais demander un enfant.

Alors il s'empressa de dire aux 16.000 femmes :

Vous toutes, qui êtes femmes, il faut que vous priiez et que vous demandiez un enfant [aux dieux]. Celle d'entre vous dont le vœu sera exaucé deviendra plus grande que toutes les autres et, au fils de celle-là, je remettrai le parasol blanc et le pouvoir, afin qu'il règne à ma place.

Quand le roi eut achevé de parler, toutes les femmes se retirèrent chacune chez elle ; elles préparèrent toutes choses et les apportèrent devant les statues des ṭévodas, en disant :

— Nous offrons toutes ces choses aux ṭévobots et aux ṭévodas[1] qui ont des mérites, afin qu'ils nous donnent des enfants.

1. En pâli : *dévaputa*, fils des dieux ; *dévata*, dieux.

Cependant toutes ces femmes n'obtinrent rien ; la seule akamahésey [1], la première femme du roi, nommé ṇéang Chânṭéa-ṭévi, devint enceinte. Elle était fille de Ṗréas baṭ Maṭhuréaçh [2] et en possession de grands mérites [3]. Le roi, son époux, lui avait dit :

— Si tu demandes un enfant et si tu l'obtiens, je lui donnerai le trône et le pouvoir.

Ṇéang Chânṭéa-ṭévi ayant entendu les paroles que le roi lui avait dites, l'avait salué et s'était retirée chez elle. Dans une salle, elle avait préparé des tapis en laine et en soie, puis elle avait donné l'ordre de prendre des rideaux, d'en orner la salle et d'y attacher des guirlandes de fleurs de toutes les espèces. Le lendemain, qui était un jour saint, s'étant vêtue de blanc, ayant mis l'écharpe blanche, elle entra dans cette salle et s'y coucha. Vers minuit, elle se mit à prier les ṭévodas et à leur demander un fils en disant :

— Je vous prie, ô ṭévodas, qui avez acquis tant de mérites, moi qui ai quelques mérites aussi, moi qui prie tous les jours saints, je vous prie de m'acccorder un enfant et que l'un de vous, ṭévobot ou ṭévoda [4], vienne renaître en moi, sans manquer.

Quand ṇéang Chânṭéa-ṭévi pria, sa prière monta de suite jusqu'au Ṗréas Ėyṇṭréâṭhiréaçh [5]. Celui-ci en fut agité et troublé. Il pensa en lui-même : « Qu'y-a-t-il donc? », puis il regarda avec ses mille yeux divins [6]. Il vit que ṇéang Chânṭéa-ṭévi faisait le souhait d'avoir un enfant ; alors il pensa dans son cœur : « Il faut que j'accède à sa prière. »

1. En pâli : *aggamâhèsi*, la première épouse du roi.
2. Probablement le sanscrit Maṭhurāja, roi de Maṭhurā.
3. Acquis au cours d'une existence antérieure.
4. *Dèvaputa*, fils de dieu ou *dèvata*. dieu.
5. *Indra adhirâja*, Indra, roi suzerain.
6. C'est-à-dire sa faculté divine de voir tout ce qui se passe dans l'univers.

Alors regardant et cherchant un des ṭévodas[1] plus puissant que les autres, il aperçut le Bodhisattva[2] qui avait acquis beaucoup de mérites et qui jouissait d'une grande puissance. Il prit son vol et s'en alla au sṭaṇ-phiméaṇ[3] où le Bodhisattva se trouvait.

Ce Bodhisattva avait autrefois régné sur le Nokor Péaréaṇosey pendant vingt années, mais comme il n'avait pas acquis beaucoup de mérites, il était (après sa mort) descendu aux enfers nommés Ọsothor-ṇorok[4] et y était resté 80.000 ans[5]. Ce temps écoulé, il était venu renaître au Tray-Trœung[6]; il était depuis un peu de temps déjà dans ce sṭaṇ-suor[7], quand Indra y arriva et lui dit :

— Seigneur, vos mérites sont florissants, je vous prie d'aller renaître dans le monde. Si vous voulez, seigneur, aller dans le monde, votre puissance et vos mérites seront plus florissants que ceux des autres habitants. Allez renaître dans le sein de ṇéang Châṇṭéa-ṭévi, l'épouse du roi Kasika, qui désire avoir un enfant. Allez, allez, prenez votre renaissance dans la matrice de ṇéang Châṇṭéa-ṭévi.

Le Saint ayant entendu Indra, accepta l'invitation qu'il lui faisait.

1. Buddha futur.

2. Du pâli *sadana vimāna*, palais élevé. On prononce toujours *thaṇ*, mais on écrit *sṭaṇ*.

3. Probablement *Ussadâ naraka*. « Ussâdâ » est le mot qui désigne les petits enfers groupés autour des grands.

4. Le texte porte *préam muey mœun chhnâṁ* « six dix mille ans », mais c'est là une erreur de copiste; la suite démontre en plusieurs endroits qu'il faut lire 80.000 ans ou huit dix mille ans.

5. Au paradis des Trente-trois [dieux].

6. Le paradis *svarga*, dans le lieu du *svarga*, — *Sṭaṇ*, lieu, endroit, demeure, qui est un terme élevé, me paraît être le sanscrit *sthâna*, place sainte, ville, district. — Le mot *suor* est souvent écrit par les Cambodgiens *suorḳéa*. avec le *ḳo* qui correspond au *ga sanscrit*.

7. En pâli *pati sandhi*, renaissance, du s. *prati sandhi*, combinaison réorganisation, renaissance.

Indra n'invita pas le seul Bodhisattva à aller se réincarner sur la terre, il envoya aussi 500 autres ṭévodas renaître avec lui, puis il revint directement en sa demeure.

Les 500 ṭévodas se réincarnèrent en même temps que le Bodhisattva, mais, tandis que celui-ci allait reprendre sa renaissance en la matrice de ṇéang Châṇṭéa-ṭévi, les autres ṭévobots furent reprendre la leur dans les matrices des 500 femmes des amats[1].

2. — Naissance de Préas Dimê. — Ses nourrices

Quand ṇéang Châṇṭéa-ṭévi, la grande reine, sut qu'elle était enceinte, elle alla prévenir le roi, et celui-ci donna l'ordre de tout préparer pour que, pendant sa grossesse[2], les plus grands soins fussent donnés à la reine.

Après dix mois, la reine accoucha d'un enfant qui était un fils superbe; le même jour, les 500 femmes des amats mirent au monde chacune un enfant mâle.

Le môha Kshatrìya était au milieu de la grande salle avec de nombreux amats, quand un amat vint le prévenir que la grande reine venait d'accoucher d'un garçon. Le roi, en entendant ces paroles, fut si heureux qu'il sentit battre les 32 pouls (de son corps) et trembler tous ses os. Il était si joyeux qu'il dit aux amats :

— Voici maintenant que mon fils est né; je suis très content.

Les amats lui répondirent :

— O roi, nous craignions que vous n'ayez auprès de vous personne pour vous succéder, nous n'espérions plus un

1. Dignitaires, du s. *amâtya*.

2. Le texte emploie le mot *kéar* qui désigne, dans la langue noble, la grossesse d'une reine, d'une princesse, du s. *āgara*, cavité de l'utérus.

prince. Voici maintenant que vous avez un fils, nous l'apprenons avec un grand plaisir.

Le roi fit alors appeler un haut dignitaire et lui donna l'ordre d'aller dans toutes les maisons des amats voir combien d'enfants étaient nés en même temps que son fils.

— Ces enfants, dit-il, je les prendrai tous pour qu'ils soient les compagnons de mon fils. Allez-voir, comptez-les enfants qui sont nés le même jour que mon fils.

Ce dignitaire, ayant compris que le roi voulait connaître le nombre des enfants nés en même temps que son fils, se retira après avoir fait le salut au roi. Dans chaque maison d'amat il trouva un enfant qui venait de naître, car les 500 femmes des amats venaient d'accoucher. Alors cet amat pensa à part lui : « Beaucoup d'enfants sont nés aujourd'hui, en même temps, il faut que je les compte ! » Il les compta et trouva qu'ils étaient 500. Il fut très surpris et dit : « Ils sont 500 très exactement ». Un autre dignitaire lui demanda :

— Combien en avez-vous compté ?

Il répondit :

— J'en ai trouvé 500 qui sont nés aujourd'hui. Allons l'annoncer au roi afin qu'il sache cette chose-là.

Étant arrivés près du roi, ils lui dirent :

— O roi, il y a 500 garçons.

Le roi fut très heureux et dit :

— C'est bien ! ces 500 enfants seront attachés à la personne de mon fils.

Puis il donna l'ordre de trouver 500 nourrices pour les 500 enfants et 60 nourrices pour son fils. Il recommanda de choisir ces 60 nourrices avec soin, de manière qu'elles ne soient ni trop grandes ni trop petites ni trop grasses, ni trop maigres.

Ici une question fut posée :

[— Pourquoi ne faut-il pas prendre une nourrice trop grande ?]

— Si la nourrice d'un prince est trop grande, ce prince acquiert un cou trop long, ce qui est laid. Il ne faut donc pas prendre une nourrice trop grande.

— Pourquoi ne faut-il pas prendre une nourrice trop petite ?

— Parce que si la nourrice d'un prince est petite, ce prince, après avoir tété, aura le cou court. Donc il ne faut pas prendre une nourrice trop petite.

— Pourquoi ne faut-il pas prendre une nourrice trop maigre ?

— Si la nourrice d'un prince est maigre, comme elle doit porter l'enfant, le prince aura mal aux jambes et aux bras. C'est pour cela qu'il ne faut pas prendre une nourrice trop maigre.

— Pourquoi ne faut-il pas prendre une nourrice trop grasse ?

— Quand la nourrice est trop grasse, en portant l'enfant à son sein ou sur sa hanche pour aller le promener [elle le serre trop] alors le prince aura plus tard les jambes et les bras *kéin*[1] ; alors il sera laid. C'est pour cette raison qu'il ne faut pas prendre une femme trop grasse pour en faire la nourrice d'un prince.

— Pourquoi ne doit-on pas prendre une nourrice trop blanche ?

— Parce qu'une femme trop blanche donne un lait trop chaud. C'est pour cela qu'on ne doit pas prendre une nourrice trop blanche.

— Et quand la femme est très noire ?

— Quand la femme est très noire, son lait est trop froid,

1. Écartés. Démarche disgracieuse que des hanches maternelles trop fortes donnent quelquefois aux enfants, au dire des Cambodgiens.

alors il ne faut pas donner à un prince une nourrice trop noire.

— Et quand la femme a les mamelles pendantes, pourquoi ne peut-on la donner comme nourrice à un prince?

— Parce que la femme qui a les mamelles pendantes, en portant le prince lui appuie le visage sur ses mamelles sèches, ce qui lui déforme la figure et le rend laid. C'est pourquoi il ne faut pas prendre pour nourrice d'un prince une femme dont les mamelles sont pendantes.

— Peut-on prendre pour nourrice d'un prince une femme qui tousse et qui est asthmatique?

— Non, non, parce que la femme qui tousse donne un lait acide; parce que la femme asthmatique donne un lait piquant. C'est pour cela qu'il ne faut pas prendre ces femmes pour en faire les nourrices d'un prince.

— Alors, s'il ne faut prendre aucune de ces femmes-là, quelles sont les femmes qu'il faut choisir pour nourrices?

— Pour trouver une bonne nourrice, il faut la chercher parmi celles qui ne sont ni trop grandes ni trop petites, ni trop maigres ni trop grasses, ni trop blanches ni trop noires. Il faut que cette femme soit de taille moyenne, que sa démarche soit belle et que ses traits soient jolis. Alors elle donnera du bon lait. Ce sont de pareilles nourrices que le roi donna l'ordre de trouver au nombre de 60 pour être les nourrices du prince, son fils[1].

1. Ce passage a son équivalent, quoique moins développé, dans l'ouvrage de M. Spence Hardy, *A manual of Budhism*, ouvrage inspiré des textes singhalais.

« In order to procure a proper nurse for his son, Suddhodana assembled the princesses of the two cities of Kapilavas'u and Koli. She was not be too tall, or the nech or the infant whould be stretched nor too short, or his bodey whould be bent nor too large, or his legs would be contracted; nor to weak, or his body would not acquire firmness; nor too full a habit, or her milk would be hot and canse his skrin to become red; no of too dark a complexion, or her milk wonld be cold.

3. — ENGAGEMENT PRIS PAR LE ROI

Le roi était très satisfait et très content de ṇéang Chânṭéa-ṭévi; il lui dit :

— J'ai autrefois promis de donner le parasol blanc et le pouvoir royal au premier enfant que l'une de mes femmes me donnerait; maintenant que tu as demandé un fils et que ta demande a été exaucée, je lui donne ma bénédiction et je prends l'engagement[1].

Ṇéang Chânṭéa-ṭévi ayant entendu que le roi lui donnait le *pôr*, lui fit le salut, le remercia avec bonheur et lui répondit :

— J'accepte votre *pôr* et vos bonnes paroles avec un bien grand plaisir et avec tout mon cœur, mais ce *pôr*, je vous le confie jusqu'à ce que mon fils soit devenu grand, alors je vous le retirerai et je vous demanderai l'*âphisék*[2] de mon fils afin qu'il monte sur le trône.

and cause hes flesh to be in lumps, in some parts hard and in others soft. »

Afin de trouver une nourrice convenable pour son fils, Suddhodana rassembla les princesses des deux cités de Kapilavastu et Koli. Elle ne devait être ni trop grande afin que le cou de l'enfant ne s'allongeât point; ni trop petite afin que son corps ne se courbât point; ni trop grosse, afin que ses jambes ne devinssent point arquées; ni trop maigre afin que son corps n'acquière point de dureté; ni trop en chair, car son lait serait chaud, ce qui rendrait la peau de l'enfant rouge; ni de teint noir, car son lait serait froid, ce qui rendrait les chairs de l'enfant massives, fermes par endroits et molles dans d'autres endroits.

1. Le texte porte *khnham oy pôr*. Le mot *pôr* désigne une cérémonie qui est à la fois une bénédiction et une émission de souhaits, quelquefois la prise d'un engagement solennel.

2. Cérémonie de la purification par l'eau, l'ondoiement qui précède le sacre et le couronnement, du sanscrit *abhisheka*. Elle est encore célébrée en Indo-Chine au couronnement des rois et aussi lors de la consécration des nouvelles statues du Buddha.

4. — Les devins donnent un nom au Bodhisattva

Ce jour-là, le roi fit appeler les brahmanes devins et les docteurs pour baptiser le prince et lui donner un nom. Puis il dit à ces préalms et à ces achars :

— Examinez le prince et dites-moi si mon fils a des mérites; s'il sera florissant quand il me succédera ou s'il sera un danger pour le royaume. Il faut que vous me disiez la vérité d'après vos calculs; il faut que vous deviniez ce qu'il sera.

Les devins et les docteurs, après avoir entendu les paroles du roi, devinèrent en regardant attentivement [les signes] que portait le corps du prince. Alors ils s'adressèrent au roi et lui dirent :

— Notre science nous a fait découvrir que votre fils sera très puissant, qu'il a beaucoup de mérites et qu'il pourra vous succéder quand il sera grand. Il sera florissant dans le *Çhampu-ṭhvip*[1] et dans les 2.000 petites *îles* qu'il aura sous ses ordres. Nous n'avons vu sur lui aucun signe mauvais pour le pays.

Le roi, ayant entendu et compris les paroles des devins et des docteurs, fut très heureux. Il dit :

— Alors, quel nom allons-nous donner à mon fils?

Les devins et les docteurs répondirent :

— Son nom n'est pas difficile à trouver. Quand il est né, les pluies étaient abondantes et tout le monde était heureux et content, car il faisait frais.

Le roi dit alors :

— Dans ce cas il faudrait lui donner le nom de *Frais*.

1. S. *Jambu dvipa*, l'un des quatre grands continents, celui du Sud, l'Inde et l'Indo-Chine.

Les devins dirent :

— Non, il faut lui donner un nom pâli, conformément à la coutume des bakous[1].

— Alors, dit le roi, quel est le mot pàli qui veut dire *frais ?*

Les Préahms répondirent :

— Pour dire *frais* en langue pàlie, il faut dire Dimê, car Dimê veut dire frais[2].

— Puisqu'il en est ainsi, dit le roi, et puisque ce nom est très agréable à entendre, je donne à mon fils le nom de Dimê. Il sera le chau Dimê[3] à partir de ce jour.

5. — Résolution du prince Dimê de simuler l'idiotie

Le prince était déjà âgé d'environ un mois, ses nourrices le baignèrent, le couvrirent de bijoux et furent le présenter au roi. Celui-ci, voyant son enfant, le trouva magnifique, le prit entre ses mains et le porta dans la grande salle où étaient les conseillers, car il était heureux d'avoir un fils.

A ce moment même un amat qui conduisait quatre

1. Bakou est le nom qu'on donne à une caste particulière au Cambodge et au Siam, et qu'on désigne aussi sous le nom de *Préahm*. Je crois que *Bakou* vient de Pégu-Bagu, leur pays d'origine, et qu'il désigne les descendants des brahmanes venus de cet ancien royaume. — Voy. sur cette caste mes *Recherches sur la législature Cambodgienne, droit privé*, p. 9-15, et mes *Recherches sur le droit public des Cambodgiens*, p. 12-16.

2. Le prince Dimê.

3. Si cette étymologie est fondée, et elle paraît l'être, les Cambodgiens ont fortement altéré le nom de ce Bodhisattva. — Le mot pâli qui désigne le « froid, la fraîcheur, le frais » est *himo* et non *dimo ;* en sanscrit c'est *hima, himya*, froid, *hêman, hemanta, hemala*, hiver, qui donne *himavat*, le mont froid, l'Himalaya.

voleurs se présenta au roi et lui dit ce que les quatre voleurs avaient fait. Le roi, ayant entendu l'amat, se mit en colère et donna immédiatement l'ordre au bourreau de saisir les quatre voleurs et de leur donner des coups de rotins épineux. Or, parmi ces quatre voleurs, il y en avait un qui était très méchant; le roi dit [à son sujet] :

— Vous allez le mettre aux fers afin qu'il ne puisse pas s'enfuir et vous l'enfermerez dans la cage de la prison jusqu'à sa mort. Vous percerez le second voleur avec des lances et vous lui arracherez la peau. Vous emmènerez le troisième voleur au marché afin qu'il serve d'exemple, pour qu'on ne suive pas ses traces, car il est un habile et grand voleur[1].

Le jeune prince, en entendant les cris que son père très en colère poussait, fut très ému; alors il pensa ainsi : « Si mon père se fâche, c'est parce qu'il a le pouvoir royal; or, s'il continue ainsi à se mettre en colère, il ira certainement en enfer. »

Un instant après, les nourrices remportèrent le prince et furent le coucher sur un superbe matelas placé sous un parasol blanc. Il s'endormit, mais, s'étant réveillé un peu plus tard, il se mit à regarder le parasol et à penser : « Comment suis-je venu ici ? » Alors, avec la connaissance qu'il avait de ses existences passées, il se répondit à lui-même presque immédiatement : « Je suis venu du paradis, renaître ici, mais avant [d'aller au paradis], j'étais aux enfers osathor[2]. Avant cela, j'ai été pendant vingt ans roi de Bénarès. J'ai tant démérité [en cette condition] que j'ai été bien malheureux dans les enfers pendant 80.000 ans[3]. Et maintenant me voici rené dans ce même royaume dont

1. Notre texte ne parle pas du quatrième voleur. C'est certainement une omission du copiste.

2. Nom commun aux petits enfers ; pâli *ussâdâ naraka.*

3. Nous trouvons 60.000 ans ci-dessus. Ces deux nombres et celui de 84.000 se rencontrent souvent dans la littérature bouddhique, mais il

mon père est roi. Or [j'ai vu qu']il a donné l'ordre de punir les quatre voleurs sans avoir eu pitié d'eux. Si je monte sur le trône, je ferai peut-être comme lui. » Ayant ainsi réfléchi, le prince se rendormit tranquillement.

Le jeune prince, qui avait un teint magnifique, était si chagriné à cause des peines infligées aux quatre voleurs que son teint changea et devint foncé comme une fleur de lotus qu'on a froissée entre les paumes des mains, puis jetée en plein soleil ; la fleur est noircie par la chaleur du soleil. Or, le prince était aussi triste qu'une fleur desséchée par le soleil après avoir été pressée. Et il pensait : « Comment ferai-je pour quitter ce lieu où je serai roi ? » Ayant ainsi réfléchi, il demeura tranquille.

[Sur ces entrefaites], il arriva qu'une srey ṭévoda nommée ṇéang Ṭep-ṭhida[1], qui autrefois, dans une autre existence, avait été la mère du prince, le vit tout attristé. Elle s'approcha du berceau aux parasols blancs étagés, afin que le prince pût la voir, puis elle lui dit :

— Jeune Dimê, il ne faut pas être triste à cause de cela. Si vous ne voulez pas être roi, il est facile de ne l'être pas. Vous n'êtes pas paralysé des jambes, qu'importe, faites comme si vous étiez paralysé. Vous n'êtes ni sourd ni muet, faites comme si vous étiez sourd-muet et sans aucune intelligence. Si vous imitez bien ces trois infirmités, vous ne succéderez point à votre père. Surtout ne montrez ni intelligence ni civilité. Si vous faites le cul-de-jatte, le sourd-muet, l'ignorant, nul ne songera à vous [donner le pouvoir royal] et vos souhaits seront exaucés.

Après ces paroles de ṇéang Ṭep-ṭhida, le prince sentit qu'il respirait mieux, et dit :

semble que le nombre 80.000 appartient davantage à la littérature du Nord, et celui de 84.000 à celle du Midi.

1. *Devi-thida*.

— Ṇéang Ṭep-ṭhida, ce que vous avez dit, je le ferai très exactement, conformément à vos conseils.

La srey ṭévoda ṇéang Ṭep-ṭhida, ayant ainsi conseillé le prince, disparut subitement

6. — Les Épreuves

Un jour, le roi se dit que son fils était assez grand pour qu'on songeât à lui donner des petits compagnons de jeu. Il envoya chercher les 500 petits garçons [nés le même jour que lui] et les fit conduire au prince.

Les petits enfants, quand ils ont soif, veulent téter, [quand ils ont faim], ils veulent manger, pleurent et poussent des cris. Or, le prince ne pleurait jamais, car il songeait constamment aux peines de l'enfer et ne cessait de penser à part lui qu'il vaut mieux mourir de faim [que crier]. Alors, il ne pleurait pas quand il avait besoin de téter.

Les nourrices, s'étant aperçu de cela, furent prévenir ṇéang Chânṭéa-ṭévi, et la reine fut l'annoncer au roi, afin qu'il fit appeler les devins.

Les devins étant venus, le roi leur dit :

— Quand les petits enfants ont soif et faim, [quand ils veulent] téter, ils pleurent beaucoup. Or, mon fils n'est pas comme les autres enfants quand il a soif ou faim, il ne pleure pas. Quelle en est la cause ?

Les devins répondirent :

— Votre fils ne pleure pas parce qu'il n'a pas faim. Privez-le de nourriture et vous verrez qu'il pleurera.

Le prince fut alors privé de nourriture jusqu'au *thngay pénh pônlâ*[1], quelquefois jusqu'à midi, quelquefois jusqu'au

1. Textuellement *soleil plein moment* (moment du plein soleil), locution cambodgienne qui indique une pleine demi course visible du soleil, c'est-à-dire midi.

soir même, sans qu'on parvînt à le faire pleurer. C'est que le prince pensait toujours aux enfers, qu'il les craignait et qu'il s'était dit : « Qu'on me prive [de nourriture] jusqu'à causer ma mort, je ne pleurerai pas pour téter. »

Ṇéang Chânṭéa-ṭévi, trouvant que son fils était étrange, fut prendre des vivres et les lui porta elle-même. Tandis que les autres enfants, quand ils ont faim, pleurent beaucoup pour réclamer leur nourriture, le prince ne pleurait pas [pour réclamer la sienne], il demeurait tranquille sans remuer bras et jambes.

Épreuves des seins de nourrices. — De leur côté, les nourrices se disaient entre elles :

— Nous voyons bien que ce prince n'est pas cul-de-jatte ; ses bras et ses jambes ne sont point morts ; mais nous ne savons pas s'il est muet, nous ne savons pas s'il est sourd. Découvrons nos seins afin qu'il les voie [nous saurons bien s'il est muet[1]].

Alors elles découvrirent leurs seins, et s'étant approchées du prince [affamé, elles] les lui montrèrent pendant toute une journée. Mais le prince, qui songeait aux peines de l'enfer, ne pleura point en voyant les seins de ses nourrices. Elles les lui montrèrent pendant un mois, puis deux mois, puis toute une année, sans voir le prince remuer soit une de ses jambes, soit un de ses bras.

Un an. — Épreuve des gâteaux. — Cependant il arriva qu'un dignitaire[2] alla trouver le roi et lui dit :

— O roi ! voici que le prince est âgé d'un an. D'ordinaire, les enfants de cet âge aiment les gâteaux, il faut donner l'ordre de lui donner des gâteaux, nous verrons ce qu'il fera.

Le roi suivit ce conseil ; il donna l'ordre de faire asseoir

1. Membre de phrase ajoutée par un religieux.
2. Agent royal, serviteur royal, mandarin royal.

autour du prince les 500 enfants [nés le même jour que lui], et de placer un grand nombre de différents gâteaux à côté de lui. Un amat dit aux enfants :

— Mes chers enfants, vous pouvez prendre des gâteaux et les manger ; prenez-en tant que vous voudrez.

Alors les enfants, très joyeux, prirent des gâteaux et se mirent à les manger. Mais le prince qui craignait les enfers ne cessait de penser aux peines [qu'on y souffre] et ne regardait même pas les gâteaux placés près de lui.

Cette tentation imposée au prince avec toutes sortes de gâteaux n'eut pas lieu un mois ou deux seulement, mais une année tout entière sans que le prince fit un mouvement.

Deux ans. — Épreuve des fruits. — Voyant cela, le dignitaire revint trouver le roi et lui dit :

— O roi, le prince, votre fils, a maintenant deux ans. A cet âge, les enfants aiment beaucoup les petits et les gros fruits. [Il faut lui en faire donner].

Alors le roi fit tenter le prince avec des fruits qui furent placés près de lui, et l'amat dit aux enfants qui étaient là :

— Prenez toutes sortes de fruits et mangez-en tant que vous voudrez.

Les enfants, bien heureux d'être autorisés à manger des fruits, en prirent à leur fantaisie et se mirent à les manger, mais le prince qui songeait aux enfers, ne regardait même pas les fruits.

Cette tentation imposée au prince avec des fruits ne dura pas seulement un ou deux mois, elle dura une année tout entière. Cependant le prince ne fit pas un seul mouvement.

Trois ans. — Épreuve des jouets. — Les devins furent alors trouver le roi et lui dirent :

Sire, le prince, votre fils, a maintenant trois ans; généra-

lement les enfants de cet âge aiment à s'amuser avec des jouets ; [il faut lui en donner].

Alors le roi donna l'ordre de confectionner des petits objets : éléphants, chevaux, charrettes, bœufs et buffles ; puis [ces objets étant faits, il commanda] de les apporter près du prince. L'un des dignitaires s'adressant aux enfants leur dit :

— Prenez toutes ces figures et amusez-vous, mes chers enfants.

Les enfants, ayant entendu cette autorisation, prirent les jouets qui leur plaisaient le mieux et se mirent à s'amuser avec eux. Mais le prince ne regarda même pas ces figures.

Cette tentation imposée avec des figures, ne dura pas seulement un ou deux jours, mais on la répéta tous les jours pendant un an, sans parvenir à faire remuer le prince et sans même attirer un seul de ses regards.

Quatre ans. — Épreuve des friandises. — Un amat fut alors trouver le roi et lui dit :

— Voici que le prince, votre fils, a maintenant quatre ans. Les enfants de cet âge, en général, aiment bien les friandises, il faut essayer avec des friandises.

Alors le roi fit apporter toutes sortes de friandises près du prince et le dignitaire dit aux enfants :

— Mes chers enfants, vous pouvez manger de ces friandises autant que vous voudrez.

Les enfants, ayant entendu les paroles de l'amat, prirent des friandises et se mirent à les manger, mais le prince, toujours triste et craignant les enfers, ne regardait même pas les friandises.

La grande reine, sa mère, apprenant que son fils était depuis longtemps privé de nourriture, fut prise de pitié pour lui et remplie d'une si grande inquiétude qu'elle sentit

sa poitrine serrée à se briser. Alors elle prit des friandises et les porta au prince.

Cette tentation imposée au prince avec des friandises ne dura pas seulement un ou deux mois ; on continua de le tenter durant toute une année, sans que le prince fit un mouvement.

Cinq ans. — Épreuve du feu. — Un dignitaire fut alors dire au roi :

Voici que votre fils a maintenant cinq ans ; généralement à cet âge les enfants ont peur du feu. Il faut essayer de faire peur au prince avec du feu. Nous verrons [ce qu'il fera].

Le roi donna l'ordre de bâtir une salle au milieu de la cour, en face de son palais. Les parois de cette salle étaient faites en feuilles de palmier et plusieurs portes avaient été ménagées et laissées ouvertes. Le prince et les 500 enfants y furent placés et quand ceux-ci furent bien occupés à jouer, les réach-amats mirent le feu en plusieurs endroits de la salle. Voyant le feu, les 500 enfants se mirent à crier, à pleurer, puis, bondissant, ils sautèrent à terre[1] pour s'enfuir. Le prince vit comme eux que la salle brûlait, mais ne fit rien pour s'enfuir : il demeura sans bouger, songeant tristement aux enfers et se disant : « Il vaut mieux être brûlé par ce feu que par celui de l'enfer qui est plus terrible. » Ayant ainsi pensé, il demeura immobile [dans la salle incendiée] sans remuer bras ou jambes. Les habitants voyant que le feu allait atteindre le prince, s'élancèrent vers lui, le prirent et l'emportèrent dehors.

Cette épreuve faite pour effrayer le prince avec du feu

1. Le traducteur cambodgien de cette légende transforme le sala du récit indien qui n'était pas construit sur pilotis, en sala cambodgien toujours surélevé de 1 mètre à 1 mètre 50 au-dessus du sol.

n'eut pas lieu pendant un mois ou deux seulement, on la répéta durant toute une année, sans parvenir à faire remuer le prince.

Six ans. — Épreuve de l'éléphant fou. — Un réach-amat fut alors dire au roi :

— Le prince, votre fils, a maintenant six ans. Généralement à l'âge de six ans les enfants ont peur des éléphants fous. Il faut essayer de faire peur au prince avec un éléphant fou. Nous verrons [ce qu'il fera].

On fit alors venir un éléphant fou énorme, qui avait de belles défenses. On plaça le prince au milieu de la cour avec les 500 enfants. Quand tous les enfants furent bien occupés à jouer ensemble, on lâcha l'éléphant sur eux. Cet éléphant qu'on avait gardé longtemps à l'attache était très méchant. Dès qu'il aperçut les enfants, il courut à eux, en criant et en relevant sa trompe. Les enfants, le voyant, crièrent « Voilà l'éléphant ! », et s'enfuirent. Il ne resta plus que le prince. Voyant l'éléphant qui venait à lui, il pensa qu'il valait mieux mourir tué par les défenses d'un éléphant que vivre dans le monde pour aller ensuite en enfer et y être durement puni et torturé. Ayant ainsi pensé, il demeura immobile.

Quand l'éléphant fut près du prince, il le prit avec sa trompe et le posa sur ses deux défenses, puis il se mit à le balancer de droite à gauche. Tous ceux qui étaient là, voyant cela, furent retirer le jeune prince de sur les défenses de l'éléphant.

Cette tentative faite pour effrayer le prince avec l'éléphant ne fut pas répétée seulement pendant un ou deux mois, mais on la répéta une année tout entière, sans qu'on vît le prince faire un seul mouvement. Il restait immobile.

Sept ans. — Épreuve du serpent. — Alors le roi fit appeler tous les amats et leur dit :

— Maintenant que vous avez éprouvé mon fils avec l'éléphant, avez- vous remarqué qu'il ait remué si peu que ce soit ses jambes et ses bras ?

Les amats répondirent au roi :

— Non, nous n'avons pas vu qu'il ait remué ses bras ou ses jambes.

Le roi dit :

— Alors, maintenant qu'allons-nous essayer ?

L'amat répondit au roi :

— Voici maintenant que ce prince a sept ans. Généralement, à cet âge, les enfants ont peur des serpents ; il faut lui faire peur avec des serpents.

Alors le roi envoya chercher un gros serpent ; on enveloppa la bouche de ce serpent, puis on le lâcha sur les 500 enfants et sur le prince qu'on avait rassemblés au milieu de la cour.

Ce serpent était très féroce et très méchant ; il dressa de suite la tête en faisant entendre son cri, *ḳhou ! ḳhou !* puis il rampa vers les enfants. Ceux-ci, apercevant ce serpent, très effrayés, se prirent à trembler, à crier, puis ils s'enfuirent. Le prince, lui, ne bougea pas. Craignant toujours les peines de l'enfer et y pensant toujours, il réfléchit qu'il valait mieux mourir broyé par la bouche d'un serpent que vivre dans ce monde pour aboutir aux enfers, où les damnés sont gravement punis et pleins de tristesse. Ayant ainsi réfléchi, il demeura aussi immobile qu'un moha thér[1] qui entre dans le ṇirôthsamabat[2], et il ne bougea ni les bras ni les jambes.

1. *Mahâ thèra*, grand vénérable.

2. Du pâli *nirodhasamapatti*, état cataleptique que procure la méditaṭion ascétique.

Quand le serpent fut près du prince, il le saisit et l'enserra, puis il éleva la tête comme pour le piquer. Le prince ne fit pas un seul mouvement.

On ne répéta pas cette tentative avec le serpent pendant un ou deux mois seulement ; on la répéta pendant toute une année sans parvenir à faire remuer le prince une seule fois.

Huit ans. — Épreuve de la musique. — L'amat dit alors au roi :

— Le prince votre fils a déjà huit ans ; généralement, à cet âge, tous les enfants aiment le mahâsrâp[1]. Il faut essayer le mahâsrâp.

Alors le roi donna l'ordre d'élever un hangar au milieu de la cour et d'y rassembler toutes sortes d'instruments de musique. Cela fait, il fit apporter le prince et les 500 autres enfants, puis [les musiciens] commencèrent à jouer de la musique. Les enfants, les entendant, étaient très heureux et accompagnaient en battant des mains et [en frappant] des pieds. Il faisaient toutes sortes de mouvements, dansaient, riaient, criaient et disaient entre eux : « Que [cette musique] est agréable à entendre ! » Le prince, lui, ne riait pas ; il pensait toujours qu'il avait été en enfer, il ne riait pas et ne pouvait s'amuser.

On fit ainsi jouer les musiciens, non seulement pendant un ou deux mois, mais pendant une année toute entière, sans qu'on vît le prince faire un seul mouvement.

Neuf ans. — L'épreuve des sabres. — Le roi dit à l'amat :

— Eh bien ! amat, mon fils remue-t-il ses bras et ses jambes ?

L'amat répondit :

— Nous ne voyons rien remuer.

— Alors, dit le roi, que faut-il faire maintenant ?

1. Grande fête avec musique et concert, du s. *mahâsrava*.

L'amat répondit :

— Le prince a maintenant neuf ans. Généralement tous les enfants de cet âge ont peur des sabres. Il faut essayer des sabres avec votre fils.

Le roi répondit :

— Oui, qu'il soit fait selon vos paroles. On va essayer des sabres avec mon fils. Nous verrons [ce qu'il fera].

Et le roi donna l'ordre de trouver un homme très grand, ayant de gros yeux, les cheveux très emmêlés et longs, la poitrine couverte de poils et beaucoup de barbe. Quand on l'eut trouvé, on amena le prince et les 500 enfants au milieu de la cour pour qu'ils y jouent. Alors l'homme prit son sabre et se mit à l'agiter; ce sabre jetait des éclairs et l'homme courait, se mordait les lèvres, bondissait tout à coup et poussait des cris terribles, en disant :

Où est le chau Dimê, le fils du roi Kasika ? J'ai entendu dire qu'il est mauvais, où est-il que je lui coupe la tête, que je lui ouvre la poitrine pour y prendre son foie et son fiel ; je veux les manger immédiatement en buvant de l'alcool.

Les enfants, voyant et entendant cet homme, prirent la fuite en pleurant, mais le prince, qui toujours pensait aux enfers, se disait : « Il vaut mieux mourir par le sabre de cet homme que de vivre dans le monde et [d'aller ensuite] dans l'enfer où il est très difficile de respirer, où les peines sont graves ». Ayant ainsi réfléchi, il demeura tranquille sans remuer. L'homme s'étant approché et voyant que le prince n'avait pas peur de lui, le prit, le poussa de droite et de le gauche, le bouscula, brandit son sabre comme s'il voulait frapper, mais le prince ne parut pas même ému. L'homme continua ainsi pendant un certain temps, puis [n'obtenant aucun mouvement de crainte], il lâcha le prince.

On essaya du sabre et de cet homme, non seulement

pendant un et deux mois, mais jusqu'à la fin de l'année, sans parvenir à faire remuer le prince.

Dix ans. — Épreuve de la conque. — Le roi demanda aux amats :

— Pendant que vous avez essayé d'émouvoir mon fils avec le sabre et avec cet homme, avez-vous vu qu'il ait remué?

Les amats répondirent :

— Non, nous n'avons rien vu.

Le roi dit :

— Alors, que faut-il faire maintenant ?

L'amat répondit :

— Maintenant, le prince, votre fils, est âgé de dix ans. Généralement, à cet âge, les enfants comprennent et entendent le bruit du sâng[1]. S'il n'est ni sourd, ni ignorant, ni muet, quand on sonnera du sâng, il se réveillera en sursaut. Il faut encore éprouver le prince avec le sâng.

Le roi donna alors l'ordre d'enfermer le lit du prince dans des rideaux pendant qu'il y était couché, puis il plaça quatre amats aux coins du lit afin qu'ils pussent observer ce qui allait se passer. Quand tout fut préparé, il fit venir les sonneurs de sâng et les fit placer sous le lit. Les quatre amats restaient aux quatre coins pour observer. Quand le prince fut endormi depuis un instant déjà, les sângs retentirent terriblement, mais en vain, le prince ne fit aucun mouvement. Il pensait toujours aux horreurs de l'enfer, sans les oublier même la nuit.

Cet essai avec le prince n'eut pas lieu pendant un ou deux mois seulement, mais pendant toute une année ; cependant on ne vit pas le prince bouger une seule fois ses bras ou ses jambes.

1. Conque marine, du s. *sankha*.

Onze ans. — Épreuve du gong. — Le roi dit alors aux amats :

— Qu'allons-nous tenter maintenant ?

Les amats répondirent :

— Le prince est maintenant âgé de onze ans. Généralement, à cet âge, les enfants ont peur du gong. Il faut en essayer.

Alors, le roi donna l'ordre de pendre des gongs et de les placer sous le lit du prince endormi. On le laissa dormir quelques instants, puis tout à coup on battit les gongs. Ce fut un bruit épouvantable, mais le prince ne se réveilla pas et ne bougea ni des jambes ni des bras.

On n'essaya pas des gongs un ou deux mois seulement, mais on essaya une année tout entière, sans parvenir à faire remuer le prince.

Douze ans.— Épreuves des lumières.— Le roi demanda :

— Eh bien, les amats, lorsque vous avez essayé vos gongs sur mon fils, avez-vous vu qu'il ait remué même un peu?

Les amats répondirent :

— Nous n'avons rien vu.

Le roi dit :

— Que pouvons-nous tenter maintenant ?

Les amats répondirent :

— Maintenant le prince a douze ans ; généralement, à cet âge, les enfants ont peur des lumières, la nuit. Il faut essayer des lumières. Quand il fera nuit noire, s'il est tiré [brusquement] d'un profond sommeil par les lumières, il remuera peut-être.

Le roi donna l'ordre de renfermer des lampes allumées [près du lit du prince] où se trouvaient des amats chargés de l'observer. Comme le prince dormait, pendant la nuit, on découvrit les lampes qui, subitement, jetèrent une grande lumière [sur le prince]. Ce fut en vain, le prince ne bougea pas.

Quand on essaya des lumières, ce ne fut pas pendant un ou deux mois seulement, ce fut pendant une année tout entière. Cependant le prince ne remua pas.

Treize ans. — Épreuves des mouches à miel. — Le roi demanda aux amats :

— Pendant que vous avez essayé des lumières, avez-vous vu mon fils remuer soit un bras, soit une jambe ?

Les amats répondirent :

— Non, nous n'avons rien vu.

Le roi demanda :

— Alors, maintenant, que faut-il faire ?

Les amats répondirent :

— Votre fils a maintenant treize ans ; généralement, à cet âge, les enfants ont peur des mouches à miel.

Le roi donna alors l'ordre de prendre du jus de canne à sucre, du *ngongou*[1], d'en enduire le corps du prince, puis de le porter dans un endroit où les mouches sont nombreuses. On le fit, et toutes les mouches à miel, dès qu'elles sentirent l'odeur du jus de canne à sucre et celle du *ngongou*, s'attroupèrent en grand nombre, [s'abattirent sur le prince], et le piquèrent comme avec des aiguilles. Le prince ne fit pas un seul mouvement. Il pensait qu'il vaut mieux mourir sous les piqûres des mouches que d'aller en enfer où l'on est plus malheureux encore. Ayant ainsi réfléchi, il ne remua pas ; dans sa patience, il demeura immobile comme un vénérable religieux, qui entre dans le ṇiroṭhsamabat[2].

Quand on essaya des mouches sur le prince, on n'essaya pas seulement pendant un ou deux mois, on essaya une année tout entière, sans parvenir à faire remuer le prince.

1. Sirop de sucre.
2. Voir plus haut p. 298, n. 2.

Quatorze ans. — Épreuves des ordures. — Le roi demanda aux amats :

— Alors que vous essayiez des abeilles sur mon fils, avez-vous vu qu'il ait remué les jambes et les bras?

Les amats répondirent :

— Non, il n'a pas remué.

— Maintenant, [dit le roi], qu'allons-nous faire?

Les amats dirent :

— Maintenant, le prince, votre fils, est âgé de quatorze ans : généralement, à cet âge, les enfants aiment les choses propres. Il faut essayer des choses malpropres et qui répandent une très mauvaise odeur.

Alors, le prince donna ordre de ne plus baigner son fils, de le laisser croupir dans ses excréments. On le fit et le prince, croupissant au milieu de ses excréments, respirant les mauvaises odeurs, vécut au milieu des mouches qui s'attroupaient nombreuses autour de lui, et des vers qui pullulaient gros comme des baguettes, sans faire un mouvement.

Alors, nèang Chântéa-tévi et le roi Kasika étant venus pour voir leur enfant, lui dirent :

— Cher fils Dimé, maintenant que vous êtes grand, personne ne doit plus vous emporter pour vous baigner. Il faut vous lever vous-même et vous aller baigner. Vous ne pouvez pas dormir sur vos ordures qui sentent très mauvais, sans avoir honte devant tout le monde.

Mais ce prince, souillé par ses excréments, se disait : « Il vaut mieux vivre sur ses excréments que vivre dans le monde, et qu'aller aux enfers où les excréments sont entassés à une hauteur de cent yuch. » Ayant ainsi réfléchi, il ne remua pas.

Quand on essaya des excréments sur le prince, on n'essaya pas un ou deux mois seulement, on essaya une année

tout entière. Cependant on ne vit pas le prince remuer une seule fois.

Quinze ans. — Épreuves de la chaleur. — Le roi dit :

— Eh bien ! qu'allons-nous faire, maintenant ?

Les amats répondirent :

— Le prince votre fils a maintenant quinze ans. A quinze ans tous les enfants ont peur de la chaleur. Il faut essayer de la chaleur.

Le roi donna l'ordre d'allumer un grand feu ; puis quand il y eut une braise incandescente très vive, on fit porter le prince par les *ménum*[1] sur son lit, puis on plaça la braise sous son lit. Le prince souffrait beaucoup et son corps se boursouflait de partout ; cependant, il demeurait immobile, patient, pensant toujours aux enfers : « J'aime mieux mou-dans ce monde par ce feu qui est meilleur pour moi que le feu des enfers qui est plus terrible et qui donne une plus grande fumée, puisqu'il s'élève jusqu'à une hauteur de 118 yuch. » Ayant ainsi réfléchi, il resta immobile sur son lit.

Quand la reine, sa mère, et le roi, son père, virent leur enfant très torturé par la chaleur, ils furent pris d'une grande pitié et d'une grande tristesse, leur poitrine se serra comme si elle allait se casser en sept parties. Alors ils renvoyèrent tout le monde, et vinrent prendre leur fils en pleurant et en disant :

— Notre cher enfant, nous vous aimons bien, mais, hélas ! vous n'êtes pas cul-de-jatte, vous n'êtes pas muet, vous n'êtes pas idiot ? Ceux qui sont cul-de-jatte n'ont pas les jambes et les bras comme vous les avez. Nous avons désiré vous avoir et, maintenant que nous vous avons comme notre cher enfant, vous restez-là comme un infirme, nous laissant

1. Nourrices, du malais *minum*, être bu, bu.

sans espoir. Notre cher fils, tous les princes du monde rient de vous ; levez-vous donc et parlez. Pourquoi demeurez-vous immobile ?

Le roi Kasika et la ṇéang Chânṭéa-ṭévi parlaient ainsi à leur enfant, mais le prince ne paraissait pas les entendre.

Quand on éprouva ce prince avec de la braise enflammée, ce ne fut pas un ou deux mois seulement, mais tout une année, sans qu'on le vît remuer une seule fois.

Seize ans. — Épreuves des femmes. — Quand le prince fut âgé de seize ans, les dignitaires, les devins et les docteurs, après s'être entendus ensemble, vinrent trouver le roi et lui dirent :

— O roi ! voici que votre fils est maintenant âgé de seize ans. Avant de l'abandonner, sachons s'il est vraiment cul-de-jatte, muet et sourd. A seize ans, les jeunes gens aiment à voir les jolies choses et, quand ils voient une jolie chose, ils ne cessent de la regarder. Prenons par exemple des fleurs de lotus, de krâmot, d'ottabol, qui poussent à la surface de l'eau : quand elles reçoivent les rayons du soleil ou de la lune, elles s'épanouissent. Il en est ainsi dans le monde entier. Faisons voir ces belles choses à votre fils et montrons-lui de jolies femmes.

Le roi leur répondit :

— Oui, nous essayerons cela. Qu'on le mette donc à l'épreuve avec de jolies femmes.

Puis il donna l'ordre de chercher les plus jeunes et les plus jolies femmes, celles qui ressemblent aux femmes du paradis, et de les couvrir de bijoux.

Quand ces jeunes filles furent rassemblées, le roi leur dit :

— Mes chères filles, vous allez cajoler, caresser mon fils de paroles spirituelles et satisfaire ses passions amoureuses[1]

1. *Kâmkŭṇ* (s. *Kâmaguna*).

Celle d'entre vous qui saura amuser le chau Dimè, mon fils, deviendra sa reine ; alors, j'abandonnerai à Ṗrèas Dimè, le trône et le pouvoir royal.

Alors on fait baigner le prince, on le oint de parfums et on le couvre de bijoux. Ainsi coquettement vêtu, le prince est méconnaissable ; il ne paraît pas être le fils du roi Kasika et de ṇèang Châṇṭéa-ṭévi, mais un ṭévobot [1] descendu du ciel. On le dépose sur un tapis superbe, dans une salle ornée de guirlandes de fleurs tressées qui répandent une agréable odeur.

Alors toutes les filles entrent dans la salle, gracieuses chacune à sa façon ; les unes chantent très agréablement des chants d'amour, les autres dansent en cadence avec des gestes qui accompagnent les chants.

Alors le Bodhisattva pensa à part lui :

— Si je laisse toutes ces femmes s'approcher de moi, je ne pourrai pas demeurer tranquille. J'ai bien pu, depuis mon enfance jusqu'à aujourd'hui, conserver mes mérites, mais voici que j'ai seize ans, je ne pourrai sûrement point résister [à ces femmes]. Il faut absolument que j'appelle à moi les mérites que j'ai acquis au cours d'une autre existence, pour que ces femmes soient prises de peur en voyant mon corps et qu'elles s'enfuient.

Ayant évoqué [ses mérites], il fait un effort pour aspirer bruyamment l'air, ouvre les yeux très grands, puis la bouche afin de montrer les dents. Les femmes ne voient plus le prince et croient voir un yéak [2] aux grands yeux qui va bondir sur elles comme sur une proie et les dévorer. Elles sont prises par la peur et s'enfuient.

Quand on éprouva ainsi le prince avec des femmes, ce ne

1. Fils des dieux descendu du paradis.

2. Du pâli *yakkha*. On trouve quelque fois ce mot écrit *yèaks* et *yèakhs*, du sanscrit *yaksha*.

fut pas seulement pendant un ou deux mois, mais pendant une année tout entière, et jamais il ne bougea.

Alors le roi demanda aux femmes :

— Comment s'est comporté le chau Dimê pendant que vous le caressiez ; s'est-il amusé avec vous, a-t-il ri ?

Les femmes saluèrent le roi et lui dirent :

— O roi ! votre fils n'est pas un humain ; pour cette raison, nous n'avons pas pu le faire rire, c'est un yéak. Quand nous l'approchions, il avait l'apparence d'un yéak désireux de nous prendre pour nous dévorer. Si nous n'avions pas eu quelques mérites pour nous sauver, certainement il nous eût mangées toutes.

Ces paroles remplirent de chagrin le cœur du roi.

Le roi décide la mort du prince. — Il fit alors appeler les devins et les docteurs qui savaient annoncer l'avenir. Quand ils furent arrivés, ils leur dit :

— Devins, il faut que vous sachiez si mon fils a des mérites, s'il pourra me succéder au trône et s'il peut y monter dès maintenant. Calculez exactement, car mon fils est cul-de-jatte, sourd, ignorant et muet, et vous m'avez dit autrefois qu'il avait des mérites. Or, cela n'est pas démontré. Que faire alors et qu'avez-vous à répondre ?

Les devins, ayant entendu ces paroles, répondirent :

— O roi ! nous sommes des docteurs ; nous avons annoncé une chose exacte selon nous. Si nous vous avions dit que votre fils est odieux et dangereux, vous n'auriez peut-être pas été content de nous, nous vous avons dit qu'il serait bon et puissant.

— Mais alors, que sera-t-il ? dit le roi.

Les devins répondirent :

— Si vous gardez votre fils plus longtemps, il portera malheur à votre vie, au pouvoir royal et à la première reine. Il faut que vous donniez l'ordre de prendre une mauvaise

charrette, de l'atteler de mauvais chevaux, de mettre votre fils dessus, de prendre la plus mauvaise route et de l'enterrer dans un endroit solitaire de la forêt, puis de passer la charrette sur ce même endroit. Il faut faire cela sans plus tarder.

Le roi, à ces paroles des devins, est pris de peur, il redoute les *aṇṇoray*[1].

7. — Le prince Dimê règne sept jours

Ṇéang Chânṭéa-ṭévi, apprenant ce que les devins ont conseillé, accourt près du roi et lui dit :

— O roi! vous m'avez autrefois fait une promesse avec engagement solennel [*pôr*[2]], je viens maintenant vous demander de tenir votre promesse.

Le roi dit :

— Ma chère ṇéang Chânṭéa-ṭévi, pourquoi venez-vous me parler de *pôr?*

Ṇéang Chânṭéa-ṭévi répondit :

— Comment, vous avez oublié votre promesse? Quand, ayant beaucoup prié, j'ai eu un enfant, vous étiez si content de moi que vous m'avez donné votre *pôr*. Je vous ai prié de le garder jusqu'à ce que mon fils fût grand. Maintenant, mon enfant est grand; je viens vous demander votre trône afin qu'il règne.

Le roi dit :

— Ma chérie, pourquoi parlez-vous ainsi. Ne voyez-vous pas que notre fils est cul-de-jatte, sourd, idiot et muet.

1. On dit plus souvent *ăndăray*, malheurs, événements malheureux.
2. Engagement solennel; voy. p. 287, n. 1. Il faut comprendre ici « ... d'exécuter votre engagement; je vous ai prié autrefois d'en retarder l'exécution, maintenant, je viens vous prier de le tenir. »

Comment voulez-vous qu'il monte au trône et qu'il soit roi? On rirait de nous, je ne veux pas vous écouter.

La ṇéang Châṇṭéa-ṭévi dit alors :

— Je vous demande pour mon fils une année seulement de pouvoir.

Le roi répondit :

— Ma chère ṇéang Châṇṭéa, je ne puis vous accorder cela.

La ṇéang Châṇṭéa reprit :

— Je vous demande le pouvoir pour sept mois, puisque vous ne voulez pas le donner à mon fils pour toute une année.

Le roi répondit :

— Non, c'est impossible!

La ṇéang Châṇṭéa reprit[1] :

— Alors, je vous demande le pouvoir pour sept jours seulement, je ferai la cérémonie de l'*aphisèk*[1] de mon fils comme roi pendant sept jours.

Le roi répondit :

— Faites; pour sept jours je remets le pouvoir à notre fils.

Ṇéang Châṇṭéa-ṭévi, ayant reçu cette autorisation du roi, se retire, prépare son enfant, le fait baigner dans de l'eau parfumée, et fait donner l'ordre de battre le gong et les tambours afin d'appeler le peuple pour qu'il vienne saluer son fils. Alors on prépare tout dans la ville royale, les troupes prennent leur disposition [pour la parade], les murailles et les portes du palais sont repeintes à neuf et superbes.

Alors, on met le prince sur le palanquin de l'éléphant royal, on ouvre au-dessus de lui le parasol blanc à étages, et,

1. Le couronnement.

avec son escorte, le nouveau roi fait le prâṭéaksœṇ[1] autour de la ville royale. On le rapporte ensuite sur le komral royal[2], et ṇéang Chânṭéa dit à son fils :

— Mon très cher fils, chau Dimê! je suis toujours pleine de tristesse et d'inquiétude. Depuis quinze ans, et non depuis un ou deux mois, je n'ai pas dormi une seule nuit entière; et la raison, c'est que je pleure sans cesse à cause de vous, c'est que je suis triste et inquiète, nuit et jour. Mon très cher enfant! je vous aime de tout mon cœur, et je vois bien que vous n'êtes pas perclus, sourd, idiot et muet. Dites-moi pourquoi vous faites comme si vous étiez tout cela? Je n'espère qu'en vous, qui êtes mon seul enfant, je compte sur vous; si vous continuez de faire comme vous faites, je n'espérerai plus en personne et ne compterai plus sur rien.

Ṇéang Chânṭéa-ṭévi parle ainsi à son fils nuit et jour, depuis déjà six jours, mais en vain. Alors le roi fait appeler le bon charretier et lui donne cet ordre.

— Vous prendrez demain une charrette *apa-mongḳol*[3] et des chevaux *apa-mongḳol* et vous attellerez. Ceci fait, vous prendrez mon mauvais fils, odieux et funeste, et vous le mettrez dans la charrette, puis vous sortirez par la porte ouest et vous irez l'enterrer dans un endroit isolé de la forêt. Ensuite vous irez vous baigner, puis vous reviendrez immédiatement.

Le charretier s'apprête à exécuter les ordres que le roi lui a donnés.

Cependant ṇéang Chânṭéa pleure près de son fils pendant toute la nuit qui précède le jour fatal; elle est prise de pitié pour lui et dit :

1. Du sanscrit *pradakshina*. grande salutation qui se fait en tournant un certain nombre de fois autour de la personne ou de la chose qu'on veut honorer, de manière à toujours lui présenter l'épaule droite.

2. Tapis royal, sur lequel le roi s'asseoit pour recevoir.

3. Non ornée; du s. *apa*, sans, non; *mañka; mañga*, orner, parer.

— O mon cher chau Dimé! le roi votre père a donné l'ordre au charretier de vous prendre demain et d'aller vous enterrer dans la forêt. Oh! mon cher fils, ne me quittez pas et ne vous séparez pas de moi demain.

Cette nouvelle que sa mère lui donne, rend le Bodhisattva heureux; il pense ainsi en lui-même :

— Ce que j'ai fait depuis seize ans a complètement réussi. Maintenant que tout est fini je suis content, très content.

Ṇéang Châṇṭéa-ṭévi, sa mère, voit que son fils est gai, mais sa tristesse à elle croît sans cesse; elle sent un mal dans sa poitrine comme si elle allait s'ouvrir en sept parties. A côté d'elle, le chau Dimé est heureux, mais il ne dit pas un seul mot à sa mère.

8. — Le charretier emmène le Bodhisattva pour l'enterrer vivant

Le lendemain matin, ṇéang Châṇṭéa prend de l'eau parfumée et baigne son enfant; elle l'habille des sept objets qui composent le costume du roi, puis, le prenant dans ses bras, elle l'emporte courageusement.

Quant au charretier, il n'a pas oublié l'ordre que le roi lui a donné. Il se lève de bonne heure pour prendre une charrette sans ornements et l'atteler de chevaux non ornés, mais, par un effet de la puissance du Bodhisattva, les ṭévodas le trompent et lui font prendre un char de gala et des chevaux ornés. Alors il conduit son attelage à la porte du palais, il s'arrête, descend, pénètre dans l'endroit de la prospérité[1] et aperçoit ṇéang Châṇṭéa qui porte courageusement le Bodhisattva dans ses bras. Il s'arrête devant elle, se prosterne à deux genoux pour la saluer, et lui dit :

1. Dans la salle où se trouve le tapis des audiences royales.

— Ne vous fâchez pas contre moi si je viens ici, c'est que le Mahâ Kshatrîyâṭhiréaçh m'a donné l'ordre de venir chercher votre fils.

A ces paroles, ṇéang Chânṭéa prend son enfant et l'entoure de ses bras sans rien dire.

Le Suṇdar-sarthey[1], la voyant faire ainsi, pensa en lui-même :

— Si j'ai peur de ṇéang Chânṭéa, je ne pourrai m'emparer du prince et je n'obéirai pas à l'ordre royal. Il faut donc que je m'en empare.

Ayant ainsi pensé, il s'approche de la reine et lui prend son enfant dans ses bras, puis il l'emporte. Alors il s'aperçoit que le teint et la taille du prince Dimê sont ceux d'un magnifique garçon ; cependant il l'emporte comme on porte un bouquet de fleurs.

Ṇéang Chânṭéa, voyant que le charretier emporte son fils, pleure et sanglote; ses cheveux se dénouent sur sa tête et glissent sur ses épaules; elle se frappe la poitrine avec ses poings et crie en pleurant. Près d'elle, toutes les autres femmes qui sont à son service pleurent, car toutes sont prises de pitié pour le prince.

Le chau Dimê entendant les cris et les pleurs de sa mère sent son cœur tressaillir de pitié, et une douleur si grande qu'il croit le sentir éclater en sept morceaux. Alors il pense ainsi :

— Si je ne parle pas, elle va certainement se briser la poitrine et elle mourra.

Ayant ainsi pensé, il a grande envie de parler à sa mère, mais il songe encore :

— Si je parle à cette heure, tout ce que j'ai fait depuis seize ans, conformément à ma résolution, est inutile. Alors je ne pourrai plus sauver ma mère et mon père. Si elle meurt, hélas !

1. Sundar le charretier.

Ayant ainsi réfléchi, il serre les lèvres afin de ne pas dire un mot à sa mère.

Le charretier a placé le Bodhisattva sur la charrette et déjà il la dirige vers l'ouest[1], mais, par un effet des mérites du Bodhisattva, la charrette prend la route de l'est. Parvenu à la porte [de la ville royale], le Bodhisattva songe ainsi :

— Voici maintenant que le charretier m'a conduit à cette porte, c'est donc que mes mérites vont me servir.

Ayant ainsi pensé, il devint très gai et très content.

9. — Le prince Dimê et le charretier

Le charretier étant sorti de la capitale, s'arrêta à trois yuçh[2] de la porte, dans la forêt, car les ṭévodas continuaient de le tromper. Prenant cette forêt pour celle qu'il cherchait, il s'était dit : « Voilà la forêt de Sâṁsar[3], c'est-là que je dois m'arrêter pour enterrer le fils du grand Kshatriya. »

Alors, dirigeant la charrette, il pénétra dans la forêt et s'arrêta à une petite distance de la route. Puis il descendit à terre, déshabilla le Bodhisattva, fit un paquet de ses vêtements et le déposa dans la charrette[4]. Cela fait, il prit une pioche et, la tenant, les bras collés au corps, il regarda autour de lui, cherchant un endroit convenable. L'ayant trouvé tout près de la charrette, il commença à creuser.

Le Prince pensait en lui-même :

— Depuis le jour de ma naissance jusqu'à aujourd'hui, il

1. Au Cambodge, les exécutions capitales ont toujours lieu à l'ouest du palais.

2. *Yojanas*, le *yojana* vaut 13 kil. 600.

3. Renaissances successives (pâli *saṁsâro*).

4. Les vêtements étaient de droit la propriété du bourreau, *Manavadharmasastrâ*, IX, 56.

s'est écoulé seize années, et je n'ai jamais remué ni un bras ni une jambe. Quelle est leur force ?

Ayant ainsi pensé, il se dresse, monte sur le banc de la charrette, puis avec sa main droite il presse et frotte son bras gauche, avec sa main gauche il presse et frotte son bras droit : il allonge ses jambes, puis il les presse et les frotte avec les deux mains. L'idée lui venant de descendre à terre, il gagne l'arrière de la voiture et,— parce que, par sa puissance et ses mérites, il est le Bodhisattva qui sera plus tard omniscient, le futur Buddha,— la Prâṭhapi[1], se gonfle comme un soufflet de cuir[2] plein de vent jusqu'à la hauteur de la charrette pour le recevoir. Alors il commence à marcher, allant et venant.

— Je suis bien fort, pensa-t-il, je pourrais facilement marcher tout un jour et faire cent yuçh[3] sur la route avant de me reposer. Si je voulais résister au charretier quand il viendra à moi pour me prendre et m'enterrer, je pourrais lutter contre lui.

La pensée lui venant ensuite d'essayer sa force, il s'approche de la charrette, la saisit par l'arrière avec la main gauche, la fait tourner au-dessus de sa tête et la jette en l'air comme il eût fait d'une petite charrette taillée dans une noix de coco pour amuser les enfants et qui est toujours très légère.

— Je suis assez fort, pensa-t-il, pour lutter contre le charretier.

Puis il désira s'habiller et il demanda :

— Où prendre les vêtements qu'il me faut ?

1. *Prithivi*, la terre.

2. La terre se gonfle de la même manière dans le jataka cambodgien du *Môha Chinok* pour permettre à la mère du futur Bodhisattva qui est enceinte, de monter dans la charrette d'Indra.

3. 1.360 kil., c'est beaucoup.

A ce moment même, le préas Ėyntréâṭhiréâch éprouve une grande chaleur, une gêne telle qu'il ne peut demeurer en place. Alors il pense en lui-même :

— Le chau Dimê vient d'avoir seize ans ; ses mérites sont mûrs [1], et voici qu'il désire s'habiller. Je vais lui envoyer un vêtement divin [2] afin qu'il s'habille dans le monde.

Ayant ainsi décidé, il dit à Visakam ṭévobot [3].

— Visakam ! allez porter au chau Dimê, qui est fils du roi Kasika et qui est dans le monde, les vêtements dont il a besoin pour s'habiller.

Visakam ayant reçu cet ordre, prit mille sompât divins de différentes couleurs et descendit en volant sur la terre. Il remonta au ciel quand le chau Dimê fut habillé. Celui-ci, vêtu de vêtements divins, était un joli garçon aussi magnifique que Indra.

Alors, avec le pas élégant du dieu Indra, roi suprême, il marche droit au charretier, s'arrête au bord de la fosse et prononce la stance suivante :

— Cher charretier, pourquoi creusez-vous cette fosse ? voulez-vous me le dire ?

Le charretier, à cette question, sans regarder autour de lui répond par la stance suivante :

— Comment ! tu ne sais pas, tu n'as pas entendu dire que le fils du roi est de naissance cul-de-jatte, sourd, idiot et muet, et que le roi m'a donné l'ordre de l'amener ici et de l'enterrer vivant ? D'où viens-tu donc que tu ne sais pas cela, et pourquoi viens-tu me questionner ? Tu m'ennuies.

Le Bodhisattva répond ainsi à ses paroles :

— Cher charretier, regardez-moi. Je ne suis ni cul-de-jatte, ni sourd, ni idiot, ni muet. Pourquoi voulez-vous

1. Ses mérites vont porter leur fruit.
2. Il faut entendre : « d'origine divine ».
3. Visvakarman, l'ange architecte.

m'enterrer vivant ici? Vous n'êtes pas charitable. Vous dites que je suis cul-de-jatte, regardez donc mes bras et mes jambes. Est-ce qu'on est comme je suis quand on a été cul-de-jatte. Voyez-moi. D'autre part vous dites que je suis muet; comment un homme qui a été muet peut-il parler comme je parle? n'entendez-vous pas que les paroles que je vous adresse sont claires? O mon cher charretier! vous n'êtes pas un homme charitable et votre cœur est mauvais.

Ces paroles du Bodhisattva surprennent beaucoup le charretier; il pense à part lui :

— Comment! depuis sa naissance jusqu'à aujourd'hui, il n'a jamais dit un seul mot, et voici maintenant qu'il parle et qu'il s'exprime avec une grande exactitude. Quel est donc son visage? il faut que je le regarde.

Ayant ainsi pensé, il s'arrête de creuser la terre, regarde au-dessus de lui et, voyant le Bodhisattva, magnifique dans sa puissance et sa prospérité, il ne reconnaît pas le prince Dimê et pense en lui-même :

Celui-ci n'est pas du monde, c'est certainement un ṭévoda qui vient me parler. Je vais l'interroger afin de m'en assurer.

Alors, il prononça la stance suivante :

— Seigneur qui êtes plein de prospérité et de puissance, qui êtes-vous, ṭévoda, ṇéaķ, yéak, kànṭhop ou asor-phop[1], ou bien êtes-vous Indra? Si vous n'êtes point l'un de ceux-là, satisfaites mon désir de savoir et dites-moi de qui vous êtes le fils.

Le Bodhisattva répondit par cette stance :

— O charretier! je ne suis ni ṭévoda, ni ṇéaķ, ni yéak, ni kànṭhop, ni asor-phop et je ne suis pas Indra, je suis le fils du roi Kasika, qui vous a envoyé creuser cette fosse et que

1. *Deva* (dieu), *naga* (dragon), *yaksha* (ogres), *gandharvas* (autres êtres surnaturels), ou du monde des *asuras* (géants).

vous avez toujours servi ; je suis le fils de celui-là. Mon cher charretier, ne serez-vous pas charitable ? Cher charretier, quand une personne vivante est debout, assise ou couchée au pied d'un arbre, on défend d'écorcer cet arbre, d'en extraire la moëlle, de casser ses branches, d'arracher ses feuilles. Celui qui dégrade cet arbre pèche gravement et on le nomme ennemi. Or donc, le grand Kshatrîya, c'est l'arbre ; l'homme qu'il abrite sous son ombrage, c'est toi, et les branches, les feuilles et la moëlle, c'est moi, le fils [du Kshatrîya]. Voilà pourquoi c'est gravement pécher que de me toucher. Cependant, je suis homme, as-tu à te plaindre de moi ? ai-je des torts envers toi ? non ! alors pourquoi m'as-tu amené dans cette forêt et veux-tu m'y enterrer vivant ? mon cher charretier, pourquoi n'es-tu pas charitable envers moi ?

Pendant que le Bodhisattva lui parlait ainsi, le charretier affectait de ne pas l'écouter et de ne pas croire ses paroles. Le Bodhisattva, voyant que le charretier n'a pas confiance en lui, se dit en lui-même :

— Il faut que je prêche la Gâthâ en dix articles, afin que tous les ṭévodas de la forêt l'entendent avec terreur.

Ayant ainsi décidé, il s'adressa au charretier et lui dit la gâthâ (ḳéatha) suivante :

— O charretier ! quand un homme quelconque, qui n'a fait de mal à personne, quitte son pays pour aller dans un autre pays, on lui apporte une portion des vivres les meilleurs et on le soigne bien. De même, quand un homme qui n'a jamais nui à personne, qui n'a jamais fait tort à ses amis, arrive dans un autre pays que le sien, dans un pays étranger, soit petit, soit grand, les ṭévodas et les notables de ce pays viennent lui offrir les meilleures choses. De même, mon cher charretier, quand un homme qui n'a jamais été méchant avec les autres hommes et ses amis, et que cet

homme voyage dans un autre pays [que le sien], les voleurs et les autres malfaiteurs n'osent pas l'attaquer, et le roi du pays où il passe ne le traite pas mal ; un pareil homme n'a rien à craindre des ennemis. Cher charretier! quand un homme quelconque a toujours été bon avec tout le monde, patient, quand il ne s'est jamais mis en colère contre quelqu'un, n'a jamais contredit personne, s'il reste au milieu de sa famille, il prospère plus que les autres hommes. Cher charretier! quand un homme quelconque a toujours été bon avec les autres hommes et ses amis, quand il a toujours été aimable et respectueux avec les autres, les autres sont aimables et respectueux avec lui. On satisfait toujours ses désirs. Cher charretier! quand un homme a toujours été bon avec les autres hommes, n'a nui à personne ; quand il a toujours été obligeant et reconnaissant, les autres sont avec lui obligeants et reconnaissants. Cher charretier! quand un homme a toujours été bon, il sera prospère et ne manquera jamais de biens. Alors, la langue de cet homme sera comme la flamme de feu qui consume au lieu nommé Vètaraṇi[1], et il sera toujours beau comme un ṭévoda, et ne manquera jamais d'être prospère. Cher charretier! quand un homme quelconque a toujours été bon avec les autres, il a de nombreux esclaves, hommes et femmes, beaucoup d'éléphants, beaucoup de chevaux, des buffles et des bœufs en grand nombre, et les petits mâles et les petites femelles qu'il obtient de ses gens et de ses bêtes sont nombreux. Cet homme ne manquera jamais de fortune. Il sera toujours comme le paddy phuçh-saḷey[2] qui, semé dans les champs,

1. Le premier des seize petits enfers qui entoure chacun des huit grands Voy. le *Préas Nima jataka*.

2. *Saḷey*, du p. *sâli*, riz en balle, le paddy; ce mot et le mot cambodgien *srou* « paddy », sont un doublet.— Le mot *phouçh* est cambodgien et signifie « semence ».

donne une récolte abondante. Il sera toujours comme le paddy phuçh-saļey. Cher charretier, quand un homme quelconque n'a jamais nui à personne, et que cet homme manque de biens ou qu'il se ruine, il aura toujours quelque chose de bon pour [l'aider ou] le recevoir. Cher charretier, quand un homme quelconque n'a jamais nui à personne, les ennemis, les voleurs, les pirates, les assassins et les autres méchants ne viennent pas lui faire de mal. Une comparaison : l'arbre çhrey[1], en croissant, pousse un grand nombre de racines dans tous les sens et, quand la tempête arrive, elle ne peut le déraciner ; il en est de même de cet homme ; les mauvaises gens ne peuvent rien contre lui.

En entendant [ces paroles], le charretier était étonné, mais il ne voulait pas les écouter et se redisait en lui-même : « Qu'est-ce que cet homme ? » car il ne connaissait pas le prince Dimê. Pensant ainsi, il sortit de la fosse, s'en alla à la charrette pour y prendre le prince, et vit que celui-ci avait disparu. Alors il revint, s'approcha de l'homme qui lui parlait et reconnut en lui le fils du Môha Kshatrîya, son roi. Le reconnaissant, il s'inclina, s'agenouilla devant lui et le salua en lui serrant les jambes ; puis il lui dit la stance suivante :

— Cher prince royal, fils du roi, revenez avec moi et rejoignons vos précieux mère et père. Ne restez pas davantage dans cette forêt.

A ces paroles du charretier qui l'invitait à retourner [dans la ville royale], il répondit :

— Cher charretier ! je n'aime ni le trône ni le pouvoir royal, et c'est parce que je ne les aime pas que j'ai été ce que vous savez. Regardez-moi maintenant et dites-moi pourquoi vous m'engagez à retourner, moi qui n'aime ni le parasol étagé, ni les biens royaux.

Le Sundâr-sarthey insista en disant :

1. Un *ficus*.

— Mon cher fils du roi, quand ils nous verront ainsi, votre mère et votre père seront bien heureux, et tous les brahmanes, les richards, les ministres, les conseillers, les dignitaires et les habitants de toutes les villes, de tous les villages du pays qui est sous vos ordres, seront si contents qu'ils accourront vous offrir beaucoup d'or et beaucoup d'argent. Alors votre puissance sera grande et votre renommée s'étendra au loin.

Le Bodhisattva répondit :

— Mon cher charretier! mes saints précieux mère et père, les conseillers, les ministres et tous les habitants m'ont condamné ou laissé condamner à mort. Pourquoi retournerai-je à eux? Je ne veux pas rentrer et je n'ai plus de cœur pour les aimer. Quand ma mère et mon père m'auront pardonné, je me ferai ermite en cette forêt.

Et le Bodhisattva, en parlant ainsi au charretier, songeait vraiment à se faire ermite. Continuant de s'adresser à cet homme, il lui dit :

— Mon cher charretier! croyez-vous que mes mérites soient assez mûrs maintenant? Quand un homme quelconque a toujours obéi, quand il a obtenu le *môha phas kam*[1], quand il continue de prier, quand il prie tous les jours et se soucie bien des observances, cet homme n'a rien à craindre et le malheur ne l'atteindra pas.

A ces paroles, le charretier répondit :

— Cher et précieux fils royal! comment se fait-il que vous qui parlez avec une si grande douceur et une voix si mélodieuse, vous ayez refusé de parler à vos précieux père et mère en leur ville royale ?

— Mon cher charretier! répondit le Bodhisattva, vous remarquerez maintenant que je ne suis ni perclus, ni sourd,

1. Du pâli *mahā phasu karanaṁ (paramita)*, la grande et désirable ondition de haute perfection de celui qui quitte le siècle.

ni idiot, ni muet. Mon cher, mes oreilles et ma langue, mes jambes, mes bras étaient libres et, n'étant ni perclus, ni sourd, ni idiot, je faisais comme si j'avais été tout cela parce que je me rappelle quelle a été ma vie dans le passé. Or, j'ai déjà régné au pays de Bénarès, pendant vingt ans; cette vie [de roi] étant écoulée, je suis tombé en l'*osaṭhom norok*[1] et mes souffrances en cet enfer ont duré 80,000 ans, j'en ai rapporté une grande peur et un grand effroi. Or, un jour, j'ai entendu mon saint père donner, sans réflexion, l'ordre aux réaçh-amats d'emmener quatre voleurs et de les punir. Alors j'ai pensé que c'était le pouvoir royal qui faisait oublier l'enfer, et j'ai eu peur; je suis devenu triste, ennuyé et, dans mon cœur, je n'ai plus aimé le pouvoir royal. Telle est la raison qui m'a déterminé à agir de manière à éviter le pouvoir royal. Si je retournais, on voudrait me faire régner, or, mon cher, je ne veux pas régner.

En entendant ces paroles, le charretier songeait en lui-même :

— Puisque le prince n'aime pas le pouvoir royal, ne veut pas être roi, mais désire se faire ermite dans cette forêt, j'ai bien envie de n'être plus laïque et de me faire ermite avec lui.

Ayant ainsi réfléchi, il s'adressa au Bodhisattva et lui dit la gâthâ suivante :

— Mon cher maître et précieux prince royal! vous avez raison et ce que vous dites me plait si fort que je vous prie de m'accepter comme religieux avec vous.

Le Bodhisattva, songeant à la demande que lui faisait le charretier, se disait en lui-même :

— Voici maintenant que le charretier veut, comme moi, se faire religieux. Si je l'accepte, nous disparaîtrons tous

1. Nom d'un petit enfer. Nous avons vu plus haut *osaṭhor*, du s. *ussadâ*.

deux dans cette forêt et personne ne saura que je suis avec le charretier; la charrette et mes effets seront retrouvés et mes père et mère, puis les habitants diront que j'ai dévoré le charretier s'ils n'ont pas de ses nouvelles. Il est préférable qu'il retourne [à la ville] avec la charrette et mes vêtements [afin qu'on les voie].

Ayant ainsi réfléchi, il dit au charretier :

— Mon cher! vous voulez vous faire religieux, c'est très bien, mais avant, il convient que vous rendiez la charrette et les vêtements. Vous êtes un envoyé du Môha Kshatriya et vous devez rentrer avec la charrette et les vêtements. Vous reviendrez ensuite vous faire religieux avec moi. Celui qui veut se faire religieux a raison, mais le saint Buddha a enseigné que cet homme ne peut se faire religieux s'il est débiteur de quelqu'un. Il doit être libre dans le monde.

Le charretier, ayant entendu ces paroles, se disait : « Quand je serai là-bas, peut-être bien que le roi et la reine me renverront chercher leur fils. Si le Bodhisattva demeure ici, ce sera bien, mais s'il va ailleurs, je ne pourrai pas le retrouver. Alors, le roi se fâchera contre moi et me fera couper le cou. Il faut absolument que le prince promette de m'attendre ici afin que je retourne ».

Ayant ainsi décidé, il dit la stance suivante :

— Vous voulez que je retourne, je veux bien, mais il faut que vous me promettiez de m'attendre ici, de ne pas aller ailleurs, afin que si je ramène vos mère et père, ils puissent vous rencontrer. Oh! qu'ils seront heureux quand ils viendront et qu'ils vous verront comme vous êtes.

Le Bodhisattva répondit :

— Je veux bien les voir, mais je ne crois pas que mes mère et père viendront jusqu'ici. Dites-leur de ma part que je les salue et que je vais me faire religieux. Présentez-leur

mes vêtements et dites-leur qu'ils ne soient pas inquiets à cause de moi.

Alors le charretier, ayant reçu ces ordres du Bodhisattva, le salue, monte sur la voiture, fait trois fois le tour du prince et part pour la ville royale, dans la direction de la porte du palais.

Quand le charretier paraît à la porte et s'apprête à descendre de la voiture, ṇeang Chânṭêa ouvre la fenêtre. Elle voit qu'il est seul et pleure. Elle pense que cet homme sans mérites a tué son fils et l'interroge :

— Mon fils chau Dimê est donc resté sourd, idiot et muet quand vous avez commencé à creuser sa fosse. Alors, quand cette fosse a été assez creusée, vous l'avez enterré et vous l'avez frappé à coup de pioche conformément aux ordres du roi. Quand vous l'avez ainsi frappé, mon fils a-t-il agité ses bras et ses jambes ? Racontez-moi ce qui s'est passé, car je veux tout savoir.

Le charretier répondit :

— Pardonnez-moi, je vais vous raconter tout ce qui concerne le prince.

Ṇêang Chânṭêa dit :

— Je vous pardonne, mais dites-moi très exactement ce que vous avez vu de mon fils.

Le charretier, après avoir salué, parla en ces termes :

— Votre fils n'est ni perclus, ni sourd, ni idiot, ni muet. Il a parlé avec moi et ses paroles sont douces et mélodieuses. S'il a simulé [toutes ses infirmités], c'est qu'il se rappelle ce qu'il a été avant d'être ce qu'il est aujourd'hui. Il m'a dit qu'il a été roi du royaume de Bénarès pendant vingt ans, puis qu'il est rené au pays d'Osaṭhom ṇorok où il a cruellement souffert pendant quatre-vingt mille ans. C'est pour cette raison qu'il redoute le pouvoir royal. Quand vous voudrez le revoir, je vous conduirai à l'endroit où il est.

Arrêtons-nous là ; laissons le charretier parler du Bodhisattva à ses mère et père et revenons au Bodhisattva.

10 — Le Bodhisattva se fait ascète

Quand le charretier fut parti, le Bodhisattva songea à se faire ascète. Alors, dans son royaume de l'espace, par un effet de sa puissance et de ses mérites, Indra eut chaud, il se trouva inquiet [1] ; il réfléchit un instant et devina que le Bodhisattva avait résolu de se faire ascète. Alors, il appela le préas Visakam ṭévobot et lui dit :

— Voici que le prince Dimê veut se faire ascète. Il faut venir miraculeusement à son aide. Prenez votre vol et descendez sur la terre ; construisez-y un sala et remettez au prince Dimê le vêtement d'ascète dont il a besoin. Ceci fait, vous reviendrez ici.

Visakam ṭévobot descendit immédiatement à l'endroit où se trouvait le Bodhisattva ; il y fit construire un ermitage de trois yuọh de tour, où se trouvaient des salles pour le jour et des chambres pour la nuit ; puis il fit creuser un bassin qui contenait un grand nombre de lotus aux fleurs bleues, noires, blanches et rouges mélangées. Il fit aussi construire un jardin superbe où les arbres et les autres plantes produiraient sans cesse toutes sortes de fruits. Sur les branches des arbres il plaça des vêtements d'ascète,

1. Indra est le chef du paradis des Trente-trois. Selon les Brahmanes, il a chaud, il est inquiet quand son pouvoir est menacé par un autre dieu ; il combat pour défendre son pouvoir. Selon les Buddhistes, l'inquiétude qu'il éprouve l'avertit qu'un saint va accomplir un acte vertueux et, au lieu de le combattre, il vient l'aider, le soutenir, lui aplanir la route. C'est que, d'après les Buddhistes, Indra est en possession de son trône pour un certain temps fixé par ses mérites ; il ne peut le perdre que lorsqu'il aura épuisé ses mérites. On peut lui succéder, mais on ne peut le détrôner.

puis il écrivit ceci sur une planche qu'il y suspendit : « Ceux qui veulent se faire ascètes, peuvent prendre ces vêtements et s'en vêtir. » Ceci fait, Visakam ṭévobot retourna chez lui.

Quand le Bodhisattva vit tous ces objets, il devina qu'Indra les avait fait placer là pour lui et il entra dans le sala pour s'habiller, et pour rejeter son riche costume. Il vêtit l'étoffe faite d'écorce d'arbre tissée avec l'herbe *phlang*[1], puis il plaça sur ses épaules la peau d'ours, conformément à l'antique usage observé par les ascètes, et se trouva un ascète parfait. Alors, il prit son chapelet, son bâton et sortit du sala et commença à marcher, allant et venant en *chàngkrâm*[2], dans une promenade de méditation et de recueillement pieux. Il se trouvait heureux d'être religieux ascète et, plein de joie, se disait :

— J'ai trouvé la paix en me faisant religieux.

Puis il pénétra dans le sala et s'assit sur les feuilles en guise de tapis. Quand il eut achevé ses prières aux quatre coins du monastère et obtenu les huit *aphiṇhéaṇ sâmabat çhhéaṇ*[3], il sortit de la salle et se rendit à l'endroit où il avait marché en méditant. Il cueillit des feuilles de nimphéa et les mit dans un vase d'or qui lui avait été envoyé par Indra ; il y versa ensuite de l'eau et fit bouillir le tout sur le feu, mais sans y mettre ni sel, ni *machou*[4], ni aucune autre épice. Quand

1. *Slau phlàng*, sorte de chaume.

2. C'est-à-dire « marcher en allant et en venant », *chapper* comme on disait autrefois en Normandie d'une marche qui rappelait celle des chantres chappés qui chantaient en allant et venant de l'autel à la grille du chœur. Le mot *chàngkram (chankramaṇa)* s'emploie aussi pour désigner la méditation faite en marchant.

3. Huit connaissances ou facultés que procurent les méditations ascétiques *abhiññā jhana samapatti*. Le mot *samabat (samapatti)* fait double emploi avec le mot « obtenir », mais je le laisse pour me conformer au texte et pour montrer que les Cambodgiens ne savent plus guère le pâli.

4. Sorte de vinaigre.

cela fut cuit, il se mit à manger et trouva que les mets qu'il avait préparés étaient d'un goût délicieux et doux, d'aussi bon goût que *l'âmmarîndiphal*[1]. Quand il eut achevé de manger, il demeura à l'endroit où il se trouvait.

11. — Entretien du Bodhisattva avec son père

Quand le roi Kasika apprit ce qui était arrivé, il fut très heureux, très content, et désira vivement revoir son fils. Il pressa son voyage et donna l'ordre aux quatre généraux[2], qui sont le séna des éléphants, le séna des chevaux, le séna des charrettes et le séna des fantassins de tout apprêter pour un prompt départ.

— J'irai parler à mon fils, disait-il, et je le ramènerai, puis je lui laisserai les biens royaux.

Alors les quatre sénas préparèrent tout rapidement, ainsi que le roi l'avait ordonné. Le *séna-domrey*[3] mit sur les éléphants les palanquins sculptés, incrustés de diamants et recouverts de toits dorés. Ces éléphants avaient des anneaux d'or et des franges à leurs défenses d'ivoire et leurs cornacs vêtus d'uniformes attendaient montés sur leur cou.

Le *séna-sês*[4] avait fait rassembler les chevaux et les avait fait seller ; il les tenait prêts à partir.

Le *séna-réaçhéaroth*[5] avait fait préparer les chars par les cochers et ceux-ci étaient vêtus d'uniformes magnifiques et coiffés de chapeaux.

1. Fruits du divin [paradis d'Indra]; du pâli *amara indophala*.

2. *Sèna chadorüg ; sèna* est le pâli *sèna*, sanscrit *sènâni*, chef d'armée, du sanscrit *sènâ*, armée ; *chadorüg* est une altération du sanscrit *chaturañga*, qui désigne une armée entière composée de quatre corps, infanterie, cavaliers, troupes à éléphants et troupes dans des chars ; *sèna chadorüg* désigne les quatre généraux des quatre armes diverses.

3. *Domrey*, éléphant en cambodgien ; *sèna domrey*, chef des éléphants.

4. *Sês*, cheval, chef des chevaux.

5. Chef des voitures royales ; *roth*, du sanscrit *ratha*, char.

Le *séna-pol-țéahéaṇ*[1] tenait ses gens armés de sabres, de lances, d'arbalètes et de fusils[2]. Ses pols étaient destinés à escorter le cortège en avant, en arrière et sur les deux côtés.

Quand tout fut préparé, l'amat[3] alla prévenir le roi que les éléphants, les chevaux, les chars et les fantassins étaient prêts à partir. Le roi dit alors à ṇéang Chânțéa-țévi et à toutes les servantes et suivantes :

— Suivez-moi, je vais aller devant.

Puis il monta dans sa voiture royale et, accompagné d'une escorte de 15.000 hommes, il sortit du palais. Le *préas ḳhlâs*[4] est ouvert, la musique se fait entendre et le cortège s'avance magnifique vers l'endroit où se trouve le prince.

Quand le prince Diné aperçut son père, il sortit du sâla et vint s'asseoir sur le marbre brillant (?). Il était très beau et son teint luisait. Il reçut son excellent père avec plaisir et lui dit la stance suivante :

— Seigneur, mon père, je vous salue ; dites-moi comment vous vous portez, si votre santé est bonne et si vous n'avez aucun ennui. Dites-moi aussi comment va ma sainte mère et toutes ses suivantes, ses esclaves et tous les autres domestiques[5].

1. Soldats, braves.

2. Ce dernier détail nous annonce que ce récit n'est pas très ancien, tout au moins dans sa forme actuelle. — J'ai peut-être tort de traduire *koṁphlœung*, par fusil, sens qu'il a aujourd'hui ; ce mot désignait peut-être autrefois les armes de jet, l'arc, l'arbalète, la sarbacane qui porte encore le nom de *koṁphlos*.

3. Officier.

4. Éminent parasol; on dit aussi *chhat* et c'est le mot qu'on trouve le plus souvent dans les textes, mais aujourd'hui au Cambodge, les mots *préas khlas* et *préas krat* sont réservés au parasol du roi et le mot *chhat*, qui est le sanscrit *chhatra*, est devenu le mot vulgaire ; le parasol des mandarins qui ṇ'a jamais qu'un seul étage est nommé *saprâthôṇ*.

5. Cette phrase et ce qui suit, semble indiquer qu'il s'écoula un temps

A ces paroles du Bodhisattva, le grand roi répondit par les paroles suivantes :

— Mon cher fils! je suis toujours en bonne santé, je me porte bien et ne suis point menacé par la maladie. Votre mère se porte bien, les princesses, les servantes n'ont point lieu de craindre la maladie.

Le Bodhisattva dit encore :

— Seigneur, mon père! buvez-vous de l'alcool? cette liqueur est dangereuse; avez-vous dans votre cœur le désir de distribuer des aumônes et de célébrer des fêtes? Vous êtes roi, savez-vous bien gouverner vos peuples et commander vos sujets? Sont-ils satisfaits? disent-ils que vous êtes un bon roi? et tous les pols, les sénas, les youthéa, les téahéan[1] sont-ils heureux? et les percepteurs, savent-ils bien faire leur métier? Vos magasins sont-ils comme autrefois pleins de trésors, d'or et d'argent? Vos peuples sont-ils toujours aussi nombreux?

Le Môha Kshatriya répondit :

— Mon cher fils! je suis toujours le roi régnant, et j'administre directement les peuples; j'aime à célébrer les fêtes et à donner des aumônes; les pols, les sénas, les téahéan, les habitants des grandes villes, les habitants des petites villes m'aiment toujours; mes magasins et mon trésor sont pleins comme autrefois.

Le Bodhisattva dit encore la stance suivante :

— Seigneur roi! si, maintenant que vous vous êtes mis en route et que nous voici ensemble comme autrefois, vous avez l'intention de rester ici, il faut faire apporter vos affaires de laïque et vous installer en cet endroit.

assez long entre le départ de Préas Dimê du palais paternel et sa rencontre avec son père. — Cette phrase et ce qui suit, tout cela est d'ailleurs du plus haut comique.

1. Les soldats, les chefs, les héros, les guerriers.

[Et il lui montrait la chaire à prêcher].

Le roi fit ce que son fils lui avait dit de faire, mais il n'alla pas se placer sur la chaire à prêcher ; son fils le pria alors de prendre place sur le lit de feuilles qu'il avait déjà préparé pour lui, mais le grand roi, très respectueux à l'égard des religieux, n'osa point céder à l'invitation de son fils et n'alla pas s'asseoir sur le tapis de feuilles ; il demeura assis à terre. Voyant cela, le Bodhisattva fut chercher hors de la salle certaines feuilles et les offrit au roi en disant cette stance :

— Seigneur, mon père ! vous êtes ici comme un visiteur qui vient d'arriver, et je vous offre des feuilles afin que vous les mangiez.

A ces paroles de son fils, le roi répondit :

— O mon cher enfant ! je n'ai jamais mangé les feuilles des arbres de la forêt, je suis habitué à manger le riz et le blé le plus beau et le plus blanc avec du poisson et des viandes, cependant je vais manger ces feuilles que vous m'offrez.

Ayant ainsi parlé, il prit les feuilles et, les tenant sur la paume de sa main, il dit :

— O mon cher fils ! vous mangez donc tous les jours des feuilles semblables ?

Le Bodhisattva répondit :

— Seigneur, mon père ! je suis près de vous et je dois manger ces feuilles.

Comme il causait ainsi avec son fils, ṇéang Chânṭéa-ṭévi arrivait avec ses suivantes nombreuses. Son fils fut de suite à elle et la salua. Quand elle le vit ainsi accroupi à ses pieds, elle pleura. Le roi fut alors à elle et lui dit :

— Ṇéang Chânṭéa-ṭévi, regardez quelle est la nourriture de votre fils et ce qu'il mange tous les jours.

Et il mit les feuilles dans la main de la reine ; celle-ci les

partagea entre toutes ses femmes afin qu'elles vissent quelle était la nourriture du prince. Les femmes, en voyant ces feuilles d'arbres, joignirent les mains au-dessus de leur tête pour saluer et demandèrent pourquoi le Bodhisattva mangeait ces feuilles :

— Nous ne pourrions pas les manger, nous autres, disaient-elles.

Le roi dit alors à son fils la stance suivante :

— Mon cher fils! puisque vous êtes toujours dans la forêt, nous n'avez point de sel pour faire cuire ces feuilles et vous n'avez aucune sorte d'épice à y mêler ; vous ne mangez jamais de viande, c'est probablement pour cela que vous avez le teint si brillant.

Le Bodhisattva répondit :

— Cher grand roi! je vis tout seul ici sur un tapis de feuilles d'arbres ; il n'y a pas ici un amat pour porter le préas khanṭ[1] et assurer le service. C'est pour cela que j'ai le teint beau et brillant. Je ne regrette pas la fortune et je me nourris autrement que les autres. Je vivrai ici toujours comme vous me voyez vivre maintenant. Il a été dit par les savants : « Quiconque désire les biens et les honneurs est un ignorant comme tous les autres hommes. » Voyez cette fleur : elle est agrémentée de corolles, si vous enlevez la partie centrale (les pétales et les étamines) que restera-t-il d'elle[2] ?

Le roi pensa en lui-même que son fils avait raison ; cependant il résolut de faire immédiatement la cérémonie aphisêk[3], puis d'emmener le jeune prince dans sa ville royale.

Cette résolution prise, il dit au chau Dimê :

1. Le sabre royal, insigne de la royauté au Cambodge.

2. Ce passage n'est pas très clair.

3. Du sanscrit *abhishêka*, ondoiement qui précède le sacre au Cambodge.

— Mon cher enfant! je vous invite à monter sur le trône; je vous abandonne les sènas, qui sont le sèna des éléphants, le sèna des chevaux, le sèna des voitures et celui des soldats et guerriers. [Je vous abandonne] tous les habitants, les villes et les villages, les royaumes des rois vassaux, je ferai venir toutes les princesses, filles de rois, et je vous les présenterai afin que vous choisissiez une reine parmi elles. Vous me succéderez sur le trône et je ferai pour vous des souhaits de bonheur. Bientôt vous aurez des fils et des filles, et vos fils vous succéderont comme vous me succédez aujourd'hui, conformément à la coutume ancienne. Incitez-vous à aimer le pouvoir et ne regrettez pas votre vie solitaire dans la forêt. Votre vie ici serait inutile.

Le Bodhisattva, ayant entendu les paroles de son père, répondit par la stance suivante:

— Seigneur mon père, les pachéka-pouthi et les saints (*khéna sap*[1]) ont dit que quiconque se fait religieux à la fleur de l'âge est un homme magnifique qui fait bien; c'est pour cette raison, mon père, que je me suis fait religieux à la fleur de mon âge et parce que je n'aime ni le trône à parasol étagé ni le pouvoir. J'ai vu que les cœurs sont dépourvus de justice, que les gens changent d'idée à chaque instant, qu'ils disent ceci ou cela selon ceux auxquels ils parlent et que la plupart meurent [vieux] sans rien avoir appris comme le petit enfant qui meurt avant d'avoir appris à bégayer autre chose que « papa, maman ». Je suis jeune encore, mais vieux déjà. Dans le monde entier, les naissances et les morts se succèdent rapidement et c'est ainsi un changement perpétuel. Les hommes sont comme les poissons qui, demeurant dans un endroit privé d'eau, sont brûlés, desséchés par les rayons du soleil et meurent; ils sont encore les jeunes pousses de bambou qui commencent à croître : si

1. Du pâli *hinasārā*, chez lequel les passions sont éteintes.

on brise l'extrémité de ces jeunes pousses, elles meurent. La vie est semblable à ces choses-là et cesse à n'importe quel âge ; il en est qui meurent sans qu'on puisse dire pourquoi. — Et vous voulez que, [quittant la vie religieuse qui lentement me conduira à la cessation des renaissances et des morts, vous voulez que] je monte sur le trône ? Quand nous serons vieux, nous aurons un cortège qui nous entraînera sans que nous puissions lui résister et qui nous tuera.

Le roi demanda :

— Mon cher fils ! qui donc nous fera mourir ainsi que vous venez de le dire ? Parlez, car un roi a toujours autour de lui un grand nombre de gens.

Le Bodhisattva répondit :

— Seigneur ! ce cortège est un cortège de maux qui entraîne et qui tue les hommes sans en laisser échapper un seul. Ce cortège est autour de nous et, quand nous sommes âgés, il nous entraîne sans y plus manquer que le soleil ne manque à marquer les jours et les nuits. Seigneur, mon père, m'avez-vous bien compris ? nous sommes comme le peigne du métier avec lequel les femmes tissent les étoffes ; quand l'étoffe est tissée, elles coupent le peigne et ce peigne ne peut plus servir à tisser encore. Notre temps écoulé, nous mourons. Voici un cours d'eau qui roule rapidement ses eaux à la mer ; si on y jette un morceau de bois flottable, il descend à la mer, entraîné par le courant et ne le remonte pas ; la vie est semblable à ce cours d'eau et l'homme à ce bois qui flotte.

Le roi, convaincu par les paroles de son fils, songe à se faire religieux comme lui, à descendre du trône et, dans son cœur, il pense : « Je ne veux plus retourner en ma ville royale ; je resterai ici. Si le chau Dimê veut régner et s'asseoir sous le parasol étagé en ma ville royale, j'abdiquerai le pouvoir. » Ayant ainsi réfléchi, il dit à son fils :

— Mon cher fils! je vous remets le parasol étagé et le pouvoir, les dignitaires, les ministres, les habitants, les villes et les villages et je vous les donne. Quittez donc cette forêt où vous n'avez plus rien à faire, mon fils.

Le Bodhisattva, voyant que son père lui abandonne le pouvoir, lui répond :

— Seigneur, mon père! le trône et le pouvoir sont agréables ; vos richesses sont considérables, vos royaumes sont puissants, ce sont choses bonnes dans le monde, mais après la mort, toutes ces richesses ne vous suivent pas dans le *barlok*[1]. Les femmes, les enfants, les éléphants, les chevaux et toutes ces choses que nous avons ici et que nous aimons, tout cela se sépare de nous à la mort et ne nous suit pas. De même la beauté, la fraîcheur du teint, superbes quand nous sommes jeunes, ne nous suivent pas dans la vieillesse ; nos cheveux blanchissent, notre dos se voûte, nos dents tombent, notre visage enlaidit et, lentement, nous nous rapprochons de la mort. Nous finissons comme un fruit mûr qui se détache de la branche qui le porte, tombe à terre, y pourrit et s'y désagrège pour retourner au sable et à la terre. Ce qu'on a le matin est souvent perdu le soir ; ce qu'on a vu le soir a souvent disparu le matin. Voilà, mon cher grand roi, quelle est la vie en ce monde où rien n'est établi et sûr. On meurt le soir, le lendemain ou le surlendemain, sans savoir pourquoi. Quant au Préaṣ Àmritdeyou[2], il ne fait aucune distinction de personne et nul, — ni les princes, ni les rois, ni les prêham, ni les sêṭhey[3], ni les mukkmontrey[4], ni les membres du séna-botdey[5], ni les

1. Du pâli *paraloka*, la vie future que nous avons méritée (l'enfer ou le paradis).

2. Du pâli Mrityu, ou Yama, dieu des enfers et de la mort.

3. Ni les brahmanes ni les marchands.

4. Nobles, dignitaires.

5. Ministres.

amaṭs[1], ni les guerriers si nombreux qu'ils soient, ni les gardes ne peuvent lui résister et le combattre. Mon cher père, comprenez-vous maintenant pourquoi je refuse le trône et le pouvoir que vous voulez me laisser, et le peu de cas que j'en fais. Retournez donc maintenant régner en votre ville royale et gouvernez comme par le passé.

[Le roi prit congé du Bodhisattva et rentra dans sa ville royale, mais] le grand roi suzerain, ṇéang Chânṭéa-tévi, les khonnâng, les srey kanhar[2], au nombre de 16,000 et les hommes du peuple en grand nombre, les réaçhs-amats désiraient se faire religieux et rester avec le Bodhisattva.

Alors, le grand kshatrîya suzerain fit battre le grand tam-tam ou phirî en sa ville royale et fit annoncer que tous ceux qui voudraient se faire religieux pourraient aller retrouver le chau Dimê, son fils. Puis il donna l'ordre d'ouvrir les murs derrière lesquels étaient cachés ses trésors d'or et d'argent et ceux des autres magasins, il fit mettre à terre tout ce qu'on y trouva et fit proclamer partout que chacun pourrait venir prendre soit des objets, soit de l'or, soit de l'argent, à sa convenance. Les habitants de la ville royale et les marchands font de même, ouvrent les murs de leurs maisons et distribuent toutes leurs richesses sans rien regretter, puis ils vont avec le roi se faire ascètes. La reine les suit avec toutes les femmes des dignitaires, des ministres, ses suivantes et ses servantes nombreuses. [Quand cette grande foule] parvint au vihéar du chau Dimê, elle remplit de religieux ermites les trois yuçh sur lesquels il est établi. Alors le Bodhisattva décide que les ascètes femmes habiteront le centre du bârom sala et que les ascètes hommes demeureront autour.

1. Officiers.
2. Femmes et filles de mandarins.

A cet endroit du récit, quelqu'un demande la raison de ce classement par le Bodhisattva. Voici la réponse :

— Parce que les femmes sont ordinairement peureuses, le Bodhisattva décida qu'elles seraient placées au milieu.

— Seigneur[1]! ce nouveau monastère que le Visakam avait fait construire pour le Bodhisattva était rempli de toutes espèces de magnifiques plantes forestières. Les troncs des arbres étaient bien cylindriques et les branches qu'ils portaient étaient élancées et droites, les feuilles se détachaient et tombaient comme il le fallait. Ils produisaient des fleurs et des fruits savoureux en grand nombre, et les fleurs donnaient une odeur exquise qu'on sentait de très loin. On trouvait sur ces arbres cinq sortes de coléoptères : le kaṇlang sa, le kaṇlang chral, le kaṇlang sèt, le kaṇlang khieu, et le kaṇlang khmau[2] qui bourdonnaient agréablement en volant et qui venaient se poser sur les feuilles pour les manger et sur les fleurs pour en sucer le suc.

Les jours saints, les fleurs tombaient en grand nombre et d'elles-mêmes à terre. [Les arbres] produisaient des fruits savoureux en si grand nombre, que les religieux et les religieuses pouvaient en manger toujours.

Cependant, parmi tous ces religieux, il s'en trouva qui, tourmentés par les passions, songeaient à les satisfaire; le Bodhisattva le sut parce qu'il avait le pouvoir de connaître la pensée de tous les hommes, et voulut les prêcher ; alors il s'éleva dans les airs au-dessus de tous ceux qui étaient accourus pour l'entendre. Son teint était si brillant et si

1. Cet appellatif qui indique ici la reprise du récit, ainsi que je l'ai déjà dit ailleurs, semble indiquer que le récit est verbalement fait à un prince.

2. Le coléoptère blanc, le coléoptère mordoré, le blanc (le *sita* blanc), le bleu et le noir.

beau qu'on ne pouvait se lasser de le contempler ; il parla et les religieux tourmentés par les passions ne furent plus tourmentés et ils ne songèrent plus à mal faire.

12. — Conversion du roi Samana

Un Môha Kshatriyâṭhiréaçh, nommé Samana, apprend que le roi Kâsika a abandonné le trône et le pouvoir suprême pour se faire religieux avec tous les habitants de sa ville royale et que les populations sont comme des abeilles privées de leur reine ; il est très heureux de cela.

— Allons, dit-il, nous emparer de Bénarès.

Ayant ainsi décidé, il donna l'ordre aux sénas des pols, des éléphants, des chevaux et des pols fantassins de tout préparer, puis, quand tout fut prêt, il partit avec sa reine[1] et les femmes du lit[2].

Quand ce roi arriva dans la grande ville royale de Bénarès et pénétra dans la salle du conseil[3] du roi Kasika, il vit de nombreuses richesses partout, mais il ne rencontra que des bossus et des ivrognes[4]. Alors, il s'adressa à eux et leur dit :

— Où est le roi Kasika ? Dites-moi la vérité.

Les ivrognes et les bossus, après avoir salué le roi, répondirent :

— Seigneur grand roi ! notre roi est parti pour se faire religieux par la porte de l'Est.

1. « Sa tépî », dit le texte. Ce mot qui signifie « déesse » est souvent comme ici synonyme de « reine ».

2. *Srey snâṁ*, du cambodgien, *srey*, femme, et du pâli et sanscrit *sayanam*, lit, couche.

3. *Préas Monty*.

4. *Rôm. prômeuk*.

Alors, conformément à ce renseignement des bossus et des ivrognes, le grand roi suzerain prend la route et arrive au bord d'une rivière. Le Bodhisattva sait [par un effet de son extraordinaire puissance] que le roi est arrivé à cet endroit ; il s'élève dans l'air et se dirige vers lui, puis il s'arrête dans l'espace et commence à le prêcher.

Le roi, les sénas-botdey, les youṭéa-pol [1], après avoir entendu la prédication du Bodhisattva, ne songent plus aux biens de ce monde et désirent se faire religieux avec le Bodhisattva.

Ceux-là ne sont pas les seuls à vouloir entrer en religion ; trois grands rois, quittent aussi leur trône et le pouvoir et se font religieux sous les ordres du Bodhisattva, comme a fait le roi Samana.

Alors, tous les éléphants domestiques et tous les chevaux qu'ils ont amenés avec eux rentrent dans la forêt et y redeviennent sauvages ; les voitures royales tombent en ruines dans la forêt ; l'or et l'argent sont abandonnés sur le sable à côté du monastère.

Les religieux et les religieuses [de ce monastère] ont tous prospéré ; ils ont atteint les huit chhéaṇ samabat [2] ; après leur mort ils sont tous allés renaître au Brahma-loka [3] ; quant aux animaux qui se sont attachés à tous ces religieux, ils sont allés renaître au paradis.

1. Le grand roi suzerain, les membres du conseil des ministres et les chefs des soldats.

2. *Jhana-samapatti*, c'est-à-dire les huit états de l'extase, dite *samapatti* ou les huit degrés de l'extase méditative qui confère la paix de l'âme et amène le renoncement absolu et l'indifférence tranquille.

3. Au paradis des dieux Brahmas.

13. — Identification des personnages

Quand le Buddha vint enseigner les hommes et les animaux, il monta sur sa chaire à prêcher afin de pouvoir être entendu de tous les religieux et leur dit :

— O vous, religieux, le Datâkot [1] qui a refusé le trône à parasol étagé et le pouvoir royal, c'était moi. Je n'avais pas de goût pour eux. J'ai recherché le moha aphinisakram [2] et, parce que j'ai toujours augmenté mes mérites, je suis devenu [3] le Buddha. J'ai bien longtemps désiré obtenir le môha aphinisakrom, mais je n'ai pu l'obtenir qu'ici, au cours de cette vie.

Puis, le Saint, ayant ainsi parlé, pour faire connaître ce qu'il avait été au cours de ses existences précédentes [4], ajouta :

— O vous, religieux, nèang Tép-thida [5] qui a conseillé le renoncement au trône et au pouvoir royal est aujourd'hui nèang Oubalpèarna-tévi [6]. Le Sûndâr, le charretier, est maintenant le môha Saribot-théro [7]. Quant à Indra qui a secouru, aidé, guidé le Bodhisattva, il est devenu Anurutha-théro [8]. Le roi qui fut le père du Datâkot est devenu un roi très puissant, c'est le roi Suthôton [9], mon père.

1. *Tatâgatha*, un des titres du Buddha.
2. Voy. plus haut, p. 277, n. 7.
3. *Tras*.
4. *Chêadak*, du pâli *jâtaka*.
5. Nom de la mère du préas Dimê au cours d'une précédente existence.
6. *Uppalavarna*, une des religieuses du Buddha.
7. *Sariputra*, le vénérable *(théro)*, un des principaux disciples du Buddha.
8. *Anuruddha*, l'un des principaux disciples du Buddha.
9. *Suddhodana*, le père du Buddha.

Ṇéang Châṇṭéa-ṭévi, la mère du chau Dimê, a encore été ma mère cette fois-ci sous le nom de ṇéang srey môha-Méayéa-ṭépi[1].

Tous les serviteurs [du chau Dimé] sont devenus les parents du Datâḳot, qui est moi-même.

O mes chers religieux, j'étais à cette époque chau Dimê kaumar et ce Dimê qui était moi, est devenu Buddha Dimê. Je suis comme un grand navire [2] qui serait d'or massif, qui n'aurait rien à craindre des vagues de la mer et qui, toujours plein de soldats, les passerait de l'autre côté, juste où se trouve l'amariṇ-borey srey môha ṇoḳor Ṇippéaṇ[3], le lieu de la paix profonde et du calme parfait.

Pour atteindre ce lieu de bonheur suprême, écoutez donc l'enseignement et suivez les prédications sacrées et les préceptes.

L'histoire du Ṗréas Dimê ċhéadak est terminée.

1. Bienheureuse et grande Mayâ-tévi, la mère du Buddha.

2. Jonque de la fortune, jonque fortunée, du sanscrit *bhâdra*, fortuné, heureux, prospère.

3. Du pâli *amaro*, éternel, *puri*, ville, *sri*, bienheureux, *mahâ*, grand, *nagara*, royaume et *Nibbana*, le Nirvaṇa.

TABLE DES CHAPITRES

	Pages
Préface du traducteur	1
La Vie du Buddha, d'après le Préas Pathama Sâmphothian cambodgien.— Introduction	5
Le Préas Pathama Sâmphothian	11
Livre deuxième	115
Préface	117
Introduction au Satra de Tévatat	121
Le Satra de Tévatat	125
Introduction au Préas Moha-Chînok	145
Préas Moha-Chînok	151
Introduction au Niméa-réach-Chéadak	221
Niméa-réach-Chéadak	225
Préas Dimê Chéadak	275

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie Française et Orientale E. BERTRAND